


# LA LÉGENDE DU TANNHÄUSER

—

Il y a presque quarante ans, Gaston Paris publiait ses études sur la légende du Tannhäuser (1). Il y signalait plusieurs textes médiévaux, en partie italiens, en partie français, qui localisent le royaume féerique du chevalier allemand à l'intérieur d'une montagne italienne, le Mont de la Sibylle, dans l'ancien duché de Spolète, près de la petite ville de Norcia. Le plus ancien de ces textes est antérieur au plus ancien texte allemand connu de la légende : les versions les plus anciennes du fameux *Tannhäuserlied* ne datent que du XVIe siècle; la première allusion précise à la légende, relevée dans un poème allégorique, est de 1450 environ. En outre, un certain air classique propre à la légende et d'autres indices plutôt secondaires permettaient au grand savant français de conclure qu'il s'agissait d'une légende d'origine italienne, transplantée de bonne heure en Suisse et en Allemagne, où elle aurait fait fortune.

## I

Qu'il s'agisse en effet d'une légende « migratoire », pour employer le terme technique des folkloristes, cela

(1) *Revue de Paris*, 15 décembre 1897 et 15 mars 1898. Le lecteur trouvera la littérature récente et nombreuse sur la légende dans Karl Wehrhan, *Die deutschen Sagen des Mittelalters*, Munich, 1920, II, 212, et dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, LIII (1924), p. 57 et suiv.

ressort des ressemblances mêmes entre les textes italiens et français d'un côté, les suisses et les allemands de l'autre. Ces ressemblances, par trop frappantes pour être fortuites, furent relevées par Gaston Paris avec la lucidité et la grâce de style qui lui sont propres. Il serait donc vain de mettre en doute ce fait fondamental, définitivement acquis.

Ce qui est beaucoup moins certain, c'est la théorie d'une origine italienne de la légende. Il est facile de reconnaître que tous les arguments tirés de la priorité d'un texte donné sur certain autre, lors même que cette priorité serait bien établie, signifient fort peu de chose : on sait par ailleurs que les compatriotes de Dante, de Pétrarque et des premiers humanistes étaient un peu plus habiles à la plume que leurs contemporains tudesques. Il est du reste facile d'entrevoir, dans diverses allusions de certains textes médiévaux allemands, l'existence de la légende en Allemagne dès le XIV^e^ siècle.

A regarder de plus près quelques-uns des textes cités par Gaston Paris, on ne peut s'empêcher d'y remarquer certaine tendance nettement apologétique. Andrea di Barbarino, contemporain de Pétrarque, fait entrer le héros de son roman, Guerino il Meschino, dans la montagne de la Sibylle. Guerino s'en échappe à temps pour confesser son aventure au pape, qui ne fait aucune difficulté pour l'absoudre, — ce qui ne laisse pas de surprendre. La version d'Antoine de La Salle est encore plus étrange : là le saint père décide dès le commencement d'absoudre le héros, un chevalier allemand; mais, pour le mettre à l'épreuve, il feint une grande indignation. Par malheur, l'écuyer du chevalier, pris de la nostalgie des délices défendues du paradis souterrain, sait susciter dans l'âme de son maître la peur de l'Inquisition et le pousse à rentrer, de pur désespoir, au royaume de la Sibylle, où force lui est de rester jusqu'au jour du jugement dernier.

Gaston Paris a très bien vu l'absurdité de cette version qui est, à n'en point douter, un compromis. De fait, les deux textes italiens sont évidemment une réplique à quelque version allemande antérieure, moins favorable au

saint père et à la papauté. Autant dire que la légende était bien allemande avant de devenir italienne.

Ce qui ne laisse pas de surprendre non plus, c'est que les héros des textes italiens sont toujours étrangers, généralement des Allemands, Suisses ou Hollandais, quelquefois des Français ou des Anglais; bref, des gens du Nord. Mais c'est une caractéristique des légendes migratoires d'attribuer l'aventure qu'elles content à des étrangers, généralement à des citoyens du pays d'origine de la légende. Que penser enfin d'une Sibylle qui adresse la parole à un chevalier allemand dans sa langue maternelle, la polyglottie étant, à en croire Antoine de La Salle, une des hautes qualités de la belle diablesse?

Il est également avéré que la légende n'a pas pris racine en Italie. Non seulement elle n'y a pas laissé de traces, — ce qui à la rigueur se comprendrait après tant de bouleversements, politiques et autres, — mais elle semble avoir été inconnue aux Italiens médiévaux mêmes : Enée Silvio Piccolomini, plus tard pape sous le nom de Pie II, mis en demeure par un Allemand, dit expressément l'ignorer.

Enfin, fait bien autrement grave, la conception d'un paradis souterrain présidé soit par la Sibylle, soit par Vénus, est absolument inconnue à l'Eglise romaine et au folklore italien. Il est vrai, la déesse Vénus, aïeule des Julii, n'était pas morte au moyen âge; elle continuait à mener une existence furtive, néfaste même, dans les ruines de ses temples, comme le prouve certain récit relevé dans les chroniqueurs médiévaux. Mais de là à construire un pays féerique à l'exemple du *Vénusberg* allemand, il y a certes loin. Nous ne dirons rien du fait, assurément étonnant, qu'aucun texte venu du pays transalpin ne mentionne Vénus : tous parlent du Mont de la *Sibylle*. Il nous semble que Gaston Paris n'a pas pu prouver l'origine italienne de la légende; tous les faits connus s'opposent plutôt à cette thèse.

II

Si les Allemands n'ont pas eu tort de mettre en doute la théorie « italienne », la thèse d'une origine germanique proposée par eux dès l'époque de Jacob Grimm n'est pas plus probante. Le Tannhäuser, il est vrai, est un personnage historique, un *minnesänger* allemand de la dernière moitié du XIII[e] siècle. Mais on sait assez l'extrême facilité avec laquelle une histoire intéressante, quelle qu'en soit l'origine, s'attache communément aux héros historiques les plus divers.

Vénus n'étant pas une figure de l'Olympe germanique, on a naturellement songé qu'elle a simplement pris la place d'une déesse allemande, Holda, Freya ou Frigg. Une telle explication est non seulement une hypothèse gratuite, mais pèche encore par un autre côté. Si les anciens Germains connaissaient une déesse de l'amour, — Freya avait ces fonctions en Suède, — du moins ignoraient-ils l'idée d'un paradis souterrain, lieu de délices amoureux. Ce qu'il y avait sous terre, dans l'intérieur des montagnes allemandes et scandinaves, c'était le monde des morts, royaume de Hel.

Nous passons sous silence la difficulté, bien autrement sérieuse, d'expliquer l'apparition soudaine, au cours du XIV[e] siècle, six siècles après saint Boniface, d'une légende reposant sur des données eschatologiques présumablement oubliées depuis longtemps. On le voit clairement, ni l'hypothèse italienne de Gaston Paris, ni la germanique de ses adversaires ne tiennent debout; autant vaut avouer avec franchise que la véritable origine de cette légende étrange est plus obscure que jamais. Cette constatation justifie peut-être l'audace dont nous faisons preuve en suivant, de très loin, les traces d'un savant qui fut la gloire de l'érudition française du siècle passé.

III

La légende du Tannhäuser est assez connue en France pour rendre superflu un résumé détaillé : on sait que le héros entre dans le royaume d'une femme surhumaine-

ment belle, immortelle, dont l'amour lui fait oublier, pour un temps, son pays et sa famille : dans ce lieu de délices les années s'écoulent comme des heures. Mais à la fin il se ressouvient de ce qu'il a quitté; il lui tarde de revoir son pays natal, ses parents, ses amis : il prend congé de sa bien-aimée. Revenu sur terre, il aperçoit, trop tard hélas, que tout a changé pendant son absence. Pris de dégoût et de désespoir, il finit par rentrer dans le paradis souterrain où il doit rester jusqu'au jour du jugement dernier.

Sous cette forme générale, où manque l'élément ecclésiastique, notre légende est très répandue. On conçoit que les traits accessoires, pour ne rien dire des noms, varient beaucoup dans les textes divers. Un chrétien dévot pense au remords et au repentir; un conteur plus réaliste songera plutôt au mal du pays. Le conte bleu préfère la désobéissance, la violation de quelque tabou. Enfin, un poète moderne comme Henri Heine fait souffrir son héros de la satiété :

Dame Vénus, ma belle femme, — du vin doux et des baisers
mon âme est tombée malade : — il me faut des douleurs...

Quelques exemples, pris un peu au hasard parmi ces récits en nombre considérable, nous aideront à tirer au clair les traits généraux.

Dans le *Lai de Désiré* d'auteur anonyme, une fée fait cadeau au héros, son amant, d'une bague, tout en lui imposant plusieurs conditions d'ailleurs mal définies. Un jour, il confesse ses amours à un ermite. Du coup, il perd la bague et sa belle. Frappé d'une longue maladie, il est près de mourir quand la fée se laisse apitoyer. Elle le gronde vertement de son indiscrétion et lui défend de jamais plus se confesser à un prêtre. Ils finissent par se marier (évidemment pas à l'Eglise!) et par vivre heureux au royaume des fées.

Voici maintenant une forme du conte très répandue parmi les peuples de langue irlandaise (2) :

Oisin, fils de Finn, est enlevé par Niamh aux cheveux

(2) H. d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais*, Paris, 1884, p. 362.

d'or dans la *Tir na n'Og*, pays de l'immortalité. Dans les plaisirs des sens, trois siècles passent comme trois jours. Niamh le prévient de ne jamais monter sur certain rocher. Oubliant un jour cet avis, il voit de la hauteur du rocher l'Irlande étendue à ses pieds, et une indicible langueur le saisit : il veut retourner dans son pays. Elle a beau le prier de renoncer à ce projet. Elle doit lui donner enfin un cheval féerique avec l'ordre de ne jamais en descendre. Arrivé en Irlande, il s'oublie un moment; mais dès qu'il touche le sol de sa terre natale, le cheval s'envole; lui-même est transformé en vieillard décrépit.

Un autre récit irlandais met en scène saint Patrice lui-même. Aed, prince du sang, a été enlevé par deux fées. Les délices du monde des *side* (les fées irlandaises) ne peuvent pourtant pas le consoler de sa perte : il implore saint Patrice de le rendre à ses parents. Le grand saint, plus humain que le pape Urbain IV, emploie une ruse pour le libérer du pouvoir mystérieux des fées (3).

Ce récit jette un jour inattendu sur le *Lai de Désiré*. Dans ce dernier récit, on ne comprend pas très bien l'aversion de la belle pour le sacrement de la confession, d'autant que le poète français ne se lasse pas de souligner l'orthodoxie de son héroïne. Son christianisme nous semble d'une qualité plutôt douteuse : elle avait apparemment peur de se voir enlever son amant par le prêtre, à peu près comme saint Patrice sut enlever le prince irlandais.

## IV

Dans ces récits il s'agit généralement d'un séjour prolongé du héros au pays mystérieux de l'au-delà, rempli de toutes les joies, avec faculté d'en jouir. C'est un paradis sensuel, tout à fait différent des imaginations incolores du christianisme : c'est la montagne de Vénus avant la lettre... On ne s'étonne donc pas d'apprendre que ces récits se sont répandus hors de l'Irlande, dans la Grande-Bretagne médiévale. Là, chose à noter, la légende s'est

(3) S. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, II (Londres, 1892), p. 204 et suiv.; 213.

rattachée au nom d'un poète écossais de la deuxième partie du XIIIe siècle, Thomas le Rimeur ou Thomas d'Erceldoune. L'aventure forme le sujet d'un poème moyen-anglais datant de 1.400 environ et d'une ballade (4). De plus, la légende est toujours vivante dans la partie de l'Ecosse qui était le pays natal du héros, le comté de Berwick (5).

Un beau matin de mai, Thomas se promène au bois. Tout d'un coup il rencontre au pied d'un arbre une belle dame richement vêtue, qu'il prend d'abord pour la Vierge et qu'il salue. Elle lui apprend qu'elle est d'une origine moins noble. Thomas semble comprendre à demi-mot et lui déclare son amour... Il la suit à travers un souterrain et un torrent aux eaux noires et rapides. Au bout du troisième jour, ils arrivent dans un pays merveilleux où commence pour Thomas une vie de plaisirs sans nombre : les années s'écoulent comme des journées. Un jour, hélas! la belle l'avertit qu'il faut partir. En vain la prie-t-il de lui permettre de rester puisqu'il n'y a passé que trois jours. Elle l'informe qu'au contraire trois années se sont écoulées depuis son arrivée et qu'à rester plus longtemps il court le risque d'être emporté par le diable. Ce renseignement ne tolère pas de réplique. Elle le ramène sur terre, mais, avant de prendre congé de lui, elle lui confère le don de poésie et de prophétie.

A en croire le folklore oral, Thomas continua ses relations avec la fée qui, à la fin de sa vie terrestre, le fit ramener chez elle par un daim et une biche.

Une simple comparaison de la légende du Tannhäuser avec ce groupe de récits fait voir certain nombre de motifs communs : le héros gagne l'amour d'une fée surhumainement belle, dont, par malheur, l'orthodoxie est un peu inquiétante. Il passe avec elle des années de bonheur, mais finit par être saisi du mal du pays (ou du repentir). Il

(4) Ed. James A. H. Murray (*Early English Text Society*, n° 61), Londres, 1875; Francis James Child, *The English and Scottish Popular Ballads*, Boston, 1898, I, 317 et suiv.

(5) Sir Walter Scott, *Letters on Demonology and Witchcraft*, New-York, 1868, p. 119 et suiv.; Thomas Keightley, *The Fairy Mythology*, Londres, 1873, p. 387.

prend congé d'elle pour retourner sur terre. Il s'y rend coupable d'une indiscrétion en violant un tabou ou en se confessant à un prêtre. Il perd son amie, mais finit par se réconcilier avec elle et par retourner au pays des fées.

La légende du Tannhäuser va pourtant au delà de ces données un peu générales. Elle partage avec les textes celtiques précités, en l'espèce avec la légende écossaise, nombre de traits qu'on chercherait en vain dans les contes bleus : le pays des fées est situé à l'intérieur d'une montagne : les conteurs soulignent d'une façon très franche l'élément sensuel; enfin, le héros n'est pas un banal héros de conte bleu, mais un poète, un personnage historique. Comme les poètes ne sont ordinairement pas les héros favoris de la légende, on se doute déjà de quelques rapports entre la légende écossaise et l'allemande. Il s'agit d'approfondir ces rapports.

Il y a entre les deux légendes des ressemblances par trop frappantes pour être dues à une coïncidence. Les deux héros sont poètes et même contemporains. La belle séductrice est toujours une femme surnaturelle, espèce de fée, ayant son royaume à l'intérieur d'une montagne. Ce royaume est un paradis sensuel, où les années s'écoulent comme des journées ou comme des heures. Les deux héros retournent sur terre, mais pour rentrer enfin au paradis de la belle enchanteresse, où ils doivent rester jusqu'au jour du jugement dernier. Dans le poème moyen-anglais comme dans le *Tannhäuserlied*, le poète voue à son amante une fidélité éternelle. Une interpolation du manuscrit anglais et le *lied* font concevoir au héros des soupçons justifiés sur l'orthodoxie de la belle, qui est une diablesse. Dans la légende écossaise le diable emporte tous les trois ans un des habitants du paradis souterrain; dans le texte italien de Leandro Alberti, cité par Gaston Paris, chaque année un des nouveaux venus va rester éternellement chez la Sibylle. Dans la ballade écossaise, Thomas, après avoir joui de la belle inconnue, la voit se transformer en une vieille décrépite. A en croire Antoine de La Salle et quelques variantes suisses du *lied*, les belles dames du paradis se transforment en serpents

tous les dimanches. Dans le poème moyen-anglais, elle demande à son amant de la chanter selon la coutume des troubadours; nos lecteurs se rappellent sans doute le deuxième acte de l'opéra, où le héros ne suit ce conseil que trop à la lettre!

## VI

A dire vrai, abstraction faite de l'élément ecclésiastique de la légende allemande, il n'y a qu'une seule différence entre la tradition de Thomas le Rimeur et celle du Tannhäuser : le poète écossais était fameux uniquement comme auteur de prophéties politiques courantes en Grande-Bretagne depuis le temps d'Edouard I^er^ jusque vers le XVIII^e^ siècle. C'étaient des poèmes en vers rimés, simplistes, composés au jour le jour, par des anonymes, en vue de quelque événement politique, compilés, récités, plus tard imprimés et vendus aux foires. Ils servaient, en ces temps reculés, de moyens de propagande aussi efficaces que le journalisme moderne. De fait, toutes les versions de la légende de Thomas le Rimeur sont suivies de prophéties pareilles, que les éditeurs modernes se plaisent la plupart du temps à supprimer.

Or, chose à noter, le point de vue des générations passées était sensiblement différent. Ce qui leur importait le plus, ce n'était nullement l'aventure de Thomas, mais ses prophéties : l'aventure ne servait qu'un but : attester le caractère véridique de ces prophéties! Autrement dit, les prophéties de Thomas étaient « vraies », parce qu'il les tenait d'une bonne source, les *síde,* les fées celtiques, parce qu'il était devenu l'amant de la reine des fées, qui lui avait fait don de la poésie et de la prophétie! En dernière analyse, ce moyen un peu naïf repose sur la croyance aux fées qui, chez les populations de langue gaélique, était peu ébranlée même au XIX^e^ siècle.

Il est donc naturel que notre légende se soit rattachée au nom de Thomas d'Erceldoune, auteur réputé de prophéties politiques auquel une attestation de ce genre était nécessaire. Par contre, il n'y a pas la moindre raison qui

justifie pourquoi elle se serait rattachée au Tannhäuser, celui-ci n'ayant jamais passé pour prophète, politique ou autre, ni en Allemagne ni ailleurs. De fait, les savants allemands n'ont jamais pu signaler aucune raison valide pour expliquer cette attribution. Quelle en est la vraie raison?

## VII

On sait que l'étude du folklore est beaucoup plus ancienne en Angleterre et en Ecosse que dans les pays du continent. Il existe, par exemple, un petit traité sur les fées celtiques, rédigé vers la fin du XVII[e] siècle, ayant pour auteur un pasteur protestant, le révérend Robert Kirk, prêcheur calviniste d'Aberfoyle, en Ecosse (6).

Le bon Robert Kirk était l'homme indiqué pour entreprendre pareille étude. Théologien protestant ayant fait ses « humanités » et connaissant très bien le latin et le grec, il était bilingue dès son enfance, parlant l'anglais et le gaélique. Il passa toute sa vie dans son pays natal, parmi ses compatriotes, qu'il connaissait à fond. A leur intention il travailla à la traduction gaélique de l'Ecriture et publia, en 1684, un psautier gaélique. Qui plus est, il était le septième fils de son père, partant doué d'une perception des choses surnaturelles.

Robert Kirk partageait avec ses compatriotes une foi implicite en l'existence des fées; et comme eux il attribuait le don de prophétie et de « seconde vue » à des rapports entretenus par le voyant avec le monde des *side*. C'est donc la même opinion qui avait attribué, au XIII[e] siècle, les dons analogues de Thomas le Rimeur à ses relations avec la reine des fées.

Or, dans son traité sur les *side*, Robert Kirk fait entre autres l'observation suivante :

On dit qu'elles sont soumises à un gouvernement et à des

(6) Robert Kirk, *The secret commonwealth of elves, fauns, and fairies*. D'une première édition, dite de 1692, aucun exemplaire n'a jamais été découvert. Entre les éditions modernes nous signalons celle d'Andrew Lang (1893), réimprimée en 1933 par les soins de M. R. B. Cunninghame Graham.

lois aristocratiques, qu'elles manquent d'une religion bien définie, d'amour et de piété envers Dieu, notre Créateur à tous : elles disparaissent à l'invocation de son nom ou de celui de Jésus-Christ. Le *tabhaisver* ou Voyant, en relation avec ce genre d'esprits, peut les conjurer par un charme (spell) et les forcer à apparaître devant lui et devant d'autres, quand il le veut, tout comme la sorcière d'Endor...

Ce texte nous donne le mot gaélique désignant un voyant comme l'était Thomas d'Erceldoune, en relation avec les *side, tabhaisver* (7). Il est donc à présumer qu'il courait, dans la langue gaélique, parlée dans presque toute l'Ecosse médiévale, des récits sur l'aventure de Thomas le Rimeur qui lui donnaient son titre gaélique, l'appelant « tabhaisver ». Il est certain que ce mot était inconnu et obscur à tous ceux, en Grande-Bretagne et ailleurs, qui ignoraient l'irlandais. Si ces récits, avec ce mot, arrivèrent aux pays du continent, il est clair que les continentaux essayèrent de l'interpréter à leur façon, c'est-à-dire par quelque étymologie populaire, comme cela arrive communément. S'il s'agissait d'un auditoire d'Allemands, connaissant le nom du Tannhäuser, directement ou par ouï-dire, il est naturel qu'ils crussent y reconnaître ce nom, puisque dans les récits écossais il était question d'un poète (8). Cela expliquerait l'étrange attribution au Tannhäuser d'une aventure contée à propos du séjour de Thomas parmi les *side*. Reste à savoir comment et pourquoi la légende écossaise parvint aux Allemands du XIV[e] siècle.

(7) *Tabhaisver*, du v. irl. *taidbsiu*, mod. *taidhbhse*. Ce mot est le nom verbal de *doadbat, -tadbat* « il montre, il indique ». Il s'emploie au sens d' « apparition », d'où parfois « fantôme, spectre ». Un dérivé, *taidhbhscóir*, signifierait « qui montre, qui fait apparaître ». Comp. aussi le mot irlandais *taidhbhreaim* « j'ai des visions »), *taidhbhrcóir* (« visionnaire »). Communication de M. J. Vendryes. Robert Kirk emploie aussi le mot *taibshe* comme équivalent du *wraith* anglais, pour une apparition annonçant la mort.

(8) Il est inutile de discuter la ressemblance phonétique des deux mots: il faudrait tenir compte de trop d'éléments conjecturaux puisque nous ignorons la phonétique du mot irlandais prononcé par un intermédiaire non gaélique : les Allemands n'ont certes pas appris le mot en Ecosse. D'ailleurs on connait suffisamment le libre jeu de l'imagination dans la plupart des étymologies populaires.

## VIII

Avant d'aborder cette question, il est utile d'expliquer comment Thomas d'Erceldoune, poète autrement inconnu, — aucun de ses poèmes n'est parvenu jusqu'à nous, — acquit un éclatant renom de poète politique en Ecosse et en Angleterre. C'est l'histoire des deux royaumes qui nous fournit la clef de cette énigme.

Thomas d'Erceldoune est mort au cours de la dernière décade du XIII[e] siècle ou peu avant, dans son pays natal, le comté de Berwick, dans l'Ecosse méridionale. Son nom aurait été bientôt oublié, si sa mort ne s'était pas produite à une époque des plus importantes pour l'histoire des deux royaumes : c'était le commencement de la grande Guerre d'Indépendance des Ecossais, engagée contre l'Angleterre pendant plus de trente ans et qui, pour plus de deux siècles, fit des Ecossais les fidèles alliés de la France des Valois.

Cette guerre, conduite de part et d'autre avec une extrême cruauté, excitait naturellement les esprits dans les deux pays, surtout dans les comtés méridionaux de l'Ecosse et dans le Nord de l'Angleterre. En l'absence de pamphlets et de journaux, la propagande politique se faisait avec une arme tout aussi efficace : la prophétie politique. Or Thomas d'Erceldoune, natif du pays qui était le théâtre de cette guerre, venait de mourir quand la lutte commença; il était donc naturel de lui en attribuer la plupart. Le poème moyen-anglais parvenu jusqu'à nous, bien que composé sensiblement plus tard, est plein d'allusions à la Guerre d'Indépendance des Ecossais. La plupart des prophéties de Thomas étaient sans doute plus anciennes, plus courtes et déjà oubliées quand les grands événements du règne d'Edouard III firent perdre le souvenir des luttes précédentes. A cela il faut ajouter que les prophéties en langue gaélique, — celles que nous possédons sont rédigées soit en anglais, soit en latin, — ne furent probablement jamais mises sur papier : dans les Highlands écossais, la récitation orale n'avait pas encore cédé la place aux manuscrits et n'allait pas la céder de

sitôt. D'ailleurs le parchemin coûtait cher et l'Ecosse était pauvre. Avec les prophéties se répandait naturellement l'« attestation », le récit de l'aventure de Thomas au pays des fées.

Comment la légende parvint-elle en Allemagne? L'Ecosse du XIV[e] siècle était un pays de paysans et de pâtres. Le commerce et l'industrie des quelques ports de mer comme Edimbourg, Perth, Aberdeen, etc., étaient entre les mains d'étrangers, surtout de Flamands, qui formaient des colonies entières et souvent épousaient des femmes gaéliques. Les enfants nés de ces unions étaient généralement bilingues. Cela explique, pour ne citer qu'un exemple, la fréquence extraordinaire du nom de famille « Fleming » parmi la population celtique de l'Ecosse et de l'Irlande. Le commerce, surtout de laines, se dirigeait vers les Pays-Bas, dont les métropoles, Gand et Bruges, étaient en ce temps-là parmi les villes les plus riches de l'Europe. Il faut donc compter avec la présence, dans ces centres populeux, de Flamands sachant le gaélique.

Edouard I[er], vers cette époque, était obligé de combattre deux ennemis à la fois. Les Ecossais avaient trouvé un allié utile en Philippe le Bel. Edouard se vengeait en secourant le comte Gui de Flandres, révolté contre le roi français. C'est ainsi que la Flandre occidentale était occupée par des troupes anglaises composées en grande partie de Gallois et d'Ecossais.

Rien ne nous empêche donc de croire les Flamands très bien renseignés sur ce qui se passait en Ecosse. Ils avaient en outre un motif des plus puissants pour s'y intéresser. Ni l'Angleterre ni l'Ecosse ne disposaient alors des ressources nécessaires pour une guerre prolongée : elles manquaient d'argent et de crédit. Edouard I[er] et Robert Bruce se tiraient d'affaire par des emprunts forcés faits aux marchands flamands, allemands et italiens fixés dans les ports de mer. Les gros commerçants flamands étaient donc obligés, un peu malgré eux, de s'intéresser aux événements écossais. Il est certain que la propagande politique, sous la forme que nous lui connaissons à cette époque, la prophétie politique, jouait à Gand et à

Bruges le rôle qui incombe aux *leaders* politiques du journalisme métropolitain moderne; la légende de Thomas le Rimeur, avec ces prophéties rattachées à son nom, devait être ainsi répandue en Flandre pendant le premier quart du XIVe siècle.

Cette conclusion reçoit une confirmation frappante du fait que la plus ancienne version du *Tannhäuserlied* est flamande! Comme les Flamands ignoraient jusqu'au nom du poète haut-allemand, il est naturellement malaisé de leur attribuer l'interprétation arbitraire du mot gaélique *tabhaisver* en *Tannhäuser*. Il n'en est pas moins intéressant de voir ce qu'ils ont fait du mot irlandais : ils l'ont changé en *Daniel, Danielken*. Le prophète politique Thomas le Rimeur, surnommé *Tabhaisver*, leur rappelait un autre prophète politique, beaucoup mieux connu, le Daniel biblique. A supposer, comme on l'a fait jusqu'ici, que *Daniel, Danielken*, est une altération secondaire de *Tannhäuser*, on ne comprend pas ce que le prophète biblique peut avoir à faire avec le poète allemand, qui n'était nullement prophète!

## IX

La légende de Thomas le Rimeur manque d'un élément très important de la légende allemande : c'est celui-là même qui fait toute la saveur et tout le charme de cette dernière, l'élément ecclésiastique, le récit pathétique du poète repentant et repoussé par le pharisaïsme chrétien. Il n'est pourtant pas vrai de dire que l'élément ecclésiastique fait défaut dans le groupe de récits celtiques dont la légende écossaise n'est qu'un des meilleurs. Nous avons vu ci-dessus comment un prince irlandais, enlevé par deux filles des *side*, invoque l'aide puissante de saint Patrice. Nous avons également noté l'aversion profonde de l'amante féerique de Désiré pour le clergé chrétien en général et pour le sacrement de la confession en particulier.

Cette antipathie réciproque entre le *side* et le clergé catholique a deux très bonnes raisons. D'abord les *side*

sont les divinités païennes de l'ancienne Irlande, refoulées à l'intérieur des collines après l'avènement du culte chrétien. Ensuite la philosophie des fées reflétait naturellement la philosophie des anciens Irlandais avant leur conversion. Par malheur, cette philosophie était aussi contraire que possible à la morale catholique, surtout pour ce qui est des relations entre les sexes. Tout porte à croire que les anciens Irlandais avaient sur ce sujet les idées qu'en Amérique on prête volontiers aux Français modernes... Pour eux, l'amour n'était pas un péché, mais un plaisir innocent auquel on se livrait sans arrière-pensée. Les moines chrétiens, remanieurs des anciennes sagas irlandaises, s'en rendaient compte : ils biffaient les passages trop choquants ou bien les altéraient profondément.

Le conflit tragique du *Tannhäuser* est donc plus ancien que le XIIIe siècle. Il remonte au temps de la conversion des Irlandais au christianisme. Le pape Urbain IV n'est qu'un imitateur tardif de tel prêtre chrétien, justement indigné en écoutant la confession d'un pécheur qui avoue s'être plongé dans les plaisirs des sens lors d'un séjour au royaume des *síde*.

Une intransigeance comme celle d'Urbain IV était pourtant rare, même dans l'Irlande chrétienne du haut moyen âge. L'Eglise celtique fondée par saint Patrice était généralement animée d'une tolérance remarquable pour le paganisme irlandais : sans cela l'ancienne littérature irlandaise ne serait sans doute jamais parvenue jusqu'à nous. La conquête normande de 1172 changea cet état de choses. Elle amena la subordination de l'Eglise irlandaise à Rome et la condamnation sans exception de l'ancienne morale. Ce n'était plus l'esprit de saint Patrice et des premiers missionnaires qui prévalait, mais bien l'esprit de Cluny, de Grégoire VII et d'Innocent III. Les *síde* devinrent des diables, leur reine se transforma en diablesse. Le séjour au monde des fées fut jugé un péché mortel, même un péché contre l'Esprit saint, partant impardonnable...

Ni l'Italie ni l'Allemagne ne connaissaient le monde

des *side,* des fées, et leur paradis souterrain où l'on passe la vie dans les plaisirs des sens : le conflit tragique ne pouvait donc s'y présenter et ne s'y est jamais présenté avant la légende du *Tannhäuser.* Ni l'Italie ni l'Allemagne ne connaissaient des récits narrant l'enlèvement d'un mortel par une femme d'une beauté ravissante, mais peu orthodoxe, fée ou déesse du paganisme; mais en pays gaélique ces récits foisonnent, des lais médiévaux jusqu'aux contes modernes du folklore oral. Il n'y a en somme que l'Irlande (et l'Ecosse gaélique) qu'on puisse imaginer avoir produit le conflit tragique d'une part entre l'amour sensuel, mêlé à la beauté physique et à l'absence des souffrances, et d'autre part la morale ascétique d'une religion sombre et sévère, intransigeante pour ce qui est des plaisirs de la chair, souçonneuse de la beauté du corps, exaltant la souffrance. Encore n'est-ce qu'après la subordination de l'ancienne Eglise celtique à Rome et aux idées de Cluny, donc vers le déclin du moyen âge, que ce conflit a pu revêtir la forme émouvante de la légende du Tannhäuser.

Il ne suffit pas d'avoir signalé l'existence en pays celtique d'un groupe de récits semblables : Gaston Paris avait déjà vu que la légende « italienne » était, par son caractère, un conte celtique parvenu en Italie avec tant d'autres récits « bretons ». Il est possible de signaler, sinon l'archétype celtique de la légende du Tannhäuser, du moins les stages successifs qui, en pays celtique, ont abouti à cet archétype perdu.

Dans le *Lai de Désiré,* le héros est l'amant de la reine des *side,* jouissant en sa compagnie du plaisir des sens. Après s'être confessé, contre l'ordre exprès de la fée, il perd son amour. En d'autres termes, le prêtre lui donne l'absolution sans difficulté, mais la belle enchanteresse se montre cruelle. Dans la légende allemande, le héros passe des années au paradis de Vénus; puis il la quitte contre son gré pour se confesser au pape. Urbain IV lui refuse l'absolution, mais la belle diablesse n'est que trop heureuse de le revoir. Dans le lai, c'est la fée qui en veut à son amant pour sa dévotion : dans la légende, c'est le

prêtre chrétien qui ne lui pardonne pas son amour. Dans le lai, le héros rentre au paradis des *side* après avoir fini par se réconcilier avec la fée; dans la légende, c'est le désespoir qui le ramène dans les bras de la belle. Il est facile de voir qu'il fallait un seul motif pour changer le récit du lai en celui de la légende : l'hostilité de l'Eglise romaine contre les *side* et leur paradis. Mais cette lutte ne fait son apparition en Irlande et en Ecosse qu'après la *romanisation* de l'ancienne Eglise celtique. La légende du Tannhäuser est donc un produit caractéristique du déclin du moyen âge, datant probablement du XIII[e] siècle.

Nous ignorons quand et où cet épisode vint s'attacher au nom de Thomas d'Erceldoune : comme nous l'avons déjà remarqué, il nous manque l'archétype celtique de la légende allemande. Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux éléments constitutifs de cette dernière formaient déjà un récit unique en Angleterre ou en Ecosse, avant d'être transmis en Flandre par des Ecossais ou des Flamands établis en Ecosse. Que sur le continent, où l'on ignorait le monde des *síde,* on en vînt à leur substituer Vénus, rendue familière à tous par la poésie allégorique, cela se comprend aisément.

## X

Sous cette forme celtique, la légende était prédestinée à être accueillie avec sympathie dans les pays du continent. Avec le XIV[e] siècle commence d'abord timidement, le grand mouvement d'idées qui allait remplacer un transcendantalisme futile et désuet par l'humanisme de la Renaissance et des temps modernes. Peu à peu, on en arrivait à apprécier la beauté physique, à adorer la forme parfaite. Le nord de l'Europe ignorait, il est vrai, la beauté suprême telle qu'elle apparaît dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité hellénique. Par contre, il connaissait depuis déjà longtemps les descriptions riches en couleurs de la beauté féminine, grâce aux récits de la légende arthurienne. Avec ces récits d'amour, amour sensuel et souvent franchement adultère, commence la chute

de l'idéal ascétique : la poésie « courtoise » est le précurseur de la Renaissance du XVIe siècle.

Les Pays-Bas formaient alors, comme aujourd'hui, une unité économique et culturelle avec la Rhénanie, déjà à cette époque la partie la plus civilisée de l'Europe centrale. La capitale de cette région bénie était Cologne, métropole ecclésiastique de cette partie de l'Europe, but de milliers de pèlerins des Pays-Bas, des Iles Britanniques, de la Scandinavie. C'est en Rhénanie que la légende a dû toucher pour la première fois le territoire haut-allemand où le nom du Tannhäuser n'était pas inconnu. C'est là que le mot gaélique *tabhaisver,* obscur pour les continentaux, a dû subir l'interprétation fantaisiste, mais assez compréhensible sous la forme de *Tannhäuser.* On peut même dire que cette interprétation a dû se produire vers le commencement du XIVe siècle, alors que le nom du poète et celui de son contemporain, le pape Urbain IV (1261-1264), ennemi acharné des Hohenstaufen, étaient toujours présents aux esprits de l'époque.

C'est par la grande route de communication internationale formée par la vallée du Rhin que la légende se répandit en Brisgau, où nous la trouvons liée au nom d'un chevalier, membre d'une famille noble dont le château fut détruit dès 1315 (9). Du Rhin elle passa en Suisse, qui a conservé jusqu'à ce jour plusieurs versions très archaïques du *Tannhäuserlied,* puis en Italie.

Cependant, on a pu s'étonner avec raison qu'en Italie, pays classique des divinités païennes, le nom de Vénus ait disparu de la légende pour céder la place à celui de la Sibylle, d'autant que les charmes physiques de cette dernière, suffisamment connus grâce au grand poème de Virgile, n'étaient pas faits pour suggérer un pareil changement. La Sibylle classique n'a en effet rien en commun avec la Vénus du *Tannhäuserlied.* Par contre, elle partage avec la reine des *side* un trait fort intéressant : le don de prophétie. C'est là la véritable raison de son rôle, à pre-

(9) Dübi, dans *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde,* XVII (1907), p. 261.

mière vue étrange, dans les textes italiens et leurs dérivés. D'où il s'ensuit que la légende telle qu'elle a dû apparaître en Italie, vers 1310, ne s'était pas encore débarrassée de l'élément didactique et prophétique propre à la forme celtique. Cela montre que les formes de la légende du Tannhäuser, courantes au XIV<sup>e</sup> siècle, étaient beaucoup plus proches de leur archétype celtique que le *lied* qui ne fait son apparition que dans les impressions du XVI<sup>e</sup> siècle.

Comme Gaston Paris l'avait déjà vu, la légende du Tannhäuser n'est pas la dernière étincelle d'un paganisme germanique qui se mourait : elle ne se ressent en rien des forêts vierges dont parle Tacite. Elle est le produit définitif du déclin du moyen âge, légende migratoire originaire des pays celtiques de l'époque qui voyait la dénationalisation de l'ancienne et tolérante Eglise irlandaise. Cela explique l'esprit de révolte mal dissimulé, annonciateur de la Réforme protestante. Ainsi se comprend la sympathie du poète inconnu pour Vénus aussi bien que son antipathie pour le pape et la discipline ecclésiastique. Ni l'antiquité classique, encore peu connue, ni le paganisme germanique, oublié depuis longtemps, n'en pouvaient fournir la matière. Les Celtes seuls avaient gardé, en plein moyen âge, les souvenirs de leur ancienne religion. Les Celtes seuls connaissaient la *Mag Meld*, la grande plaine du pays d'immortalité, peuplée d'hommes héroïques et de femmes d'une beauté surnaturelle, pays où l'amour n'était pas un péché, où se réalisait la vérité indéniable, leitmotiv de la légende du Tannhäuser : l'amour sensuel, le seul grand et le seul fort. Il a sa mesure et ses armes; il est plein de sens et d'images; il est violent et mystérieux; il s'attache à la chair et à l'âme de la chair. Le reste n'est qu'illusion et mensonge.

ALEXANDRE HAGGERTY KRAPPE.

# LE JOUR

## S'ÉTEINT A L'HORIZON DE POURPRE

—

Il me suffit de transcrire ces syllabes pour entendre les harmonies dont Bach a doté ce choral, un de ceux qui m'émeuvent le plus. J'évoque une petite ville allemande en des temps où il me semble que la nuit venait plus tôt qu'aujourd'hui. Elle est ceinte de remparts avec tours de guet et tourelles à tuiles moussues. Ses maisons comportent des toits obliques, plus longs que larges, avec plusieurs étages de mansardes. Le vent du soir fait crier les vieilles enseignes. Les femmes s'empressent à la fontaine commune. J'entends mugir le bétail qui rentre des prairies voisines. Les fenêtres minuscules sont éclairées, de l'intérieur, par les premiers feux qui opposent au froid leur rouge et mouvante barrière. Aucune menace à l'horizon, même occidental : le soleil n'y disparaît que pour préparer l'aurore du lendemain. Tous sont persuadés qu'il en fut et en sera toujours ainsi. Pour eux, la Terre a trouvé l'éternité dès son berceau. Le temps des guerres est mort. On ne conserve les remparts que pour le pittoresque. La taverne enfumée, au plafond bas, brille de chandelles dont la lumière vacillante fait miroiter le dessus des tables de chêne et des dressoirs où sont alignés gobelets d'étain, de faïence, et vidrecomes. Les notables y sont réunis, à s'entonner saucisses et bière. C'est la paix profonde, et les heures sont à la joie. Horn est là, l'organiste du temple. Cabaretière et servantes ont pour lui des égards particuliers, les notables aussi, dès qu'il parle musique. La meilleure place lui est réservée près de la cheminée, où l'on ne regarde pas à renouveler les souches, qui se consument vite. Bientôt il

regagnera la maison, où l'attendent sa femme et ses douze enfants. A sentir le vent qui vient des espaces refroidis par la mort transitoire du soleil, il aura un frisson d'aise parce qu'en même temps il pensera au dîner imminent. Si tout n'est pas encore prêt, sur son clavecin à pédalier il jouera le choral à sa manière, qui est presque celle de Bach.

Mon enfance en a vu, des couchers de soleil, dans un pays où pas une ville, pas un monument, ne me cachait l'horizon ou n'en détruisait une partie. Les ombres cessaient de s'allonger pour céder la place à l'ombre. Aujourd'hui, c'est le crépuscule de la vie. Resté jeune de sentiment, je note certains signes de décrépitude. Je n'en éprouve pas plus de tristesse que de plaisir. C'est avec indifférence que, chaque jour, je fais un pas de plus vers cet horizon où je sombrerai pour ne point réapparaître. Je ne regretterai rien si le sort m'accorde la seule faveur que je solliciterais de lui, s'il en était capable : de disparaître le second, d'un couple que je sais. Dans ce cas même, je souffrirais infiniment, et tout serait dépeuplé pour moi, quelles que soient mes idées générales.

Il ne me vient même pas à l'esprit que personne puisse regretter mon départ. Je n'ai pas recherché l'amitié : pourquoi aurait-on sollicité la mienne? Je n'ai jamais occupé de situation qui m'eût permis de rendre certains services. Le désintéressement est une fleur rare dans les jardins de la vie. Arbres fruitiers et légumes y sont en plus grand nombre que roses et dahlias. Ceux qui les cultivent n'y entendent pas le vent d'automne qui, pourtant, fait frissonner les pommiers à l'égal des sapins et des chênes; les feuilles mortes y tombent comme dans les grands bois. Ce n'est pas de leur ressort : ils font la récolte en pensant à celle qu'ils préparent. Pas une heure à perdre! Ce serait gaspiller de précieuses minutes que de prêter l'oreille à ce fou de vent qui porte en lui la mélancolie, que de regarder les feuilles jaunes, sur le terreau, dans les allées étroites et courtes, danser leur danse macabre.

C'est du jardin minuscule où mon enfance a regardé s'épanouir quelques fleurs, des perce-neige aux chrysanthèmes, que j'ai vu tant de fois le soleil entamé, puis absorbé par l'horizon. Un demi-siècle a fui. J'ai passé par de durs che-

mins de traverse, sans jamais connaître la grande route facile, où tous les relais sont autant d'enchantements. Dans mon humble domaine je me suis réservé des sentiers en toute saison verts de mousse toujours neuve; des sources y maintiennent une fraîcheur que ne diminuent pas les plus chaudes après-midi de canicule. J'y aspire l'odeur violente des houx et des buis. S'il me plaît que tout en soit aux couleurs de l'automne, il en est ainsi, en un clin d'œil. J'oublie la ville aux toits de zinc, les ruées vers la proie, le jeu des coudes dans la cohue. Je me renforce dans le sens que j'ai, inné, de cette bouffonnerie qu'ils sont convenus d'appeler gloire, ou simplement renommée. Horn, l'organiste de la petite ville de Thuringe, n'a laissé que le nom que je lui prête : il n'en a pas moins vécu sa vie. Que ce soit la brise d'un soir de printemps qui souffle dans mes sentiers, la bise d'une nuit d'arrière-automne, ma sensibilité n'en demande pas plus, et ma pensée y trouve un aliment qui lui suffit.

Je n'aspire point à donner des conseils à une humanité qui n'en a cure. La pyramide renversée vacille sur sa pointe, jusqu'au jour où elle s'écroulera avec grand bruit, un bruit que n'entendront même pas les aigles dans leurs aires. Les vautours y seront peut-être plus sensibles. Le continent noir, de belles îles isolées, conservent la chance d'être indemnes des bienfaits de la civilisation. Le ventre et tous ses accessoires, promus à la dignité de dieux, réclament, en hurlant, leurs holocaustes. Ce n'est pas nouveau? C'est devenu effroyable. La vie devient impossible pour les délicats, dont le rêve serait la meilleure raison d'être s'ils n'avaient à rendre compte de leur éloignement. Mes sentiers sont devenus mon seul asile. Je les rejoins à la minute qu'il me plaît. On ne m'en débusquera point, puisqu'ils n'existent que pour moi. Ils s'accordent assez bien aux durs chemins de traverse. Quant à la grande route, on pourra dire que les arbres qui la bordent sont trop verts pour moi : c'est la vérité même, et je le reconnais avec toute l'humilité requise.

Si peu qu'on connaisse, par les livres, les premières sensations des enfants que furent tels grands écrivains, si peu, toutes proportions gardées, qu'on se rappelle les siennes propres, c'est la vraie naissance, et qui n'attend point l'âge

de raison. Elles vivent en moi d'une vie forte, mais rebelle à l'expression. J'en ai traduit plusieurs : elles ne sont pas essentielles. Décrirai-je l'église à onze heures du matin, en août, un jour de semaine où elle est déserte? Sur le granit des dalles, sur la paille des chaises, le soleil applique les reflets des vitraux. L'eau est fraîche dans les bénitiers, et j'en boirais. Oui, mais tout ce que ce spectacle déclenchait en moi d'impressions confuses, dès que je prétends les saisir, elles m'échappent, si ténues, si subtiles, si irréelles, que je rougirais de les comparer aux ailes d'un papillon, ou d'une libellule. Dirai-je l'implacable tristesse du plein été, la sourde volupté des soirs d'hiver tout ouatés de neige? Je me contente de planter ces jalons dans mon petit domaine que je suis seul à connaître. Je ne convie personne à le parcourir avec moi. Chacun de nous a le sien et trouve, chez ses voisins, des paysages qui lui sont indifférents, quand ils ne lui déplaisent pas. Ce bouquet d'arbres est superflu. Ce champ de blé ne promet que maigre moisson. Ce sentier chemine à la grâce de Dieu parmi trop d'herbes folles, et les geais criards annulent le roucoulement des tourterelles. Laissons nos enfances dormir en nous-mêmes, où nous les réveillons pour nous seuls.

De ma fenêtre qu'assombrit le crépuscule, je vois plus clair dans ce qu'il me fut donné de connaître autrefois, jadis et naguère. Né dans un château, dans un hôtel particulier, ne fût-ce que dans une maison bourgeoise, j'aurais une optique différente. Je ne chausserai pas mon nez de bésicles d'emprunt. De près, d'un des derniers barreaux de l'échelle sociale, j'ai vu la vie d'une petite ville qui ressemble à toutes les autres, même aux grandes. Bataillon scolaire, — section conviendrait mieux, — école sans Dieu, Jules Ferry, Paul Bert, considérés comme des monstres, le clergé qui se maintient sur ses positions, et les élargit même, un cafetier qui passe pour franc-maçon, les rouges, les blancs, radicaux, conservateurs, une municipalité mixte, la mairesse dévote assidue aux offices alors que son mari notaire ignore les chemins qui mènent à l'église, les écoles libres aussi fréquentées que les laïques, le commerce se contentant, par force, de gains médiocres, la bourgeoisie, pourvue de rentes, occupant

à prix trop réduits ouvriers et journaliers, quelques fortes têtes qui se sont intégré les idées élémentaires de la doctrine socialiste, deux escouades de dévotes racornies, vieilles filles et dames veuves ou encore en puissance d'époux, ceux-ci qui jettent partout où ils peuvent leur persistante gourme, ménagères criardes comme dix troupeaux d'oies, cancans, médisances et calomnies à l'état endémique, obsèques à l'église où assistent les plus incrédules, et qui y font baptiser leurs nouveau-nés, beuveries au café comme à l'auberge, où ils se racontent de bonnes histoires de cocuage dont ils sont les héros tacites et les victimes sous-entendues, personne n'ayant la moindre noblesse d'esprit, ni de cœur, tous voués aux plus bas soucis d'argent et cultivant leurs intérêts comme les plantes les plus rares. La bourgeoisie regarde à dix sous, le commerce, à deux, le menu peuple, à un. Les vrais pauvres regarderaient à un liard, s'il était encore en circulation.

Cette vision est évidemment postérieure à ses multiples objets. Je ne concevais pas que la vie pût être autre que la réalité quotidienne ne me l'imposait. Des jeunes mariés de vingt-cinq ans étaient pour moi des personnages de premier plan, les hommes grisonnants, des sommités. Les vieillards n'avaient point d'âge et me faisaient penser aux patriarches de l'Ancien Testament. Aucun d'eux dont le moindre geste n'eût sa raison d'être, dont la moindre parole ne fût méditée et pesée. S'ils consentent à m'en adresser une, à rire en ma présence, j'en suis aussi confus que si le roi de France m'accordait une grande faveur. Quand je les revois à distance, presque tous morts, je me demande pourquoi ils sont nés. A mon propos je m'interroge pareillement, et aussi pour des centaines de millions d'autres.

J'entrai sans enthousiasme au petit séminaire. Là, ce furent les rhétoriciens qui me parurent d'une taille démesurée. Quand je le devins trois ans après, j'eus l'impression de n'avoir pas grandi. C'est une vaste maison en pleine campagne, à une lieue du siège de l'évêché, tout près de bois profonds. Elle a même un bosquet, et ses cours sont plantées de gros marronniers. Tous les professeurs sont prêtres, hormis deux ou trois, qui n'ont reçu que les ordres mineurs et sont renouvelés à chaque rentrée. Je ne dis pas que j'y aie

reçu de nombreux exemples de charité chrétienne, ni que j'en aie moi-même donné beaucoup, ni que, plus que moi, mes émules aient été des aigles. Je souffre violemment du froid. Les premières chaleurs de l'été font une fournaise du dortoir sous l'ardoise. La nourriture m'attire peu. Le matin, je m'étonne de les voir, tous, jeter de gros morceaux de pain dans une eau huileuse où nagent des haricots rouges, *rari nantes*... Les exercices spirituels, pour moi, ressemblent à cette soupe, les jeux bruyants aussi, à quoi je me soustrais le plus possible. Je n'en ai pas moins vécu là quatre années de paix et de douceur.

Des écrivains ont gardé de durs souvenirs de leur internat. Ils s'en sont expliqués irréfutablement. Quelques vexations inutiles laissées à l'oubli, je n'ai pas souffert d'une discipline qui aurait pu être brutale. J'ai connu les joies crissantes de l'émulation. Sorti de ma petite ville pour entrer dans les avenues d'une carrière qui me déplaisait d'instinct, je faisais l'impossible, par amour-propre encore enfantin, pour être, sinon toujours le premier, parmi les premiers. Merveilleux état d'âme! Un collège où une centaine d'élèves vivent comme en vase clos, et ne vivre que pour ce monde minuscule, et s'imaginer que, dès l'instant où l'on y a sa petite célébrité, elle est portée à sa cent millième puissance! Le jour de la distribution des prix, pour peu qu'on en fasse moisson, croire que les battements de mains de l'assistance éveillent des échos jusques aux confins de la Terre, et qu'ils ne naissent que promis à la durée! Innombrables sont les hommes qui restent collégiens jusqu'à leur dernière heure.

A la sortie de la ville le grand séminaire allonge ses bâtiments mornes, coiffés de tuile noircie. Son jardin potager, bordé de saules, rejoint une rivière aux eaux paresseuses. Pas de grands arbres: une cour triangulaire, plantée de tilleuls vieillissants, comme on en voit dans les jardins des presbytères. Dans ma chambre, qu'on appelle « cellule », j'ai vécu deux ans de vie quasi monacale, soumis au régime séculaire des abbayes et des prieurés. Je n'ai pas reçu le moindre ordre, même mineur. Mon occiput serait encore vierge de tonsure si les ans n'avaient remplacé les symboliques ciseaux de l'évêque. Encore un microcosme où il n'y avait personne

qui n'eût sa cote : intelligence, sainteté, — où l'hypocrisie aurait eu son mot à dire, — ridicules, tics, manies, où la charité chrétienne ne se manifestait pas plus que chez les laïcs. Plus nombreux, plus longs, les exercices spirituels m'étaient un rude fardeau.

Nous ne sortons que le jeudi, pour une promenade aux alentours de la ville, les anciens, diacres et sous-diacres, en tête du noir troupeau, comme pour le protéger contre les attaques du « siècle » : il va débouler, au son des flûtes et des violons, avec ses plus belles filles aux yeux brillants, à la poitrine nue, dans l'unique dessein de nous induire en tentation et, s'il se peut, de nous faire perdre la vertu la plus précieuse, que n'équipolle pas une montagne d'or négociable. Les vigiles, nous allons à la cathédrale pour les premières vêpres. Les jours de dimanche et de fête, nous y tenons nos assises pour le chant des Heures, pour la grand'messe. A dix ans, j'ai eu la révélation de l'art littéraire, à treize, celle de l'orgue, un jour qu'on nous a conduits du petit séminaire à la cathédrale; je n'avais jusqu'alors entendu que des harmoniums nasillards tenus par de pauvres exécutants. L'orgue restait pour moi un mystère. Qu'importe! Le grand séminaire me permet de l'écouter plus souvent. Il me paraît impossible qu'il y en ait ici-bas un plus beau, ni de plus grand organiste que le bon chanoine qui en tire parti. C'est d'ailleurs la réputation qu'il a dans tout le diocèse.

J'ai passé d'autres belles heures dans ma cellule, de celles qui devaient être consacrées à l'étude. Délaissant manuels de philosophie scolastique et de théologie, je traduisais, fort mal, mes impressions lyriques, lisais des morceaux choisis de littérature et copiais de la musique d'orgue. J'écoutais le vent d'automne et d'hiver se plaindre dans le large corridor carrelé. Pourtant, j'ai traversé une trop longue période de scrupules maladifs. Il n'en pouvait être autrement avec les examens particuliers, homélies, sermons, dont j'étais sursaturé. Quelques années en deçà, j'avais été touché par l'amour-sentiment, et ce n'est pas pour si peu que je m'estimais coupable. Il me souvient même d'avoir prié Satan de transporter dans mon lit telle jeune fille dont je rêvais. M'eût-il exaucé, que j'aurais fait figure d'inguérissable niais. J'ai eu des accès

de somnambulisme. A plusieurs reprises, en pleine nuit, je me suis réveillé, debout, dans ma cellule, hors de mon lit.

Si, contre vents et marées, je suis sorti de cette prison, ce ne fut pas, comme Renan, pour motifs d'exégèse : ce fut d'instinct, parce que j'ai, inné, le sens de l'Univers, parce que, si pittoresques que soient les récits des deux Testaments, il m'a toujours paru ridicule que, de cet Univers infini, la Terre puisse être le centre. L'infini n'en a pas. De discuter l'inspiration de livres prétendus saints, c'est un peu admettre que leurs auteurs aient pu être inspirés. Je ne l'ai jamais pensé. Si grande que soit ma vénération pour Renan, je dis qu'il a employé une trop grande part de sa vie à enfoncer des portes qui béent sur un inexplicable dont la Bible ne nous apprend rien de plus, ni de moins, que des milliers d'autres livres qui sont autant de catéchismes pour d'autres religions. Ce n'est point d'épiloguer sur l'interprétation de tel signes de l'alphabet hébreu qui détruira la foi aveugle ou renforcera le scepticisme conscient.

La caserne, où j'habitai dès la seconde moitié de ma dix-neuvième année, me ménageait de tout autres révélations. De la solitude où il m'était loisible de rêver sans préoccupations d'argent, je fus projeté dans un milieu où ne sévissaient que la promiscuité brutale et le pouvoir des gros sous. Je me lassai vite de la liberté que j'avais de sortir le soir. Je promenais mon désœuvrement par des rues où je cherchais vainement aventure. La splendeur de mon uniforme, le cliquetis de ma baïonnette au fourreau, restaient inopérants. De guerre lasse, j'allais rôder autour du grand séminaire pour me revoir, quelques mois en deçà, dans ma cellule. « Je n'en suis sorti, me disais-je, que pour entrer dans une autre où s'entassent deux douzaines de mâles grossiers, dans une chambrée où vingt-huit lits sont juxtaposés, où le mien n'est même pas ma propriété. Je n'avais eu affaire qu'à une certaine sélection : me voici aux prises avec la masse pour qui comptent, seuls, l'argent et la force. Je suis aussi démuni de l'un que de l'autre. » J'allais aussi sur les bords du fleuve que nous avions longés au cours de nos promenades du jeudi. La plus belle jeune fille m'eût-elle fait signe, alors, que je n'aurais pas pu me détacher du noir troupeau. Ces soirs-là, dans

la brume, souffleté par le grand vent, je ne rencontrais même pas une fille publique. A la caserne, dans les escaliers aux marches bordées de fer, les crosses des fusils sonnaient sur le ciment. De la grande cour, le clairon de garde s'obstinait à me rappeler, au moins une fois l'heure, les implacables obligations du service. La cloche que j'avais entendue six ans de suite était plus douce. Toujours ces menaces de punition! J'en eus vite assez. Je connus les nuits sur les planches de la salle de police, les belles après-midi de printemps où je faisais, avec d'autres, le bal dans la grande cour déserte. Sur la route je voyais passer des fiacres alourdis d'une jeunesse qui allait danser dans les guinguettes, chacun avec sa chacune. Retranché de la vie normale, à cinq heures j'étais enfermé comme un fauve aux crocs redoutables. Un homme de corvée m'apportait ma pitance dans une gamelle. La clef énorme ayant joué dans la serrure, je regardais le beau ciel d'un printemps qui n'était pas fait pour moi. J'aurais abouti aux compagnies de discipline si je n'avais demandé mon changement d'arme. Bêtise et brutalité des hommes qui détiennent lamentablement tous pouvoirs sur la vie de leurs inférieurs quant aux galons, c'est tout ce que j'ai gardé de cette expérience de dix mois. Pas un accommodement! Le mot « pardon » est rayé de leur vocabulaire. Ils se considèrent comme personnellement offensés. Le moindre cheveu qui dépasse est, sans rémission, victime de la tondeuse. Les pires, ce sont les caporaux et les sous-offs, qui ne sont pourtant plus là que pour deux ans, ou pour un. Je ne parle pas des rengagés, pires encore s'il se peut. Ils donnent libre carrière à tous ces instincts féroces de domination que la plupart des hommes ont en eux : dès qu'ils en peuvent user, ce n'est que pour en abuser. Alors, ce sont les deux jours qui jouent, ou les quatre, avec « le motif ».

Je me vois encore abordant la Bretagne par une après-midi d'été. De tous les pays du monde c'est celui que j'ai toujours préféré longtemps avant de le connaître. Des noms de lieux chantent dans mon cœur, mais, trop opprimé par la vie et par l'uniforme, je n'ai pas vu, sur les Marches, se dresser son Génie, farouche, rêveur et couronné de gui. Non loin de la pointe du Finistère, j'ai vécu trois ans dans une ville grise,

austère, où les hivers sont doux, où le vent souffle comme un bienheureux, ou comme un démon. L'automne et l'hiver y sont saturés de pluie. De l'Atlantique on découvre ce qu'il est possible. Il suffit de marcher quelques lieues durant pour le voir, depuis le littoral fait de galets et de rochers jusqu'au plus lointain horizon où le soleil se couche, masse d'eau qui se convulse en vagues d'une mobilité terrible, ou qui dort, palpitant à peine, en pleine lumière. Des bourgades, des petites villes, ont chacune leur calvaire et leur clocher dentelé. Dans beaucoup de chaumières isolées par les landes sous la garde du farouche Menez-Hom, personne ne parle français.

Dimanches et jours de fête, la rue principale est encombrée de gens qui portent les costumes les plus archaïques. Les matelots y tiennent le haut du pavé, et même la chaussée, où le tramway doit souvent leur céder le pas. Les épaulettes jaunes de l'infanterie de marine y éclipsent les rouges, de la ligne. La population civile a les yeux tournés vers l'Océan. La pêche, le service dans la marine de l'Etat, les ouvriers de l'arsenal dont les sabots claquent sur le pavé dès le petit jour, les halles où s'agitent des poissons frais pêchés, la flotte qui se repose en deçà du goulet, les bateaux à voiles qui ne demandent qu'un vent favorable, les retraités qui traînent leur ennui étayé d'une pension suffisante, et qui passent leurs meilleures heures, sur les glacis, à se rappeler les années où ils ont bourlingué sur toutes les mers du globe, tout cela crée pour moi une vie dont les purs terriens n'ont aucun soupçon. De grandes bouffées de vent poussent au départ pour des pays de miracle. J'aurais pu, sans frais, voyager longtemps et connaître une colonie. Je ne suis pas un héros insoucieux de ses aises, ne fussent-elle qu'élémentaires : il m'aurait déplu de faire la traversée dans des conditions d'inconfort suprême.

Du moins la caserne me fut-elle moins hostile. La matière humaine y était souvent brassée par les départs. Hommes et gradés — qui sont plus que des hommes — prisaient avant tout la paix individuelle. On peut faire la sieste sans qu'un farceur imbécile vous fasse choir un quart d'eau sur la face. On se connaît moins les uns les autres. Nous ne sommes pas

des ronds-de-cuir de l'armée rivés, côte à côte, à la même besogne pour des années. Il y a plus d'oiseaux de passage que de sédentaires, et même les gradés sont moins obsédants que ceux dont j'ai souffert au début de mon service.

Là encore, sans grand espoir ni conviction, j'ai cherché la jeune fille sentimentale que j'aurais pu conduire dans les campagnes voisines, où je lui eusse parlé de la mélancolie supérieure que m'inspire son pays. Comme tant d'autres, civils et militaires en toute ville de garnison, je trouvai moins de proies que de dépouilles de mon rêve. Sans arrêt, en toute circonstance, de tête, je compose des vers que je transcris où et comme je peux. J'ai commencé dès ma treizième année : ils étaient informes. Une revue de ma province, même un journal de Paris, leur font un sort, et je crois ma fortune faite. Je ne rêve que de Paris. Pour l'avoir quelquefois traversé en permissionnaire, pour avoir vu quelques rues de Montmartre, j'en porte en moi une image de pure convention, mais qui me paraît seule correspondre à la réalité.

Ma petite ville me revoit, libre de laisser croître mes cheveux : c'est la seule liberté que j'aie. Toujours démuni d'argent, pourvu d'un diplôme de fin d'études, vieux de six ans, et qui n'a aucune valeur officielle, ignorant tout métier, uniquement apte aux écritures, aucun emploi ne s'offrant sur place, harcelé par ma mère, je rêve de m'enfuir. Une aide inespérée me vient de Paris, et de bas lieu.

Quelle joie quand je partis par la diligence, le jour même de la fête de mon saint patron! Aujourd'hui, j'ai honte du moi-même que je fus voilà plus de sept lustres. J'ai connu les nuits où l'on étouffe dans une mansarde au toit trop incliné, où, l'hiver, aussitôt éteint le petit poêle de cent sous, rien ni personne ne dispute à la froidure et au gel leurs droits d'entrée, les journées mornes dans un bureau où vingt employés ne disposent, chacun, que d'une table, tassés, coude à coude, s'épiant, se critiquant, se dressant, parfois, comme des coqs de combat, obséquieux avec leurs chefs qui n'ont aucune idée généreuse, aucun sens de la justice, aucune clairvoyance, provoquant l'espionnage, et ces rivalités imbéciles de service à service!

D'autre manière qu'à la caserne, l'heure de la libération

sonne pour moi chaque soir. Je ne me hâte d'en sortir que pour rentrer chez moi, dans un quartier jadis suburbain. Là, sans penser au gain, j'écris pour moi, et n'écris que des vers. Sous mon zinc aussi j'ai connu de belles heures d'enthousiasme. Je n'ai pas à me demander ce que je serais devenu si je ne m'étais découvert le sens de l'ironie: c'est dire que, lui aussi, je l'avais inné, mais il sommeillait. Il peut présider à la conception du vers: c'est un de ses offices les plus médiocres. La prose lui convient mieux. Si nombreuses que soient les heures où je m'enterre sous mon toit, j'en consacre quelques-unes à voir, dans Paris, des visages qui ne soient pas d'employés. Mes toutes premières relations, c'est moi seul qui me les suis faites, et je ne suis pas... le seul, et je n'en tire aucune vanité. Pour ce qu'elles valaient! J'ai connu d'abord des poètes, des gens, du moins, qui écrivaient en vers, puis d'autres, bien supérieurs, qui n'usaient que de la prose. Vite je me rendis compte que le lyrisme n'est pas fonction de la forme. J'attendis plus longtemps qu'à la caserne ma libération de la geôle où je gagnais mon pain: une dizaine d'années. Moins d'un lustre après, il me fallut réendosser l'uniforme.

Je jette un regard sur ce presque demi-siècle de paix que je n'ai pas connu en entier. Il a été secoué de rudes alertes, que la terre ait tremblé entre les Alpes et l'Atlantique, que les secousses soient venues du dehors. Là-bas, tout près de cet Océan, nous avons gardé deux jours de suite nos sacs en tenue de campagne, un ordre venu de Paris pouvant nous expédier dans les forts du littoral. Ici, les fortins de la richesse, au sous-sol bétonné où s'accumulent les coffres, ont été gardés, certain jour de printemps, par des compagnies d'infanterie. Un peu partout, dans les pays noirs de charbon ou verts de vigne, des hommes ont voulu rejeter le carcan de la misère, estimant qu'il convient que toute la viande du gigot ne soit pas pour quelques-uns, quand trop nombreux sont les autres qui s'en disputent l'os. Le calme n'en régnait pas moins, peut-être trompeur. Une certaine douceur de vivre palpitait entre terre et ciel. Si âgées qu'elles fussent, les vieilles coutumes ne semblaient pas pressées de mourir. Les hommes étant ce qu'ils sont, très éloignés d'une perfection

uniquement propre à nourrir les rêveries des utopistes, ils conservaient une certaine urbanité jusque dans les campagnes les plus reculées. Il y avait des crimes. Le ciel ne se teintait pas exclusivement de rose et de bleu; les nuages gris n'y étaient pont rares, ni même les nuées noires, ou couleur de soufre. Les airs que jouaient les chalumeaux rustiques le cédaient plus d'une fois aux stridentes trompettes, mais le règne de la haine n'était pas instauré: il se préparait, et ceux à qui elle s'adresse ont fait plus qu'il ne fallait pour qu'elle s'assît sur son trône rouge et noir.

Ils l'ont fait aussi pour qu'éclatât cette guerre dont l'humanité ne se relèvera point. D'autres utopistes avaient prophétisé que de ce bain de sang elle sortirait régénérée. Ils auraient mieux fait de dire: enragée. Elle a pris des bains de boue, avec ses godillots elle a pataugé dans les tranchées pour y rester captive alors qu'elle s'en croit délivrée. Je n'appartiens pas à l'heureuse classe des possédants, et je suis dépossédé. Je suis de la catégorie des gens de peu, des gens de rien. Fidèle à mes origines, d'instinct je n'aurais pas pu m'enrichir: le raisonnement m'a convaincu que c'est d'une absolue vanité finale. Je dois être une des exceptions qui ne s'inquiètent pas de savoir si la règle existe. La guerre a donné le branle à tous les appétits naturels. Inutile de répéter aux hommes: « Enrichissez-vous! » Cela chantait en eux dès leur naissance. Ils se sont rués vers l'or comme d'autres à la servitude, et c'en est une aussi.

Du tréfonds de l'humanité la guerre a fait rugir les bêtes de proie qui, par périodes de durée variable, semblaient y être en léthargie, si bien qu'on pouvait les croire mortes. Je comprends la haine, tant héréditaire que personnelle, chez ceux qu'une mauvaise organisation sociale a condamnés, de père en fils, à jouer le rôle de chiens sous la table où le festin est toujours servi pour d'autres. Je ne comprends pas qu'elle soit prêchée et entretenue par ceux qui, au banquet de la vie, ont remplacé les fortunés convives qu'ils en ont chassés, lorsqu'ils n'en sont pas les commensaux. Le hasard — il aurait fallu que ses combinaisons fussent en nombre plus qu'illimité, — m'aurait-il amené à jouer le rôle d'un sous-conducteur de peuple, que je me serais obstiné à vivre sous le zinc et à

ne rien modifier de mon train d'existence, un petit train de ligne d'intérêt local. J'aurais vécu comme mes ancêtres, comme ceux de Proudhon, comme lui-même. Que mon exemple n'eût pas été suivi, je n'en ignore rien. Pacifique, j'aurais prêché le pacifisme sans croire que mes discours pussent mettre fin aux guerres. Elles piaffent à nos portes, elles hennissent sur place, et ceux qui en tiennent les rênes, pendant qu'elles bavent sur leurs mors, les excitent à sournois coups d'éperons. Ils obéissent à des forces obscures, à des appels contre quoi rien ne prévaut, ni la sentimentalité, ni la logique.

C'est dire que, si l'impossible hasard m'avait proposé un de ces postes, j'en eusse décliné l'offre. Depuis des dizaines de siècles que l'humanité chemine dans un désert où les oasis sont rares, où elle n'est jamais arrivée aux châteaux que chacun se bâtit au delà d'une limite infranchissable, il se peut qu'elle ne touche jamais au but qu'elle s'assigne. Pour les uns, le bonheur, c'est la paix dans la paix, pour les autres, la paix comme une île au milieu de la guerre, pour ceux-ci, le travail, pour ceux-là, de ne rien faire, pour d'autres, la mendicité sous ses formes innombrables, la guerre qui remue toutes les vases où pêcher en eau sale, les économies et le bas de laine, les gains aussi vite dispersés qu'encaissés, passer de femme à femme, n'aimer que la même, toujours, vivre dans l'obscurité, vivre dans l'épanouissement des lumières, et j'en oublie. Je ne dis pas que ce ne soit très humain. Je ne suis pas un puritain. Je ne dis pas que dans ces diverses catégories on ne trouve de hautes intelligences et de belles sensibilités. Ils obéissent à des forces naturelles qui s'agitent en eux et leur assurent un jeu normal. Ne les sentant pas en moi, c'est en vain que je m'évertuerais à leur donner issue. Un pot-au-feu sur le charbon de bois n'est pas une chaudière de locomotive, mais celle-ci même ne conduira jamais les hommes jusqu'au pays où le rêve n'est plus qu'une réalité.

Ces temps nouveaux dont le romantisme voyait l'imminence, nous y sommes plongés. C'est pourquoi nous en sommes loin. Le « couvercle de plomb sous lequel on étouffe », pas une tête pensante qu'il ne force à s'incliner, pas un cœur sensible dont il ne gêne les battements. Aux masses qui montent à l'assaut

du néant peut-on demander, je ne dis même pas : respect ou déférence dont on n'a que faire, mais un traitement à égalité? Si une certaine indifférence fait qu'on se soucie peu de ses intérêts propres, comment prendrait-on fait et cause pour les siens? Je me contente d'une vie dont elles ne se satisferaient pas; j'en élague de plus en plus des branches que la nécessité me contraint à tenir pour inutiles. Je ne conserve que le tronc, jusqu'au jour où il s'affaissera sous la hache de la vieille immortelle. Jusque-là, mes origines et mes sentiments me relieront au peuple, d'où je suis sorti. Ce qui me sépare de lui, ce sont les goûts que j'ai pour l'art, et les idées que j'ai sur la vie universelle. Ces goûts et ces idées ne me séparent pas moins des autres masses que constituent la bourgeoisie et la noblesse.

Je n'éprouve ni besoin, ni désir, que la mort n'implique pas perte de toute conscience. J'aimerais mieux crever entièrement. Rares sont les témoignages indiscutables de la persistance de la vie individuelle. Peut-être n'en peut-on relever aucun qui entraîne assentiment unanime. Hors de toute religion, je n'en crois pas moins que l'esprit est indépendant du corps dès l'instant où il en est délivré, que le cerveau n'est que l'instrument de la pensée, et non point la cause, comme le bras pour la force, que la vie, l'intelligence et la sensibilité s'adaptent à des formes moins matérielles dans d'autres cantons de cet Infini dont la Terre fait partie, contrairement à ce qu'estiment, non seulement le christianisme, mais la libre-pensée. Il n'y a pas, d'une part, la minuscule Terre, d'autre part, l'Infini. Il n'y a que l'Infini, et ce n'est pas peu de chose, et nous y sommes. « *In eo vivimus, movemur et sumus.* » Je crois qu'il ne suffit pas de transmigrer pour trouver un paradis astral; du moins n'est-on plus soumis aux exigences du tube digestif. Je crois même qu'on y peut être astreint à des servitudes différentes. Je crois que, de vivre dans d'autres planètes, ou hors du système solaire, cela n'implique pas qu'on y ait la clé du mystère de l'Infini, temps et espace : peut-être en a-t-on une aperception moins imprécise. En tout cas, il m'est impossible de ne point accorder ma vie à ces idées. Si elles sont l'erreur même pour la plupart des hommes, elles sont pour moi la vérité, dont il m'arrive de sourire, je

l'avoue, à certains tournants, mais qui me reconquiert vite.

Elle me retient de prendre part active à la ruée vers ce que que nous sommes convenus d'appeler honneurs et richesses. Je crois à la persistance de la conscience. Il ne s'ensuit pas que, parti de la Terre, je doive être le spectateur qui, d'un poulailler lointain, s'intéresse longtemps aux gestes de gens qui s'agitent sur la scène. Je répète que la Terre n'est pas le centre de l'Infini, qui n'en a aucun. Transféré dans un autre centre, provisoire comme ils le sont tous, pourquoi continuerais-je de m'occuper indéfiniment de celui où je ne serai plus? Qu'est-ce que ça pourra bien me faire d'avoir eu de belles ou de misérables funérailles, d'avoir laissé des richesses ou d'être mort sans le sou, d'avoir laissé un nom, comme ils disent? Le leur, ils le laisseront comme tout le reste. Je sais bien que toutes ces phrases seront lues comme autant de lapalissades par ceux qui n'oublient qu'une chose : de régler leur vie sur ce que je tiens pour ma vérité. Elle n'est point la leur : elle en est même l'opposé. Qu'ils laissent donc dormir M. de La Palisse!

Le jour ne tardera guère à s'éteindre à l'horizon de pourpre. « Je joue depuis quelque temps un jeu fort dangereux, disait Renan; parler sans cesse de mourir en continuant d'occuper la place que des jeunes gens de génie sont pressés de prendre! » Que je ne sois pas Renan, ni d'autres, je le sais mieux que quiconque. De son vivant même il y avait place pour tous les génies. Je n'en occupe aucune. Nul n'est donc affamé de la mienne. Je ne vois même pas très bien pourquoi je tente d'informer autrui, qui s'en moque, de mes sensations. Pourquoi? Mais si, parbleu! je le vois: par un vieux restant d'indéracinable amour-propre. Je m'en console en songeant que Vigny a dû, pour écrire : *Seul, le silence est grand...*, violer la loi qu'il formulait à cette minute même. Quand le jour s'éteindra-t-il? Quoi qu'il en puisse être, ma vie aura été douce, malgré de persistantes difficultés. Si obscur qu'aura été le bout de rôle d'arrière-plan que j'aurai joué, j'aurai trouvé moyen — sans l'avoir cherché, — de susciter des jalousies, des inimitiés, quelques haines même, peut-être : quel objet pour elles, grands dieux! Il est vrai qu'elles m'ont sans doute jugé digne d'elles. J'aurai rencontré quelques sympa-

thies, et je regrette de n'avoir pas su les entretenir, par indolence native où le dédain n'a rien à voir, indolence où le besoin de rêver dans la solitude tient une place de choix. J'en ai moi-même ressenti plus d'une. Si elles n'ont pas rejoint leurs objets, la faute n'en revient qu'à moi seul. Je tiens pour légitime que de vraies forces — il y en a, de nos jours, et que j'ai vues naître, — se développent par tous les moyens; elles ennobliraient jusqu'aux plus détestables si elles y avaient recours, mais je ricane quand je vois tant de faiblesses et d'impuissances s'agiter comme mues par le génie, quand je les entends s'écrier, toujours hors de propos : « Deus! Ecce deus! » J'ai commis bien des crimes de lèse-majesté en n'acclamant pas ce dieu, invisible pour moi, qui suis le seul coupable : j'ai mauvaise vue, ou je me refuse à voir. Il m'est impossible de me modifier, et je trouve légitime qu'on me laisse, tel que je suis, décidément insociable et dépourvu de génie, deux points capitaux sur quoi je diffère de l'immense majorité de mes contemporains, et je ne cesse pas de le regretter.

Pour le reste, je crois fortement que l'humanité est imperfectible, et même qu'elle reprend la route de la barbarie, qu'elle n'a, d'ailleurs, jamais délaissée absolument. Des milliards d'hommes, depuis les origines, ont succombé de mort violente. Si la guerre est divine, j'ai horreur de la divinité, ou bien je dis qu'elle préside même aux suites malodorantes de la digestion, et que tout en nous est divin. Cela me donnerait d'elle une assez piètre idée si je ne savais que nous ne savons rien d'essentiel. Peut-être aussi nous faisons-nous d'elle une représentation fausse en ne lui attribuant que perfections d'après les images d'Epinal que nous en proposent nos courtes vues. Nous errons dans les ténèbres extérieures comme des sourds, des muets, des aveugles, des paralytiques qui voudraient se déplacer, en gémissant. Les ténèbres intérieures ne sont pas moins épaisses. Parfois, quelqu'un monte sur une borne, au milieu de la place publique. A sa manière, il s'écrie : « J'ai trouvé! » La foule grouille autour de lui, dans le noir, persuadée que ces deux mots ont créé la lumière : elle ne peut pas voir qu'ils ne l'ont pas créée en elle.

En attendant, de malfaisants imbéciles, qu'on prétend gé-

niaux, ont inventé ces dragons qui volent dans les airs en s'exerçant à cracher feu, gaz léthifères; ils ne rendent aucun service dont l'humanité n'ait pu se passer; seuls, quelques snobs s'installent dans leurs entrailles pour aller plus vite, leurs heures étant des plus précieuses : s'ils n'en perdaient pas tant à faire la noce, ils en auraient à revendre. Le grand jour venu, ou la nuit sinistre, les millions de crétins qui vont applaudir les dragons volants lorsqu'ils daignent se poser à terre n'auront même pas le temps de s'enfuir de leurs villes brusquement transformées en torches ardentes de plusieurs lieues de diamètre. Ils ne se diront même pas : « Quelques sacs postaux, quelques organismes humains transportés un peu plus vite que par voie terrestre ou maritime, est-ce que cela, vraiment, valait la destruction de tant de monuments, et de nos demeures? »

D'autres ont inventé ces monstrueux appareils qui ont détruit la paix dans les maisons. Nous étions libres, jusqu'à ces derniers temps, de ne point aller au bastringue où sévissent les flonflons d'orchestres rudimentaires, les refrains idiots de chansons superflues. Nous étions libres de ne point prendre part aux réunions publiques où les vérités premières pleuvent dans les rouges tabliers, où la raison s'exprime à grands éclats de voix. Je n'ai point un pas à faire. Tout cela vient me trouver au lit, dans la petite pièce où je travaille. Tout cela est à côté, en face, au-dessous de moi. Heureusement encore, j'habite à un dernier étage. Quatre millions d'habitants forment une agglomération où délicatesse, silence et solitude n'ont plus la parole : elle est réservée à la gueule. Comment réclameraient-ils? A quel tribunal feraient-ils valoir leurs droits? L'îlot où ils se retirent est de plus en plus battu par la marée, qui ne connaît pas le reflux, de la bêtise et de la méchanceté. La cloison qui me sépare d'autrui est térébrée, comme mon tympan, par des airs dont ne voudraient pas les sauvages; les murs des maisons reçoivent une mitraille de bruits informes que déclenchent des brutes aux fenêtres béantes. C'est leur droit. C'est le régime de la caserne, que j'ai en horreur. Des droits? Les délicats ont tout juste celui de se taire.

La charité a ses œuvres? Oh! sans doute. Les âmes dévouées

existent, en qui la haine n'habite pas? Sans doute encore. Les pacifiques héros d'une science désintéressée? Certes. Les artistes de tout ordre qui ne travaillent pas du tout pour la gloire, et le moins possible pour l'argent? A coup sûr. Seulement, tous sont de plus en plus noyés dans le déluge montant, et ils seront balayés comme fétus de paille par les souffles d'orage de la guerre, internationale ou civile, ou des deux réunies. Le tonnerre gronde aux quatre coins de l'horizon. Les éclairs dévorent l'azur et ne font que renforcer les ténèbres.

Puis-je faire autrement, pour le contraste, que d'écouter Horn, dans les lointains du temps et de l'espace, jouer son choral sur le clavecin-pédalier? Ce n'est pas l'orage. C'est un soir d'automne où la paix règne dans la petite ville et sur une grande partie de la Terre. Je ne dis pas que les âmes, alors, soient autant de foyers de lumière; du moins ne donnent-elles pas pour telles les ténèbres où elles vivent. Une douce musique leur suffit, de préférence aux vociférations. Quand le jour s'éteint à l'horizon de pourpre, elles n'y voient point, par symbole, des flots de sang, ni les flammes d'un incendie mondial. Ceux-là mêmes qui ne veulent pas entendre l'orgue du temple où Horn exerce son art, si rares qu'ils soient, n'ont qu'à fermer leur porte et leurs petites fenêtres : aucune invention diabolique ne leur en imposera les harmonies. Leur sommeil n'est pas troublé par les vrombissants dragons aériens.

Inutilement je les revois. Mille armées de magiciens ne pourraient ressusciter la belle paix multiforme, dont les divers visages ont une pâleur de cadavres. Le règne de la guerre est venu, et j'envie ceux qui ont vu, d'un dernier regard, le jour s'éteindre à l'horizon de pourpre.

HENRI BACHELIN.

# POÈMES DE LA PÉNOMBRE

—

## *LE REFUS DU LETHE*

*Les Mânes se pressaient au bord du fleuve noir,*
*Troupeau blême, dolent, que tourmentait l'envie*
*D'y noyer le regret dévorant de la vie,*
*Puisque à jamais, pour eux, était perdu l'espoir.*

*L'eau coulait lentement entre deux rives d'ombre,*
*Sans lueur, sans frisson, sous la demi-clarté*
*Où tournoyait l'essaim toujours croissant en nombre*
*Des morts silencieux aspirant au Léthé.*

*Et le rude Passeur à la mine sauvage,*
*Dont l'aller et retour jamais ne s'interrompt,*
*Hurlait sans voix : « Au large! Arrière du rivage! »*
*Et frappait leurs rangs mous à grands coups d'aviron.*

*Mais tant la soif était avide, chez ces âmes,*
*De boire au flot dormant un éternel oubli,*
*Qu'elles tendaient, malgré le sifflement des rames,*
*Leurs lèvres sans couleur vers le fleuve sans pli.*

*Et quand enfin ces pauvres Ombres eurent toutes*
*Bu dans cette eau l'oubli que leur cœur désirait,*
*Du monde souterrain elles prirent les routes,*
*Calmes, les yeux lointains, sans terreur, sans regret.*

*Tout souvenir terrestre était bien mort pour elles;*
*Aucun écho d'en haut ne troublait plus leur cœur,*
*Ni l'amoureux roucoulement des tourterelles,*
*Ni les cris des vaincus, ni les chants du vainqueur.*

*Paisibles, allégés des passions humaines,*
*Leurs pas semblaient glisser dans le jour incertain,*
*Sur les pâles gazons parsemés de fleurs vaines,*
*Où pour l'éternité coulerait leur destin.*



*Or le Génie aux pieds chaussés d'ailes, qui groupe*
*Les Mânes et conduit parmi l'obscurité*
*Au lieu du jugement redoutable leur troupe,*
*Pour fixer à chacun le séjour mérité,*

*Considérait de ses regards perçants une Ame*
*Qui marchait solitaire et d'un pas resté lourd,*
*Baissant les yeux où n'était pas morte la flamme,*
*Comme vont les amants qui couvent leur amour.*

*Et se rapprochant d'elle, il lui dit à voix basse :*
*« Belle Ombre, dont le jour fut si vite accompli,*
*Tu fus femme là-haut, jeune et pleine de grâce :*
*Pourquoi n'as-tu pas bu, seule, au fleuve d'oubli? »*

*Et cette Ame, à la fois craintive et rassurée*
*D'avoir, sans courroucer le Guide, enfreint la loi :*
*« Alkestis fut mon nom et Phères ma contrée,*
*Dit-elle; un roi, mon père, et mon époux, un roi.*

*« C'est pour sauver de mort celui-ci que ma vie*
*Prit fin avant son terme. Un Dieu permit l'accord.*
*Cette route, que j'ai par grand amour suivie,*
*Un jour Admète la prendra; je veux encor,*

*« En voyant mon époux, pouvoir le reconnaître*
*Et lire sur son front la fin de mon exil,*
*Savoir s'il fut heureux, en m'oubliant peut-être...*
*Sans quoi, de mon amour que me resterait-il? »*

*Et cette Ombre, ayant dit ces mots, leva la tête,*
*Heureuse de souffrir encore par l'amour,*
*Même sans espérer que le regard d'Admète*
*Reconnaîtrait Alceste au funèbre séjour.*

*Mais le Guide sourit; et dans le crépuscule*
*Il entraîna la Reine au cœur ardent et fort,*
*Sachant quel autre espoir lui réservait le Sort;*
*Et muet, il guettait au loin le pas d'Hercule,*

*Qui venait chez les morts la reprendre à la Mort.*

—

### *ASCENSION*

*Au bûcher de l'Oeta, tombeau brûlant d'Hercule,*
*Quand il ne resta plus, du brasier triomphant,*
*Qu'un voile de fumée et de cendre étouffant,*
*La terreur s'abattit sur un monde incrédule.*

*Tel d'un rouge couchant naquit ce crépuscule,*
*Comme d'un flanc qui saigne un monstrueux enfant;*
*Et brusque, du nuage empourpré qu'elle fend*
*Jaillit la nuit farouche, où l'univers s'annule.*

*Tragique effondrement! Silence épouvanté,*
*Devant l'abîme ou s'engloutit toute clarté!*
*Attente d'on ne sait quel châtiment funeste...*

*Et soudain, comme si l'âme du héros mort*
*Remontait, délivrée, au grand jardin céleste,*
*Là-haut s'allume, fleur à fleur, un bouquet d'or.*

—

### *ATTENTE*

*Les myrtes et le laurier-rose*
*Protègent du soleil brûlant*
*Ces rives qu'un beau fleuve arrose,*
*Clair, sur un lit de caillou blanc.*
*Les yeux mi-clos, l'air nonchalant,*
*Une enfant royale repose.*

*Elle est seule. Elle a renvoyé*
*Ses servantes et sa nourrice.*
*Personne ne sait quel caprice*
*Occupe son cœur ennuyé,*
*Ni quel rêve inconnu se glisse*
*Dans son regard ensommeillé.*

*Est-ce la chaleur qui l'accable*
*Et fait de ce corps glorieux*
*Tomber peu à peu sur le sable*
*Le vêtement souple et soyeux,*
*Tissé jadis, d'un doigt soigneux,*
*Par une aïeule vénérable?*

*A quel songe triste ou hautain,*
*Devant l'onde à peine ridée,*
*La vierge à demi dénudée*
*Ignorante de son destin*
*Livre sa jeune âme, obsédée*
*Par les appels d'un dieu lointain?*

*Des prétendants que lui prépare*
*L'orgueil d'un père redouté,*
*Aucun encore n'a tenté*
*Son humeur qui semble bizarre.*
*Le plus vaillant n'est qu'un barbare,*
*Le plus tendre est sans volonté.*

*Ignorant quel désir tourmente*
*Son cœur troublé, sa chair en fleur,*
*Elle a l'innocence charmante*
*D'un être fait pour la douleur,*
*Puisque, rêvant d'être une amante,*
*L'amour des hommes lui fait peur.*

*Faudra-t-il qu'elle se résigne*
*A subir la commune loi*
*Qu'aux vierges le destin assigne?*
*Sa pâleur trahit son émoi.*

*— Et soudain voici qu'elle voit,*
*Voguant vers elle en droite ligne,*
*Avec la majesté d'un roi,*
*Blanc et superbe, le grand Cygne.*

—

## *LES SEPT FEUX D'ORION*

*La lune avec lenteur montait dans un ciel calme;*
*Orion sur la mer alignait ses sept feux,*
*Qui clignotent au lent bercement d'une palme,*
*Comme on voit des yeux luire à travers des cheveux.*

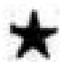
*Lumineux crépuscule! O chant pur du silence!*
*— Les cailloux du sentier ont roulé sous mes pas,*
*Grimpant parmi les pins qu'un vent plus frais balance.*
*Voici mon toit, et le cyprès avec sa lance,*
*Qui dit au Malheur : « Passe, et ne t'arrête pas! »*

*La paix repose ici. Mais demain, quelle aurore*
*Rallumera ce ciel si lent à s'obscurcir?*
*J'ai vécu bien des jours et ce cœur bat encore...*
*Le chemin du tombeau doit-il donc voir éclore*
*Les fleurs d'un immortel désir?*

*Rêve! Tout le réel n'est que l'envers d'un rêve.*
*Le germe que la vie écrase en se hâtant*
*Pointe un rameau léger sur le sillon qu'il crève,*
*Et le bourgeon tardif, pour s'ouvrir un instant,*
*Trouve encore un reste de sève.*

*J'ai vécu bien des jours et j'aspire au repos,*
*Comme la terre attend le soir qui la délivre,*
*A l'heure où, le front bas, remontent les troupeaux.*
*Leur laine aux durs buissons a laissé des lambeaux...*
*Et pourtant, suis-je las de vivre?*

*Quels fruits l'arbre épuisé peut-il encore offrir?*
*Un dieu m'engendra-t-il au sein d'une mortelle*
*Pour que, las de marcher, d'espérer, de souffrir,*
*Je guette encor ce soir divin qui se constelle,*
*Portant un rêve en moi qui ne veut pas mourir?*



*Berger, j'ai parcouru ma Phocide natale :*
*Les échos ont redit les chants que je sifflais.*
*Puis, devenu pêcheur, j'ai traîné mes filets,*

*Lourds d'un butin d'argent, sur la rive où s'étale*
*L'ombre de grands jardins peuplés de blancs palais.*

*Mes espoirs ont bondi comme des chevreaux maigres;*
*Mes bras se sont pendus à des cous insoumis.*
*Je n'ai plié le front que pour des dieux amis,*
*J'ai fait danser le Faune à mes rythmes allègres...*
*Et ce soir, et demain, à quoi suis-je promis?*

*Destins, j'accepte votre arrêt. Mais ma poitrine*
*Où brûle un feu que tant d'hivers n'ont pas éteint,*
*Se gonfle aux coups puissants de la brise marine.*
*Et j'écoute l'appel confus, l'écho lointain*
*Qui crie aux vagues : « Salamine! Salamine! »...*



*Oui, jusqu'au dernier jour désirer et lutter,*
*Même quand descend l'ombre et que l'espoir s'efface!*
*Vers ces astres dorés qui tournent dans l'espace*
*Tendre sa volonté comme un arc, et monter!*

*Ne serais-tu qu'une ombre, ô face mi-voilée*
*Dont j'épie au lointain l'ordre mystérieux,*
*Parle! J'attends! — Le vent dans la nuit étoilée*
*S'éveille : les palmiers tordent leurs longs cheveux,*
*Où grimpe une rose effeuillée...*

*Orion sur la mer aligne ses sept feux.*

MAURICE POTTECHER.

# LA VISION

**A la chère et inoubliable mémoire de Pierre Quillard la traduction de ce poème est affectueusement dédiée.**

**A. T.**

C'était à la messe de la veille au soir de Noël.

En écoutant nos vieilles et douces hymnes, en voyant la foule compacte des fidèles qui, entassés dans l'église, sous les lustres étoilant la légère obscurité de la nuit commençante, suivaient avec un pieux recueillement la commémoration solennelle de l'histoire merveilleuse de la Crèche, mon cœur se remplissait d'une émotion profonde, qui tenait pourtant plutôt de l'angoisse et de la douleur que de l'extase délicieuse des croyants.

Depuis les horreurs sans exemple commises en 1915 dans toute l'Arménie turque et dans toute l'Asie Mineure, lorsqu'aux jours des grandes fêtes j'assiste à la messe dans l'église, en voyant massés autour de moi les épaves des communautés arméniennes détruites, — des réfugiés, des pèlerins, des orphelins, — inévitablement se dressent devant mes yeux les tableaux noirs de cette période pétrie de crime. Notre musique liturgique, si poignante et si profondément empreinte d'un souffle spirituel, accentue encore davantage en moi cette hallucination torturante. Je crois voir en esprit les étendues endeuillées de nos terres ancestrales qui maintenant sont entièrement vides d'Arméniens, les temples, les couvents qui ont été rasés ou demeurent déserts, ou bien sont changés en casernes, greniers ou écuries. Je songe qu'à ce moment-là nul chant, nul mot, nul son arménien ne se fait plus entendre sur ces

terres trempées, depuis des siècles, de la sueur et du sang des nôtres, et une tristesse irrésistible me serre la gorge, un sourd sanglot me gonfle la poitrine.

Ce soir-là, j'avais plus qu'à l'ordinaire cette hallucination et cette tristesse.

Lorsque nous sommes sortis de l'église, l'obscurité était devenue épaisse, la pluie tombait avec un bruissement monotone et plaintif, que déchirait parfois un rapide vent aigre et bruyant. Je n'avais de rendez-vous avec aucun ami pour passer le réveillon de Noël, d'après nos vieilles coutumes traditionnelles, autour d'une table familiale. Je me suis rendu, seul, à un restaurant, où je n'ai presque rien pu manger. Je me suis empressé de rentrer chez moi, et j'ai voulu oublier, en relisant un livre aimé, les visions de cauchemar qui m'assiégeaient. J'ai changé dix fois de volume; aucun d'eux ne put éloigner de moi les ténébreuses images qui m'obsédaient. Enervé, je me suis jeté au lit, avec l'espoir que le sommeil, en faisant tomber sur mon esprit son rideau sombre et bienfaisant, m'apaiserait. Il me fut longtemps impossible de fermer les yeux... Je songeais aux milliers d'Arméniens réfugiés à Salonique, à Athènes, en Syrie ou au Liban, et qui, sous des tentes délabrées ou dans de misérables baraques, ou bien en plein air sous le vent glacé, loin de leur patrie, dénués de tout, souffrant de l'incertitude du lendemain, passaient sans doute à cette heure, dans les larmes et l'amertume, un réveillon de deuil... Des heures ainsi succédèrent à des heures, et lorsque arriva le moment le plus sombre de la nuit, où la terre, tous les bruits s'étant tus, se change en une tombe, brisé par l'émotion et la fatigue, je me suis soudain plongé dans une torpeur qui se jeta sur moi comme une vague et m'engloutit...

Combien de temps suis-je resté dans cet anéantissement, je l'ignore... Mais je me rappelle nettement que tout à coup du sein de cette sorte de mort temporaire une vie nouvelle, une étrange et intense vie s'éveilla en moi; j'ai senti une pâle clarté naître des profondeurs des ténèbres, s'en détacher et croître de plus en plus. Et j'ai vu autour de moi glisser des ombres, et moi je me mouvais, j'avan-

çais à travers l'espace, poussé malgré moi par une force mystérieuse. Et je suis arrivé en un vaste terrain à ciel ouvert au bord d'une mer qui me semblait être la Méditerranée. Et j'y vis une foule de gens qui sous des tentes ou autour d'elles se tenaient assis par groupes. Le froid était intense, un vent cinglant soufflait en faisant trembler et claquer les tentes; mais le ciel était pur, sans nuages; une lune froide et radieuse y brillait, versant sur la mer une clarté limpide qui oignait les flots d'un immense sourire lumineux. La nuit était belle, mais cruellement froide. Les gens que je voyais autour des tentes grelottaient et soupiraient... Je sentais que c'était là une foule de douleur... Et soudain j'ai distingué, dans les murmures qui montaient de cette multitude, des mots qui étaient ceux de ma langue maternelle... C'étaient des Arméniens, et des réfugiés... Et je passais au milieu d'eux, le cœur serré, incapable de parler, tendant l'oreille à leurs paroles... Et leurs paroles étaient des lamentations et des plaintes, des cris de colère ou de malédiction... Ils pleuraient leur lointain pays natal et leurs vieux foyers, qu'ils avaient été forcés d'abandonner et que l'oppresseur avait accaparés, ils pleuraient leurs bien-aimés qu'ils avaient perdus dans la tourmente et dont la plupart n'avaient même pas eu de sépulture. Ils se rappelaient les réveillons qu'ils avaient jadis passés dans leurs maisons ancestrales, entourés de tous les membres de leurs familles, fêtant la naissance de Jésus autour d'une table abondante assurée par leur fécond labeur. Et les malédictions montaient contre les bourreaux, et les récriminations contre le Destin, contre l'Europe chrétienne, contre Dieu, contre Jésus lui-même...

— Jésus! s'écriait une jeune femme, nous t'avons adoré depuis des siècles; pour toi, nous avons lutté, nous avons souffert, nous nous sommes exposés à des persécutions, mais nous avons toujours béni ton nom et nous te sommes restés fidèles; pourquoi nous as-tu ainsi délaissés?... Où es-tu? Quand montreras-tu ta puissance?... Le monde nous a foulés aux pieds, le bourreau est debout et se pavane, et nous, nous sommes dispersés aux quatre vents... Nos

temples, là-bas, sont en ruines... De quel cœur pourrions-nous prier ce soir vers toi?... Où es-tu? quand nous feras-tu voir ta face? quand nous visiteras-tu? quand nous vengeras-tu? quand feras-tu sonner pour nous l'heure de la justice? Quand nous diras-tu au moins quel est le secret, quelle est la cause des souffrances qui nous accablent?... Quelle faute notre nation a-t-elle donc commise pour qu'une noire destinée nous pourchasse ainsi depuis tant de siècles?...

Et la jeune femme sanglotait en disant ces mots.

Et j'ai vu soudain, au bord de la mer qui, sous la lune, miroitait d'un éclat adamantin, quelqu'un de haute stature qui se dressait immobile, on dirait sorti de la mer étincelante ou venu par la voie des rayons de la lune, tellement sa figure était lumineuse et d'une expression extraordinaire. Et il regardait en silence cette foule... Puis, il s'avança lentement, et il passa à travers les groupes plaintifs assis par terre, mais personne ne le reconnut.

Il passa près de cette femme dont je venais d'entendre les paroles, mais elle non plus ne le reconnut pas; moi-même je ne pus le reconnaître, mais je le suivais sans savoir pourquoi, attiré par un magnétisme émanant de sa personne. Et il arriva à un endroit où il y avait de petits enfants, qui, inconscients des douleurs entassées autour d'eux, égayés par la douce clarté de la lune, jouaient et riaient, auprès de quelques vieillards qui, muets et pensifs, veillaient sur eux. L'inconnu, que je ne voyais maintenant que de dos, était d'une belle carrure, enveloppé dans une tunique blanche à larges plis, la tête découverte, avec de blonds cheveux onduleux lui tombant sur les épaules, et qui s'avançait d'une allure harmonieuse et paisible. Il arriva près d'eux, s'assit sous un arbre, et fixa ses yeux sur les enfants qui jouaient et sur les vieillards qui méditaient. Les petits orphelins s'empressèrent de s'approcher de lui comme s'il fût une personne bien connue d'eux et tendrement chérie et ils se mirent à lui adresser les douces paroles qu'ils auraient dites si leur père qui avait péri dans le désastre y apparaissait soudain. Et lui les embrassa, et il

leur caressait les cheveux de ses mains blanches comme la lumière. Et voici qu'un des vieillards le reconnut, se jeta à genoux devant lui, et lui dit : « Seigneur Jésus, c'est donc toi! »

Alors, il se leva et promena sur le groupe qui l'entourait un sourire d'une infinie douceur. Et tous s'agenouillèrent devant lui, et il étendit les mains sur leurs têtes en un large geste de bénédiction. Me tenant un peu à l'écart, je regardais, tremblant d'émotion, et je *sentais* moi-même, maintenant, que c'était bien *Lui*. Sur son front, qui projetait un rayonnement plus pur que la clarté de la lune, j'ai cru voir les traces rouges de la couronne d'épines, et lorsqu'il éleva la main, il m'a semblé apercevoir sur sa paume le stigmate du clou... Il ouvrit la bouche, et d'une voix paisible et mélodieuse, il dit :

— C'est bien moi! J'ai entendu certains d'entre vous m'appeler, et me voici...

Un des vieillards lui répéta alors ce que le cœur ulcéré des croyants arméniens clame vers le ciel au cours des grandes catastrophes ou aux heures de deuil, d'anxiété, d'amertume qui les suivent. Et il lui racontait les horreurs dont ils furent témoins, auxquelles il fut lui-même exposé, et en lui montrant les petits, il disait : « Des milliers d'enfants comme ceux-ci, et des enfants plus jeunes encore que ceux-ci, même des nouveau-nés, ont été tués dans les tortures... Comment as-tu permis que de pareilles monstruosités puissent se commettre?... pourquoi nous as-tu abandonnés?...

Et j'ai vu qu'à ces mots il promena le regard sur les tendres enfants qui, assis en silence autour de lui, avaient les yeux fixés sur son visage, et une larme brilla au bout de ses cils, puis il se rassit sous l'arbre et dit :

« N'aie pas peur, petit troupeau!...

« Je suis l'éternel ami des innocents qui souffrent, et ceux qui croient en moi au milieu des plus grands malheurs, je suis toujours avec eux, je suis en eux, je souffre avec eux. Je n'abandonne jamais les miens; ce sont eux, souvent, qui ne sentent pas ma présence, me cherchent au loin quand je suis en eux-mêmes, ou bien doutent de

mon existence parce qu'ils ne me sentent pas en eux-mêmes... Je suis l'esprit du Bien immortel, qui mène depuis des siècles la lutte contre le Mal. Notre Père à tous, qui a créé tout ce qui existe, a voulu que le Bien, avant de vaincre le Mal, s'expose à de grandes et longues épreuves et qu'après la victoire il soit encore forcé de poursuivre la lutte jusqu'à ce que par cette lutte renouvelée en de nombreuses périodes de temps l'âme humaine se purifie entièrement, que le Mal soit définitivement et totalement anéanti et que la domination sans mélange du Bien s'établisse.

« Pourquoi a-t-Il permis que le Mal se forme, pourquoi n'a-t-Il pas rétabli dès le premier jour le triomphe du Bien, pourquoi a-t-Il cru nécessaire que l'humanité marche à travers tant de souffrances vers la réalisation du Bien, c'est là son secret, qui demeure inaccessible aux êtres créés. Moi-même, lorsque, incarné, je suis venu au monde pour lutter et souffrir, à l'heure de mon supplice suprême j'ai eu un moment de trouble et d'énervement et j'ai adressé au Père la même question. Moi-même, comme vous tous à présent, j'ai cru qu'Il m'abandonnait... Mais Il ne répond jamais par des paroles. Il est la Puissance qui agit et par ses actes affirme sa sagesse. J'ai triomphé, car j'ai réprimé mon trouble et j'ai gardé intacte ma foi sur la sagesse et la justice de Celui qui a engendré toute la vie universelle et la conduit, et qui a en vue l'harmonie et la durée de cet ensemble illimité et a jugé nécessaire de mettre aussi la douleur parmi les soutiens de cette gigantesque étendue de Bien. Les succès du Mal ne sont jamais durables; ce qui dure, c'est encore le Bien, car la Vie est immortelle dans l'univers, et la Vie est fondée sur le Bien. Ceux qui sont innocents et souffrent, finissent assurément par être vengés, et le crime trouve inéluctablement son châtiment quand l'heure arrive. Les individus peuvent parfois ne point voir eux-mêmes la démonstration de la justice, mais lorsqu'on promène un regard sur l'étendue des temps, on la voit nettement et indubitablement affirmée. Celui qui souffre trop et malgré cela conserve ferme en lui la foi, sa victoire, lorsque

le jour arrive, devient plus éclatante et plus belle.

« La croix que votre nation porte sur ses épaules est celle que j'ai portée moi-même et sur laquelle j'ai été cloué. Mais de même que je revins à la vie du fond de la nuit du tombeau où l'on m'a enfermé, de même votre nation ressuscitera de l'ombre funèbre de la misère où depuis longtemps elle reste plongée.

« Je suis la Foi en la Justice et la Volonté de la Résurrection. Ceux qui me sentent vivant en eux-mêmes trouvent le salut, et la victoire définitive est à eux.

« La mer et les montagnes et toutes les étoiles ensemble ne sont pas aussi fortes que la Foi, qui est l'invincible force de l'Ame, qui est l'irrésistible tendance vers le Bien, qui est l'irréductible volonté de vaincre le Mal. Longue est la lutte et douloureuse, mais celui qui la mène sans défaillance et sans découragement, peut être certain de la victoire.

« Notre Père qui depuis tant de siècles, à travers tant de désastres, a conservé votre nation, vous a sans doute, dans ses plans mystérieux, réservé un grand rôle, d'autant plus grand et durable que longue fut votre souffrance.

« Haïssez le crime, haïssez le Mal, mais envers les instruments du crime, envers les serviteurs du Mal, ayez plutôt de la commisération que de la haine, car ceux-là ont déjà le malheur d'être une sombre et épaisse laideur, leurs succès sont éphémères et illusoires et leur châtiment est indubitable lorsque l'heure viendra. Le Mal est la négation de la vie, il est le nuage qui couvre le ciel; le nuage passe, et le soleil conserve toujours sa bienfaisante lumière. La Vie est indestructible; ayez la conscience d'avoir été et d'être toujours les soldats de la Vie, et votre souffrance elle-même sera illuminée par une noble fierté. »

Ainsi Il parla, et lorsqu'il eut fini de parler, Il disparut, se fondant, semblait-il, dans la clarté nocturne... Et l'ombre m'a encore envahi, et j'ai encore été plongé dans l'anéantissement.

Lorsque, je ne sais au bout de combien de temps, j'ai rouvert les yeux, je me suis retrouvé dans mon lit. De

ma fenêtre, la lumière matinale entrait dans ma chambre. Dans l'air, où la morne pluie et le vent aigre de la veille au soir avaient cessé, voltigeait une joie rayonnante. Je me suis rappelé ce que j'avais vu au cours du voyage nocturne que j'avais fait dans le monde du rêve, j'ai songé aux paroles que j'avais entendues sur le rivage de la mer lointaine, de la bouche de l'adorable Apparition, et, en même temps que je sentais une haute quiétude se répandre dans mon cœur, je constatais le renforcement dans mon esprit de l'idée que les grands sacrifices des martyrs ne peuvent demeurer stériles, que malgré tous les faits où l'iniquité s'étale, nous devons garder intacte notre foi dans le principe de la justice, et que même en présence des laideurs les plus hideuses de la vie, il est salutaire et beau, malgré toutes les défaites partielles et temporaires, de considérer comme certain le triomphe futur du Bien et de poursuivre, d'un cœur sans défaillance, la lutte contre le Mal.

Le Tréport, juillet 1925.

Traduit de l'arménien par l'auteur.

A. TCHOBANIAN.

# SOUVENIR DE LÉON DIERX

## 1838-1912

—

On célèbre cette année le centenaire du poète Léon Dierx, qui, né à l'île Bourbon, comme ses aînés Leconte de Lisle et Lacaussade, devait venir en France lui aussi et doter notre poésie d'œuvres de qualité. Son étoile a pâli. Elle brille cependant d'une clarté pure sur la route qui va du Parnasse au Symbolisme. Nous ne devons pas l'oublier.

Léon Dierx n'avait que vingt ans quand il publia ses *Aspirations poétiques,* recueil auquel il n'attachait que peu d'importance puisqu'il le retrancha plus tard de ses *Œuvres complètes.* Son vrai début, c'est donc, six ans plus tard, en 1864, les *Poèmes et Poésies,* important recueil que suivit, en 1867, un recueil non moins important : *Les lèvres closes.*

Dierx n'a pas trente ans et déjà, sous l'égide de Leconte de Lisle, il se classe parmi les premiers dans cette école parnassienne où allaient briller les noms de Coppée, Sully Prudhomme, Heredia, Banville, Mendès, Silvestre, Mérat, Lemoyne et bien d'autres, sans oublier Verlaine et Mallarmé qui, eux, devaient bientôt s'éloigner du groupe et ouvrir à la poésie des voies nouvelles.

Dierx, cependant, ne devait pas persévérer dans cette fécondité. Si on laisse de côté les *Paroles du Vaincu,* petit recueil de circonstances, publié après la guerre de 1870, et *La Rencontre,* un essai dramatique sans lende-

main, on n'a plus de lui qu'un seul recueil : les *Amants*. En 1879, son œuvre est achevée.

A cette date, pourtant, Dierx avait à peine quarante ans et devait vivre plus de trente ans encore.

Je me suis demandé naguère s'il y avait une énigme derrière ce silence. Et puis lorsque, tout jeune, j'eus l'honneur d'approcher le vieux maître, je lui posai la question. « Pourquoi je n'ai plus écrit après les *Amants*, s'écria-t-il, mais c'est bien simple, parce que je n'avais plus rien à dire. » Et cette réponse brillait d'une telle franchise qu'il me parut logique de l'en croire. Oui, profondément respectueux de son art, Dierx s'était tu sitôt qu'il eut livré son message. D'ailleurs c'était un stoïcien, disciple de Leconte de Lisle et de Vigny. L'abstention convenait à sa fierté.

Sa fortune en souffrit. Modeste et volontairement effacé, repoussé d'ailleurs dans l'ombre par l'éclat de ses grands émules, Dierx n'en fût peut-être jamais sorti sans l'amitié de Catulle Mendès, qui, à plusieurs reprises, proclama son génie. « La poésie, écrivait celui-ci, est la fonction naturelle de son âme, les vers la seule langue possible de sa pensée. » Et il le louait d'avoir chanté « tout ce qui est beau, tendre et fier, la mélancolie hautaine des vaincus, la candeur des vierges, la sérénité des héros, et aussi la douceur infinie des paysages forestiers traversés de lune et des méditerranées d'azur où tremble un voile ».

C'est bien là, il faut le reconnaître, le climat de la poésie de Dierx et, quel que fût le mobile secret auquel obéissait Mendès en « poussant » son ami, nous n'en devons retenir que l'efficience et le porter en compte au bilan de l'amitié.

A bien des années de distance, Dierx parlait encore avec émotion de ce « coup de clairon », sans lequel il fût demeuré obscur, assurait-il.

Un autre hommage lui vint, d'un ordre plus rare encore. Ce fut, à la mort de Mallarmé en 1897, lorsque la voix de ses pairs salua en lui « le prince des poètes ». D'autres en auraient tiré gloire et peut-être profit. Dierx

n'en changea pas d'allure et resta dans la pénombre. Ce fut... le prince-consort de la Poésie.

§

La critique universitaire ne lui a pas été très généreuse. Jules Tellier par exemple, qui en 1888 publia *Nos poètes,* livre compréhensif et souvent indulgent à de médiocres rimeurs, s'est montré très sévère, trop sévère, je crois. Même écho plus récent chez Albert Thibaudet. Dans un brillant essai sur le Parnasse, Thibaudet a cru s'acquitter envers Dierx en le traitant comme une sorte de personnage consulaire, de stoïcien de la République des Lettres, respectable par sa foi et son abnégation, ce qui est une manière polie d'enterrer le poète sous l'honnête homme.

Ces sévérités appelèrent une contre-partie.

Me permettra-t-on de rappeler que je consacrai moi-même à Léon Dierx, voici longtemps déjà, des études de quelque étendue. Dans la jeune revue lyonnaise, l'*Art libre* (que je dirigeais à Lyon avec Joseph Billiet, Henri Béraud, G.-J. Gros et quelques autres), dès 1911, j'analysai avec complaisance l'œuvre du vieux maître. L'essentiel de mon étude reparut dans le *Mercure de France* du 16 janvier 1912 (ma première collaboration à la revue (1)).

J'étais bien jeune alors et, comme eût dit Ronsard, à

(1) La mémoire de Léon Dierx a toujours été chère au *Mercure de France*. Alfred Vallette fut l'âme du Comité qui se forma en vue de la perpétuer et qui obtint l'érection, dans le square des Batignolles, au centre du quartier que Dierx habita longtemps, d'un buste commémoratif.

Rappelons la composition du Comité qui fut constitué dès le 29 juin 1912, quelques semaines après la mort de Dierx.

*Comité d'honneur.* — Présidents : MM. Léon Bérard, Guist'hau, Edmond Haraucourt.

Membres : MM. Henri Barbusse, Louis Barthou, Abel Bonnard, Joseph Bédier, Alfred Bruneau, Mme Jane Catulle-Mendès, MM. Yvon Delbos, Auguste Brunet, Paul Bouju, Henry Dérieux, Paul Fort, Reynaldo Hahn, Gustave Kahn, amiral Lacaze, Marius et Ary Leblond, Auguste Maillard, Victor Margueritte, Lucien Maury, Pierre Mortier, Mme Rachilde, MM. Paul Reboux, Henri de Régnier, L. Roberge, J.-H. Rosny aîné, Henri de Rothschild, Jean Royère, José Théry, Francis Vielé-Griffin, Paul Vivien.

*Comité d'exécution.* — Président : M. Sébastien-Charles Leconte. — Vice-Président : M. Edmond Haraucourt. — Secrétaires : MM. Guy Lavaud, Jacques Madeleine. — Membres : MM. Léon Hennique, Fernand Gregh, Saint-Georges de Bouhélier, André You. — Trésorier : M. Alfred Vallette.

peine « au sortir d'écolier ». C'est dire que mon travail manquait peut-être un peu de... maturité. Mais le cœur y était et la joie qu'en conçut le vieux maître me paya largement de la peine, bien douce d'ailleurs, que j'avais prise à l'écrire.

Cependant ma jeune ferveur n'était peut-être pas dénuée de tout sens critique puisque Remy de Gourmont, puis Paul Souday, voulurent bien m'en louer et que Téodor de Wyzewa, critique écouté de la génération précédente, m'écrivit spontanément les lignes suivantes :

La lecture de votre article ne m'a pas seulement rempli de joie; je me suis senti pénétré envers vous d'une profonde et respectueuse gratitude (2), au point de ne pouvoir pas résister au désir de vous remercier en ces quelques mots. Tout ce que vous avez dit de son œuvre, j'étais certain qu'il se trouverait quelqu'un pour le dire un jour, lorsqu'on s'aviserait de mesurer exactement la valeur de notre mouvement poétique de la seconde moitié du XIX^e^ siècle; mais je supposais qu'on dirait cela plus tard, lorsque Léon Dierx ne serait plus là et que toujours, de son vivant, on oublierait de reconnaître en lui l'artiste créateur pour ne voir que sa magnifique figure de vieux « Saint de Lettres ».

Je ne rappelle tout ceci que pour mémoire et je m'empresse de dire que, si j'eus le mérite de commenter un peu plus longuement que les autres cette œuvre poétique, je n'ai pas été le seul à lui rendre justice.

Dans leur *Histoire de la Poésie française* (3), MM. Paul Fort et Louis Mandin reconnaissent dans certaines poésies de Dierx « une sorte de clair-obscur chatoyant qui semble, bien que d'assez loin, appeler le symbolisme ». Le jugement d'Henri Clouard (4) est plus complexe. Débutant par des sévérités (les répétitions dont Dierx usa parfois appellent sur ses lèvres un mot cruel), il s'élève vite à une très juste compréhension de l'œuvre où il

(2) Wyzewa ne se doutait pas qu'il s'adressait à un jeune homme de vingt ans!

(3) *Histoire de la poésie française depuis* 1850. 1926, Flammarion et Didier, édit.

(4) *La Poésie française moderne*, 1924, Gauthier-Villars, édit.

trouve une « respiration de la nature vivante, plus libre que celle d'un Leconte de Lisle ». Il ne craint pas d'ajouter qu'un poème tel que la *Vision d'Eve* « agrandirait » l'œuvre du poète de *Baghavat*. Lui aussi note dans les meilleurs poèmes de Dierx « une estompe de rêve » et comme un « halo de suggestions » qu'il faut retenir.

Dans cette brève nomenclature, je ne saurais oublier M. André Fontainas (5), toujours révérent pour les vraies gloires poétiques, ni M. René Lalou qui, dans son *Histoire de la Littérature française* (6) signale l'originalité des *Lèvres closes* et des *Amants :* véritables « méditations poétiques tendres et viriles, éloquentes et intimes à la fois ». Il s'attache surtout à la pensée de Dierx et souligne sa détresse métaphysique.

§

Il faut reconnaître, en effet, que la poésie de Dierx n'est pas sans profondeur et qu'il occupe une belle place dans la lignée de nos poètes philosophes : Vigny, Ackermann, Leconte de Lisle, Jean Lahor, Sully Prudhomme. Mais ce qui vaut surtout chez lui, c'est un sens aigu du mystère. Les meilleurs poèmes des *Lèvres closes* trouvent là leur résonance et leur climat.

Ce soir, plein de l'horreur d'un vaincu qu'on assaille,
Je sens les morts chéris surgir autour de moi.
Leurs yeux, comme pour lire, au fond de mon effroi,
Luisent distinctement dans l'ombre qui tressaille.
Derrière moi, ce soir, quelqu'un est là, tout près,
Je sens qu'il me regarde et je sens qu'il me frôle.
Quelle angoisse! Il est là, derrière mon épaule.
Si je me retournais, à coup sûr je mourrais.

Si l'on y joint quelques-uns des vers où Dierx a laissé les forêts et la mer

...dérouler sur les grèves
Leur respiration onduleuse et sans fin,

on aura en bref, l'essentiel de sa poésie.

(5) *Mes Souvenirs du Symbolisme*, 1928. Nouvelle Revue critique, édit.
(6) *Histoire de la Littérature française contemporaine*, 1925, Crès, édit.

Harpe éolienne offerte aux vents du temps et de l'espace, le poète est l'interprète de l'au-delà, le confident des voix qui se sont tues. Et il définit lui-même ses préoccupations en écrivant au début d'un de ses livres :

Le soupir qui s'amasse au bord des *lèvres closes*
A fait l'obsession du songe où j'aspirais.

Son premier recueil contient ainsi un certain nombre de poèmes légendaires, baignés d'une lumière d'apparition. Voici Eve « aux longs cheveux d'or », candeur du jardin primitif; voici la brune Souré-Ha, idole de l'hiératique Egypte; voici la fée « Hamonde aux palais d'éther bleu... » Ici le dur visage de Nour-ed-Dour-le-Voyant se détache sur une vision de Stamboul au clair de lune; là Hemrikk-le-Veuf cabre son cheval dans les rochers d'une flottante Calédonie. Et ce sont encore des visages de femmes : Stella Vespera flottant sur Florence, Gemma blottie dans la pénombre du château gothique où la vieille Mahal promène sa chanson de voyante; enfin, « fille aux cils soyeux » de la forêt tropicale, la douce Nyssia, penchée sur un miroir d'eau.

Empruntés aux décors de la légende, ces poèmes recourent parfois aux artifices de la magie. Plus souples et plus nuancés que les rigides tableaux d'un Leconte de Lisle, ils continuent alors l'*Albertus* de Gautier, l'*Aurélia* de Gérard de Nerval et, apparentés aux visions de Baudelaire et de Villiers de l'Isle-Adam, ils marquent dans notre langue l'influx du merveilleux de Gœthe et du fantastique d'Edgar Poe. L'originalité de Dierx, c'est alors de faire directement la soudure entre les derniers Romantiques et les premiers Symbolistes, entre les poètes de 1830 et ceux de 1885.

Sans doute, dira-t-on, mais dans l'intervalle il y a Baudelaire.

Evidemment! et l'ombre de l'immense poète s'étend sur lui au point de le recouvrir presque entièrement. Il semble même que Dierx, qui, au début, avait subi très fortement l'influence de Leconte de Lisle, subit davantage, ensuite, celle de Baudelaire. Elle éclate dans nombre

de pièces des *Amants*. Les titres mêmes : *la Mort Coquette, le Balcon, le Fantôme, Parfum double,* sont révélateurs. Et que de vers qui rendent un écho tout baudelairien !

O mystère, ô tendresse, ô douceur des pardons !
(*Silence.*)

Mon âme est un pays plus lointain que la Chine...
(*Trop loin.*)

L'œil vitreux, aux éclats de phosphore et d'agate...
(*La Mort coquette.*)

Aux senteurs des pampas qui traversent l'enclos.
(*Les Captives.*)

L'écho vient parfois de la strophe entière.

Vante les lits profonds de ta paisible auberge...
Et, ton baiser donné, cours à d'autres amants,
O toi qui sais mentir, courtisane encor vierge.
(*La Mort coquette.*)

Ou encore :

Les yeux de Julia sont les feux incertains
Des lanternes qu'on cache entre d'épais feuillages,
Sur le seuil d'une auberge aux buveurs clandestins ;
Ils ressemblent encore à ces soleils éteints
Embourbés dans les joncs des fiévreux marécages.
(*Les Ecussons.*)

Ce sont là de beaux vers, mais qui rendent tout de même l'écho par trop fidèle d'une autre poésie.

Dierx eut pourtant son originalité. Je la vois surtout dans ces poèmes fluides et transparents où il rend la poésie à sa pure fonction lyrique, si souvent oubliée des Parnassiens.

On ne saurait méconnaître ces premiers poèmes où roule, avec la voix des arbres exotiques, un gémissement « lugubre, immense et doux », qui se confond avec la voix humaine. Le pessimisme de Dierx lui a dicté de très beaux accents. L'inquiétude de l'au-delà, le désespoir de l'homme sans Dieu, puis le renoncement stoïcien qui l'apparente à Vigny, lui a inspiré des vers dignes

parfois de son prédécesseur. Ceux où il définit l'attitude de l'homme devant le silence divin :

> Il reste la grandeur d'attendre sans prière!
>
> (*La Malédiction de Jubal.*)

et, surtout, ces dialogues haletants du *Rêve de la Mort* qui rappellent si étrangement la fin d'*Eloa.*

On loue fort justement sa pièce *Les Filaos,* souvenir de son enfance exotique. Elle occupe un peu, dans son œuvre, la place du *Manchy* ou de la *Fontaine aux lianes,* dans celle de Leconte de Lisle. Cependant je lui préfère, encore pour leur atmosphère nacrée et comme élyséenne, certaines pièces des *Amants.*

Là, rompant avec son école de sculpteurs et de peintres littéraires, Dierx revient franchement à la musique. Ce retour est sensible dans le long poème qu'il consacre à Corot. Parlant d'un peintre, il garde cependant le ton lyrique et célèbre surtout le climat de sa peinture : « ce royaume des soirs pâlis », où il reconnaît, lui-même, son domaine.

Ses vers prennent alors la transparence des miroirs, la légèreté des eaux, et sa parenté la plus directe n'est plus avec Leconte de Lisle, ni même avec Baudelaire, mais avec Lamartine.

> N'admirons chaque objet qu'en son mirage seul
> Qui nous semble être sa racine.
> Au fond du cœur aussi, las des réalités,
> Un souvenir plus fixe et plus transparent glisse;
> Nos beaux jours sont plus beaux dans ce miroir plus lisse;
> Ne cherchons qu'au milieu de ces pures clartés
> La foi neuve qui nous remplisse!
>
> (*La Rivière.*)

L'éclaircissement de sa palette, ou plutôt l'abandon de la palette pour le chant, a coïncidé chez lui avec une évolution de la pensée. Elle l'a ramené des sombres grèves du désespoir à ces blondes clairières et à ces miroirs d'eau, au bord desquels il célèbre les douceurs de l'illusion amoureuse ou même de l'illusion tout court.

Tes rêves reboiront le philtre empoisonneur
Au sourire, aux regards, aux mots toujours les mêmes;
C'est assez pour changer en chanson les blasphèmes!
Et pour avoir pressé le néant sur ton cœur,
Tu croiras au bonheur.

(*Encore.*)

Et plus loin :

Mais, comme un orgue immense enflant ses voix puissantes,
Le bois entier, prophète enivré sous l'azur,
M'a chanté l'hosanna des amours renaissantes
Et la gloire du rêve immortellement pur
Dans les étoiles innocentes.

(*Gloria in excelsis.*)

Cette veine cristalline, et l'on dirait même adamantine, n'est pas rare chez lui. On en trouverait, dans le seul recueil des *Amants,* nombre d'exemples. Poèmes consacrés à la gloire de la nature : *Les Arbres, Matin, Les Nuages, Sous bois, la Rivière,* ou poèmes d'amours, tels que l'*Ineffable, Encore* ou *Gloria in excelsis...*

§

Pour moi je ne saurais oublier qu'au matin de mon âge je reçus sa paternelle accolade.

Je revois ce beau vieillard qui dressait devant moi la silhouette même du vieil aède et m'apportait comme un « double » adouci de son maître Leconte de Lisle. N'en avait-il pas la haute taille, le front de marbre, les cheveux blancs, et jusqu'au fier regard, voilé chez lui d'indulgence et de modestie? Il avait approché Baudelaire, tutoyé Verlaine et Mallarmé, et, dans cette accolade, me semblait recevoir l'investiture d'un demi-siècle de poésie.

Oui, ce fut parmi d'autres un poète pur, celui dont le cœur n'a jamais battu que pour les Muses, un prince des Lettres né sous la constellation du Cygne et qui, à l'heure de la mort, « fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne », pouvait ramener sur lui le manteau blanc.

HENRY DÉRIEUX.

# VERLAINE
## ET LÉTINOIS EN ANGLETERRE

—

Le rôle de l'Angleterre dans la vie et l'œuvre du pauvre Lélian, éternel gamin énigmatique, a été obscurci, plus qu'aucun autre chapitre de son existence, par les mythes de ses amis et les suppositions des commentateurs. Calme refuge des deux années qui suivirent sa prison de Mons, l'Angleterre vit également ses fugues avec un « enfant de colère » et un fils de cultivateurs. Les circonstances de la première évasion, avec Rimbaud, sont mieux connues que celles de l'épisode Létinois, resté jusqu'ici un peu conjectural : son importance, pour une œuvre où la confession tient une si large place, n'est pas douteuse.

On se rappelle que le collège Notre-Dame, à Rethel, supprima en juillet 1879 le cours d'anglais, de littérature, d'histoire et de géographie professé par M. Paul Verlaine. La révélation, faite par ce pédagogue au cardinal-archevêque lui-même, de certaine retraite à Mons, n'avait pas été très rassurante. L'irrégularité de ses cours avait augmenté en raison directe de la régularité de ses visites « au père Martin. » Son élève préféré, Lucien Létinois, malgré la « réelle intelligence » tant admirée par le maître d'anglais, venait de se faire refuser au brevet. Maître et élève disparurent ensemble de Rethel.

Sur ce qui s'ensuivit, Lepelletier et Delahaye, dont les connaissances exactes n'égalent pas toujours la bonne volonté, ne sont pas des témoins très sûrs. Pour celui-là, le départ concerté de Rethel précéda le premier « essai

de culture, » qu'il date de 1878 à 1881. Ensuite « Verlaine s'en fut, nous dit-il, avec son jeune compagnon... à Londres... oublier les mécomptes de la culture et les médisances du village. » Ils durent bientôt regagner Paris, l'argent faisant défaut. Puis viennent la deuxième période rustique et la mort de Létinois.

Delahaye recule encore davantage le passage de Lucien en Angleterre, il s'abandonne à son goût pour le roman. Pour lui Verlaine, parti de Rethel, ne réussit pas en Angleterre, se réfugie dans la nature, à Juniville. Après la « triste fin » de l'expérience agricole, et après l'année de service militaire de Létinois, ce dernier partira, seul, pour Londres. Là, il s'éprend d'une jeune élève, s'effraye, écrit à Verlaine. « Le père », « aux cent çoups », prend le train, prend le bateau, et bien vite arrache « son enfant » à la perfide Albion. C'est à son arrivée à Londres le jour de l'an, conclut Delahaye, que fait allusion la pièce VIII du poème *Lucien Létinois* » (*O l'odieuse obscurité!*). Ainsi Delahaye ne cite aucune date, aucune autorité; son drame pourrait avoir comme base la pièce VII :

> Mon fils est bon : un jour que du bout de son aile
> Le soupçon d'une faute effleurait mes cheveux,
> Mon enfant, pressentant l'angoisse paternelle,
> S'en vint me consoler en de nobles aveux.

Mais il n'y a là, remarque M. Coulon, aucune preuve que le drame se soit déroulé à Londres, ni que le « père », si soucieux de *respectability,* ait dû franchir précipitamment le détroit.

Seulement, une lettre de Verlaine à un correspondant inconnu, datée du 17 novembre 1883, semble donner raison à Delahaye.

> Je vous envoie, dit Verlaine... une pièce déjà ancienne (1879), se rapportant à une aventure (anglaise, celle-là) du pauvre garçon que vous connûtes un peu. Simplement vertueux et religieux qu'il était, avec la déférence toute *filiale* qu'il avait pour moi, il me confia sa faute (c'était grave en effet) et sur mes vives instances et non sans quelque résistance bien naturelle à son âge et dans les circonstances, alla se confesser après une rupture complète... Vous êtes le seul dépositaire de ce cruel fragment.

Voilà du moins acquise la date du séjour de Lucien en Angleterre. Aucune mention ici d'une traversée précipitée de la part de Verlaine. La pièce IX, qui parle de la première rencontre de Lucien avec « la Femme», ne précise ni le lieu ni l'époque.

M. J. Aubry, dans son étude sur les séjours de Verlaine en Angleterre (1), date en 1879 celui de Lymington, où le poète aurait entretenu avec Lucien la correspondance mentionnée dans les pièces VI, XXIII de *Lucien Létinois*. Plus tard, après l'échec de Juniville, mais avant le départ au régiment, Verlaine aurait emmené Lucien en Angleterre vers Noël 1881, pour une visite restée « à jamais mystérieuse », mais commémorée par la pièce VIII, *O l'odieuse obscurité!* Cette supposition ne tient pas compte du titre porté par cette pièce lors de sa première publication, dans la *Revue Critique* du 27 janvier 1884 : « X mas 1879, London. » Verlaine lui-même, dans l'article de la *Fortnightly Review* sur lequel M. Aubry s'est fondé, nous dit qu'il n'est resté que trois mois à Lymington, en 1879, date du poème cité dans sa lettre et du titre primitif de la pièce VIII. C'est la seule date qui paraisse dans cet article, à part celle de son premier débarquement, en 1872. Nulle mention de Lucien, pas un mot de complications amoureuses.

Le premier témoignage indépendant, celui de l'ancien instituteur de Coulommes, obtenu par M. Coulon, met hors de doute le départ de Verlaine et de Létinois *ensemble, à destination de l'Angleterre,* aussitôt les classes terminées en juillet 1879. Pour M. Coulon, Lucien a dû être à Lymington, soit comme élève au collège où Verlaine était professeur, soit comme professeur ou précepteur aux environs. S'il y a eu séparation, les expressions de la pièce XXIII : « ses lettres dans la semaine », « par la boîte vitrée », « j'y vécus [à Lymington] solitaire, ou presque », signifieraient que les amis se voyaient le dimanche et s'écrivaient dans la semaine. Cette correspondance a pu même être imaginaire, les amis n'étant pas séparés. Ce « maniaque de la confession » n'a pu taire

(1) *Revue de Paris*, octobre-décembre 1918.

son séjour à Lymington, mais « il est parvenu, tout en parlant, à ne pas se faire comprendre. » Cette réticence se retrouve dans la pièce VIII, postérieure historiquement à la pièce XXIII et qui se rapporte à ce qui s'est passé à Londres à Noël 1879, où leur passion s'est scellée.

Voilà du moins l'hypothèse de M. Coulon, suivie depuis par M. Fr. Porché. Ni l'un ni l'autre n'a le moindre doute sur le « saturnisme » du grand poète, en cette occasion comme en tant d'autres. Dans une récente étude psychanalytique, M. A. Adam combat ce point de vue : il conclut que Lucien séjourna à Londres tandis que son mentor professait à Lymington. Le plus récent biographe anglais de Verlaine, M. Bechhofer Roberts, partage cette opinion, n'ayant trouvé à Lymington aucune trace, ni de Lucien ni de Verlaine lui-même.

C'est que le mot du mystère se trouvait ailleurs.

Verlaine avait, de 1875 à 1876, enseigné le français et le dessin à la Grammar School de Stickney, près Boston, dirigée par M. William Andrews. Personne ne semble jusqu'ici avoir relevé son allusion, dans l'article de la *Fortnightly Review,* à un caniche qui le reconnut « deux ans après, lorsque [dit-il] je visitai M. Andrews. » Or le poète paraît avoir passé les vacances d'été de 1878 en France. Il rencontra des collègues de Rethel à l'Exposition, il collabora avec son beau-frère Charles de Sivry à un projet d'opéra. Cette allusion se rapporte plutôt à une visite qu'il a faite à M. Andrews en 1879. Parti de Rethel, il est venu, en effet, avec Létinois retrouver ses amis de Boston et de Stickney. Pendant cette seconde moitié de 1879, Lucien n'était ni à Lymington, ni à Londres. Il a tout simplement rempli à Stickney, à 350 kilomètres de Lymington et à 200 de Londres, la place que son mentor avait quittée trois ans auparavant. En août 1879, M. Martel, successeur de Verlaine, rentrait en France, pour ne pas revenir. Le poste, au pair, ne convenait plus à Verlaine, pédagogue et linguiste expérimenté. Lui pensait trouver ailleurs un poste payé, tandis que le bon schoolmaster prendrait Lucien sous son aile à Stickney.

Lorsque les « tourtereaux » arrivent en Lincolnshire, c'est le moment des vacances. Verlaine s'arrête à Boston, chez des amis : un élève qu'il avait pris en affection pendant son année à Stickney, avec la mère et la sœur de celui-ci. En cette occasion, le poète fait cadeau à son jeune ami anglais d'une photographie prise à Rethel par P. Bernard en juillet 1879, et qu'il signe, en anglais : « A J. W. Souden, son ami Verlaine, 29 août 79. » M. Souden garde toujours précieusement cette photo, (il en existe un autre exemplaire en France, d'après la *Bibliographie et Iconographie* de Van Bever et Monda). Dans son album d'autographes et d'anniversaires on lit :

24 mars. — Elisa Verlaine, 1809.
30 mars. — Paul Verlaine, 1844.
27 février. — Lucien Létinois, 1861.

Remarquons en passant que la mère du poète signe (en 1876) : Elisa Verlaine, et date sa naissance de 1809, alors que M. Porché lui donne le prénom de Stéphanie et la fait naître en 1812; et que Lucien date sa naissance du 27 février 1861, tandis que Lepelletier écrit : le 20 février 1860, et M. Coulon : le 2.

A Stickney, Létinois reprend les fonctions, les amitiés même, de son illustre prédécesseur : cours de français et de dessin élémentaire, promenades à travers champs avec un ou deux élèves, excursions à la ville pour aller à la messe, pour visiter les Souden, et, preuve de la haute considération dont jouissait en Angleterre le Verlaine de cette époque, son « fils » reprend les leçons privées qu'il donnait autrefois à plusieurs jeunes filles des châteaux avoisinants. C'est l'une d'elles, fille d'un colonel en retraite, qui, en laissant tomber le nom de Létinois au hasard d'une conversation, nous a révélé la présence de celui-ci à Stickney. Seulement, elle et ses sœurs ne se rappellent plus la date du séjour de Lucien, — elles étaient certainement moins petites filles qu'à l'époque de Verlaine. D'autres particularités, que nous avons vues et que nous allons voir, concourent à fixer cette date.

Dans l'intervalle qui suivit le départ de Verlaine, une

gouvernante donnait des leçons de français aux trois filles du colonel et à leur petit frère. Maintenant, au retour dans le pays du si aimable professeur d'autrefois, que le colonel retenait à dîner et que les petites filles adoraient, on s'empresse d'accueillir comme maître de français son jeune ami. Il veut, explique Verlaine, se perfectionner en anglais en vue de devenir plus tard officier. Ainsi, dès l'été ou l'automne de 1879, Verlaine a pour Lucien le projet d'une carrière dans l'armée :

Et je te rêvais une mort
Militaire, sûre et splendide.

Il n'y a pas jusqu'aux sports où Lucien ne puisse remplir le rôle du « père ». Un témoin raconte que celui-ci, dans l'hiver de 1875-6, avait fait les délices des bons paysans en patinant artistement sur les *drains,* fossés qui traversent ce pays de *fens* ou marécages. Des foules accouraient lorsque, les classes terminées, « Mister Mossou » chaussait ses patins. En 1879, Verlaine espère que Lucien, lui aussi, saura conquérir de cette façon la popularité, car

Il patinait merveilleusement,
S'élançant, qu'impétueusement !
R'arrivant si joliment vraiment !

Le « père », tranquille, repart vers le sud pour Lymington. Il a trouvé, par l'intermédiaire d'une agence, le poste payé qu'il cherchait. Il ne lui traverse sans doute pas l'esprit que cette verte et plate retraite de Stickney, qui avait fourni une vie « follement calme » à un homme mûr, nouvellement sorti de prison, n'est pas celle qui serait choisie par tout jeune homme de vingt ans.

A Lymington, c'est un paysage tout différent. La pièce XXIII de *Lucien Létinois* est tout imprégnée de sa « féerie ». Les descriptions de cette ville données par les biographes manquent en général d'exactitude.

C'est un petit port qui dessert l'Ile de Wight. Le bras de mer sur lequel il est situé rentre bien avant dans les terres, montueuses et couvertes des bosquets et des futaies de la Nouvelle-Forêt (New Forest). De quelque côté

qu'on approche de la ville (sauf, évidemment, par mer), il faut traverser des kilomètres de cette chasse créée par Guillaume le Conquérant, enfiler d'étroits chemins tortueux, sous l'entrelacement vert des branches ou à travers des clairières dorées par le soleil, où des poneys sauvages s'effarent. N'oublions pas que c'est vers la fin septembre que Verlaine arrive pour la rentrée, au moment où le vert plus uniforme de l'été cède déjà à la symphonie automnale, et jugeons de l'enchantement de ce poète des nuances.

Le collège de M. William Murdoch, M. A., qui vient d'engager comme professeur de français M. Paul Verlaine, B. L. de l'Université de Paris, s'appelle la « Solent Collegiate School ». Il est installé, 64, High Street, dans deux grandes maisons contiguës dont le pittoresque du XVII[e] siècle est en partie caché par la vigne-vierge qui envahit également, à côté, la tour de l'église. (En 1879, si nous pouvons en croire la mémoire de Verlaine, souvent en défaut dans son article, cette tour est toute de lierre recouverte.) L'église de Saint-Thomas à Becket n'est pas « au milieu du vert cimetière », comme le dit Verlaine, mais donne sur la rue, avec le cimetière derrière. Le poète manque rarement de décrire l'église de l'endroit où il s'arrête; celle-ci est « très ancienne, de style roman et gothique ». C'est vague : le mélange architectural, depuis le roman de quelques pans de mur, jusqu'à l'italien XVII[e] siècle du campanile, a dû lui laisser une impression assez confuse. C'est certainement cette église tant de fois, en apparence du moins, écroulée puis reconstruite, qui fait sentir son influence dans la pièce XXIII de *Lucien Létinois*, où il est question de Cromwell, de Shakespeare, du

vieux bourg, le plus joli
Et le plus vieux des bourgs jadis guerriers,

encadré

d'un pli
D'arbres sans nombre vains de leur grâce hautaine,
Avec la mer qui rêve haut, pas très lointaine,
Comme un puissant écho des choses d'autrefois.

Il faut le dire, les associations que Lymington évoque pour Verlaine dans ce poème écrit après la mort de Létinois, donc en 1883 au plus tôt :

O Nouvelle-Forêt! nom de féerie et d'armes!
Le mousquet a souvent rompu philtres et charmes
Sous tes rameaux où le rossignol s'effarait.
O Shakespeare! ô Cromwell! ô Nouvelle-Forêt!

sont créées pour la plupart par son imagination. Shakespeare n'a jamais vu, qu'on sache, la Nouvelle-Forêt. Seulement, pour Verlaine, enthousiaste du grand Will depuis le lycée, l'Angleterre c'est toujours et surtout Shakespeare. Sa causerie sur « Racine et Shakespeare » montrera, en 1894, qu'il lui reste après ses années de bohème un fond shakespearien très vivace. A dix-huit ans, en villégiature à Lécluse après son bachot passé, il avait peuplé le petit bois des personnages du *Songe* ou de *Comme il vous plaira*. Ici, autour de Lymington, c'est la forêt véritable, pareille à celle d'Arden. Dans ses heures de loisir Verlaine, promeneur infatigable, fait de grandes excursions sous la feuillée. Puis M. Murdoch est soucieux de la santé de ses élèves. Tous les jours, à midi, et quelquefois le soir aussi, Verlaine doit promener sa bande sur la route de Brockenhurst, jusqu'à la première borne, au pont de Passford. Là, sous des pins élancés, une petite rivière s'élargit en un minuscule lac qui reflète l'image d'une ferme pittoresque et d'arbres aux teintes automnales; puis elle tombe en cascade avant de disparaître sous le pont rustique que traverse la route. C'est de la magie. Il n'y manque même pas les nymphes... Très souvent la troupe de Verlaine rencontre les élèves de Miss Noakes, directrice d'un collège de demoiselles en face du Solent College, avec leur maîtresse française. « C'était, nous dit Verlaine, tout à fait galant. » Des fois même, comme dans la forêt de Rosalinde et d'Orlando, il pousse des madrigaux sur ces arbres de Lymington : un jour, M. Murdoch se croit en devoir de sévir contre des « communications secrètes » ayant lieu entre ses élèves et celles de Miss Noakes.

Les allusions au mousquet, à Cromwell, sont plus facilement expliquées. Le 12 novembre, pendant le séjour même de Verlaine, M. Murdoch est élu maire du bourg pour la première fois, — il le sera deux fois encore par la suite. Il est « très causeur », très fier des privilèges et du passé de son vieux bourg. Il a dû raconter à Verlaine, pendant qu'ils « causaient jusqu'à des heures non indues, en fumant ces gros cigares si bons de là-bas », quelques détails de l'histoire de Lymington. Autant que l'on sache, il n'y a pas eu, pendant la guerre entre le roi Charles Ier et les parlementaires sous Cromwell, de bataille à Lymington ni dans la Nouvelle-Forêt. Mais la ville fut mise en état de guerre; le roi fut emprisonné à Carisbrooke, dans l'Ile de Wight, ensuite à Hurst Castle, château-fort à l'extrémité du long banc de galets qui abrite le port. Les habitants de Lymington ont dû être les témoins inquiets des allées et venues des officiers parlementaires et des comploteurs royalistes. C'est sans doute cela, quelque peu amplifié par l'imagination du schoolmaster écossais et par celle de Verlaine, avec l'apparence embataillée de la vieille église et de quelques abbayes en ruines du voisinage, qui est responsable de ces souvenirs guerriers.

Il y avait, nous dit Verlaine, peu de distractions. Toujours catholique pratiquant à cette époque, il allait sans doute régulièrement à la chapelle catholique avec les élèves français du collège. Il connaissait bien le prêtre irlandais, le Rev. Patrick O'Connell, ami de M. Murdoch et qui prenait part sans doute à ces interminables causeries nocturnes. L'on y appréciait, en même temps que les gros cigares, les mérites relatifs du whisky irlandais et de celui d'Ecosse. Peut-être qu'on en a appelé à l'arbitrage de Verlaine, à moins qu'il n'ait voulu cacher sa longue expérience des alcools. O'Connell était le plus grand personnage du bourg, c'est-à-dire le meilleur joueur de cricket, et le capitaine de l'équipe locale. Le maire, lui, n'était que le secrétaire du club, chargé de recueillir les souscriptions des amateurs riches. Puis il y avait les jeux de football sur le « green ». Le professeur de français a dû y assister, peut-être même, profitant des leçons quelque-

fois rudes qu'il avait reçues à Stickney, y prendre part.

Mais Verlaine ne peut vivre tranquille, « solitaire, ou presque », parmi

> Tout ce passé dormant aux pieds du bois superbe.

Il a deux causes d'inquiétudes : d'une part

> Moi, le cri sourd de mes avant-derniers hiers,
> Passion, ironie, atroce grosse joie!

Puis Lucien, et leur amitié intensifiée par la séparation, devenue une obsession :

> sur la dive corde de soie
> Et d'or du cœur désormais pur, cette chanson,
> La meilleure! d'amour filial au frisson
> Béni certes.

Les deux amis, qui ne pourront pas se revoir avant la fin du trimestre, à Noël, s'écrivent surtout le dimanche, jour des loisirs. Les lettres de Lucien arrivent

> dans la semaine,
> Par la boîte vitrée, et que fou je promène,
> Fou de plaisir, à travers bois, les relisant
> Cent fois.

La « boîte vitrée », où l'on a vu un rendez-vous suspect, et l'expression « solitaire, ou presque », perdent désormais leur signification sinistre. Cette boîte est impossible à retrouver; les anciens élèves ne se souviennent pas de l'avoir vue. Peut-être que Verlaine désignait ainsi la boîte des lettres poste-restante au bureau de poste de Lymington; ou bien la boîte vitrée connue dans beaucoup d'institutions françaises (celle de Rethel, par exemple), a pu se glisser à l'aide de la mémoire défectueuse du poète — ou de sa volonté — dans la maison de M. Murdoch.

C'est dans les lettres de Lucien,

> Je ne crois pas qu'il soit des choses plus suprêmes,

que Verlaine alimente sa « fureur d'aimer », sa passion de père qui se croit ou se dit empêché de voir son fils

légitime et qui est éloigné de celui qu'il a adopté. Il y trouve

Mots frais, la phrase enfant, style naïf et chaste
Où marche la vertu dans la sorte de faste,
Déroulement d'encens, cymbales de cristal,
Qui sied à la candeur de cet âge natal,
Vingt ans! Trois ans plus tard, il naissait dans la gloire
Eternelle!

Un jour, pour augmenter son exaltation, Verlaine reçoit avec une lettre la photographie de Lucien faite à Boston. (M. Souden en conserve un exemplaire avec celle de Verlaine.) Elle nous montre un garçon d'assez bonne mine, au visage un peu enfantin et joufflu, ne ressemblant point au portrait dit généralement de Létinois (2), et qui serait plutôt celui de Rimbaud.

De son côté le poète, dans ses lettres, est « vraiment très bien » :

J'étais, je ne puis dire mieux, vraiment très bien,
Ou plutôt, je puis dire tout, vraiment chrétien.
J'éclatais de sagesse et de sollicitude,
Je mettais tout mon soin pieux, toute l'étude
Dont tout mon être était capable, à confirmer
Cette âme dans l'effort de prier et d'aimer.

En l'absence de « ses lettres d'alors, des miennes ellesmêmes », nous ne pouvons contrôler ces souvenirs poétiques, — la date de cette année mystérieuse de 1879 fait entièrement défaut dans la *Correspondance* de Verlaine, et pourtant, nous l'avons vu, elle est bien restée dans sa mémoire. En 1875 du moins, Verlaine savait écrire d'excellentes lettres de prosélytisme, témoin surtout sa dernière épître à Rimbaud, publiée par M. Armand Lods et reproduite dans le *Rimbaud raconté par Verlaine* de M. Mouquet.

Aux inquiétudes d'une amitié trop violente viennent bientôt s'en ajouter d'autres. Lucien n'est pas heureux là-bas, à Stickney. Verlaine avait su se faire des amis

(2) Voir, par exemple, l'ouvrage de Séché et Bertaut, p. 121.

partout. Par malheur, il n'en est pas de même pour Lucien. Loin de le trouver, comme l'ancien instituteur de Coulomnes, « aimable, gai, très gamin », ceux qui se souviennent de lui le disent peu sympathique, taciturne, mal soigné, « un grand contraste, nous dit l'un d'eux, avec Verlaine ». Sans doute que ce fils du sol n'est pas fait, comme le poète, pour « wagonner et paquebotter insensément » ; il ne raffole pas des déplacements, ne se met pas facilement à l'aise avec les étrangers. Il vient d'être arraché brusquement, pour la première fois de sa vie, à son pays natal des Ardennes, installé loin des siens parmi des gens qui savent mal sa langue, et « il ne savait pas parler anglais », assure M. Souden; ce qui n'est pas une très forte recommandation pour la « méthode Verlaine », dont souriait un autre professeur d'anglais, Mallarmé. Lucien se sent comme muré : personne à qui se communiquer, aucune occasion d'épancher sa nostalgie, sinon dans ses lettres au « père ». La séparation lui en pèse davantage, les ardeurs de l'amitié s'aiguisent. Quelle qu'ait été la nature de cette amitié, nous ne saurions douter qu'elle ne fût, de part et d'autre, impérieuse, exclusive.

A l'école, M. Andrews s'aperçoit que Lucien n'est pas bon professeur, qu'il ne sait pas tenir sa classe. Chez les élèves privés, difficultés de même ordre et d'autres aussi. « Nous ne le respections pas du tout comme Verlaine, nous dit l'une des filles du colonel, j'ai bien peur que nous n'ayons été pour lui insupportables. » Ce ne sont plus les fillettes du temps de Verlaine. Agées maintenant de 13 à 16 ans, elles sont des élèves « difficiles » pour ce paysan de 20 ans.

Nous savons que l'amitié de Verlaine pour Létinois avait trouvé son origine dans des réprimandes et des récriminations. L'indiscipline de l'une de ses jeunes élèves a pu produire chez Lucien une réaction semblable. Le récit de Delahaye est imaginaire dans le détail, mais véridique quant au dénouement. Dans ce petit pays, un scandale aurait été la suite inévitable d'une affaire telle que Delahaye et Verlaine semblent vouloir nous la faire

croire. Aucun scandale n'est resté dans les mémoires; à peine si deux ou trois personnes tout au plus se rappellent le nom de Létinois. Puisque Lucien était à Stickney et Verlaine à Lymington, le vers : *S'en vint me consoler en de nobles aveux,* — s'il se rapporte en effet à cette « affaire anglaise », ne peut guère exprimer la stricte vérité. Verlaine lui aussi a dû laisser courir son imagination; ne tend-il pas toujours à vouloir paraître plus diable qu'il ne l'est, à afficher un peu ses faiblesses et celles de ses amis? Il est possible que Lucien ait conçu des sentiments trop tendres envers l'une de ses élèves. Il les a sans doute contenus, se rendant plus malheureux, plus taciturne que jamais. Les aurait-il plutôt inventés ou exagérés dans ses lettres au « père », comptant que ce « soupçon d'une faute » le ferait retirer d'un séjour où il s'ennuyait? Quoi qu'il en soit, à une fête de Noël à Boothby Hall, dans le voisinage, M. Andrews apprend aux invités, parmi lesquels les filles du colonel, que M. Létinois ne rentrera pas à Stickney après les vacances.

A ses lecteurs anglais, quinze ans après, Verlaine dit qu'il fut rappelé de Lymington, où il se plaisait en somme, par la santé de sa mère. Nous n'avons pas d'autre témoignage sur la santé de Mme Verlaine à cette époque; Lucien n'avait pas réussi dans la pédagogie, il s'ennuyait, il était malheureux, en mauvaise posture. Voilà sans doute des raisons plus urgentes, et que le collaborateur de la *Fortnightly* ne met pas en avant, pour déterminer leur retour précipité en France. Ce mutisme au sujet de Létinois est curieux, surtout que Verlaine ne craint pas de parler de Rimbaud dès le commencement de son article.

A la fin du trimestre, peut-être la veille de Noël, il prend congé de M. Murdoch, alléguant sans doute la même excuse qu'il donnera plus tard, et part pour Londres, où il a un rendez-vous. Delahaye s'est évidemment trompé : le jour de l'An n'est pas, en Angleterre, « le jour le plus gai de l'année ». Il est hors de doute que la pièce VIII, *O l'odieuse obscurité!* se rapporte à ce Noël de 1879. La feuille locale du 31 décembre de cette année nous apprend qu'il a fait, à Lymington, un temps exécrable : six jours

d'un brouillard qui atteint son maximum le jour même de Noël. La statistique officielle confirme le même état de choses pour Londres, sauf qu'il y eut une éclaircie la veille de la fête; cela sert à préciser encore davantage le jour de Noël comme base du poème. Toute l'Angleterre méridionale est enveloppée dans ce linceul.

Le train du poète ralentit, stoppe à tout bout de chemin, arrive à la gare de Waterloo avec un retard effroyable. Puis il faut traverser Londres pour prendre Lucien à King's Cross. Peut-être qu'il est déjà arrivé : heureusement que son train est sans doute aussi en retard. Verlaine prend un fiacre; il a des bagages, littéraires aussi bien que vestimentaires, et les livres pèsent. Peut-être qu'il trimballe toujours avec lui le long coffre noir dont l'aspect macabre avait tant fait peur à Mme Andrews en 1875, le soir de son arrivée à Stickney. Ce n'est pas, quoi qu'en dise Lepelletier, le manque d'argent qui le chasse d'Angleterre. Il vient d'en gagner; en restant, il en gagnerait davantage. Mais il y a la question de Lucien.

Le fiacre traverse Londres à pas de tortue. Le brouillard, âcre, glacé, entre partout, fait tousser et pleurer Verlaine, malgré son gros cache-nez habituel. A King's Cross, attente interminable dans la fumée et le brouillard devant le quai où doit descendre Lucien. Celui-ci arrive enfin, triste, un peu penaud, plein de ses malheurs. Plaintes, explications, récriminations peut-être. Ils s'en vont au garni bon marché que Verlaine a pris dans le quartier, peu accueillant, de King's Cross, ou dans le Soho, garni sans doute semblable à celui qui a reçu, il y a sept ans, l'orageux « ménage » Verlaine-Rimbaud.

Le jour de Noël, Londres est aussi mort que Lymington. C'est la fête de la famille, du home. La gaîté se barricade à l'intérieur, contre le froid et le brouillard. « Un dimanche plus pire », avait écrit Verlaine de la Noël de 1872, passée à Londres; mais il avait tout de même trouvé moyen de prendre part, en cette occasion, à la liesse et à la bonne chère de Christmas; — « m'en être bondé chez insulaires », dit-il dans la même lettre. Cette fois il est

tout seul avec le triste Lucien, ne trouve plus d'amis, ne peut s'échapper, les bateaux étant suspendus.

Telle est l'atmosphère de la pièce VIII, *O l'odieuse obscurité!* On y a vu des étrangetés de toutes sortes, on a trouvé incompréhensible l'expression : « la nuit croissait avec le jour ». Pour qui connaît ces brouillards fumeux de Londres, qui plongent la ville, à midi, dans la nuit noire, le sens de ces vers est parfaitement clair et montre de quelle merveilleuse façon Verlaine sait trouver dans la nature la réalisation d'un état d'âme :

La nuit croissait avec le jour
Sur notre vitre et sur notre âme,
Tel un pur, un sublime amour
Qu'eût étreint la luxure infâme;

Et l'affreux brouillard refluait
Jusqu'en la chambre où la bougie
Semblait un reproche muet
Pour quelque lendemain d'orgie.

Point n'est besoin d'appuyer ici sur l'interprétation donnée à ce poème par d'éminents critiques. Remarquons néanmoins que le passage qui peut sembler leur donner raison :

la monstrueuse cité
Où se fit notre destinée

pourrait désigner la décision que les deux amis viennent de prendre de rentrer en France, tenter d'un « essai de culture », puisque Lucien s'est montré inapte au professorat. La faute qui pèse sur eux, et principalement sur Létinois :

Au lieu du bonheur attendu,
Quel deuil profond, quelles ténèbres!
J'en étais comme mort, et tu
Flottais en des pensers funèbres...
Un remords de péché mortel
Serrait notre cœur solitaire,

est plutôt la situation à laquelle le « père » vient d'arra-

cher son « fils », la ruine de tous leurs projets de séjour paisible et profitable en Angleterre et la nécessité de tout recommencer, que le « pacte définitif » que d'aucuns y voient. Et en dehors des circonstances matérielles où ils se trouvent, le poète pressent que sa dernière tentative pour échapper à son sort a échoué. Ce sera désormais, au point de vue moral et physique, la descente facile qu'il ne saura plus arrêter. Son génie va baisser en même temps.

L'auteur de *Sagesse* a composé presque simultanément *Parallèlement :* le parallélisme, en somme, fut l'état habituel de son génie. Mais en publiant son œuvre, son goût très fin a séparé ces deux aspects de sa muse. On songe, par exemple, aux trois « vieilles bonnes chansons » trop païennes pour trouver une place dans son épithalame. Peut-on donc admettre facilement qu'*Amour,* avec *Lucien Létinois,* qu'il destinait à sa « Tétralogie » d'œuvres pieuses, et plus spécialement la pièce VIII qui continue sur ce mode de Christmas :

. . . . . . pensant au seul Jésus
Né rien que pour nous ce jour même,
Notre foi prenant le dessus
Nous éclaira du jour suprême,

ne disent qu'une perversion, hypocritement travestie sous un masque de religion?

Relisons ce monument à l'amitié qu'est la pièce XV de *Bonheur,* laquelle aurait dû prendre sa place dans *Lucien Létinois :*

Tu vins au temps marqué, tu parus à ton heure;
Tu parus sur ma vie et tu vins dans mon cœur
Au jour climatérique où, noir vaisseau qui sombre,
J'allais noyer ma chair sous la débauche sombre...

Ou bien encore, le début de *Lucien Létinois :*

Vous me l'aviez donné, je vous le rends très pur.

Si ce « presque amour »

Presque charnel à force de sollicitude
Paternelle vraiment et maternelle aussi,

fut bien celui que, trop souvent, les « médisances de village » voient dans les amitiés, Verlaine serait convaincu d'avoir pris, dans la mémoire d'un ami mort et une religion qu'il voulait illustrer, les éléments à la fois d'une composition de virtuose et d'une tromperie on ne peut plus révoltante.

Nous savons à présent qu'on a poussé trop loin des inférences basées sur les passages, en toute apparence équivoques, qui se rapportent à l'automne de 1879. En est-il de même pour cette journée de brouillard londonien? Tenter pour le poète une réhabilitation morale serait bien oiseux. Il importe plutôt de savoir si *Lucien Létinois* marque une exception, une défaillance à l'instinct qui lui a fait distinguer dans le reste de son œuvre la part de la Bête de celle de l'Ange.

V.-P. UNDERWOOD.

# LE SAINT-SUAIRE DE TURIN

## UNE PEINTURE DU SODOMA

—

Le compte rendu de la séance du 5 avril 1938 de l'Académie des Sciences nous apprend que M. Bouvier a présenté un ouvrage sur le Saint-Suaire de Turin dont les photographies, prises en 1931, permettaient déjà, dit-il, de tenir pour vraisemblable, scientifiquement, l'authenticité de ce Saint-Suaire.

Au lendemain des solennités de la Semaine Sainte et de Pâques évoquant dans toute la Chrétienté l'émouvant visage du Christ de la Passion, ce serait une addition prodigieuse à l'Evangile de saint Jean qu'une telle certitude scientifique nous restituant les traits du Christ, si patiemment créés par la recherche des grands artistes du moyen âge et de la Renaissance.

Du Christ imberbe des dix premiers siècles, ils surent tirer ce type définitif du Sauveur, pape et roi des Van Eyck, d'où Schongaüer a tiré son Jésus portant sa croix, repris et magnifié par A. Dürer dans son *Saint-Suaire* de 1513, sous l'influence certaine du Christ de Léonard de Vinci dans son Cénacole de Milan. Or, il se trouve que les photographies du Saint-Suaire de Turin ne nous apportent qu'une variante de ces trois œuvres célèbres, qui avaient définitivement fixé le type du divin Crucifié, précisément à l'époque où le Saint-Suaire actuel réapparut à Chambéry, dans des circonstances singulières.

Certes, depuis plus de trente années, — avec une insistance doctorale digne d'une meilleure cause, — divers

auteurs se sont ingéniés à commenter les photographies *renforcées* du Saint-Suaire de Turin, dans des livres et des conférences, jusque dans le Pavillon pontifical de l'Exposition de 1937, où une manière de Tombeau du Christ avait été construit pour l'étalage des agrandissements des clichés de 1931, d'après cette si peu mystérieuse image. Même S. S. le Pape Pie XI a déclaré, tout récemment, « qu'il ressort de la façon la plus positive, — laissant de côté toute idée préconçue de foi ou de piété chrétienne, — que ce n'est pas là un travail de main humaine. »

Cependant, un autre pape, Clément VII, s'étant fait représenter en Avignon, vers la Noël de 1389, le Saint-Suaire — prétendu le même, devant l'Académie des Sciences — qui avait été ostensé comme insigne relique de la Passion par les chanoines de Lirey, leur avait fait l'obligation, par son bref du 6 janvier 1390, de proclamer publiquement « que ce n'est pas la relique du Saint-Suaire, mais une *peinture* ».

Cette dualité d'opinions pontificales, sur un même objet de piété de cette importance, nécessiterait déjà un examen approfondi de la question aux points de vue historique et artistique; mais encore une référence directe et préalable aux Evangiles; en particulier à celui de saint Jean, si formel au sujet du suaire de tête de Jésus; et, d'abord, aux versets 38 à 41 du XIX<sup>e</sup> chapitre, où il est dit :

« Nicodème vint aussi apportant un mélange d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès. Ils prirent le corps, l'enveloppèrent de bandes avec les aromates »; soit 32 kg. 633 gr., d'un volume de 28 décilitres, à répartir sur la surface d'un corps humain dont la grande taille offre une superficie totale de 1 m$^2$ 50 c.; ce qui donne au mélange de myrrhe et d'aloès une épaisseur moyenne de 18 millimètres; dont, bien certainement, l'auguste visage du Crucifié dut être recouvert plus que tout le reste du corps, ainsi que les plaies des pieds et des mains.

Ce détail évangélico-scientifique s'opposerait déjà à toute possibilité d'empreinte directe du visage divin sur le *véritable suaire de tête* de Jésus, si distinct des linges;

et plus encore au dessin des yeux et des lèvres sur un suaire de 4 m. 34 de long et de 1 m. 10 de large.

Mais au chapitre xx, il est dit : « L'autre disciple que Jésus aimait s'étant baissé, il vit les linges posés à terre et le suaire qu'on avait mis sur sa tête, non pas posé avec les linges, mais *roulé à part* dans un autre endroit. » Ainsi roulé, dans son sang tout frais, comment ce mouchoir de tête eût-il gardé une image lisible? Cet Evangile selon saint Jean oppose ainsi, depuis 19 siècles, une impossibilité matérielle et scientifique au nouvel évangile, selon M. Paul Vignon, qu'aurait avalisé l'Académie des Sciences dans sa récente séance.

Cependant, un membre de l'Institut, le chanoine Ulysse Chevalier, avait apporté une documentation d'archives de premier ordre sur ce même sujet, dès 1900 dans son « Etude critique du Saint-Suaire de Lirey-Chambéry-Turin », couronnée par l'Académie des Inscriptions, la même année, sur le rapport de M. Paul Viollet qui y dénonçait « l'insigne fausseté de la prétendue relique » (*Journal officiel*, 7 juin 1900 et 17 septembre 1901).

Mais cette étude d'Ulysse Chevalier n'a pas tenu compte de l'incendie du Saint-Suaire de Chambéry, le 4 décembre 1532, ni de toute la documentation graphique établissant mieux encore que des pièces d'archives : « cette longue violation des deux vertus : la justice et la vérité dans les annales du Saint-Suaire de Turin » qu'il dénonçait en savant et en prêtre. C'est pourquoi il paraît nécessaire d'apporter de nouvelles preuves contre une imposture incontestable du duc Charles III de Savoie dans sa réinvention d'un Saint-Suaire, à Chambéry, au mois d'avril 1534; en remontant jusqu'au XIV^e^ siècle.

Au moyen âge, un saint-suaire était vénéré comme relique dans l'église Saint-Etienne de Besançon, lorsqu'il fut incendié, avec l'église même, en 1349. Son coffret reliquaire existe encore. Il est au musée de Besançon. L'intérieur du coffret mesure 408 millimètres sur 155×115. La copie du Saint-Suaire de Besançon, du XIV^e^, ostensée comme relique jusqu'en 1793, mesurait 2 m. 60 × 2 m. 30 et ne comportait qu'*une seule figure*

du Christ vu de face et *les pieds croisés*. L'original de ce suaire, pour tenir dans ce reliquaire, devait être de ce même tissu, très mince, du Voile de sainte Anne aux Gobelins, ou du saint Cadouin de Cahors que l'évêque vient de reconnaître, récemment, comme un voile arabe. Cet incendie de 1349 ne gêne pas plus les « scientifiques » d'aujourd'hui que l'incendie de 1532.

Le chanoine Ulysse Chevalier a savamment exposé, à la Sorbonne, le 6 juin 1900 (*Journal officiel*, 7 juin 1900), par des pièces d'archives, comment Geoffroy de Charny, au retour d'une captivité, réalisa son vœu, dès 1352, en créant un prieuré sur ses terres de Lirey pour six chanoines auxquels il fit don d'une *peinture* figurant le Christ du Saint-Suaire pour les représentations d'un Mystère de la Passion; comment l'évêque de Troyes fit défense aux chanoines de présenter cette peinture — (dont l'auteur s'était fait connaître, à lui, en toute bonne foi) —, comme l'authentique relique de la Passion; comment ils surent obtenir, d'un cardinal-légat, une autorisation contraire; puis quelle fut la décision pontificale, dans le bref de Clément VII, du 6 janvier 1390, faisant aux chanoines l'obligation de proclamer que leur prétendue relique « n'était qu'une *peinture* ».

Mais Ulysse Chevalier ignora que ces chanoines avaient fait frapper des « enseignes de pèlerinage » dont un exemplaire est exposé au musée de Cluny sous n° 8823 dans une vitrine de la seconde salle du rez-de-chaussée. M. Max Prinet a étudié cette « enseigne de pèlerinage » qu'il date antérieurement à 1383 par les armoiries ornant le coffre-reliquaire du Saint-Suaire de Lirey ostensé, au-dessus, par deux chanoines dont les figures sont mutilées, quoique reconnaissables.

Sur ce plomb du Saint-Suaire de 1383, le Christ est représenté les *pieds croisés* et figuré sur 14 bandelettes comme sur le premier Saint-Suaire de Besançon, détruit par le feu en 1349; et où le *Christ avait aussi* les *pieds croisés*. Les anciennes gravures en font foi.

On sait, très exactement, comment les chanoines de Lirey durent confier leur trésor au gendre de Geoffroy de

Charny, leur donateur, durant les troubles du début du xv$^{e}$ siècle. On a le reçu du châtelain, Humbart de la Roche : « d'un drap où quel est figure ou représentation du Suaire N. S. ».

Humbart se fait tuer à Azincourt. Sa veuve, Marguerite de Charny, s'empare du reliquaire et tente de vendre la prétendue relique à la Cour de Bourgogne, à l'évêque de Liége, aux seigneurs de Chimay. Partout elle se fait éconduire, ou expulser, ou excommunier, « tant la peinture paraît fraîche ». Mais elle trouve une oreille complaisante chez l'intrigante Anne de Chypre et un acquéreur dans son mari, le duc Louis de Savoie, sans argent, qui la paie en rentes à percevoir sur les impôts de Flunet, en Savoie.

Pendant les contestations sur le paiement et l'authenticité de la relique — déclarée « peinture » par Clément VII, — prince de Savoie, et dont Marguerite de Charny dut produire les brefs — car il y en eut trois — les Cordeliers de Chambéry la reçurent en garde. Ils laissèrent affluer vers elle un tel concours de foules en pèlerinage, que le duc Amédée IX leur reprend le Saint-Suaire pour sa sainte chapelle ducale du château de Chambéry, sans toutefois le déclarer au Pape Paul II, parmi les reliques à vénérer dans sa chapelle.

Le vendredi saint, 14 avril 1503, la légende d'authenticité du Saint-Suaire de Savoie a déjà pris force et créance, puisque le nouveau duc, Philibert le Beau, le fait ostenser, solennellement, à Bourg-en-Bresse pour honorer les Infants d'Espagne, à la demande de la duchesse Marguerite d'Autriche. Son secrétaire, Antoine de Lalaing, en a donné une description détaillée, comme d'une peinture en positif, très vive de ton, fort ensanglantée et bien lisible. La duchesse commande une châsse d'argent de 12.000 écus, mesurant 2 pieds de long, sur 1 pied de haut et 1 de large. Puis elle ordonne à son peintre, van Orley, de faire deux copies, peintes en réduction, pour les Infants d'Espagne. Ces copies sont conservées à Lierre en Belgique et au monastère d'Exbragas en Portugal. Le Christ y est peint en *négatif* et les *pieds croisés*. On sait

que François Ier vint de Lyon, à pied, vénérer le Saint-Suaire, en 1516, pour obéir au vœu de Louise de Savoie.

Mais le 4 octobre 1532, le feu détruit le chœur et la sacristie de la sainte chapelle ducale de Chambéry, avec l'armoire aux reliques. La châsse d'argent du poids de 34 marcs est entièrement fondue; et le Saint-Suaire, vendu par Marguerite de Charny, qui y était roulé est si bien détruit que Rabelais, alors à Lyon, peut écrire dans sa première édition de 1533, du *Gargantua,* « qu'il n'en est pas resté un seul brin ». Genève exulte. Michel Roset l'atteste dans ses *Mémoires.*

Le duc Charles III, était alors à Verceil, à la suite de ses démêlés avec le Sénat de Savoie. Il fait répandre le bruit que la relique est sauvée et qu'elle est enfermée dans un coffre du trésor ducal. Puis, après avoir attendu deux ans et obtenu du second pape, Clément VII, la désignation de l'évêque de Maurienne, son conseiller L. de Gorrevod, comme légat, pour reconnaître la relique, il reparaît à Chambéry avec la vaste pièce de serge épaisse, mesurant 4 m. 34 sur 1 m. 10 de large qui est aujourd'hui à Turin; laquelle ne saurait trouver place à l'intérieur du reliquaire du musée de Besançon; ni s'identifier avec le tissu très mince, à une *seule figure* détruit par le feu en 1349; ni avec celui détruit à Chambéry, le 4 octobre 1532, et qui mesurait 8 pieds sur 4; et dont la dernière description se trouve dans le journal de Béatis d'Amalfi racontant la visite du Saint-Suaire faite à Chambéry par le cardinal d'Aragon, le 28 septembre 1518; celui-ci s'assura « qu'il n'était ni de soie ni de lin » et mesurait environ 5 palmes sur 10.

Les solennités de l'authentification de 1534 ont fait l'objet d'un procès-verbal notarié et d'un rapport des Sœurs Clarisses de Chambéry, chargées de restaurer la toile peinte, dans ses parties brûlées, par des pièces tirées d'un corporal béni. Leur restauration fut faite du 16 avril au 1er mai 1534.

Mais le Christ y mesure plus de deux mètres de hauteur, et il a *les pieds écartés;* contrairement aux témoignages graphiques antérieurs, où le Christ y est repré-

senté les *pieds croisés;* contrairement à la tradition évangélique où rien n'indiquerait que Jésus eût été le géant figuré à Turin. Car le fait matériel de l'incendie de la Sainte-Chapelle et de la fonte par le feu de la châsse d'argent ne pouvant être contesté, il convenait de rapporter une toile portant des traces d'incendie pour mieux authentifier la pièce nouvelle. Alors qu'il eût été si simple d'exposer publiquement, dès le 5 décembre 1532, le Saint-Suaire victorieux des flammes, par une démonstration solennelle sans avoir recours au faste pontifical de l'envoi d'un légat et de cinq évêques; dont aucun n'avait vu cet objet, avant l'incendie! Cette mise en scène est si suspecte!

A la vérité, le duc Charles III et son astucieuse femme, Béatrix de Portugal, se trouvaient à Verceil dans une situation désespérée. Leurs intrigues indélicates entre François I^er^ et Charles-Quint; la lâcheté du duc devant les exigences des Bernois et des autres Cantous suisses; ses difficultés grandissantes avec Genève, tout obligeait le duc à rétablir son prestige par un coup de fortune, en ramenant, aux yeux du Sénat de Savoie, un double de la relique, dont Chambéry s'enrichissait.

Car les Genevois clamaient que les ducs étaient des imposteurs, une telle relique ne pouvant brûler; ou bien que la protection divine leur était retirée, si le Saint-Suaire eût été véritable. D'autre part, les mercenaires du XVI^e^, escomptant des pillages de villes, ne marchaient bien que derrière de notables reliques leur assurant la vie sauve dans les assauts ou les combats. Celle du Saint-Suaire, étant l'une des plus célèbres, ne pouvait disparaître sans ruiner la fortune militaire et le prestige de l'illustre Maison de Savoie. Il fallait aviser.

Au même moment, l'excellent peintre, le Sodoma qui signait: « Giantonio Bazzi di Verze di Savoia », avait dû rentrer de Rome dans sa ville natale pour chercher protection auprès de son souverain, à la suite de ses démêlés avec le tout-puissant Arétin. Certes, rien d'autre que le style même du Christ du Saint-Suaire de Turin ne vient confirmer l'hypothèse, plus que vraisemblable, du con-

cours du Sodoma dans la reconstitution de la « peinture » incendiée à Chambéry. Mais si l'on rapproche la photographie de Turin de son *Christ à la colonne* du musée de Sienne, de certaines figures du Parnasse du Vatican, l'évidence s'impose que c'est là une œuvre de cet habile maître dont le caractère pouvait se prêter à une telle exécution. Si on rapproche le « visage » de ce Saint-Suaire de celui répandu par A. Dürer dans sa gravure de 1513 et de celui du Christ de Léonard, bien connu du Sodoma, on doit reconnaître qu'il en est une variante assez molle, due au procédé visible du report, par décalque sur la serge mouillée, d'une préparation sur papier dont les plissures ont été révélées par les photographies du chevalier Pia; mais où M. Paul Vignon inférait, il y a 30 ans, « que le Saint-Suaire était un fin linon »; tandis que le dernier cliché montre qu'il est en forte serge. Ce qui ne le gêne en rien, d'ailleurs (1).

Le coup de pinceau, en forme de 3 sur le front, ne laisse aucun doute qu'il est une touche à la détrempe, et non pas une goutte de sang *remontée* vers le suaire au travers de la forte couche d'aromates de près d'un doigt d'épaisseur; où elle se serait résorbée en s'étalant! L'énorme tache du côté *gauche* de la poitrine, les plaies des mains aux contours nets ne sont autres qu'une peinture à coups de pinceau cernés.

Comment le détail des doigts serait-il possible, ainsi que le précis contour des lèvres, ou des yeux, si l'empreinte physiologique avait la moindre vraisemblance, au travers des cent livres d'aromates répandues sur le corps de Jésus? Bien mieux, qui expliquerait comment *ses pieds croisés l'un sur l'autre* dans les deux suaires antérieurs à celui de Turin, aient pu se *décroiser* sur la même étoffe incombustible? cependant que la toile changeait de proportions, d'objet et de mesures; de telle sorte que l'Evan-

(1) M. Paul Vignon m'écrivait le 19 août 1932 pour me convaincre : « que les marques du sang, du sérum, des humeurs, de l'urine, d'un flux humoral rectal peut-être (sans matières) se sont faites réellement sur le drap; voilà qui est aussi certain qu'un début de décomposition à l'occiput, et sur le front à gauche ». Ce serait donc cette urine et toute cette sanie, qu'il vénère? Pouah!!

gile selon saint Jean, décrivant un *suaire de tête,* distinct des bandelettes d'embaumement, serait en défaut, comme les chanoines de Lirey dans leur *Enseigne* de plomb du Musée de Cluny et van Orley dans ses deux peintures où le Christ a *les pieds croisés?* Encore faudrait-il faire tenir la serge de Turin dans le reliquaire de Besançon! Il serait si facile de l'essayer avec une serge de même épaisseur.

Enfin, il y a au Musée de Turin la belle peinture de Giulio Clovio, vers 1540, qui représente le Saint-Suaire, lors d'une ostension à Verceil. Les silhouettes y sont très montées de ton et bien nettes; on y voit fort bien les marques des reprises faites par les Clarisses de Chambéry. Mais on ne peut s'expliquer, — si ce n'était pas le simple décalque d'une poudre aquarellée, — comment une telle auguste relique aurait pu disparaître, aujourd'hui, au point que la photographie, *seule,* permette, sur des plaques *spéciales,* d'en retrouver l'indication. Comment l'Académie des sciences a-t-elle pu se déjuger, semble-t-il, le 5 avril, après avoir écarté, en 1900, l'insoutenable thèse de l'authenticité de ce Saint-Suaire? Malgré l'Evangile, les deux incendies, les changements de tissus et de formats et surtout les déplacements de membres?

ANDRÉ-CHARLES COPPIER.

# LE NEZ DE CLÉOPATRE

—

Je connais des gens, et vous en connaissez sans doute aussi, qui laisseraient tout l'or du monde pour se pencher avec admiration sur un brin d'herbe, sur un grain de ce que le vulgaire appelle « moisissure », mais qui en réalité, si j'en crois Larousse et les savants, est une *mucorinée.*

C'est que, derrière le mystère insondable de l'être, ils en découvrent un autre, plus insondable encore : le mystère de la vie, c'est-à-dire de la nourriture, de la croissance et de la reproduction.

Il est à présumer que nos pères de la Renaissance classique, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, à l'aube de la paix revenue dans l'Etat et après cent années d'imprimerie, ont cherché dans les livres des Anciens, Grecs et Latins, le secret de la vie, et qu'ils l'y ont trouvé.

Nos maîtres de philosophie ont coutume de négliger cette histoire des origines de la pensée française, au profit de systèmes pour le moins aussi obscurs, mais dont le mérite, le seul, est de porter des noms d'auteurs encore vivants. S'ils osent remonter jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, un nom les écrase de son poids : celui de René Descartes, dont ils présentent d'ailleurs comme des nouveautés les idées qu'il avait recueillies des Anciens.

Quant à nos professeurs de littérature, la plupart en sont restés à la rhétorique et ne songent qu'à dresser des discours sur « le sentiment de la Nature chez les classiques ». Ils dissertent à tour d'horloge et à longueur de page sur « l'absence d'angoisse métaphysique chez les écrivains du grand siècle ». Ils oublient de dire à leurs

élèves que, si les gens cultivés de cette époque ne connaissaient point ce trouble qui tourmente nos âmes romantiques en présence de la Nature, c'est tout simplement qu'ils se reposaient dans un système d'idées parfaitement liées ensemble, et que leur angoisse était réservée au soin de leur éternité et au mystère de la volonté divine.

Si l'on veut pénétrer dans l'âme de ce siècle, en comprendre le caractère et l'histoire, alors que se formaient la nation et la pensée françaises, il faut bien se convaincre d'un fait primordial, fondamental : c'est que toutes les idées des hommes qui apprenaient à penser et à vivre étaient régies, dominées, par la théorie mathématique de la beauté, de l'unité. Le secret du brin d'herbe, comme celui de l'or, comme celui de la lumière, leur tombait littéralement du ciel avec les rayons du soleil (1).

Qu'un certain corps, semé ou planté dans la terre, en certaines conditions de chaleur et d'humidité, produise des fibres, de l'écorce et de la moëlle, enfonce des racines dans le sol et s'élève en l'air, pour s'y épanouir en feuillage, en fleurs et en fruits, comme l'herbe, et après y avoir poussé un tronc et des branches, comme l'arbre, c'est parce que, du sein de la terre chargée des quatre éléments, monte par les racines le suc nourricier, la sève, mère de la végétation. Or, la sève contient un corps nouveau, composé de parties extrêmement subtiles, qui s'échappent des sels au moment où la chaleur atteint un certain degré. C'est une matière tellement rare que « la lumière ne s'y réfléchit pas », comme explique Béroalde, et qu'elle « tombe sous aucuns des sens, comme le vent que l'on oit, les odeurs que l'on flaire, les quintessences que l'on goûte, les subtilités que l'on touche, les ombres ou vapeurs que l'on voit, et telles semblables qui ne sont manifestes qu'à certains sens et que, pour bien remarquer, il serait presque permis de les nommer *corps momentaires.* »

C'est surtout l'image du vent qui servit à désigner cette

(1) Cf *Mercure de France*, n° du 1er décembre 1937. *Histoire d'un rayon de soleil.*

« matière subtile » que Descartes prétendait avoir découverte parmi ses « tourbillons » et que les Hébreux et les Grecs, sensibles à la fraîcheur du souffle qui plaisait à leur poitrine dans les jours ardents, avaient appelée les uns *néphès,* les autres *nowos* ou *psyché,* tandis que les Latins usaient des mots *animus, anima* et *spiritus.* Ce sont ces derniers termes devenus *esprit* et *âme,* qui sont passés dans la langue française, pour désigner, selon Béroalde, le premier ce corps à l'état libre, le second ce corps uni à un autre qu'il « anime ».

On sait la fortune de cette conception et de ces mots, l'abîme où elle a entraîné et englouti certains philosophes, et le profit qu'ont su en tirer les charlatans de toute robe; mais je ne sais trop si nous sommes beaucoup plus avancés dans ce domaine de l'esprit et de l'âme que ne l'étaient nos ancêtres d'il y a trois cents ans, héritiers eux-mêmes d'une pensée vieille comme le monde. C'est toujours au soleil que nous faisons remonter la source de la vie, sans en savoir plus clair ni plus long.

Pour les penseurs classiques, c'est des rayons du soleil qu'émanent ces deux sortes d'esprit dont Galien appelait l'un esprit *naturel* ou *inné,* qui règle la forme du corps, l'autre esprit *vital,* qui règle sa croissance. C'est ainsi que s'explique l'unité qui règne sur la diversité des plantes, comme nous l'avons vue régner dans le monde des astres et dans celui des minéraux.

Au IV<sup></sup>e siècle de notre ère, Ambroise de Trèves, évêque de Milan, s'était écrié, dans son *Hexameron :* « Qui peut comprendre la variété des fruits? » En rapportant cette parole, Oronce Finé ajoutait que « la figure des plantes est variée en proportion multiple ». Un auteur espagnol du XVI<sup></sup>e siècle, Antoine de Torquemada, publia un nouvel *Hexameron* que, vers 1579, le tourangeau Gabriel Chappuys traduisit en français. On y pouvait lire ce passage :

Nous amusons à contempler combien nous voyons de diverses choses là où nous sommes assis... Certainement la diversité des fleurs et roses qui sont en ce petit pré est si grande que, regardant chacune, il me semble ne l'avoir oncques veuë

auparavant, ny remarqué les diverses compositions et formes, les délicates couleurs, ombres et lustres d'icelles... Regardez un peu les différences des arbres et plantes, fruits, herbes et fleurs, qui naissent tant diverses en chacune terre, avec diverses couleurs, saveurs, odeurs...

A propos des plantes, Mersenne écrivait dans ses notes : « Il y a une grande et immense multiplicité des espèces. »

En 1561, à Paris, parut le *Traicté de la peinture,* de Léonard de Vinci, traduit en Français par Fréart de Chambray; on y lisait ce passage :

La Nature est variable à l'infiny. Elle se plaist tant à varier ses creatures et elle est si riche que, parmy les arbres de mesme espece, on n'en trouveroit pas un qui de prez ressemblast a un autre; et il n'en est pas seulement ainsi pour les arbres : des rameaux, des feuilles, des fruicts, il n'en est pas un qui soit identique a l'autre.

Il me semble entendre déjà Pascal :

On distingue des fruits les raisins, et entre eux tous les muscats, et puis Condrieu, et puis Desargues, et puis cette ente. Est-ce tout? En a elle jamais produit deux grappes, et une grappe a elle deux grains pareils?

Mais, d'autre part, Léonard de Vinci avait formulé certaines lois qui régissent la disposition des branches et des feuilles. Un contemporain de Pascal, Silhon, admirait fort l'unité que ces lois font régner sur la diversité des plantes. Bien avant eux, Aurélien-Augustin avait décrit le cycle de la vie : « L'arbre naît de la semence et la semence naît de l'arbre. » Oronce Finé précisa que dans les plantes « les parties des éléments sont distribuées proportionnellement » :

La terre est en grande quantité dans le tronc; l'eau en petite quantité dans les feuilles et l'écorce; l'air subtil est encore en moins grande quantité dans la fleur, de même que l'air visqueux dans le fruit; la proportion du feu est encore moindre dans la graine.

Isidore de Séville avait déterminé le partage de la vie et de ses âges : quand la sève apporte plus d'humidité que le corps n'en a perdu, c'est la période de croissance; quand elle en apporte moins, c'est la décroissance, bientôt suivie de la mort.

Pascal s'est vivement intéressé à la vie, comme tous les malades; il aimait à en parler et y prendre ses termes de comparaison. Il se plaisait à contempler la figure des arbres dans la campagne, à compter les poils qui couvrent les brins d'herbe et les feuilles. A l'exemple de Finé, il a mesuré la proportion de la nourriture avec la substance du corps vivant : « La nourriture est peu à peu »; autrement il y aurait « plénitude de nourriture et peu de substance ».

En montant encore plus haut dans l'échelle des êtres, que leur tendait Raimond Sebond, les élèves en philosophie rencontraient un autre corps vivant, qui ne se plante point dans le sein de la terre pour y prendre racine et croître en l'air, mais change de lieu en nageant, en volant, en marchant ou en rampant : c'est celui auquel on avait donné le nom d'*animal*.

Béroalde avait noté la diversité qui règne parmi les animaux; en particulier les chiens, dont « le genre est grand et les espèces infinies, poil et taille ». Mais l'animal ne saurait se confondre avec la plante. Béroalde se moquait de Pierre Belon, qui prétendait avoir vu en Orient un *boramet,* c'est-à-dire un agneau-plante. La Mothe-le-Vayer rapportait aussi des contes étranges sur les canes qui, près des côtes d'Islande, naîtraient de bois pourris dans l'eau. Pascal rejettera dans la fable « cet animal amphibie qui se tenait dans un état ambigu entre les poissons et les oiseaux »; mais, d'autre part, il observera « un certain rapport » entre la figure des oiseaux et celle des arbres et des rivières.

Ce rapport consiste précisément dans la raison et la proportion qui règnent entre les diverses parties qui composent chacun de ces corps, et il s'étend aussi, comme le remarque Pascal, à la figure de l'homme et au corps de la femme.

La Mothe-le-Vayer écrivait :

Les visages ne manquent jamais de quelque air particulier qui les distingue.

Pascal sera tout étonné de rencontrer « deux visages semblables », et il en rira comme d'une monstruosité, car la beauté de la Nature ne consiste pas dans l'uniformité. Le Père jésuite Richeome le disait en parlant du visage humain :

Pour le regard de la proportion et symétrie, elle y est admirable; et cette proportion est si belle qu'elle a servi et sert encore de moule à tous les architectes, pour compasser leurs moulures, frises, architraves et autres pièces.

Et Descartes précisait :

Dans une femme parfaitement belle, la beauté consiste, non dans telle ou telle chose, mais dans un tel consentement et tempérament de toutes, qu'aucune partie ne puisse ressortir plus que les autres, pour éviter que la proportion mal observée des autres ne soit taxée d'imperfection.

Si Pascal se moque des « reines de village », c'est que, chez une « jolie damoiselle », les « chaînes et miroirs » dont elle est « chargée » rompent la proportion de l'ensemble.

Dans le visage humain, Richeome signalait surtout « le nez élevé comme une tournelle qui divise et flanque les yeux », et le chirurgien dieppois Adrian Golles écrivait que le nez « est une pièce des plus requises pour marquer, désigner et accomplir les justes proportions du visage et pour en partager également la beauté et la bonne grâce, d'un côté et de l'autre ».

Les plus illustres de leurs contemporains avaient d'ailleurs le visage orné d'un nez monumental. On connaît celui du grand Condé, en bec d'aigle, et celui de Cyrano, qui était de taille à porter toutes les métaphores et comparaisons dont le chargea l'imagination fertile d'Edmond Rostand. Pascal n'avait rien à leur envier sur ce point, comme en font foi son masque mortuaire et les profils

qu'un de ses neveux a dessinés à la sanguine, parmi des figures de géométrie, sur une page où l'oncle jeta ensuite des pensées sur la Religion.

Parmi ces pensées, il en est une, assez curieuse par la forme et par l'idée :

> Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

Sans doute l'auteur avait pu lire *Les femmes illustres ou les harangues héroïques de M. de Scudéry, avec les véritables portraits de ces héroïnes, tirez des médailles antiques,* dont une seconde édition venait de paraître en 1655. A la page 43 se trouvait le portrait de Cléopâtre, reine d'Egypte :




Mais ce qui est bien de Pascal, c'est d'avoir ainsi greffé ce nez sur « la face de la terre ». Il n'y a qu'un géomètre pour oser une pareille opération, comme pour comparer avec « toute la Chrétienté » le « petit grain de sable », le « petit gravier », qui s'était « mis dans l'uretère de Cromwell ». C'est que « le moindre mouvement importe à toute la Nature, la mer entière change pour une pierre ».

Voilà le fond de la pensée classique, le secret de cette sérénité, de cette assurance dans le sein de la Nature, de la sphère où rien n'est isolé, séparé du Tout, mais où chaque chose a sa mesure arrêtée d'avance par un

immuable décret : le flux de la mer et la longueur de notre nez.

Voilà pourquoi Pascal éprouvait de l'horreur ou de la pitié pour un homme qui « s'effraie et s'étonne de se voir ici plutôt que là », et croit qu'il n'y a pas de raison pourquoi ici plutôt que là, plutôt à présent que lors », pourquoi sa « taille est bornée », sa « durée à cent ans plutôt qu'à mille » et qui se dit :

Quelle raison a eue la Nature de me la donner telle, et de choisir ce nombre plutôt qu'un autre, dans l'infinité desquels il n'y a pas plus de raison de choisir l'un que l'autre, rien ne tentant plus que l'autre?

Pour Pascal et les géomètres contemporains, il y a une raison à tout cela : c'est la raison de la beauté, de l'unité naturelle.

C'est précisément ce que, vers 1670, montrera au public, dans son *Abrégé de l'Economie du Grand et du Petit monde*, « Mᵉ Adrian Golles, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, dans la ville de Dieppe, bailliage, vicomté et élection d'Arques », où il exerçait la chirurgie « depuis quarante ans et plus ».

Ainsi, grâce à l'imprimerie, grâce aussi et surtout au nouvel esprit qui souffle parmi les savants les plus jaloux de leur prestige, tous les gens qui savent lire peuvent désormais s'initier à tous les secrets de la Nature. Ils peuvent suivre la composition et l'histoire du corps de l'animal, le plus curieux et le plus parfait qui soit au monde.

Ils le voient se former de l'union d'une substance mâle avec une substance femelle, formées l'une et l'autre, mais en proportion différente, par l'union des quatre « humeurs », où se retrouvent les qualités premières, groupées deux à deux, comme dans les éléments : la *bile*, chaude et sèche; le *sang*, chaud et humide; le *phlegme*, appelé aussi *pituite* ou *sérosité*, humide et froid; la *colère* ou *mélancolie*, froide et sèche. Ils voient la masse formée par les deux semences, la mâle, plus chaude, et la femelle, plus froide, se revêtir de peau, puis enfler et se soulever

par « conception » : au milieu de la masse se distinguent alors trois petites ampoules ou cloches reluisantes, et dans le reste se tracent de petits filets; les trois ampoules deviennent *foie, cœur* et *cerveau,* qui seront chacun le centre d'un des trois ventres qui composent le corps humain; les filets les plus grossiers deviennent *os* et *cartilages;* les visqueux, *tendons, fibres, artères* et *ligaments*; ainsi l'*embryon* est devenu *fœtus;* enfin l'espace compris entre les filets se remplit de *chair* et de *sang,* et le fœtus naît bientôt du ventre de sa mère.

A cette époque, les enfants eux-mêmes sont avertis des détails de cette histoire. Dès l'âge de treize ans, Jacqueline Pascal, en 1638, chante, dans ses vers, la grossesse de la Reine et « les mouvements qu'elle a sentis de son fils », présage de ceux qu'il fera plus tard sentir à ses ennemis. A l'exemple de ses contemporains, Blaise Pascal prendra souvent ses comparaisons dans la conception et l'enfantement.

Ils ont vu cette masse blanche et liquide appelée *chyle,* en laquelle se sont transformés le boire et le manger quand ils sont descendus, par la bouche et l'œsophage, dans l'estomac ou ventricule. Ils ont vu le chyle sortir de l'estomac par l'orifice du « portier », tomber dans les menus boyaux ou intestins grêles, dans les replis ou circonvolutions desquels il est arrêté; ils en ont vu la portion la plus subtile passer dans les rameaux de la « veine mésentérique », qui se trouve entre les membranes des intestins; puis de là dans les « veines mésaraïques », qui sont les rameaux de la veine porte, et arriver ainsi dans la partie cave du foie, où il commence à rougir; puis passer au travers du foie dans les racines de la veine porte et de la veine cave par le moyen de leurs anastomoses, et y devenir encore plus rouge, sous le nom de *sang,* pendant que la partie la plus grossière tombe dans les gros intestins et sort au dehors. Avant que la masse du sang ainsi formé n'entre dans le foie, une humeur noire et grossière, la mélancolie, passe dans le plus menu des deux rameaux de la veine porte, qui se termine dans la rate; de la rate une partie du suc

mélancolique retourne par le vaisseau court au fond de l'estomac, et l'autre, par les veines hémorroïdales, dans les intestins. Une partie de l'excès de la bile qui se trouve dans la masse du sang passe dans la *cystis fellis;* l'autre sort par le pore cholidoque, qui du foie va se terminer entre les deux premiers intestins grêles. Par les veines émulgentes, la masse du sang passe dans les reins, d'abord dans la partie cave, puis dans les petits rameaux qui parcourent la masse; il en sort l'humeur aqueuse appelée *phlegme,* qui découle dans l'uretère, dans la vessie et enfin au dehors. Ainsi nettoyée, la masse du sang entre dans le cœur et, par les veines, se distribue à tout le corps, pour y apporter la nourriture et la croissance.

Les changements qui se produisent dans le corps vivant avaient déjà frappé Montaigne, qui rappelait cette parole d'Epicharme :

> Qu'il ne se pouvoit trouver une substance mortelle deux fois en mesme estat; car, par soubdaineté et legiereté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle rassemble, elle vient et puis s'en va; de façon que ce qui commence a naistre ne parvient jamais iusques a perfection d'estre, pour autant que ce naistre n'acheve iamais et iamais n'arreste comme estant a bout, ains depuis la semence va tousiours se changeant et muant d'un a aultre.

Mais, à ce scepticisme, Mersenne oppose la règle de la proportion :

> Les quatre humeurs gardent la proportion harmonique, quand elles ont le tempérament à une juste raison, c'est-à-dire selon le poids et en parfaite santé.
>
> Les Modernes tiennent que les humeurs doibvent estre tellement proportionnées pour entretenir le corps en parfaite santé, qu'il y ait plus de sang que de pituite, plus de pituite que de bile, plus de bile que de mellancolique, de maniere que, s'il y a 10 livres de sang, il n'y doibt avoir que 4 livres de pituite, 2 livres de bile et 1 livre de mellancolique.

C'est la variété de ces proportions qui constitue la diversité des animaux selon les tempéraments divers : bi-

lieux, flegmatiques, mélancoliques et sanguins. Bouju, après Aristote, observait que « tous ces divers tempéraments se peuvent trouver successivement en un même corps, selon la diversité des âges, esquels les complexions se changent; ce changement peut encore advenir en un même âge et en un même corps par certains accidents, comme les maladies et semblables ».

Cependant, certaines découvertes sont venues modifier l'enseignement traditionnel sur la formation et le mouvement des humeurs :

Vers 1628, le médecin Aselli fit voir que les veines lactées par où passe le chyle pour aller au foie, sont éparses en quantité dans le mésentère. Vers la même époque, Guil. Harvey, médecin du roi d'Angleterre, publia une découverte, dont il avait reçu les premières idées d'un certain Vénitien, nommé, selon les uns, Paul Sarpio Servita, ou, selon d'autres, Aquapendente. Harvey soutint que le chyle, converti en sang dans le ventricule droit du cœur, et non dans le foie, passe aux poumons, soit directement soit par les anastomoses, c'est-à-dire par la communication des orifices de la veine artérieuse avec ceux de l'artère veineuse; d'où il passe incontinent dans le ventricule du cœur, puis dans la grande artère et de là dans toutes les parties du corps, par le tronc ascendant et descendant et leurs rameaux, allant des grandes artères dans les médiocres et de celles-ci dans les plus petites, qui se terminent en une infinité de scions capillaires en plusieurs endroits du corps, jusqu'aux extrémités des membres, pour de là passer dans les extrémités des plus petites veines au travers la substance des parties par le moyen de leurs pores et des anastomoses mutuelles qui en presque toutes les parties du corps unissent les artères avec les veines, n'y ayant point de veine qui ne soit accompagnée d'une artère. La sérosité du sang passe dans les reins par les artères émulgentes; au travers du foie la bile passe dans la *cystis* et le canal cholidoque; la plus grossière passe à la rate par l'artère splénique, qui est le rameau gauche et second de l'artère coeliaque; et le reste de la masse du sang devenu plus pur retourne au ventricule du cœur et reprend son chemin pour continuer sans cesse

son circuit comme auparavant : ainsi le sang sortant du ventricule gauche du cœur retourne des artères dans les veines et le ventricule droit en 5 ou 6 heures, et cette circulation se réitère de cette sorte 4 à 5 fois par jour, voire davantage.

Telle est cette fameuse découverte, racontée par Adrian Golles. Des démonstrations publiques de la circulation du sang avaient été faites à Lyon en 1638. A Dieppe, « la transfusion du sang avait la vogue », et s'y exerçait assez souvent par « M. de Caux, médecin », dont le père, Isaac, et le grand-père, Salomon, avaient été des ingénieurs remarquables. Mais on se servait alors du sang de veau; ce qui provoquait de graves accidents.

La ville de Dieppe était célèbre par ses médecins. A son Hôtel-Dieu venait s'instruire tout ce que la contrée comptait de chirurgiens. Adrian Golles écrit :

C'est le lieu de toute la France à son égal où il se voit le plus souvent des blessures considérables, à cause de la navigation et aménagement des vaisseaux ou à cause du grand travail et activité des habitants, qui en s'exposant trop volontiers aux dangers se cassent la teste ou se rompent les bras ou les jambes et tombent ordinairement dans la nécessité des plus grandes opérations de la chirurgie, ou à cause des combats qui se font quelquesfois sur les costes et particulièrement en temps de guerre entre les avanturiers et ceux des ennemis de la Couronne. Enfin, c'est une école où ces belles pratiques ont esté et peuvent estre fort ordinaires; en la suite desquelles il n'y a point de grande opération qui n'y soit faite et bien fréquemment réitérée avec heureux succez.

Vers 1650, Jean Pecquet, qui était né à Dieppe, dans les premiers jours de mai 1622, fit imprimer un livre où il décrivait ainsi la découverte qu'il venait de faire :

Les veines lactées du mésentère aboutissent dans un réservoir situé au milieu du mésentère, entre les deux productions du diaphragme; de ce réservoir du chyle sortent deux canaux, qui se nomment *thoraciques,* à cause qu'ils sont couchés sur les vertèbres du dos, parties intégrantes du thorax, le long de la grosse artère, ou *cholidoques,* à raison de la matière

qu'ils contiennent; lesquels sont gros quasi comme une plume à écrire, l'un au côté droit et l'autre au gauche, et montant ainsi entre la grosse artère, aboutissent aux veines sous-clavières : c'est par ces deux conduits que le chyle monte continuellement au cœur. Le chyle étant parvenu aux veines sous-clavières descend de là dans le tronc ascendant de la veine cave et dans le ventricule droit du cœur, où il reçoit la première teinture de sang.

Ainsi progressait la science de la vie, mais sans dommage pour la philosophie traditionnelle. Au contraire, cette découverte confirmait l'opinion d'Aristote qui faisait du cœur le centre de la vie.

A l'arrivée du sang dans le cœur, celui-ci s'élargit et dilate, en même temps, croyait-on alors, qu'y entre l'air venu par la bouche, le nez, le larynx, la trachée-artère, les poumons et l'artère veineuse; lorsque le cœur se resserre et étrécit, les « vapeurs fuligineuses » qui s'y étaient enformées sous l'effet de la chaleur et de l'humidité, entrent dans les poumons et sortent par la bouche et le nez. Comme ce double mouvement s'accompagne d'un bruit de souffle, les Anciens y avaient joint le terme *d'esprit*.

De même que la plante, le corps de l'animal contient donc l'esprit naturel ou inné, dont le siège se trouve dans le foie, et l'esprit vital, dont le siège est dans le cœur. Le premier se transmet par la semence; l'autre naît de l'union de l'air extérieur avec la chaleur et l'humidité du sang, né lui-même de la transformation des corps extérieurs devenus aliments, grâce à l'esprit naturel.

En somme, par la double voie de l'esprit et du corps, l'animal est le fils du Soleil, comme la plante et comme la mer; c'est pourquoi, selon la remarque de Pascal, leur croissance obéit au même rythme que leur père :

La Nature passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc...

Le flux de la mer se fait ainsi : le soleil semble marcher ainsi.

C'est pourquoi aussi, selon la remarque du même philosophe, tout est fait sur le même modèle : les belles rivières, les beaux arbres, les beaux oiseaux, la face de la Terre, le corps de la Chrétienté, le nez de Cléopâtre et l'uretère de Cromwell.

Z. TOURNEUR.

# LE ROLE ÉSOTÉRIQUE DU VIN

ESSAI SUR LE VIN
CONSIDÉRÉ COMME ÉLÉMENT RELIGIEUX OU MAGIQUE

—

Par l'euphorie qu'il provoque, par les cures qu'il réussit ou les égarements qu'il engendre, et, plus encore, par sa ressemblance avec le sang, le vin devait fatalement jouer un rôle de première grandeur dans les rites magiques ou les pratiques religieuses.

Ne nous étonnons pas dès lors de le rencontrer partout, aussi bien dans la Bible que dans l'histoire des cultes disparus, dans les incantations des mystères antiques aussi bien que dans les grimoires de la sorcellerie médiévale ou moderne.

§

On attribue généralement à Noé l'invention du vin. La découverte aurait été effectuée au lendemain du déluge, alors que le patriarche était dans la 602e année de son âge. On sait la mésaventure qu'il lui advint : *bibensque vinum inebriatus est nudatus in tabernaculo suo.* L'incident n'eut de suites fâcheuses que pour l'un de ses petits-fils, Chanaan, qui, pour irrévérence, fut maudit par lui. Mais cette intempérance ne nuisit pas à la santé de Noé puisqu'il vécut encore trois cents ans, au cours desquels il perfectionna l'art de la vinification.

Le vin était sans doute très antérieur à Noé et au déluge puisque certains affirment qu'il était connu dès l'âge de pierre. Mais avec le récit biblique, il entre dans

l'histoire religieuse de l'humanité et c'est pourquoi l'on doit le rappeler ici.

Israël garda-t-il une prévention contre le vin? On pourrait le supposer en voyant interdire son usage aux prêtres lorsqu'ils célébraient les offices religieux et en lisant cette recommandation faite par le Seigneur à Aaron : « Vous ne boirez point du vin! » Mais cette opinion paraît insoutenable si l'on examine moins superficiellement les textes sacrés. Les prophètes, parlant de Noé, célèbrent à l'avance sa découverte : « Il vient de naître, celui qui nous soulagera dans nos travaux. » Ezéchiel pense que les vins de Calebonium, près de Damas — le meilleur cru de Palestine — constituent le plus magnifique présent de Jéhova. *L'Ecclésiaste* se demande avec angoisse : « Quelle est la vie d'un homme n'usant pas de vin? » et ajoute sagement : « Le vin consommé avec modération crée la joie de l'âme et du cœur : la sagesse dans le boire produit la santé de l'esprit et du corps. » Salomon s'enthousiasme pour ce breuvage qui « fait parler les lèvres de ceux qui dorment » et estime que le vin est une « seconde vie ».

Le vin apparaît aux Hébreux comme tellement sacré qu'il faut en régler la production : on ne récolte la vigne que la cinquième année. Tout homme qui avait planté une vigne, mais qui n'en avait point encore récolté le raisin, devait, en cas de guerre, s'en retourner de l'armée à sa maison lors des vendanges, car il ne fallait pas qu'il s'exposât à mourir avant d'avoir joui d'un droit aussi précieux. L'Ecriture prévoit cette sorte de glane dans les vignes vendangées qu'en certaines régions viticoles on pratique encore aujourd'hui sous le nom de « grismottage » et ordonne : « Vous ne recueillerez pas dans la vigne les grappes qu'ont négligées les vendangeurs, mais vous les laisserez prendre par les pauvres. » Et Tobie recommande à son fils de placer, sur la tombe du Juste, le vin, afin que les déshérités puissent y venir savourer la divine liqueur.

Si bien que, commentant la Bible à ce point de vue

particulier, l'abbé André Chagny a pu écrire que le plus bel éloge du vin se trouve dans le livre sacré (1).

§

Les autres religions témoignent pareille vénération à l'égard du vin. Avec la vigne et les vendanges, il constitue la Trinité qui incarne Dionysius, l'une des plus importantes divinités du monde antique. Son culte n'est pas seulement pratiqué à Rome ou en Grèce, il est universel, autant au moins que celui de Déméter, la déesse-mère, qui durant des millénaires régnera de la Méditerranée à la mer du Japon. Cicéron atteste son ubiquité en distinguant plusieurs Dionysius : *multos Dionysios habemus,* écrit-il dans son *De Natura Deorum* (2).

Il y a plusieurs Dionysius. Le premier, fils de Jupiter et de Proserpine; le second qui tua Nysa, était le fils du Nil; le troisième, qui régna en Asie, était le fils de Caprius et ce fut par lui que les Sabazies furent intitulées; le quatrième, pour lequel on célébra les fêtes orphiques, était né de Jupiter et de la Lune; le cinquième, qui passa pour le créateur des Triétérides, provenait de Nysus et de Thione.

Dionysius, plus fréquemment et plus vulgairement appelé Bacchus par les Latins, passait pour avoir institué lui-même les mystères de son culte, nommés *orgies* ou *bacchanales,* cérémonies qui, aux yeux de certains historiens, voyaient se dérouler d'indicibles débauches. En réalité, les pratiques religieuses célébrées en l'honneur de Dionysius n'étaient nullement inconvenantes. Elles participaient des autres rites de la religion grecque ou romaine dont on ne peut nier la spiritualité au moins partielle. Le mot grec « orgia » signifiait « mystères » mais avec un sens particulier qui le rattachait au culte dionysiaque : il n'avait aucun sens péjoratif et les Romains, en le prononçant, voyaient en lui un synonyme de « Bac-

(1) Cette thèse a été soutenue avec beaucoup de bonheur par l'abbé André Chagny dans un quotidien lyonnais, *Le Nouvelliste de Lyon,* n° 323 du 19 novembre 1933 sous le titre *Le plus bel éloge du vin.*
(2) Ciceron : *De natura deorum,* 2, 23.

chanalia », ce qu'il était très exactement. Comment ces deux appellations « orgies » et « bacchanales » prirent-elles, dans la suite, une si fâcheuse signification? C'est ce que nous nous efforcerons d'expliquer.

A son origine, le culte de Bacchus fut d'une moralité incontestable. Il dérivait du mythe d'Osiris, transporté d'Egypte en Phénicie, puis de Phénicie en Grèce par Cadmus suivant les uns, par Mélampe suivant les autres. Les Bacchantes, c'est-à-dire les prêtresses du dieu, étaient choisies suivant un rite assez analogue à celui qui présidait au recrutement des Vestales. Peut-être même, au début, la virginité fut-elle requise. Plus tard, les matrones purent prétendre à devenir bacchantes, mais dans tous les cas des conditions sévères intervenaient. La première regardait l'âge : la future prêtresse ne devait pas avoir moins de quinze ans ni plus de trente. La seconde avait trait aux qualités extérieures. La religion antique mettait à un haut prix un beau corps, une ligne harmonieuse, un visage agréable. Nul ne pouvait servir les Dieux s'il était atteint de quelque difformité. Les qualités de l'intelligence devaient répondre à celles du physique : un esprit distingué était une marque de vocation. Du côté famille, tout devait concourir à relever le prestige de la jeune bacchante. Dans le principe, on alla chercher parmi les rangs les plus élevés de l'aristocratie les nouvelles recrues. Malheureusement, cette sélection se perdit peu à peu, sous la pression des plébéiens qui revendiquaient avec insistance l'accès à tous les sacerdoces. Nous verrons plus loin que tout le mal vint de cette « démocratisation ». Retenons pour l'instant le caractère essentiellement religieux, et même chaste, de la Bacchante primitive, et répondons à une objection que l'on ne manquera pas de formuler. On nous dira en effet que les Bacchantes se montraient presque nues aux processions et qu'elles escortaient des *mutinus*, c'est-à-dire des emblèmes en bois de figuier représentant, en dimensions colossales, les organes masculins de la génération. A cela, nous répondrons que la nudité chez les anciens ne choquait jamais la pudeur. Quant aux images phal-

liques, elles étaient tout simplement le symbole de la perpétuité de la race, de la continuation de la vie. Leur attribuer le sens obscène qu'y virent les historiens des siècles passés, c'est commettre une hérésie, un contre-sens. C'est aussi ridicule que si l'on prétendait que le christianisme est une religion de malfaiteurs parce que son symbolisme s'inspire de la croix, c'est-à-dire d'un gibet sur lequel les larrons expiaient leurs crimes. Pour nous ,la nudité se confond bien souvent avec l'érotisme. Pour les anciens, cette confusion paraissait inadmissible.

Mais, si vertueuses que fussent les Bacchanales, elles n'étaient, pas plus que les autres cultes, à l'abri d'un scandale. Il se produisit, il fut formidable et jeta sur les mystères dionysiaques un discrédit qui dure encore.

Nous avons dit que, pour flatter la plèbe, un certain relâchement s'était manifesté dans le recrutement des Bacchantes. La communauté cessa d'être un groupement d'élite et des abus se manifestèrent. L'an 566 de la fondation de Rome, une Campanienne d'une rare beauté, d'une vive intelligence, mais d'une moralité douteuse, Pauculla Annia, prétendit avoir de fréquents entretiens avec Dionysius lui-même. Le Dieu, disait-elle, exigeait des réformes et lui confiait la mission de les exécuter. C'est ainsi que Pauculla Annia introduisit ses deux fils, Minius et Hérénius, parmi les prêtresses. Puis, le précédent créé, d'autres hommes eurent accès au sanctuaire. Autrefois, les initiations se faisaient de jour et seulement trois fois par an : Pauculla Annia décida que les cérémonies s'effectueraient de nuit et cinq fois par mois. L'esprit du culte était radicalement changé. Des rites rappelant ceux pratiqués en Asie se déroulaient, au cours desquels les bacchantes couraient au Tibre avec des torches de résine et de chaux vive qu'elles plongeaient dans les eaux du fleuve, d'où elles les retiraient ensuite tout allumées. Les initiations se multipliaient : on ne recevait bientôt plus d'adeptes ayant passé l'âge de vingt ans et il fallait s'engager, par serment, à ne rien dévoiler des Mystères auxquels l'on participerait. On ima-

gine ce que fut cette Fête de la Chair et du Vin, cette déification de l'Impudicité, cette apothéose du Rut humain : on conçoit la fascination que le nouveau culte exerça et l'on ne s'étonnera pas d'apprendre que la secte forma bientôt un véritable peuple : *jam prope populum*, dit Tite-Live.

Mais les Consuls veillaient. Une jeune courtisane, l'adolescente Hispala Fecenia, dénonca le secret de ces pratiques à son amant, un jeune homme que sa propre mère voulait initier aux mystères de Bacchus, — car l'inceste n'était point banni du temple souillé de Dionysius. Le jeune homme avertit le consul Posthumius, qui ordonna une enquête discrète. Celle-ci révéla l'importance du mal : les Bacchantes ne rêvaient rien de moins que d'anéantir les autres cultes, et de transformer Rome, puis l'univers, en un gigantesque lupanar. Posthumius réagit avec vigueur. Plus de sept mille personnes furent poursuivies. Beaucoup d'entre elles furent exécutées; les autres, emprisonnées, bannies, virent leurs bien confisqués.

La vieille Vertu romaine lavait dans le sang l'affront que lui avaient infligé les indignes prêtresses. Leur nom, celui de leurs cérémonies, celui de leurs cultes même, étaient à jamais déshonorés.

Mais au-dessus de la scandaleuse affaire des Bacchanales, la religion mystique du Vin demeurait. Et le peuple romain célébrait, avec piété et enthousiasme, les *Vinalia* ou fête du Vin, le Commencement et la Fin des Vendanges, ainsi que les jours consacrés à Dionysius-Bacchus.

§

Quittons les religions anciennes, mélanges de sagesse et de folie, étranges cocktails de vertus et de vices, et, pour suivre le rôle ésotérique du vin, pénétrons dans les arcanes fétides et obscures de la Magie et de la Sorcellerie.

Mais avant, observons que le Christianisme idéalisa le vin, puisqu'il en fit l'un des deux éléments eucharis-

tiques. Au lendemain de la Cène, le vin apparaît revêtu d'une magnificence, d'une sublimité dont l'antiquité n'était point parvenue à le parer. Le Raisin et la Vigne sont désormais les motifs d'ornementation, les attributs les plus fréquents des temples nouveaux et leurs images étincellent parmi les broderies d'or des vêtements sacerdotaux. Ainsi codifié, harmonisé, le culte du Vin et de la Vigne disparaît, noyé dans le Précieux Sang du Saint-Sacrifice. La carrière religieuse fournie par le vin nous échappe donc puisque, pour l'étudier, il faudrait abandonner l'histoire pour la théologie.

Cependant Dionysius n'est pas mort tout entier : son souvenir plane sur les vendanges, et c'est pourquoi celles-ci s'accompagnent de jeux, de ris et de danses. De toutes les récoltes, elles semblent les seules à s'accomplir vraiment dans la joie, même si la pluie noie la campagne, même si le gain s'annonce médiocre. C'est que le reflet de la grande sarabande bachique brille encore, aimable fantôme du Paganisme que l'on devine errant, par les soirs vermeils de septembre, quand les premières brumes d'automne auréolent de pourpre le soleil couchant.

§

Le vin apparaît dans l'une des premières scènes de magie qui nous soit contée. *L'Odyssée* nous rapporte en effet que Circée versa aux compagnons d'Ulysse du vin de Pramios dans lequel elle avait introduit le charme redoutable qui transformait en pourceaux les plus valeureux hommes.

L'évocation des Morts, que ce soit chez les Hébreux, les Orientaux, les Grecs ou les Romains, utilise généralement le vin comme appât : les mânes sont friands, semble-t-il, des bons crus et le plus sûr moyen de les attirer parmi nous est de leur servir une excellente amphore.

La sorcellerie usa du vin pour ses philtres... et plus encore pour faciliter les morts à échéance fixe qu'elle décidait. Au XIV^e^ et au XVI^e^ siècle, le vin, nous devrions dire

les vins rendaient singulièrement facile l'art des poisons. En effet, aucun repas somptueux ne se terminait sans un service spécial qu'on nommait le *boute-hors* qui se composait de vins épicés de toute nature, parfumés à l'absinthe, à l'anis, à l'hysope, à la framboise, à l'ambre, aux cerises, à la sauge, à la cannelle, etc... On voit par cette énumération, bien incomplète, combien il était facile de masquer une odeur pharmaceutique quelconque dans des breuvages ainsi aromatisés.

Le satanisme médiéval — comme celui que remirent à la mode J. K. Huysmans, Stanislas de Guaïta ou Jules Bois — fut dépouillé d'imagination. Le culte rendu au Très-Bas n'est pas autre chose que le contraire, l' « à-rebours », de celui dont on honore le Très-Haut. Au lieu des cierges blancs de cire vierge, des bougies noires de poix brûlant par la base; au lieu de l'eau lustrale, pure de toute souillure, une urine fétide; l'officiant se signe de la main gauche, tourne le dos à l'autel, lit l'Evangile en commençant par la fin... Ne cherchez donc point dans les burettes ou le calice de la Messe noire le pur jus de la vigne, vous n'y trouveriez qu'une « liqueur noire, dégoûtante et écœurante », nous dit Bodin (3). Pareils étaient les vins servis au banquet qui précédait ou suivait le Sabbat : « le vin semble de l'encre, dit Boguet (4), ou du sang guâsté et n'est versé qu'en vaisseaux fort ignobles ».

Eliphas Lévi, qui écrivit au siècle dernier maints traités de magie populaire, conseille à celui qui veut évoquer le Diable de jeûner durant trois semaines en ayant soin de s'enivrer tous les cinq jours avec du vin dans lequel l'on a fait infuser cinq têtes de pavots noirs et cinq onces de chénevis trituré, qu'on aura tenu quelque temps dans un linge filé par une prostituée...

Un des plus curieux usages magiques du vin était, sans contredit, le pouvoir qu'on lui prêtait de « dénouer l'aiguillette ». On sait ce qu'il faut entendre par là : le nouement de l'aiguillette était l'état d'impuissance dans

(3) Bodin : *De la Démonomanie des Sorciers.*
(4) Boguet : *Discours exécrables des Sorciers* (Rouen 1606).

lequel on réduisait les jeunes époux au moyen de maléfices. Pour se mettre à l'abri d'un pareil danger qui, aux dires de Bodin, « est la plus fréquente de toutes les ordures de la magie », il suffisait de percer une barrique de vin blanc dont on n'avait encore rien tiré, et de faire passer le premier vin qui en sortait à travers la bague donnée à l'épouse le jour du mariage (5).

Notons encore une curieuse coutume pratiquée au pays d'Anjou et qui donnait au vin un singulier pouvoir... celui de consacrer les mariages. Quand un garçon aimait une fille et qu'il en était aimé, il suffisait d'aller boire avec elle, de se promettre réciproquement le mariage au milieu de ces libations, pour pouvoir ensuite se comporter, aux yeux de Dieu et des hommes, comme de véritables époux. Le synode d'Angers, en 1277, réprimanda avec véhémence d'aussi coupables libertés, mais il ne semble pas qu'il eût été entièrement obéi. C'était sans doute une forme de ces « mariages à l'essai », assez fréquents au moyen âge, dont le « maraîchinage » semble avoir été le dernier vestige (6).

Les superstitions se donnèrent libre cours à propos du vin. Jadis, en Périgord, on bénissait du vin après chaque baptême et l'on en faisait boire au nouveau-né. Un *Rituel*, édité en 1536, explique le symbolisme de cette cérémonie.

Durant plusieurs siècles, on croyait communément que boire le reste du vin ayant servi à la messe guérissait de la fièvre. Les confesseurs du moyen âge avaient l'habitude de se faire remettre du vin par leurs pénitents. Les évêques eurent beaucoup de peine à triompher de ces abus.

Le vin apparaît fréquemment — et d'ailleurs légitimement — dans les fondations pieuses. Un chanoine d'Evreux fonda un obit pour le repos de son âme; il

(5) Rappelé par les *Curiosités théologiques*, ouvrage anonyme publié en 1861 chez A. Delahays, Paris.

(6) Le Maraîchinage, coutume du pays de Mont, en Vendée, se pratiquait encore en 1914. C'était l'union charnelle et généralement la cohabitation de deux jeunes gens qui s'étaient promis mariage après avoir ébauché leur liaison suivant certains rites.

précisa d'étendre sur le pavé de l'église, au milieu du chœur, un drap mortuaire et de mettre à chacun des quatre coins, une bouteille de bon vin devant revenir, à l'issue de la cérémonie, aux chantres de l'église.

Dans les pays viticoles, surtout en Bourgogne, Mâconnais et Beaujolais, les grands personnages, les nobles et même les roturiers stipulent par testament que tout prêtre qui, à une date désignée, célébrera une messe « pour le remède de leur âme » aura droit à une certaine quantité de vin. Nombreuses aussi sont les donations de vignoble à des monastères, à des chapitres, à des ordres religieux. L'idée qui préside à ces libéralités est toujours la même et s'énonce par le syllogisme suivant : le vin provoque la gaîté, or la prière d'une personne gaie est plus agréable au Seigneur que toutes les autres; donc, procurer du vin à ceux qui prieront pour votre repos éternel, c'est se garantir l'efficacité des oraisons.

§

Le rôle ésotérique du vin, tour à tour élément religieux, spagirique ou sacramentel est immense. Il n'est pas possible d'étudier un livre sacré, un rituel magique ou un ouvrage pieux sans découvrir une infinité de traits relatifs à la mission spirituelle du vin. Un terrible écueil la menaçait cependant, depuis l'apparition du christianisme surtout : le risque de l'ivresse. Mais l'Eglise eut la sagesse de ne pas confondre l'usage avec l'abus.

Et ainsi, le vin poursuit la mission qui lui est impartie depuis l'origine des cultes. Truchement entre l'homme et la divinité, il participe à la fois au caractère humain et divin de l'Univers; les religions, les civilisations passent, mais lui demeure avec son rôle sacré. Dispensateur de joie, de santé, de bon sens, il mérite d'être salué par toutes les générations comme l'un des plus précieux bienfait du Fatum ou de la Providence.

PAUL MELOT.

# GABRIELE D'ANNUNZIO

## ET LE « MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN »

### SOUVENIRS[1]

—

Les notes que l'on va lire ont été prises au jour le jour et sont comme le compte-rendu de mes entretiens avec Gabriele d'Annunzio au moment où il s'occupait à Paris de la mise en scène de son *Martyre de Saint Sébastien*. On n'y trouvera que des paroles authentiques, échappées à la noble voix qui vient de se taire pour jamais, et il convient de ne point les laisser perdre.

Mercredi 21 décembre 1910.

*Entrevue avec d'Annunzio.*

En rentrant je trouve sur ma table une grande lettre bleue d'une large écriture dominatrice : elle contient un mot aimable et une convocation à un rendez-vous à l'hôtel d'Iéna à trois heures. La lettre est signée Gabriele d'Annunzio. Profonde émotion! Je lui avais envoyé une insignifiante brochure sur l'*Evolution de la Mise en scène*, qui pouvait l'intéresser pour son futur *Martyre de Saint Sébastien*. J'attendais au plus une carte de remerciement, mais non la rare faveur d'une entrevue.

Je frappe à la porte. Un homme apparaît : jeune, très jeune, d'Annunzio est né en 1864. Il a donc quarante-six ans. La première impression est l'étonnement de voir si jeune cet homme qui a tant produit, mais dont le corps comme l'esprit semble avoir le don de se renouveler tou-

jours. La seconde impression est un autre étonnement relatif à son être physique. On imaginerait peut-être un type italien, une longue chevelure noire tombant sur les épaules, une barbe noire, des yeux profonds et veloutés. Il n'y a rien de tout cela. D'Annunzio est de taille moyenne, plutôt petit. Son crâne est complètement chauve. Peut-être y a-t-il une couronne, mais comme les cheveux en sont roux, ils se confondent avec la chair d'une carnation assez rose, comme est celle des roux en général. Petite moustache, petite barbiche rousse aussi. Les yeux sont verts, assez inexpressifs à l'état de repos, prodigieusement brillants sous le front haut quand l'« *imaginatore* » s'anime et parle.

Les premières phrases de politesse épuisées, le poète parle de ses projets de théâtre nouveau, non plus sur le Janicule, mais à Paris, « la seule ville où l'on puisse faire quelque chose », un théâtre où le public serait, comme dans la tragédie antique, mêlé davantage à l'action, où il sentirait l'atmosphère, les parfums et la lumière changer autour de lui, sur sa tête, et où il se trouverait en quelque sorte transposé dans d'autres sphères. Le grand écrivain s'enthousiasme à cette idée qui lui est chère et revient à son mystère, qu'il compose avec soin. Il a rassemblé ou plutôt Braun lui a rassemblé deux cents photographies de saint Sébastien, il connaît presque toutes les interprétations qu'on a faites de la légende. Il entend créer une œuvre, sinon strictement chrétienne, du moins qui en rien ne contredise la légende chrétienne. Il veut rester plus près de celle-ci que de l'histoire : « J'ai des amis à Rome, me dit-il, qui m'ont affirmé que saint Sébastien n'était pas mort des blessures que lui causèrent les flèches (c'est absolument exact) et qu'il mourut à quarante ans. Eh bien, non, un saint Sébastien gros et gras, un saint Sébastien qui ne serait plus l'éphèbe émacié que nous rêvons, je n'en veux pas. »

« J'ai trouvé, poursuivit-il, le type idéal du saint Sébastien dans la danseuse russe Ida Rubinstein (1).

(1) Qui avait eu un grand succès à Paris dans les ballets russes en 1909 au Châtelet, en 1910 à l'Opéra.

« Absolument plate de poitrine, élancée et grêle, elle réalise la perfection absolue. A-t-on représenté des personnages nus dans les mystères? »

Je lui réponds affirmativement, mais en lui faisant observer que, loin que des femmes eussent tenu des rôles d'homme, c'était le contraire qui s'était produit.

D'Annunzio le sait, il prépare la revanche de la femme; sculpteur, il a trouvé son modèle, cela seul lui importe.

On parle de la mise en scène : « A un moment, saint Sébastien marche sur des charbons ardents et autour de lui des lis le regardent, s'ouvrent et « deviennent des séraphins aux épées flamboyantes et aux ailes ocellées d'yeux. »

Je lui demande : « Maître, n'aurez-vous pas un Paradis qui dominera la scène comme dans les anciens mystères? »

Il sollicite des détails, s'intéresse. Je lui montre que sur ce décor-là se concentrait tout l'effort des metteurs en scène et j'ajoute : « Il faut que vous aussi, puisque vous ressuscitez le mystère, vous le fassiez dominer par un paradis. » Il me répond que vers la fin le saint étant mort, il devait paraître en même temps dans le ciel, ce qui lui semblait d'une réalisation difficile.

« En effet, lui dis-je, il vous faudra une poupée, et vous ne devez pas aimer beaucoup cela, les poupées ». — « Non, mais décrivez-moi donc le paradis. » Et je le lui décris tel qu'il était jadis : Dieu le père au milieu et autour, les bienheureux en robes blanches, en costumes de rois, d'empereurs, couronnes et sceptres et, autour, les neuf ordres d'anges : les Archanges, les Séraphins, les Trônes, les Dominations, etc. Mais tout de suite je soulève l'objection : « Vous n'oserez pas mettre Dieu, un grand vieillard à barbe blanche, sur la scène. »

Vivement il me répond qu'il avait déjà assez de polémiques et qu'il ne veut en aucune façon faire œuvre impie ou choquer quelqu'un. Mais son regard s'illumine, il a une véritable idée de poète. « Au milieu, à la place du siège de Dieu, une lumière, un foyer de lumière aveuglante, éblouissante et ce sera Dieu... » Les regards de

Madame G..., qui est présente, la femme du sculpteur, s'éclairent, au tableau que trace l'« *animatore* ». On sent le poète du *Fuoco*, on a la rare surprise, la sensation directe d'être en présence de l'homme du livre, qui sans prétention, sans pose, parle son œuvre, la modelant en quelque sorte sous ses doigts. On est dans l'atelier du maître. On assiste au glorieux enfantement.

« Le contraste sera superbe, tout sera sombre n'est-ce pas? Mais (ici c'est l'homme de théâtre qui parle), les spectateurs verront-ils, ne sera-ce pas trop haut? »

L'entretien se termine par des demandes précises de recherches à faire sur les anciens mystères et tragédies de saint Sébastien, qu'il veut lire à la Nationale et dont il a fait dresser une liste complète. Elève de Gaston Paris et de Monaci, il s'en souvient à cette occasion, pour aller aux sources, mais il n'y prend que ce qui parle à son imagination. Ce n'est pas pour la nourrir, mais pour l'aiguillonner, qu'il consulte les textes.

Il avait lu, dans la liste des personnages du *Mystère de Saint Martin* : « la fille malade des fièvres ». Ce nom a parlé à son imagination. « J'en ai fait un personnage de mon drame ». On sent que c'est le son des mots qui l'a séduit et qu'il a senti dans ce nom de miraculée, où le *fatiste* Andrieu de la Vigne n'a pas vu malice, un étrange symbole.

De même il me demande si je sais quelque chose des danses sacrées des Chrétiens. Je lui réponds qu'au contraire ceux-ci n'ont cesé de poursuivre et condamner les *saltationes et ballationes*, divertissements profanes et païens qui envahissaient jusqu'aux églises.

Qu'importe? il gardera la scène audacieuse qu'il a inventée, influence, je suppose, des ballets russes où il a découvert Ida Rubinstein, qu'il déclare aussi grande tragédienne que grande danseuse, la danse de la mort du Christ, où les servantes de Byblos, la considérant de loin, croiront voir renaître le culte d'Adonis.

Toujours cette résurrection de l'antiquité, dont la hantise poursuit le poète païen jusque dans son drame chrétien.

Gabriele d'Annunzio parle très bien le français, de temps en temps il met au féminin un adjectif qui devrait être masculin, articule les nasales à la façon du Midi, mais n'a jamais la moindre hésitation dans l'expression de sa pensée. Il va reprendre aux mystères leur vers de huit syllabes, auquel il trouve un rythme, des *ictus*, un relief extraordinaire. Il y intercalera aussi, toujours d'après les mêmes modèles, des rondeaux sur lesquels Debussy composera sa musique.

Il souligne, en terminant ce long entretien, la singulière coïncidence de l'envoi de cette brochure répondant si bien à ses préoccupations et ses recherches du moment. « De partout j'ai vu venir vers moi des amitiés, des appuis fraternels. »

Ici reparaît l'homme qui a confiance dans les forces profondes et bienfaisantes de la vie.

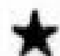


Vendredi 23 décembre 1910.

Je vais prendre Gabriele d'Annunzio à son hôtel pour le mener à la Bibliothèque Nationale. Il est fatigué, il s'est couché à trois heures, parce qu'il a vu danser dans un atelier, au son de la musique de Gluck, Isadora Duncan. Il est content parce que Gabriel Astruc a consenti à lui donner le Paradis dont nous avions parlé. Celui-ci le lui a proposé d'abord en peinture, mais naturellement le poète a refusé.

A la Bibliothèque, je lui cherche les *Acta sanctorum*, où il trouve un beau discours du saint sur les joies du paradis. Il se fait lire par moi la mort de saint Sébastien dans le mystère manuscrit du xv$^{e}$ siècle. Il voudrait savoir comment se réalise le miracle des flèches, mais le texte ne porte malheureusement aucune indication.

Gabriele d'Annunzio doit rejoindre son saint Sébastien comme il dit, c'est-à-dire Ida Rubinstein.



9 juin 1911.

Depuis le mois de décembre, je n'avais plus entendu parler de Gabriele d'Annunzio. Une carte et une lettre

étaient restées sans réponse. Il est ainsi. On dit que, quand il compose, il s'enferme, travaillant la nuit et coupant pour ainsi dire ses relations avec le monde extérieur.

En mai, je lui récris au moment des répétitions du *Martyre de saint Sébastien,* pour lui redemander mes deux volumes de Petit de Julleville, qu'il m'a, depuis, rendus, annotés de sa main. Le 20, je reçois un télégramme ainsi conçu : « Merci de votre lettre fraternelle. Je vous prie de venir au Châtelet demain samedi de trois à cinq, ou bien le soir de neuf à minuit; au revoir. ANNUNZIO. »

Je le revois, en effet, comme un général entouré de ses troupes, derrière les décors, réglant les moindres gestes de ses archers, soucieux de batailler pour son œuvre, tout en tâchant, conciliant, de ne froisser personne. Le monocle à l'œil, avec l'aide du régisseur, il règle impitoyable les coupures. Comme on lui demande si cela ne lui fait pas un peu de peine, il répond, ses épreuves en main : « Non, c'est maintenant comme une chose extérieure à moi. » Cela explique peut-être cette anecdote qu'il m'a racontée aujourd'hui. Le soir d'une répétition générale, s'étant réfugié, exténué de fatigue dans un café, il y dormit jusqu'à 3 heures du matin. Il se rendit au théâtre, trouva naturellement porte close et alla se coucher tranquillement sans se soucier du sort de sa pièce.

Les critiques hostiles, haineuses, stupides, le font rire. « Je me mets à leur place, me disait-il ce matin, et je m'amuse. » Son secrétaire Antongini (2) me confirme en effet qu'il choisit les comptes rendus les plus rosses pour les lui montrer afin qu'il s'en égaye, et dans la chambre voisine je l'entendais rire comme un enfant des plaisanteries de son collaborateur.

A la répétition du samedi 20 mai 1911, la vraie répétition avec costumes et décor, il s'inquiétait encore beaucoup; il me demande ce que je pense de telle scène, de tel geste, de tel décor. Il faut que les archers, au moment où le saint est enseveli sous les fleurs à la fin du III[e] acte, l'entourent, un genou en terre, et, levant leurs arcs, fassent mine de tirer vers le ciel pour rappeler la flèche mira-

(2) Qui vient de publier un *D'Annunzio inconnu,* Paris, 1938.

culeuse que lança saint Sébastien au Ier acte et qui ne retomba point. Ce détail le préoccupe beaucoup parce qu'il est symbolique.

Pauvre poète, les imbéciles ne le comprendront tout de même pas, ni ce symbole-là, ni les autres, surtout pas cette prodigieuse « Fille Malade des Fièvres ».

Je lui apporte mon article (3) et je lui lis. Il veut bien l'approuver. J'ai la joie de sentir que je n'ai pas trahi sa pensée. Il me fait insister sur deux points : sa danse de la Passion représente le plus ancien drame liturgique, celui des Trois Maries au Sépulcre, dont il a lu la description dans mon propre livre. Je n'en savais rien. Ensuite il insiste sur cet arrière-plan de la Passion qui domine et hante tout le drame.

Or, donc le vendredi 9 juin, je me rendis à Versailles. Je cause quelques instants dans le couloir avec Antongini. Il me dit que le poète ne peut pas se reposer : il en deviendrait malade, son cerveau est toujours en ébullition.

Il m'introduit. Le poète est en pyjama sous une large robe de chambre en grosse toile bleu clair, qui tient du kimono et de la toge romaine. Il a été un peu souffrant et il est pâle, mais c'est une organisation de fer : « J'ai tant besoin de repos! me dit-il. Il me faudrait dix jours, mais j'ai tellement d'engagements! » Il me reparle des critiques de *Saint Sébastien*. Il me demande comment j'ai trouvé l'interprétation d'Ida Rubinstein : « Admirable, lui ai-je répondu, elle vit son rôle; mais on vous a critiqué beaucoup de votre choix pour des raisons de convenance, quoique confier le rôle de saint Sébastien à une femme ne soit pas plus impie que de confier celui de la vierge à un « fils barbier », à un garçon coiffeur, comme on le fit à Metz en 1468. » « Et puis, interrompt d'Annunzio, où aurais-je pu trouver un acteur dont le corps soit aussi immatériel? »

Comme moi, il a horreur de Dudlay, qui hurle le rôle de la Mère au Ier acte. « Quand je l'ai entendue crier ces mots... en entrant dans une loge à la répétition, je me suis

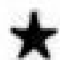
(3) Celui qui devait paraître dans le *Mercure de France* le 16 juin 1911.

enfui. » Il n'aime pas beaucoup Desjardins, à qui son rôle a l'air d'être indifférent. « Cependant j'ai voulu faire de mon empereur une synthèse des 12 Césars, une sorte de portrait synthétique (d'Annunzio a lu Suétone), de même Sébastien est moins lui-même que le type du chrétien mystique de cette époque. »

On s'entretient du style à propos d'une critique de F. de Nion dans *l'Echo de Paris,* lequel lui a reproché des fautes de syntaxe. C'est la seule chose que d'Annunzio ne lui pardonne pas. Le reste : « le tir de foire aux pigeons », « le troubadour qui a lu Ibsen », ça lui est égal, mais il ne faut pas toucher au style. « Comment! il me reproche d'avoir confondu *enseigne* et *insigne,* d'avoir des à-peu-près! C'est une indignité. »

« Dans ma première rédaction, il m'avait échappé une dizaine d'italianismes. Plusieurs étaient voulus, parce qu'ils me semblaient pittoresques. Je les ai impitoyablement retranchés. »

On parle du vers : « En italien dit d'Annunzio, j'ai trouvé une foule de rimes nouvelles. On va faire un dictionnaire de mes rimes. Tenez, voici les épreuves aussi d'un dictionnaire d'Annunzio. » En français il ne paraît pas aimer la rime. Il semble lui attribuer moins de ressources; par contre il trouve de magnifiques assonances. Je lui réponds : « Votre vers n'a pas une harmonie en lui-même, c'est le groupe, souvent même la tirade, qui est l'unité de rythme. » Et d'Annunzio approuve.



Là s'arrêtèrent mes relations avec Gabriele d'Annunzio, qui ne reprirent qu'incidemment et, pour un instant, pendant la Grande Guerre, où, en réponse à une dépêche relative à sa grave blessure, il me télégraphia de Venise le 16 janvier 1917 : « Merci, mon très cher camarade, j'espère que nous nous reverrons, saint Sébastien nous protège! — Capitaine d'ANNUNZIO. »

Je ne l'ai plus jamais revu.

GUSTAVE COHEN
Professeur en Sorbonne.

# L'HOMME D'EN DESSOUS

—

Quarante-huit ans sonnés hier, un peu boulot, un peu pot à tabac, mais bon pied bon œil, le teint frais, la jambe alerte, endurci dans les commodités du célibat et plaisant encore aux dames qui viennent d'abandonner leur première jeunesse, assez fourni d'argent pour le surplus, le portefeuille garni de titres aussi sûrs que le comporte notre malheureuse époque, digérant bien, de conversation joviale, Ange Fulquois sortit du magasin de marbrerie funéraire où brillait son nom comme raison sociale, où l'on n'ajouterait que demain, en lettres d'or, *Carabanchel, successeur*. De l'autre côté du boulevard Edgar-Quinet s'étendait le cimetière du Montparnasse, trapèze de la mort que bornent la rue de la Gaîté, riche de comptoirs et de plaisirs, le boulevard Raspail qui évoque les élixirs, les simples, la longue vie, les dépuratifs végétaux, le suffrage universel. A l'approche du crépuscule, à la fin de cette après-midi d'avant printemps, argentée et tiède, les oiseaux y essayaient leur chanson, les ifs et les cyprès s'y gorgeaient d'une lumière qu'ils ne rendaient pas, qu'ils thésaurisaient pour eux-mêmes. Ange Fulquois avait vendu son affaire, mis au courant son acheteur, le maigre, chauve et cérémonieux Carabanchel; il jeta un salut amical à ces tombes dont beaucoup logeaient ses clients, à ces mausolées augustes, ces croix de pierre plus humbles, ces entourages de fer, ces fleurs d'émail inoxydables qui lui assuraient des rentes; il sourit, par delà le mur que dépassaient quelques dômes et quelques pointes de feuillages d'un vert noir, à ces dalles lourdes, ces granits si consciencieuse-

ment taillés et polis, spécialité de sa maison, qui scellent les cadavres à la terre et maintiennent les fantômes, les empêchent de s'évader à l'occasion et d'importuner les familles éplorées, de troubler leurs regrets éternels. De la marchandise de qualité, travail garanti, un fonds et un achalandage de premier ordre. Voilà comment on se retire du négoce avant la cinquantaine, et capable de prolonger de beaux restes.

Ange Fulquois marchait à petites foulées, allégé du bureau, du souci des comptes, des inventaires, des échéances. Son sang circulait, vif et paisible; sa mémoire lui rappelait agréablement mille traverses, mille ennuis de cette ancienne et fructueuse servitude dont il avait enfin brisé la chaîne. Il échangea quelques paroles inutiles et bénignes avec Margineau, son concurrent, un homme chargé de famille dont la progéniture exigerait encore longtemps des sépulcres pour sa becquée, et qui humait pour le moment le jeune soleil sur le pas de sa porte.

— Une journée de mai, Fulquois, bien qu'on ne soit qu'au début d'avril. Ah! vous avez de la chance! Et qu'est-ce que vous allez faire maintenant?

— Ma foi, Margineau, j'y penserai la semaine prochaine.

— La pêche, mon cher, la pêche. Nous avons besoin de grand air, nous autres. La chasse aussi. Ça détourne de s'empâter. Si on ne tue pas beaucoup de gibier, on tue toujours l'acide urique, on élimine. La pêche et la chasse, comme nos ancêtres les Gaulois. Et un poker de temps en temps, à l'apéritif. Vous en avez de la chance. Moi, la famille me dévore.

Une cliente à voile de crêpe pénétra dans la boutique; le marbrier s'effaça, reprit sa figure de commande, compatissante et déférente, funéraire et discrète. Fulquois songea qu'il ne jouerait jamais plus cette comédie, à la longue insensible et machinale, qu'il ne s'attristerait, et véritablement désormais, que pour le décès de ses proches, de ses amis; il n'en avait guère, tous bâtis à chaux et à sable, de la graine de centenaires. Il respira et,

tout de suite, se rembrunit. Pour la première fois, depuis bientôt un quart de siècle, la mort lui apparaissait comme une réalité inévitable. Ces mots de sépulture, de perte cruelle, ces deux dates qu'on grave et qui enferment une existence, les habits de deuil, les *Priez pour lui,* les cinéraires de métal retrouvaient soudain leur sens perdu, leur gravité, leur puissance usée dans l'usage quotidien, dans la routine du métier. C'était à la fois terrible et consolant de se sentir redevenir homme, pleinement homme, voué au trépas. Et comment occuperait-il cet avenir de loisir vide? On rapporte souvent que des personnages éminents, après leur retraite, tombent de congestion foudroyante ou, minés d'une lente mélancolie, se désagrègent. Des médecins, n'ayant plus de malades à guérir, n'offrent que peu de défense à la maladie. Des avocats errent de leur cabinet inanimé au Palais de Justice et à la Santé; un camion les écrase. Des généraux à l'oreille fendue conduisent des divisions imaginaires à l'attaque du Parc Montsouris que garnissent des enfants armés de ballons, montés sur célérettes, et s'écroulent à la grille, frappés d'apoplexie. Mais, ces gens-là, ils ont trop tardé, ils ont épuisé leur destin jusqu'à la corde. Tandis que lui, à quarante-huit ans! C'est un bel âge encore. Tout de même, il ne s'agirait pas d'augmenter si prématurément le chiffre d'affaires de Carabanchel. Ces discussions, ces marchandages auxquels il a si souvent donné une réplique ferme et amène, ils lui semblent, aujourd'hui qu'il a changé de camp, revêtir on ne sait quel caractère désobligeant, odieux. La scie sur la pierre, le polissage du granit, où ses ateliers excellent, lui crispent les oreilles.

A la croisée du boulevard Edgar-Quinet, des rues d'Odessa et de la Gaîté, il hésita. Les chanteurs de plein vent s'installaient, ne serinaient pas encore leurs romances. Une locomotive de la Gare Montparnasse sifflait en sourdine au loin, sur le pont de fer, dans la direction du couchant. Les enseignes électriques luttaient contre le crépuscule; leurs rouges n'étaient encore que rosâtres, leurs verts à peine bleus; leurs violets, leurs

mauves ne possédaient pas de couleur exprimable et se confondaient avec les sursauts du jour. L'angoisse des oisifs s'emparait déjà d'Ange Fulquois et il se donnait des occupations de balancement, de tergiversation, d'imagination de la conséquence des actes. Une planète s'apprêtait vainement à luire; nul ne la regardait, sauf une vendeuse de journaux qui s'arrêta de crier, sauf notre musard qui lui achetait machinalement *Paris-Soir* et qui suivit le rayon visuel de la femme, rencontra l'astre et oublia d'empocher sa monnaie. Une foule, noire, hâtée, trottait vers la périphérie. Une auto alluma ses phares jaunes sous le viaduc où roulait une machine haut-le-pied, à panache de suie. Ange interrogeait l'avenir; le dernier tiers de sa vie lui apparaissait comme une énigme redoutable. Le premier, il l'avait employé à se former, le second à s'enrichir. A quoi destinerait-il le troisième? Voyager? Trop tard. Et puis, il chérissait son quartier; il y était né, son père aussi, et son aïeul. Sa mère seule faisait tache exotique dans la famille, venant du Grand Montrouge, de hors-les-murs. Il appartenait à cette race forte, cossue, économe et sans rêves qui a pour centre principal la rue Mouton-Duvernet, les environs du Lion de Belfort, qui dort sur les catacombes et les fontis des anciennes carrières, qui va à l'Opéra une fois par an, rituellement, quand on joue *Faust,* et qui passe sa lune de miel à Venise. Les gondoles et Marguerite au rouet composent son répertoire d'images lyriques. Le père d'Ange vendait, non loin de Saint-Pierre de Montrouge, des *fleurs et couronnes.* Il avait noblement employé les flammes de sa vieillesse à pourfendre les sacrilèges qui osent écrire sur les faire-part de leur décès : *Ni fleurs ni couronnes.* Abomination! Aussi son corbillard témoignait-il de la gratitude de ses confrères et vacillait-il sous les gerbes et les fausses perles. L'aïeul, lui, avait vu des fermes avenue du Maine, des roseraies rue Ernest-Cresson et même un champ de blé non loin du Théâtre Montparnasse, un vrai champ de blé qu'on moissonnait, avec des bluets, des nielles et des coquelicots. Il se souvenait de l'époque où la barrière de l'octroi se trouvait

encore là, au débouché de la rue d'Odessa, où les lurons allaient, pour épargner un sou sur le vin, boire dans les bouchons de la rue de la Gaîté, ainsi nommée à cause d'eux et de leurs chansons bachiques. Elle gardait quelque chose de ce passé de godaille avec ses cinémas, ses dancings, ses bastringues, ses éventaire de charcuterie, d'huîtres et d'escargots, ses zincs miroitants, ses phonographes et ses appareils de T. S. F. Pourquoi voyager? L'arrondissement ne jouissait-il pas des savanes et des futaies du Parc Montsouris, de cavernes souterraines qui valent les grottes de Fingal, de Padirac? Et si l'on voulait entendre des langues étrangères, ne suffisait-il pas de s'asseoir à la terrasse de la Coupole, du Dôme, de tendre l'oreille aux conversations des peintres de l'Europe centrale, de la Norvège, de l'Amérique, du Soudan? De pousser jusqu'aux anciennes fortifications, jusqu'à la Cité Universitaire où les architectures de toutes les nations et de tous les siècles se rassemblent dans un agglomération qui constitue un raccourci de l'univers et du temps? Non, pas de tribulations inutiles. Mais alors? Que les jours sans funérailles ont de langueur et de vide! Comment les égayer?

Une idée! Le journal publie un feuilleton traduit de l'anglais : *Le Vampire aux mains gantées.* Pourquoi pas la littérature? Ange en a eu des velléités, jadis, sous l'influence du proche Quartier Latin, de la Closerie des Lilas où se réunissaient des garçons bavards et avides de renommée, de feu le Bal Bullier et, surtout, de Nicolas Cramoire, rejeton d'un épicier de la rue Mouton-Duvernet, et qui a réussi dans le roman cosmopolite et mondain. Nicolas, alors, se contentait de lui emprunter un louis de temps en temps et de le lui devoir pour l'éternité. Non, la littérature, trop tard aussi. Du reste, le goût d'Ange pour la bohème n'a guère duré. Il a cédé aux remontrances de son père et a cessé les fréquentations dangereuses. « Mon petit, disait ce sage Montrougien, ne prends pas ce métier. Jamais personne ne l'a exercé dans la famille. C'est bon pour les gens du Boulevard Saint-Michel et de Saint-Germain-des-Prés. Peut-

être, un jour, avec les facilités de transport, monteront-ils jusqu'ici. Pour le moment, cette industrie ne nous convient pas. Et d'abord considère que peu de personnes lisent, que tout le monde mange et meurt. Voilà pourquoi la boustifaille et le cercueil rapportent des bénéfices plus assurés que le livre. Réfléchis. Un garçon intelligent ne peut pas faire fausse route. » Ange, en effet, avait bientôt choisi le bon parti. Cependant, aujourd'hui qu'il avait gagné le pain de sa maturité, il avait bien le droit de se donner du bon temps. Oh! bien sûr, pas le trapèze, la poésie, la voltige; mais le travail à terre, le tapis. L'histoire par exemple de son district natal, les commérages locaux de l'érudition. Il était membre de la Société littéraire qui a son siège à la Mairie et d'où d'anciens fonctionnaires, des professeurs lisent des rapports, disputent de la tombe d'Ysoré et du diable de Vauvert exorcisé par les Chartreux de la rue d'Enfer, de Port-Royal et de l'Arbre de la Liberté de la place de Montrouge, celui qu'on a enfermé dans une grille. C'est intéressant et instructif.



Un drôle d'individu frôla Ange Fulquois. De la petite marchandise, du convoi de dernière classe, de la fosse commune. En d'autres temps il ne l'eût guère intéressé. Mais depuis qu'il s'était évadé de la déformation professionnelle, des préjugés du commerce, il regardait le monde avec des yeux neufs. Figurez-vous un paletot fuligineux et tout fripé, un melon cabossé, verdissant, pareil à un champignon qui se gâte, des pantalons tortus, des souliers éculés et boueux, une odeur de caverne humide qui laissait un sillage fade. Ces habits ne revêtaient pas un corps de chair et de squelette; ils allaient furtivement, mus par une force intérieure sans densité et sans épaisseur. Entre le col roussâtre, imbibé de crasse, et les rebords dégalonnés du chapeau, quelques cheveux d'un blanc sordide, des prunelles d'albinos, rouges et papillotantes, qui fuyaient la lumière pourtant déclinante, une figure laiteuse et presque transparente à tra-

vers laquelle on eût vu sans doute, sous un éclairage de contre-jour, la dentition pauvre. Le passant glissait plutôt qu'il ne marchait et se dirigeait avec une rapidité et une sûreté extraordinaires, comme s'il eût possédé, ses yeux ne le servant guère, des organes tactiles indiscernables. « Oh! Oh! pensa Ange, qu'est-ce que ce phénomène? On dirait une crevette aveugle. » Le désœuvrement, je ne sais quelle piqûre de la curiosité l'engageaient à le suivre. Il se remémorait les récits policiers qui débutent de cette façon illogique et surprenante. Un observateur en vacances, doué de quelque génie, flaire une piste au bout de laquelle, de fil en aiguille, d'étranges mystères se dévoilent. Et, après tout, n'avait-il pas autant de perspicacité que bien des détectives de série, d'inspecteurs à pipe et à lunettes d'écaille? Ne dénudait-il pas jusqu'à l'os, rien qu'à leur manière de franchir le seuil de sa boutique, les héritiers rapaces ou glorieux, avides de grignoter ou d'éblouir? Ne supputait-il point à leur premier geste l'importance de leur commande et leur capacité de pompe, le rendement de leur deuil?

L'homme se faufilait à travers le moutonnement des trottoirs étroits de la rue de la Gaîté à la manière d'un fantôme; il ne touchait personne; un jour d'un empan lui suffisait pour s'y couler; il se rétrécissait et se dématérialisait pour franchir le passage, le goulet libre et se regonflait à l'issue. Il n'était certes pas facile de s'attacher à lui; il zigzaguait souvent, comme s'il eût voulu brouiller ses erres, s'il eût flairé, derrière lui, un péril et un ennemi. Il sautait soudain, en oblique brisée, d'une rive à l'autre, fuyant entre les automobiles, inaccrochable et inécrasable; les chauffeurs songeaient à peine à l'injurier, l'avaient perdu avant qu'éclatât la malédiction. Ange faillit laisser sa peau à ce jeu; il transpirait et soufflait. L'Autre, qui ne tournait jamais la tête, pensait sans doute avoir semé le danger, en avait du moins écarté l'instinct et le pressentiment. Il s'arrêta devant l'étalage des *Iles Marquises*, contempla longuement, avidement les escargots de Bourgogne, les petits-

gris en hachis, verdâtres dans leurs coquilles, compacts et élastiques sous leur opercule beurré et persillé. Une cage de verre les protégeait de la gloutonnerie, des tentations des badauds. Mais les huîtres, les Portugaises, ces opulentes glaires marines au cœur des rocailles, les Fines de Claires à livrée grise, ces friandises-là, elles béaient à l'air libre. Un mouvement du bras droit d'une prestesse inouïe, d'une précision hallucinante, si rapide qu'on n'oserait jurer devant un juge qu'on l'a aperçu, qu'il échappe à la certitude et à la mémoire, un escamotage pareil au coup de langue du caméléon qui attrape la mouche et la gobe, et voilà une Portugaise, une Fine de Claires dans la poche de ce spectre de prestidigitateur. On ne le croirait pas si l'eau de l'Océan ne mouillait le paletot, ne dégoulinait sur l'asphalte. Sans cette piste, du reste, Ange Fulquois eût égaré celui dont il avait résolu de percer la fuite et le secret. Car, après avoir traversé la chaussée à la faveur d'un embarras de voitures, dédale de cris et de risques d'écrasement, il avait trouvé l'abri, l'écran d'un obèse poussif et s'était enfin renfoncé sous le porche d'entrée de Bobino, au delà du guichet de location. Par bonheur, le terrain sec le trahissait et son persécuteur avait beau jeu; la courbe de gouttelettes salées le ramenait sur son gibier. Ange feignait le calme, le détachement, louait, afin de mieux dissimuler, une place pour la représentation du soir, surveillait l'Autre en catimini. Tout à coup, sans qu'il eût discerné aucun geste de sa part, pendant qu'il l'estimait occupé à renifler, pour ainsi dire, à cause de sa myopie, un éventail de photographies de Zizine dont commençait à poindre la gloire, partie des boîtes du Montparnasse, tout à coup la gorge, le sourire, la plantureuse nudité, le cache-sexe de strass de la danseuse ne furent plus là, contre le panneau, entre le chanteur à gardénia et le fil-de-ferriste à transformations. L'Homme ne bougeait pas, craignant de donner l'éveil; un rectangle de carton dur étoffait maintenant, cuirassait, à la hauteur de la hanche, son pardessus. Pas de doute, il avait subtilisé l'image radieuse de Zizine. Et brusque-

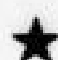
ment il s'éclipsa, se déroba dans une courbe vive, comme une étoile filante noire parmi les ombres. Ange Fulquois se précipita, heurta une dame corpulente dont la masse trembla ainsi qu'un flan, ne s'excusa pas, trébucha, s'agrippa à un habitant de Plaisance, un blond aux moustaches de Celte qui regagnait son campement de Gergovie ou d'Alésia, rattrapa son équilibre. Un klaxon lui corna aux oreilles, le pneumatique d'une roue le lança sur un capot de taxi qu'il évita de justesse. Dieu merci! la cause de ses travaux hasardeux, l'objet de sa curiosité ne s'était pas volatilisé, dissous. Non, il s'engouffrait dans l'impasse La Rochelle où le Théâtre et un Cinéma tassent leurs façades et leurs affiches. Que pouvait-il bien voler là? Quelle rapine convoitait-il?

Ange Fulquois s'épongea, content de soi-même. Sa victime ne se méfiait pas de lui. Elle s'approchait du cinéma. La cabine de projection prenait jour sur l'impasse; son vasistas entrebaîllé laissait entendre le déroulement de la pellicule, mitrailleuse lointaine et, sur ce fond monotone et crépitant, s'élevaient la musique, le dialogue, les bruits de sirènes, de moteurs d'avions, de bombardement. Le paroxysme de ce vacarme se calma sans transition. Une rame battait l'eau d'un golfe dont les vaguelettes se dépliaient soyeusement. Et au clair de lune, à n'en pas douter; car une voix de mâle susurrait une barcarolle aux rimes en *une*, une voix limpide et gutturale. « *Tu m'as quitté*, pleurait-elle au refrain, *sans me dire un mot d'adieu.....* » La brise portait la mélodie vers l'est, vers le cimetière que quelques pas et un garage séparent seulement de l'impasse consacrée à l'art. C'était bassement poignant. D'autant plus que la nuit s'épaississait, que les lumières électriques brillaient maintenant à pleins feux. que les bars voisins étincelaient à travers leurs vitrages et répandaient au dehors ce mélange de reflets, de discussions, de chaleur humaine, d'odeur d'amer et d'anis, de friture de phonographe, de déclic d'appareils à sous, qui se brasse si intimement en eux à cette heure où la vie de la cité se condense et se résout. L'homme à face de crevette

aveugle écoutait, extasié, le ténorino, le pêcheur dont les tenues avaient dompté le tumulte de la guerre. Ange Fulquois, adossé au fût d'un réverbère, l'épiait et, en même temps, l'oubliait, ensorcelé lui aussi. Comment aborder un être ainsi transfiguré, projeté hors de lui-même? Fonctionnaire assermenté, muni d'un mandat d'arrêt en bonne et due forme, il ne l'eût pas osé. La tradition n'accorde-t-elle pas aux voleurs, aux assassins, la faveur de savourer en paix leur dernière joie avant l'expiation? Heureusement que le clair de lune de la pellicule s'éteignit, que les ondulations de la mer se turent, que la ballade du marin mourut pianissimo au sein du pur déroulement de la bobine. Les ronflements des avions remplirent à nouveau le ciel de l'écran, les canons antiaériens tonnèrent, une clameur de panique retentit : « A mort l'Espionne! hurlait le peuple sans corps. Au poteau! » Alors, rendu à la réalité et à l'acte, Ange Fulquois bondit, saisit l'Homme à la tête de l'humérus. Il avait un squelette, quoique son apparence ne le révélât guère, des articulations, des os de poulet, mais réglementaires, conformes à l'anatomie. « Grâce! grace! » glapissait la vedette de la cabine. L'Homme au visage de crevette aveugle ne se débattait pas, ne proférait rien. Il leva vers son persécuteur ses yeux rougeâtres d'albinos qui clignaient désespérément. Fulquois tenait bon et se demandait ce qu'il allait faire de sa capture. Sa résolution s'effritait. Il ne pouvait pas mener sa proie au poste; le rôle de dénonciateur lui répugnait. La relâcher, c'était se couvrir de ridicule à ses propres yeux.

— En route, grogna-t-il d'une voix bourrue, en route! Et n'essayez pas de vous esbigner. Ça vous coûterait gros.

Il passa son bras sous celui de l'Autre, car il aurait eu honte de le maltraiter en public, à la vue des passants, et se mit à marcher. Seulement il ne savait pas où se diriger et sa fermeté simulée cachait une âme que désemparait son audace, une volonté plus molle et flottante que sa victime.



Ce couple d'effarés, l'un par sa victoire sans remède, l'autre par son esclavage brusqué, remonta la rue de la Gaîté. Le captif avait-il compris que son maître dépendait de lui, qu'il conduisait en vérité son geôlier indécis, prisonnier de son butin? Il le tirait doucement ,avec une constance visqueuse de limace. Ils passèrent l'avenue du Maine, sans qu'on sût lequel obéissait à l'autre. Les ruelles mal pavées, bordées de bicoques, de hangars et d'hôtels à la semaine de Plaisance les entouraient d'une pénombre avarement soulignée par les becs de gaz. Le pas robuste de l'un, gélatineux et flasque de l'autre, ne soulevaient pas d'écho. Presque personne. Des enfants qui s'attardaient à leur marelle dont la craie et les cases se distinguaient à peine; quelques passants incolores, vidés de fatigue, qui n'aspiraient qu'à la soupe et au sommeil. Ils cheminèrent longtemps, muets, appuyèrent sur leur gauche, retrouvèrent l'avenue du Maine, ce large fleuve où l'on retombe toujours, à la hauteur de la Mairie, contournèrent la falaise coupante de l'église Saint-Pierre. Avenue d'Orléans, les amoncellements de victuailles, lapins décortiqués, Cantals, aloyaux, trônaient et resplendissaient crûment sous les projecteurs; des vociférateurs à toque blanche s'égosillaient, magnétisaient par le verbe et l'incantation les ménagères, proclamaient la baisse du veau et la vente à perte des pruneaux de Tours, du miel de Narbonne. Nos deux pèlerins, toujours liés et taciturnes, déviérent à droite, dans des rues modestes, silencieuses et sans pétulance, dont la nuit et l'heure du repas amortissaient encore la vie toujours ralentie. Ils stoppèrent enfin au seuil d'une petite épicerie d'angle, obscure, qu'éclairait le lumignon d'une ampoule épuisée. Quelques sacs de riz, de flageolets, de lentilles; des oranges déteintes attendaient le chaland sous un filet à grosses mailles; à l'intérieur, la patronne, grasse et soufflée, servait une gamine et lui pesait un quart de vermicelles. En face, un meublé à soubassement

de bistrot morose avait pour enseigne : *A la Sortie des Catacombes.*

L'homme guignait les oranges et humait l'odeur de la boutique : rancissure, moisissure et solitude. Ange renforça son étreinte, empoigna le bras de l'Autre et se relâcha presqu'aussitôt, car l'os semblait plier dans sa main et se couder comme un bâton de guimauve.

— Assez, gronda-t-il, vous avez assez chapardé comme ça. Halte-là, mon garçon! J'ai eu pitié de vous, je ne vous ai pas livré. N'abusez pas!

— C'est à cause, soufflota le capturé d'une voix froide, basse, humide, sans timbre, une voix pareille à un courant d'air de cave, c'est à cause de la peau des oranges, des vitamines. Ça me manque beaucoup, monsieur. Il y a du soleil dans l'écorce. J'en ai besoin.

Il poussa encore, avec cette force tenace et caoutchouteuse de limace qui le rendait si répugnant, si insoutenable, vers les fruits pris au filet. Son tyran le maîtrisait rudement, au risque de tordre son humérus, de lui décoller l'épaule.

— Et les huîtres, s'écria Fulquois, les Portugaises et les Fines de claire, c'était aussi pour les vitamines?

— Oui, monsieur; l'iode me fait terriblement défaut, ainsi que le sel marin.

— Et les escargots?

— Je n'ai pas dérobé d'escargots.

— Oui, parce que la vitre les défendait. Et la photographie de la danseuse de Bobino, de Mlle Zizine, celle-là, vous l'avez peut-être chipée pour les vitamines, l'iode et le sel marin?

— Ayez pitié, monsieur, ayez pitié, vous ne pouvez pas comprendre.

— Qu'ai-je à comprendre?

— Pitié, monsieur, ne me trahissez pas. Si on me condamne à la prison, je mourrai bientôt. Je ne peux pas vivre en dessus.

— En dessus de quoi?

— En dessus...

— Qu'est-ce que vous racontez? Vous vous fichez de moi.

— Non, monsieur, non, je vous respecte trop pour cela. Pensez donc! Un marbrier funéraire, une sommité!

— Ah! Vous me connaissez?

— Qui ne connaît pas la maison Ange Fulquois? Oh! je ne veux pas nous comparer; je mesure les distances; nous n'appartenons pas au même monde. Cependant, sans vous offenser, nous avons des points de liaison. Oh! toute révérence gardée! Vous n'avez jamais entendu parler de mon aïeule, de Margot Pernet?

— Non, jamais.

— Pourtant elle a été célèbre dans le quartier, à l'époque, avant la Révolution. Margot, la mère du Petit Diable des Carrières, la femme de Lubin Pernet, le chef des brigands de Montsouris, la Plieuse de Morts. Un vieux métier perdu, plieuse des morts, mais qui se rapproche du vôtre. Eh! Eh! vous voyez, on se rencontre.

— Taisez-vous.

— Je me tairai si vous me lâchez.

— Je ne vous lâcherai pas.

— Alors, il faudra bien que vous m'entendiez.

— Non.

— Si.

Le maraudeur se tortillait comme un ver; il essaya de s'escamoter à la mode de l'anguille; en vain. Ange avait de l'entêtement, des muscles et l'avantage du poids.

— Parce que vous vivez en dessus, vous autres, vous vous croyez tout permis, vous vous imaginez que vous êtes des princes; vous ne vous rendez pas compte que, du Val-de-Grâce à la Santé, aux Réservoirs de la Vanne, à la porte de Châtillon et loin vers l'ouest, vous habitez sur du creux, des cloches de fontis, des carrières, sur du vide, du miné, du taraudé, de l'effondrement. Catacombes, grottes, métro, égoûts, sous-sol ajouré et périlleux, entrelacs de menaces, voilà votre assise. Une mince pellicule de terre vous préserve de l'abîme. Ecoutez : nos semelles frappent des caisses de résonance bizarrement enchevêtrées. Le Petit Epicier de Montrouge, sa

tribu s'éteint; il est devenu romancier, président de Conseil d'Administration; il dirige à distance de vastes halles de produits alimentaires. Nous nous chamaillons, monsieur Ange, devant le dernier. Eh bien! c'était, à sa manière, un héros, un romantique; il défiait paisiblement la chute et l'ensevelissement. Parfois, rue Boulard, rue Daguerre, une caisse de biscuits, un panier d'œufs, un estagnon d'huile disparaissaient soudainement, entre le marchand et le client; on ne les retrouvait jamais. Les mânes de cinq millions de Parisiens, dont les restes reposent dans ces carrières à demi comblées qu'on nomme Catacombes, empruntaient ainsi à leurs hoirs une denrée de première nécessité ou de superflu. Car il arrivait aussi à un zinc de bar, avec ses verres, ses cuillers et son sucre, de filer à la barbe des consommateurs. Nulle part, en France, la communication avec l'Au-delà n'est mieux assurée qu'ici. Vous en savez quelque chose, vous à qui le trépas a rapporté des rentes si bien venantes et le loisir de jouer au croquemitaine.

Ange Fulquois desserra sa prise; il mollissait, une terreur sourde le glaçait. Il interrogea sa victime, qui l'intimidait étrangement, d'un accent faible et angoissé.

— En fin de compte, qui êtes-vous?

— Moi, je vous l'ai dit, le dernier descendant de Lubin Pernet, chef des brigands de Montsouris, de Margot la Plieuse de Morts, de leur fils le Petit Diable des Carrières. Mon ancêtre, quand les gens l'avaient molesté, minait les bases de leur maison, se vengeait par l'éboulement, la ruine et l'asphyxie. Ah! Ah! Je n'ignore rien des histoires du monde d'en bas. Aucune âme souterraine que je n'aie fréquentée ou dont la tradition de ma famille ne me livre le mot. Ysoré, monsieur, l'envahisseur saxon défait jadis en combat singulier, devant les murs de Paris, par Guillaume d'Orange, j'ai mesuré sa longueur et son envergure rue du Saint-Gothard, à six pieds du macadam. Et le vieux Décuze, le vétéran des armées de Louis XVI, celui qui avait sculpté, dans les profondeurs de la rue Hallé, la forteresse de Port-Mahon, j'ai tripoté sa mâchoire de dur-à-cuire, son tibia marqué de mous-

quetade. Et le portier du Val-de-Grâce égaré, un membre de ma famille l'a retrouvé, desséché vous pensez bien, onze ans après sa disparition, au temps de Napoléon; personne ne s'inquiétait de lui, à cause des guerres de l'Europe. Et César, le fameux sorcier qui montrait Belzébuth pour cinquante pistoles, au milieu d'un cercle de fulminations, de flammes de poix-résine et d'aboiements de mâtins, j'ai déniché les cornes de son bélier dressé à sauter démoniaquement, des cornes peintes au vermillon, et ses chaînes rouges, juste sous l'Asile Sainte-Anne. Oh! Oh! Vous tremblez, monsieur Ange, vous ne prétendez plus me livrer à la police. Vous avez peur de ma science et que je repère la faille sous votre demeure natale de la rue Mouton-Duvernet, l'entonnoir, le cône qui ne tient plus que par miracle. Je m'y glisse; je détourne un filet d'eau qui use la pierre dont dépend votre sécurité. Un simple caillou... Ou bien avec un levier, avec un peu de dynamite volée au service des Ingénieurs... Et patatras! Tout s'écroule! Comme jadis l'hôtel de la chaussée d'Enfer, l'auberge de la « Lune Ecarlate » de Vaugirard. Accident! Ils ont bon dos les accidents! Non, vengeance. Œil pour œil, dent pour dent. La race de Lubin Pernet ne pardonne pas... Non, ne restons pas devant cette épicerie; l'orange me tente trop. Et cela me fend le cœur de songer qu'après cette boutique, la dernière, il n'y aura plus de Petit Epicier de Montrouge, que les brutales Sociétés anonymes, construites sur piliers de béton coulé, stupides comme le ciment ,la sécurité et les dividendes, nourriront seules nos contemporains. Venez!

Le mollusque traînait maintenant son chasseur. Ils longèrent la rue Dareau, solitaire et sombre, firent halte au pied d'un mur nu, sans ouverture perceptible. Pernet, descendant de Lubin et de la Plieuse de Mort, reprit :

— Tous mes ancêtres ont vécu à l'ombre, dans l'épaisseur, les galeries, les alvéoles du terrain, pareils aux scorpions blancs des cavernes, aux scorpions sans yeux, à poils tactiles, parmi les myriapodes qui mangent les champignons et les excréments des chauves-souris, qui

fuient la clarté des lampes, comme moi. En 1815, quand les Alliés entrèrent à Paris, on racontait que des grognards, des bonapartistes enragés, cachés, enfouis par ici, avaient dessein de faire sauter le sud de la ville; et deux régiments russes occupèrent, par précaution, la doublure trouée du quartier, ses labyrinthes noirs. Ah! quelles journées! Quelles ruses et quelles dérobades! Mes parents étaient patriotes; quelques douzaines de moujiks, égarés et coincés, n'ont jamais revu la surface, n'ont jamais regagné leurs isbas. Paix à leurs cendres! Nous foulons le lieu où ils descendaient, l'ancienne Voie Creuse. Plus tard, une tragédie a bouleversé notre famille. Mon grand oncle, coupable de reniement, convaincu de préméditer la trahison de notre secret, la divulgation de notre retraite, a été jugé et condamné par les siens, régulièrement. Voilà pourquoi des carriers ont mis à jour derrière un hourdis de maçonnerie, sous l'impasse Longue-Avoine, et pas loin de la place Saint-Jacques, domaine de la guillotine, un squelette de décapité, avec son chien. Oui, on lui avait laissé son chien à sa demande. Ah! ils en ont inventé des hypothèses, les journalistes! Comment expliquer ce mystère d'un décapité emmuré et de son toutou? Tragédie de la fin finale. Ensuite on s'est raréfié, on ne s'est plus reproduit. La consanguinité, monsieur, le manque de vitamines. L'homme s'étiole loin du soleil. Aussi, parfois, je viens respirer à la surface, au crépuscule, parce que je ne rapporterais pas la lumière vive. Je barbote aussi quelques... médicaments.

— Et la danseuse de Bobino, Zizine?

— C'est de la chair et du sang de soleil, monsieur, même en photographie, de la chair et pas de la matière mycologique, pas du fongus blême... Et maintenant, lâchez-moi.

Il avait amené son despote où il voulait, endormant sa vigilance et sa résistance. Avec cette rapidité fulgurante, déconcertante, qui caractérisait certains mouvements de cet être spongieux et chichement agglutiné, il tira de sa poche un petit instrument de métal, une clef

peut-être, l'engagea dans un trou de la muraille qui s'entr'ouvrit sans bruit, pour se refermer aussitôt. Une serrure grinça; Pernet, fils de Lubin avait, sans prendre congé, à sa manière de spectre, faussé compagnie à Ange Fulquois. Celui-ci, alors seulement, s'avisa que cette paroi offrait une porte de fer, d'un gris bleuâtre, presque indiscernable la nuit, et il lut difficilement, la tâtant des doigts, une inscription en relief : *Inspection Générale des Carrières de la Seine.*



Notre marbier honoraire a eu beau favoriser l'occasion, il n'a pas réussi à retrouver l'*Homme d'En dessous,* même en fouillant les fondements du quartier. Les surveillants des Catacombes, les Ingénieurs de la substructure, les ouvriers des profondeurs n'ont pu lui fournir aucun renseignement sur le voleur d'huîtres. Un manœuvre pourtant affirma qu'il y avait une espèce de revenant, d'esprit qui lui soufflait son briquet, quand il allumait sa pipe, et buvait le vin de son litre subrepticement, qu'il l'attraperait bien un jour et lui tordrait son cou de fantôme, de superstition. Mais le bonhomme, dont se moquaient ses compagnons, passait pour ivrogne et faible de jugeote. Ange Fulquois occupe ses loisirs, après tant d'années d'application aux arts funéraires, à réunir les documents d'une monumentale *Histoire du Paris souterrain de la Rive gauche,* ouvrage de patience et d'érudition qu'il n'achèvera sans doute jamais.

ALEXANDRE ARNOUX.

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

André Suarès : *Trois grands vivants : Cervantès, Baudelaire, Tolstoï*, Grasset. — Denis Saurat : *Perspectives*, Stock. — Adrien Jans : *La Pensée de Jacques Rivière*, Editions de la Cité chrétienne, Bruxelles. — André Desson : *L'Homme concret*, Editions du Dauphin. — Jean des Vignes-Rouges : *Je lis dans les Gestes*, Editions de France.

Si l'on jette un regard d'ensemble sur l'œuvre de M. André Suarès, on constate aussitôt la variété des sujets qui ont attiré sa méditation. Aux sujets les plus divers, il impose d'ailleurs et de manière impérieuse une empreinte fort significative. Le son d'une âme altière, vibrante, tendue, passionnée vous frappe immédiatement lorsque vous abordez **Trois grands vivants : Cervantès, Beaudelaire, Tolstoï.** Trois beaux essais, riches en suggestions de toute nature; mais qui entrent difficilement dans les cadres usuels! Ce sont des portraits, mais ils débordent de bien des façons le genre dénommé portrait; ce sont des études critiques mais qui s'ajustent mal aux manières courantes de concevoir l'étude critique; ce sont en partie des essais philosophiques, mais cette expression à son tour convient mal pour cette suite d'illuminations vives, qui jaillissent en tous sens lorsque M. Suarès évoque quelque grande physionomie humaine. Ce sont de vrais essais à la Suarès qui se modèlent intimement sur la vie d'une âme vibrante et originale. Pour M. Suarès, Baudelaire, c'est Baudelaire; Cervantès, c'est Cervantès; Tolstoï, c'est Tolstoï; mais Cervantès, Tolstoï et Baudelaire, c'est plus encore l'occasion privilégiée de voir se lever de grands thèmes qui obsèdent son esprit. Cervantès, Tolstoï et Baudelaire, tout autant que des êtres à définir, représentent pour M. André Suarès des

rencontres, sous un jour particulier, avec les plus hautes questions qui touchent à l'homme, à son destin, à la valeur de sa vie. Parfois, M. André Suarès trouve des accents de visionnaire; on voit sous sa plume se métamorphoser une physionomie d'écrivain que transmuent toutes les significations secrètes de son œuvre et sa vie. Evoque-t-il le portrait de Baudelaire en sa quarante-cinquième année, il nous dit : « Voyez le visage de cette flamme que la douleur d'être homme échevèle. » Quelle étonnante expression! Et voyez cette physionomie du poète, dessinée par M. Suarès comme si elle était saisie dans un de ces instants miraculeux où un visage dirait toute la signification d'une vie et d'une âme chargées par le Destin d'une lourde, d'une cruelle, d'une magnifique Mission :

Ces yeux brûlants et démesurés, si intenses dans la profondeur du retour sur soi-même; ce front énorme, une Esplanade d'Elseneur, cette tour dévastée, terrasse d'un clocher dont la pointe est tombée, et cette bouche! C'est la bouche du prophète, aux bords repliés sur des paroles défendues, aux coins abaissés par le dégoût, gonflés par la colère, les lèvres de l'exil qui, dès longtemps, a résolu de désapprendre le baiser. Si j'étais statuaire et qu'il me fallût sculpter la figure d'Isaïe, je lui donnerais le visage de Baudelaire. J'ai cru le reconnaître au plafond de la Sixtine. Michel-Ange l'a rêvé et l'a su peindre à la sortie de son brasier, accablant, accablé, muet, hagard, immobile, attendant le second coup de foudre, fin de la tragédie, et qui délivre du premier.

Voilà une manière d'évoquer Baudelaire qui s'apparente à celle dont Rodin conçut la statue de Balzac!

A l'occasion, M. Suarès ne dédaigne pas la raillerie, ni la flèche satirique bien aiguisée. En évoquant Baudelaire, comment ne pas songer à Victor Hugo : « Victor Hugo parle sans cesse de son cœur, et on y croit peu. Il aime ses enfants, la République, Garibaldi et la pièce de cent sous.»

Dans ses rencontres avec de grandes figures humaines, M. Suarès se met tout entier avec toute sa puissance de sympathie et toute sa puissance d'antipathie. Il admire et il méprise de façon ardente. Ses jugements sont des jugements passionnés. Ils ne cherchent pas à satisfaire tout le monde et ils savent bien qu'ils peuvent provoquer de légitimes discussions et de légitimes oppositions. Ils ont toujours une vertu stimu-

lante pour l'esprit et l'avantage de nous emporter sur un plan supérieur de méditation. Il serait aisé de dire à M. Suarès que ses études sur Baudelaire par exemple manquent d'ombres et qu'elles laissent de côté des questions de première importance que d'autres esprits ne peuvent éviter. Mais ces critiques, on ne les fait que par acquit de conscience, par souci de mieux définir et en fin de compte, lorsqu'on a bien vu comment ces belles pages se relient aux vivants et intimes problèmes de M. Suarès, on ne les souhaite pas autres qu'elles ne sont.

§

La critique de M. Denis Saurat (**Perspectives**) a de la verve, du pétillant et de l'agrément. C'est une sorte de critique à la cavalière, lestement enlevée et qui ne méprise pas un grain d'impertinence. Un certain ton irrévérencieux et péremptoire la fait à la fois irritante et amusante. La nullité de Stendhal comme psychologue ou la réduction de la *Montagne magique* de Thomas Mann à un travail d'honnête médiocrité appliquée, voilà des besognes expédiées en quelques pages. La critique de M. Saurat ressemble parfois à des tours de passe-passe. Mais c'est fait prestement et avec décision et aussi avec je ne sais quel air détaché qui n'est pas antipathique. Comme valeur, critique d'ailleurs très inégale. Le jugement qui tombe franchement à côté voisine avec le jugement très classique aiguisé en paradoxe et la réflexion pénétrante. Souvent aussi des simplifications et des marques étranges. Revenir à la prime conception de la poésie baudelairienne présentée comme un kamtchatka littéraire, une œuvre qui cherche laborieusement l'exceptionnel et qu'il faut considérer comme la pâture réservée à des jeunes, à des esprits « non complètement formés » déconcerte si l'on a une grande pratique de la poésie baudelairienne. C'est l'apparence de cette poésie qui est de prime abord exceptionnelle et étrange. En son fond, elle vit de drames éternels et universels. Ramener cette poésie à la seule amertume est fort aventuré et n'est pas exact. « L'amertume au fond n'est pas un sentiment poétique. » Je veux bien, mais l'amertume baudelairienne est toute traversée des longues musiques de la nostalgie et cela n'est pas médiocrement poé-

tique. On concédera d'ailleurs qu'une certaine manière tyrannique d'admirer Baudelaire a été paralysante pour notre littérature moderne, et l'on ne blâmera pas M. Saurat de s'écrier : « Où sont nos grands hommes des trente dernières années? des cinquante dernières années?... Nos Hugos, nos Balzacs? » Il se peut aussi que notre époque ait eu ses Hugos et ses Balzacs et qu'ils aient passé inaperçus. La critique de M. Saurat est plaisante et excitante. Mais j'ai peur parfois que sous son allure dégagée et paradoxale, cette critique ne soit quelquefois commandée assez souvent et en secret, et peut-être à l'insu même de M. Saurat, par ce qu'il appelle lui-même « cette bonne vieille simple et banale morale ».

§

C'est avec beaucoup de ferveur et de sympathie que M. Adrien Jans a étudié **La pensée de Jacques Rivière.** Il aime l'œuvre, mais nul doute que les drames, les angoisses vécus par Jacques Rivière ne constituent pour lui l'intérêt majeur de l'écrivain qu'il aime. Ce sont donc les mouvements de cette âme scrupuleuse en quête de sa vérité qui d'abord et avant tout ont fixé l'attention de M. Adrien Jans. C'est la leçon d'une vie exemplaire qu'il me semble chercher plus encore que la forme d'un esprit. Est bien mise en lumière l'influence de Claudel sur ce chercheur ardent et hésitant que fut Jacques Rivière. Des pages émouvantes évoquent l'amitié de Rivière et d'Alain Fournier et apportent un parallèle judicieux entre ces deux esprits si différents et si épris l'un de l'autre.

Caractère complexe sans doute, nous dit M. Jans, plus d'une fois victime de lui-même, captif de sa sincérité envers soi-même, et envers les autres, mais unique, par cette lame de fond jamais au repos, qui finit toujours par l'emporter vers la vérité, Jacques Rivière réapparaît à chaque page de son œuvre, égal à lui-même. Figure attachante et dont nous aimons le souvenir, intelligence d'une vivacité inouïe, un homme avec ses faiblesses, mais aussi avec ses puissances d'action et de pensée, il restera pour nous qui aurions voulu le rencontrer et l'entendre, l'artisan qui ne lâche pas l'outil pour prendre quelques minutes de repos dans l'accomplis-

sement de l'œuvre multiple qu'il a la volonté d'accomplir. Œuvre mystérieuse dont le vrai sens n'est apparu que dans la mort. La fin de Jacques Rivière fut un message et par sa mort, sa vie prit le sens d'une mission qu'il a remplie avec le scrupule de l'ouvrier qui a le souci de « l'ouvrage bien faite », comme disait Charles Péguy.

§

**L'Homme concret** de M. André Desson est, je crois, l'ouvrage d'un jeune écrivain et il apporte de belles promesses. Il me semble que M. André Desson mérite le titre d'esprit bien fait. Il est ardent et il est scrupuleux; il est soucieux de la pratique, il sait aussi jeter sur les problèmes un regard désintéressé; il est muni de lucidité intellectuelle. Beaucoup de ses pensées plaisent par l'élégance de leur diction et leur délicatesse aiguë. En voici une que je prends parmi beaucoup d'autres.

« *Primauté du style.* — Tout, la vie comme l'esprit, est affaire de style. L'homme et son destin se moulent sur le style qu'il adopte, et non l'inverse. Le problème du style se confond avec celui de la création, particulièrement à la création de soi-même ». Je trouve intéressante aussi la direction de pensée qui s'affirme dans le fragment intitulé « Culture de la multiplicité ». Au lieu de considérer la multiplicité du moi comme une calamité, ne peut-on l'admettre comme une donnée vivante qui ne répugne pas à une harmonie et à la « maîtrise intérieure » ? « Bien des souffrances, bien des drames intimes, bien des échecs, nous dit M. Desson, viennent de ce que l'homme se pense encore lui-même en fonction de cette unilatéralité qui est exigée de lui au dehors : il n'y échappe que par la névrose, les vices, la révolte, ou par un émiettement misérable de sa substance.

§

Dans un précédent volume intitulé *Je lis dans les yeux,* M. Jean des Vignes-Rouges écrivait : « A côté des méthodes scientifiques appliquées à la connaissance de l'homme, il s'est constitué des arts plus souples et plus libres dans leurs procédés, qui s'efforcent de saisir l'énigme des êtres humains

en considérant leurs formes comme les symboles révélateurs de forces obscures que les instruments de laboratoires ne saisissent pas. La physiognomonie est l'un de ces arts ». **Je lis dans les gestes (Démarches, tics, mimiques)** nous apporte une nouvelle contribution à l'art dénommé Physiognomonie. Qu'il y ait des rapports entre nos gestes, nos attitudes et divers traits de nos caractères, c'est évident. Qu'on puisse établir ces rapports avec précision, c'est une tout autre affaire! Aussi bien M. Jean des Vignes-Rouges nous expose les recherches de cet ordre avec çà et là un léger accent d'humour qui a l'air de nous dire que la Physiognomonie tout comme les sciences historiques au dire de Renan n'est pas sans présenter quelque caractère conjectural. Remarquez que nous faisons tous de la Physiognomonie sans le savoir. Que de fois nos jugements sur telle ou telle personne sont-ils fondés à notre insu sur certains gestes que nous avons enregistrés au vol et qui ont laissé en nous une vive impression! De façon quasi-inconsciente, nous savons qu'il existe des gestes qui trahissent un être et nous éprouvons un léger choc en présence d'un de ces gestes révélateurs. Eh bien, puisque nous faisons tous de la physiognomonie sans le savoir, nous avons peut-être intérêt à en faire de temps en temps en le sachant. A ce point de vue, M. Jean des Vignes-Rouges est un guide très clair et très plaisant et qui sait donner à son enseignement le tour du jeu et du badinage. Et quand on a lu son petit livre, on sort persuadé que la Physiognomonie est une chose bien amusante, une jolie distraction et qu'en outre elle apporte certaines observations sur la signification de tel geste ou de telle attitude qui ne manquent pas de faire réfléchir sur le rapport de l'apparence visible et de la réalité intérieure.

GABRIEL BRUNET.

## *LES POÈMES*

Louis Mandin : *L'Aurore du Soir*, Mercure de France. — Paul Fort : *Expo 37*, E. Flammarion. — Georges-Louis Garnier : *Verdures de Paris*, chez Garnier. — André Dez : *Exigences*, R.-A. Corrêa.

Pour quelles causes — plusieurs seraient faciles à énumérer, mais peu glorieuses aux lecteurs, aux critiques de poésie, — pour quelles causes le nom de Louis Mandin a-t-il si long-

temps tardé à se situer au rang où il convient qu'il soit placé? Voici, éternel honneur de la *Maison de Poésie,* qu'un prix alloué par elle a permis à ce puissant et émouvant poète de réunir, sous le titre global **L'Aurore du Soir,** les poèmes de ses recueils successifs, *Ariel Esclave, les Saisons Ferventes, la Caresse de Jouvence,* à ceux, presque tous inédits, plus récents, dont il appelle l'ensemble *les Ténèbres Sacrées.* Une vie tourmentée, douloureuse, sans cesse opprimée par les nécessités avilissantes de tâches quotidiennes, une vie sans reproche, une vie d'âme toute tendue à la beauté du monde, la vie vraie dont les hommes savent si obstinément sevrer les libres et hauts esprits qui seuls en pourraient jouir avec profit et les grandir en s'agrandissant par elle, une vie effarée, parfois impatiente, mais où la sagesse domine et refrène les vains élans et les éclats vulgaires d'un mécontentement inutile à exprimer, c'est, non pas le thème, rien dans le choix de ce que serait un thème n'est ici délibéré ou mis par un artifice en lumière, mais l'atmosphère d'où se dégage cette suite de frémissements et de sensibles extases, d'acceptations et d'essors pantelants, la trame mystérieuse et magique de l'art de Louis Mandin.

On sait qu'il a fait un constant, un particulier usage du vers de quatorze syllabes, en le mêlant à des alexandrins, à d'autres rythmes, ou en l'employant seul. Il en élimine, avec une adresse probe et simple, au moyen d'une coupe souple (8 + 6, ou 6 + 8), la monotonie redoutable, ou plutôt il échappe, grâce à une studieuse ingéniosité, presque instinctive chez lui, au danger d'avoir par un artifice vain allongé de deux syllabes gratuitement, le vers traditionnel de douze syllabes. Il y échappe, mais peu importe, à de très rares exceptions près. Je m'explique. Je prends ces deux vers au même poème (*L'Orage d'Amour,* dans *Ariel Esclave,* page 73) :

Et jusqu'au fond du ciel, donne l'aile en flamme à l'émoi...
. . . . . . . . . . . . . . . .
Sur qui déjà s'abat la chaude averse des baisers

Je ne m'arrête pas à des nuances de la signification de ces vers, je m'en tiens à une objection d'ordre prosodique, et j'observe que, si Louis Mandin avait écrit, par exemple, soit :

« Et jusqu'au ciel, donne l'aile en flamme à l'émoi... » ou : « Et jusqu'au fond du ciel, donne l'aile à l'émoi... », soit, pour le second vers : « Sur qui s'abat la chaude averse des baisers » ou : « Sur qui déjà s'abat l'averse des baisers », ces alexandrins se passeraient fort bien d'une adjonction qui n'ajoute à leur sens que fort peu de précision, parce que le prolongement n'en est pas nécessité par une précision marquée du vers, qui l'impose.

Il en va tout différemment (et c'est presque toujours le cas) lorsque Louis Mandin, comme au début d'un poème (*Ténèbres au Printemps*), même sans rompre le rythme qu'il adopte, ne le laisse pas affaiblir, et écrit :

M'en aller, m'en aller, dans la nature rajeunie,
Puis dans ton cœur vibrant, m'y promener comme en un ciel,
Dans mon cœur, dans ton cœur, on ne sait en rêve lequel,
Tant noire est cette nuit de silence et de poésie,
O sève, amour. . . . . . . . . . . .

Et alors je souscris sans réserve à cette déclaration de la préface : « Ce vers de 14 ne peut s'adapter à la respiration normale du lecteur et (chose plus importante encore) garder la fermeté de sa structure que s'il est très soigneusement charpenté..., sans quoi ce long vers, au lieu de se dérouler comme une draperie harmonieuse, tomberait à une allure cassée, une masse informe. Le vers de 14 syllabes sera le vers savant de la poésie française — ou ne sera pas. » En tous cas, il est certain, comme le proclame le poète, que le rythme en a convenu à sa nature; il a donc eu raison de s'en servir.

Laissons la technique. Exaltons les résultats. Le livre de Louis Mandin est un livre de poèmes émouvant, un livre grand, un livre qui marque, en qui s'exprime entière une âme particulière, avec une sorte de puissance originale et continue, qui n'appartient qu'à lui, qui est neuve et durable. Je me conformerais au vœu de l'auteur en choisissant la citation que je veux faire dans le poème qu'il regarde comme le plus caractéristique de son œuvre, *l'Insaisissable* (dans *la Caresse de Jouvence*, p. 278-280), mais il ne s'y rencontre pas de ses grands vers de 14 syllabes. Je prendrai donc ailleurs

(*la Foudre et le Silence,* p. 228) un passage qui marquera comment Louis Mandin conçoit aussi, en art, le « modernisme » :

... Et moi, quand on me voit l'air si penché, l'on ne sait pas
Que, sous ma chair secrète, aux lenteurs de sa nuit,
Le même feu pantelle et flambe, encor sans bruit,
Et que c'est lui
Qui, sous le tunnel noir, sourit à mes lèvres tout bas,
Sourit vibrant et sage,
En regardant courir la foudre et cet orage
Qui, sous terre roulant, nous emporte vers le jour d'or,
Vers les palais, vers les amours aériens,
Vers le baiser rêveur que, parmi les marbres anciens,
Dans le parc et l'automne, échangent la vie et la mort.
Sous ma chair, dans mon sang, il vole aussi, comme un essaim,
Le feu lyrique de l'essor,
Le dieu souterrain, souverain.

Partout, dans ses visions, ses rêves, les images qui sont suscitées à son esprit, c'est son destin qu'il retrouve, mélancolique et chimérique, sa vie résignée, ses beaux rêves que rien ne corrompt, n'altère ou n'atténue. Il y a, en cet homme-là, une force lyrique pure et partout ardente.

Jamais plus de verve, de brio, de fantaisie ailée ou moqueuse n'a été déployé par Paul Fort que dans ce trente-neuvième tome des *Ballades françaises et chroniques de France,* qu'il intitule **Expo 37.** C'est le récit étourdissant, spirituel et gai de visites parmi les attractions, les palais, les enchantements de feu l'Exposition d'Arts et Techniques, avec un rappel ému et émouvant des grandes expositions précédentes que le poète se rappelle avoir vues et aimées depuis son enfance. A cette série est joint le curieux « petit roman lyrique et parisien » : *Raymonde aux yeux verts,* sous le ciel étoilé de Paris, où l'on joue aux cœurs amoureux, où des dialogues de fête se défont en romances de cerises et en mots sans raison, où tant de joie se mêle aux symboles, où l'on passe du Jardin du Luxembourg ou du Boulevard Saint-Michel à un lacis de places, de carrefours, de quais et de rues dédiés en imagination à des poètes morts ou vivants, chers au cœur de Paul Fort. Et tout s'estompe dans l'automne, tout glisse avec mélancolie vers l'ombre. Souvenirs d'amours

durables encore qu'évanouis avec les années, perspectives et paysages, orgueils d'autrefois, indulgences extrêmes du cœur et de l'esprit. Le vent s'élèvera-t-il encore, et tout sera-t-il vivifié, des élans, des plaisirs, des folies auxquelles toujours aspire l'espoir heureux de ce poète qui éternellement « petit vieillard sucré, ne rêve que confitures »? Ah, le gracieux toujours, le merveilleux lyrisme de ce chant ailé!

**Verdures de Paris,** ce sont, fins paysages et fines atmosphères, des impressions vives fixées en « quatre dizains de quatrains » par le trop rare poète Georges-Louis Garnier, à qui nous devons les poèmes de *la Grève du Sang* et *le Songe Dépouillé*. Il cultive à la ville pour lui, dans les sites familiers, le charme que d'autres puisent à la campagne, et il le proclame en reproduisant cette inscription au mur d'une vieille maison provençale : *Rure tibi vivas aliis dum vixeris urbe.* Mais il sait à son profit faire de la ville sa campagne :

> Le brin d'herbe survit à la feuille du chêne,
> Heureux qui voit de sa fenêtre, aux jours d'hiver,
> Entre les rameaux noirs des grands arbres en peine
> Luire l'humble amitié d'un gazon toujours vert.

Il y a là quelque chose de la pureté essentielle et du ton des *Stances* de Moréas. *Aux Verdures de Paris* font suite les *Bourgeons d'Octobre* dont les huit poèmes ne sont pas chacun formé exclusivement d'un quatrain; il en est trois de huit, un de douze vers de six syllabes, et

> C'est l'arrière-saison, miraculeuse et douce.
> O derniers, ô premiers instants!
> Le bourgeon reverdit près de la feuille rousse,
> L'automne rêve du printemps...
>
> Frère pensif d'avril, beau mois comme en surnombre,
> Que tu sais bien toucher ce cœur
> Dont le chant s'éclairait aux approches de l'ombre,
> Octobre aux marronniers en fleur!

Artiste délicat, tendre, sensible, qu'on aimerait que Georges-Louis Garnier se laissât inspirer plus souvent. Qu'attend-il, avec ce métier sûr qu'est le sien, pour tenter davantage et composer des poèmes plus soutenus?

Elles sont réfléchies et dangereusement dures les belles

Exigences qu'impose à son verbe, à ses poèmes la décision de ce poète encore tout jeune, André Dez :

Tu me liras ainsi nos libres évangiles...
Un essor d'oiseaux qui passe en un tremblement,
Un arbre ruisselant au soleil en fibrilles,
Les continuités actives des reptiles
Autour de nous, l'écueil serein du firmament...
Et nous éprouverons le soir dévotement
Tomber le clair essaim des astres immobiles.

Tel son but. Mais les ressources scintillantes auxquelles il prétend s'astreindre dédaignent le facile et répudient la molle acceptation, l'adhésion presque indifférente du lecteur. Le beau qu'il vise ne se réalise qu'à force de sacrifices. Il le dit en vers où il s'efforce de s'atteindre et de se connaître :

Trouvée unique en cette nuit
Charme égaré de ton apparence
Voilà que la clarté te détruit !

ou ce passage, encore mieux significatif :

Perdues toutes choses
je trouve un calme toujours plus de retraite
en ce recul longuement suave descendu
ma reconnaissance dure l'espace et s'éternise
bloquée dans l'immense
Et sans mouvement je m'efforce
à toucher le néant pour m'y échouer.

Il le dit dans les phrases motivées d'une introduction sagace où se résume le programme d'un art hautain, d'un intellectualisme absolu, et que peu goûteront, par ce motif qu'il réclame le consentement, en l'esprit du lecteur, non à être caressé et entraîné, mais à accéder au nœud d'extase où s'exalte, concentrée, la passion tout entière du poète, et où elle s'offrira, communiquée à la pensée enfin fraternelle, à la sensibilité en quelque sorte rénovée chez le lecteur. La tentative d'André Dez est superbe, hardie, pure, et réussira à mesure que sa maîtrise éprouvée aura mûri et qu'il aura jeté, je pense, le concours un peu rébarbatif de trop de vocables qui appartiennent au répertoire de la philosophie.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Henry Bordeaux : *L'affaire de la rue Lepic*, Plon. — Pierre Benoit : *Les compagnons d'Ulysse; Bethsabée*, Albin Michel. — Suzanne Martinon: *Eux et nous*, Plon. — Jacques Debû-Bridel : *Les secondes noces*, Gallimard. — Marcelle Pie : *Sœur Landeline*, Denoël. — Jean de la Brète : *Frédérique ou un caractère parisien*, Plon. — Pierre d'Amfreville : *Les fanatiques*, Grasset. — Nicolas Ségur : *Le sang de France*, Tallandier.

J'ai vu, dans un milieu bien pensant, des gens lever les bras au ciel en parlant du dernier roman de M. Henry Bordeaux : **L'Affaire de la rue Lepic.** Ces bonnes âmes s'effaraient des intentions de ce livre qu'elles déclaraient nettement révolutionnaires. Comment! Des jeunes gens s'y élèvent contre la volonté de leurs parents; ils enfreignent les lois de la morale courante pour chercher la vérité au delà, et l'auteur semble leur donner raison?... Il ne manquait plus que cela, après les revendications saugrenues, indécentes, de cette *Dame en noir* dont je vous entretenais dans ma dernière chronique; et où allons-nous si les meilleurs soutiens de l'ordre (on sait que M. Bordeaux jouit de cette réputation) se mettent à pactiser avec les individus subversifs? N'en déplaise à ces alarmistes, il me semble que M. Bordeaux n'a jamais si bien compris son rôle, et que c'est fort intelligemment qu'il a montré dans son nouveau roman qu'il n'y a rien de pire — et qui fournisse de meilleures armes aux ennemis des principes établis — que cet étroit formalisme qui sacrifie l'esprit à une fidélité par trop facile à la lettre. M. Bordeaux lui livre résolument combat, et il en secoue les tenants les plus honorables avec vigueur. Quand on songe à la qualité du public dont il a l'audience, on ne saurait trop hautement louer le courage dont il témoigne, ce faisant. M. Bordeaux ne biaise pas, en effet. Il n'use d'aucun ménagement. Il met une jeune fille en présence du cas le plus susceptible de choquer sa pudeur et sa délicatesse : un avortement... Consciente du devoir qui s'est imposé à lui, Odette oblige son fiancé à comparaître dans le procès d'une pauvre fille, dont il était l'amant... Elle passe outre à la volonté de son propre père, un professeur de droit à la Faculté de Paris; et son fiancé brave les foudres du marquis dont il est le fils. Elle a fait de ce garçon timoré un autre homme. Elle avait pitié de lui, se sentait un peu humiliée de le prendre, en quelque sorte, sous sa tutelle; désormais,

elle pourra l'admirer. C'est très bien; et cela importe plus que de sauver les apparences... Ainsi rend-on la force à une société anémiée; sa valeur réelle à une morale dépréciée, comme un vulgaire franc. Je ne plaisante pas. Le roman de M. Bordeaux est viril. Il en sait varier, d'autre part, les péripéties. Il se montre habile, émouvant et je veux croire que la jeunesse répondra à la confiance qu'il lui témoigne.

M. Pierre Benoît (suis-je le premier à faire cette remarque?) est misogyne, au sens profond ou philosophique du mot. Il admire la femme, certes; mais il la croit dangereuse essentiellement. Même douée de qualités, il voit en elle un péril. Une fatalité contre laquelle nous ne pouvons rien, veut qu'elle engendre le malheur. Aussi bien, toutes les héroïnes de M. Benoît portent-elles un nom qui commence par la lettre A, comme le mot *Ananké*. Les deux dernières de son œuvre, Angelica dans *Les compagnons d'Ulysse,* Arabella dans *Bethsabée,* opèrent leurs ravages parmi des soldats. La femme, disait à peu près Nietzsche, est la récompense ou le délassement du guerrier. Mais il le paye cher. Pour avoir voulu arracher ses compagnons à Angelica, cette nouvelle Circé, Salvador, le héros des *Compagnons d'Ulysse,* se voit réduit à la pire déchéance. De son côté, le brave colonel Wright commet des abus de pouvoir dans *Bethsabée,* parce qu'il a subi l'ascendant d'une femme charmante, mais que le sort a vouée à une existence aventureuse. Il y a là un romantisme (inspiré, je le reconnais, par les Saintes Ecritures et les œuvres de l'antiquité, les unes et les autres aussi familières à M. Benoît) et qui n'est pas pour surprendre de la part du poète de *Diadumène* et des *Suppliantes.* Le refus délibéré que le conteur oppose, chez M. Benoît à l'examen des caractères changeants, se mue de la sorte en adhésion pathétique, et l'on peut même dire, exaltée, à l'étude des passions éternelles. La peinture des instincts qui mènent les hommes, sous les dehors de la civilisation, dans des décors de nature, le plus souvent farouches, lui paraît plus importante, sans doute, que l'analyse de leurs sentiments — si souvent factices ou d'emprunt. Veut-il, par ce retour à une sorte de primitivisme, qui échappe aux variations de la mode, marquer audacieusement qu'il place ses œuvres sous le signe de la durée?

Il est possible, et qu'il croie à la vertu du conteur plus qu'à celle du romancier. Peut-être, en effet, celui-ci disparaîtra-t-il avant celui-là... En tout cas, si quelque invraisemblance, un trop brusque (et inexpliqué) retournement du héros dans **Les Compagnons d'Ulysse,** ne laissent pas de me gâter ce récit épique, **Bethsabée** est une des meilleures réussites de M. Benoît. Il faut admirer la variété des ressources qu'il déploie dans la narration de cette histoire qui se passe aux Indes sur les flancs de l'Himalaya, et met en scène les soldats de Sa Majesté britannique; l'art avec lequel il évoque ce fabuleux pays. Rien d'excessif, ici, comme dans *Les Compagnons d'Ulysse,* où l'on comprend mal l'influence prodigieuse (de caractère symbolique?) exercée par Angelica sur les officiers qui logent dans son palace équivoque: la crédibilité la plus parfaite, au contraire, obtenue par un ensemble de petits détails très plausibles, et fort ingénieusement accumulés.

Mme Suzanne Martinon a, elle aussi, des qualités de conteur et qu'elle affirme dans **Eux et nous.** « Femme la plus trompée de Paris » (nous les avons souvent entendu dire cela) Mme Decisay tâche de prendre sa revanche avec ses enfants, surtout avec celui de ses enfants qu'elle a le mieux modelé sur elle, et ne trouve, hélas! à cet alibi sentimental qu'occasions plus terribles de souffrir. Qui donc a dit : « La Française, une amoureuse enjouée, un peu froide? Une artiste en ménage ou en chiffons? Une mère : et, mieux ou pis, une *maman?* » On ne l'en empêchera pas plus que l'abeille-maçonne de pondre à temps ou à contre-temps et le ver à soie de tisser son cocon. Même celle-ci, aux dernières pages, inculquera plus profond à la bru pour laquelle son fils chou-chou vient de mourir ce sentiment-maître, cet instinct invincible, cette merveilleuse animalité. L'impulsif, l'irraisonné, le foncièrement féminin de la « maman », le talent de Mme Martinon convenait à merveille à le peindre.

On a fait le palais Pitti, de Florence, avec des moëllons vermiculés, coupés grossement. Je pense à ces blocs, juste débrutis, devant **Les secondes noces,** par M. Jacques Debû-Bridel, qu'il ne faut sans doute point considérer isolément, mais rattacher aux romans qui en ont formé l'assise et à ceux,

sans doute, qui prendront appui dessus. Il ne s'agit pas d'une série-fleuve, mais d'une architecture en devenir, pressée d'être, et qui n'a pas le loisir de fignoler. Le « matériau », comme on dit, est gros, gris, entaillé à coups violents; son ouvrier vigoureux. Sa griffe marque aux endroits sans action, quand il réfléchit ou résume. Il reste moins heureux pour le détail dynamique, la suite des faits, ou sommairement déblayés, ou étalés sans tri ni hiérarchie, les moindres tenant autant de place que les essentiels. Si j'ajoute que *Secondes noces* traite de l'opposition des enfants à leur père remarié — un des plus vieux, des plus élémentaires, mais des plus véhéments sentiments chez l'homme social — et des ardeurs intellectuelles de la jeune marâtre — autre énergique explosif — aurai-je assez fait comprendre que nous sommes en présence d'un *novateur,* forcément moins artiste que polémiste, démolisseur-constructeur? Il a tout à tirer de lui, doctrine et sa forme, dans son effort pour se désengluer du « règne des morts » et « oser vivre ». Ne vous étonnez pas que cet effort soit pénible, maussade, dégingandé. Attendez : tout se clarifiera et s'harmonisera.

**Sœur Landeline** (par Mme Marcelle Pie), perle des infirmières, est devenue religieuse par dépit amoureux : « un seul, à moi seule, pour toujours... et si la nature et l'homme s'y refusent, Dieu! » Le thème a beaucoup servi; l'auteur le ravaude, le réchauffe, le renouvellerait, s'il était renouvelable, par un choix de détails primesautiers sur l'enfance de la future sainte. Il y a là, par une Morvandelle, comme un ressouvenir de l'art, pointilleux, tatillon, subtil, de son compatriote Jules Renard.

La partie n'est pas méchante que joue M. Jean de la Brète dans **Frédérique ou un caractère parisien.** Elle ne lève pas le cœur, quand on l'a délicat, comme les odieuses parties qui se jouent dans la réalité entre gens de chair et d'os; elle exalte les sains principes et attribue aux gagnants l'aimable confort pécuniaire sans lequel il ne saurait y avoir de bonheur bourgeois. Histoire d'une jeune personne, pauvre d'abord et qui travaille « avec bonne humeur », mariée ensuite richement, mais sans sécurité, remariée ensuite richement mais avec pleine sécurité. *Frédérique* est exactement coupée dans ce

gabarit. Est-ce le surmenage qu'imposent aux gens de lettres les plus achalandés autant qu'aux moindres nos temps calamiteux, j'y ai trouvé quelque fatigue, moins de coquetterie dans l'écriture et d'ajustement des péripéties.

L'idéalisme, la poursuite d'un idéal, ont leurs profiteurs. M. Henri d'Amfreville les appelle **Les Fanatiques** : c'est leur accorder trop d'honneur. Il nous peint, poussée au grotesque, la province petite bourgeoise et bien pensante. Sa Mme Greneau est une magnifique terreur de village, une Terreur blanche. Et le vieux mot me revient, à ses hauts faits : « Quels coquins que les honnêtes gens! »

Ce grand chirurgien, cette illustration d'hôpital, dont M. Nicolas Ségur fait le héros de **Le sang de France,** avait été beaucoup aimé. D'autant moins est-il excusable, aimant à son tour, sur le tard, trop jeune pour lui, de ne pas prévoir le sort commun à qui vient hors d'âge aux jeux de Vénus. Il a l'âme grande et se résigne, et même dans une scène dont les spécialistes admireront la sûreté de détails et de termes professionnels, sauve son rival, remis blessé à mort, ou à peu près, entre ses mains. C'était matière assez médiocre pour un conteur, même capable de conter dans la manière alerte de Guy de Maupassant.

JOHN CHARPENTIER.

## *LE MOUVEMENT DES IDÉES*

**Considérations liminaires.** — Au moment d'assumer la charge et l'honneur d'une nouvelle chronique au *Mercure de France,* le souci me vient, vis-à-vis des lecteurs qui seront mes juges, d'expliquer mon titre et mes intentions, et, vis-à-vis de mes confrères qui se sont gentiment poussés pour me faire place, de délimiter, d'accord avec eux, mon territoire.

Les périodiques qui s'efforcent de guider leur public à travers la vie intellectuelle ont coutume de diviser leur champ d'exploration en compartiments cloisonnés, confiés chacun à la garde d'un bon spécialiste, et correspondant à des genres à peu près définis : littérature, roman, poésie, histoire, philosophie, science, etc... Ces distinctions traditionnelles ont leur raison d'être. Elles apparaissent pourtant

moins impérieuses maintenant que nous sortons d'une époque presque entièrement vouée à l'analyse, et poussant jusqu'à l'idolâtrie le dogme de la division du travail.

Depuis la guere, nous voyons naître, de plus en plus nombreuses, des œuvres à proprement parler inclassables (les *Variétés* de Paul Valéry, les *Positions et Propositions* de Paul Claudel, les *Scènes de la Vie future* de Duhamel, l'*Homme cet inconnu,* du docteur Carrel, pour prendre au hasard quelques exemples). Des curiosités plus libres chevauchent les frontières, embrassent du regard des horizons élargis ou, par des cheminements souterrains, établissent entre des contrées lointaines des communications imprévues. Ces jeteurs de ponts sont quelquefois des historiens, des médecins, des savants, mais qui sont sortis de chez eux, ou tout simplement des hommes qui savent regarder et se recueillir. Autrefois on eût appelé ces auteurs des philosophes, mais aujourd'hui ils n'ont ni le vocabulaire, ni les méthodes de la profession.

Faute de mieux, on a donné à ces ouvrages le nom *d'essais,* ce qui ne signifie pas grand'chose. Que faisons-nous tous, et jusqu'aux plus grands, sinon toujours des essais, même quand on les baptise chefs-d'œuvre? Pourtant, à y regarder de près, ce mot repris à Montaigne, la place grandissante qu'il occupe dans les catalogues, affirment une faveur particulière et une orientation nouvelle du public. Le succès d'un genre en apparence aussi modeste s'explique, à n'en pas douter, par une espérance longtemps déçue, par un grand besoin et peut-être une vieille souffrance. Il est le signe d'un réveil de l'esprit de synthèse, il marque la rébellion de la pensée vivante contre la tyrannie des spécialistes et la férule des professeurs.

Moi aussi, comme tant d'autres, dans les années d'avant-guerre, j'ai connu la tristesse de l'enseignement officiel; pour apaiser ma grande faim, j'ai trouvé les pauvres râteliers de la littérature positiviste,

Et la maigre Sorbonne, et ses pauvres petits...

On respire aujourd'hui, dans les Universités, un peu plus à l'aise. Dans ce temps-là, on n'y apprenait guère à penser, encore moins à vivre. On allait y chercher un bât, une sangle

et des œillères, cela s'appelait la *méthode*. On s'y entraînait à la confection des fiches, au patient travail de la fourmi, qui consiste à accumuler grain à grain des provisions, à les mettre en ordre, en s'interdisant, au nom du principe d'objectivité, de les comprendre. On balayait sans cesse le seuil d'un temple invisible, dans lequel on n'entrait jamais.

Nous avons tant souffert de ce long jeûne de l'âme, emprisonnée entre quatre murs sans fenêtres, du mépris des pédants pleins de mémoire, de la sinistre ignorance des agrégés, que nous serions peut-être excusables de les calomnier. Pourtant cette science rampante n'était pas vaine; elle était seulement infirme et myope, avec des prétentions formidables à l'infaillibilité.

Que ces ouvriers respectables continuent donc à vider chaque jour leur petite hotte de documents. Nous en avons besoin pour allumer le grand feu de joie de la pensée.

Ceux qui m'intéressent ici, ce sont les chercheurs moins aveugles, moins empressés à servir une époque qui adore la technique, la rationalisation, le travail en série, qui confond la quantité avec la valeur, la richesse avec la puissance; ceux qui dérangent l'ordre établi, gênent les conformismes et dont le génie n'opère pas dans les formes.

Ils ont d'illustres ancêtres, Pascal par exemple, dont la philosophie se moque des philosophies; Nietzsche est des leurs, à n'en pas douter, et ces grands indépendants, que les docteurs ne nomment guère : Joseph de Maistre, Hello, Léon Bloy, Péguy, Villiers de l'Isle-Adam. Faute de pouvoir écrire des manuels et d'édifier des systèmes, ils se contentent parfois de faire luire des éclairs. Aventureux, suspects, rebelles à toute étiquette, indignes de tout diplôme, et déconcertant les fonctionnaires de l'intelligence, qui se vengent en les traitant d'imaginatifs.

En fait, ces francs-tireurs de la pensée sont en train de lui redonner son vrai sens, son sens total. Ils nous rappellent qu'elle n'est pas simple exercice d'observation ou de raisonnement, mais prise de possession du réel par toute l'âme; ils nous délivrent d'un intellectualisme monstrueux, constructeur d'idéologies mortelles, d'une hypertrophie d'abstracteurs et de cérébraux.

Ce fut la tâche du dernier siècle, que cette vaste enquête, à laquelle il s'est voué presque tout entier, sur le monde physique, la nature animée, la psychologie, la pathologie, les races, les sociétés, et suivant les méticuleuses disciplines dont nous avons parlé. Mais, négligeant le point de vue matériel, qui n'est pas ici notre affaire, si l'on s'en tient à celui de la vérité, cet amoncellement de découvertes, tant qu'on ne cherche pas à les organiser, ne ressemble-t-il pas au geste mécanique de la pie qui pique du bec les objets brillants pour les enfouir dans le sable? Peut-on croire que la vérité s'amasse pièce par pièce, comme des écus dans un bas de laine; qu'elle se livre à l'ambition du comptable et du collectionneur? Serait-elle le dernier point d'une ligne infinie, le dernier grain du chapelet des phénomènes que, l'un après l'autre, nous égrenons?

Je crois que la vérité est éternelle. Elle ne se tient pas au bout de la route, ni au commencement; elle est partout présente, en tout temps et en tous lieux, sous chaque brin d'herbe et sous chaque regard. Mais certaines époques ne savent plus la reconnaître; elles en ont, pour ainsi dire, *perdu le sens;* d'autres, au contraire, sont des époques bénies où l'homme vit en familiarité avec les dieux; la vérité lui est alors si proche que le plus humble des artisans ou des laboureurs, le plus simple des enfants, la respire sans effort, ainsi que l'air et la lumière.

Ce qui fait l'intérêt unique de notre temps, c'est qu'à travers toutes ses misères, on perçoit la sourde rumeur d'un printemps en marche, on assiste à l'aube d'une renaissance. Que les penseurs, géniaux ou modestes, dont nous allons nous occuper, ne soient, à proprement parler, ni des savants, au sens habituel du mot, ni des philosophes qui retournent entre eux des problèmes d'école, ni des littérateurs puisqu'ils ne considèrent leur art que comme un moyen; qu'ils soient riches de connaissances livresques (et pas seulement de science officielle) ou qu'ils procèdent à coup d'intuitions et d'analogies puisées aux grandes sources du cœur et de la nature, peu importe!

Tous, ils ont l'ardent désir de trouver un sens à l'homme et à l'univers. Ils ne se contentent pas de regarder, ils veu-

lent comprendre; ils veulent se hausser au-dessus des faits, jusqu'à l'esprit.

Ainsi, venus des horizons les plus opposés, si différents qu'ils soient entre eux, si ennemis même en apparence, ils sont en train d'accomplir un grand miracle, dont l'humanité nouvelle a le cœur battant. Ils apportent la bonne nouvelle, le grand message de joie. Ils reconstruisent une sagesse. Ces isolés tracent leur voie propre. Mais déjà se dessinent d'extraordinaires convergences. Sans qu'ils s'en doutent, chaque pas qu'ils font les rapproche les uns des autres à mesure qu'ils s'avancent ensemble vers la vivante Unité.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

**Conférences de Marcel Prenant et Georges Teissier au Cercle Descartes. — Ph. l'Héritier, Yvette Neefs et G. Teissier : *Aptérisme des Insectes et Sélection naturelle*, C. R. Académie des Sciences, 1937. — Marcel Prenant : *Darwin;* « Socialisme et Culture », Editions sociales internationales.**

Ici même, le 1er mars, en rendant compte du 5e volume de l'*Encyclopédie française : les Etres vivants, Plantes et Animaux*, j'ai signalé les conclusions de Paul Lemoine :

> La théorie de l'évolution est impossible... L'évolution est une sorte de dogme auquel les prêtres ne croient plus, mais qu'ils maintiennent pour leur peuple.

Il n'est pas surprenant que de telles déclarations aient soulevé une émotion dans les milieux scientifiques et extra-scientifiques. Le Cercle Descartes, entre autres, a protesté vivement et a confié à deux jeunes professeurs de la Faculté des Sciences, Prenant et Teissier, la défense de la théorie de l'évolution.

Marcel Prenant a fait un vigoureux réquisitoire contre ceux qui nient l'évolution des espèces; ce serait, — et sur ce point il est d'accord avec Lemoine — le cas de la plupart des biologistes français. J'ai beaucoup de sympathie pour le désintéressement et la fougue de Marcel Prenant dans sa lutte contre les tendances qu'il considère comme réactionnaires, mais je crois qu'il se laisse parfois entraîner à en voir là où il n'y en a point. Quoi qu'il en dise, les zoologistes et les botanistes contemporains restent en général très attachés à l'idée d'évolution. Ce qu'ils critiquent, ce sont les

théories par lesquelles Darwin expliquait les mécanismes de l'évolution, la sélection naturelle en particulier.

Georges Teissier a prononcé, au Cercle Descartes, un habile plaidoyer en faveur du darwinisme, une véritable déclaration de foi. Il est bon de faire remarquer qu'il s'agit plutôt d'un néo-darwinisme, car aux variations lentes et progressives de Darwin, on substitue les variations brusques, les mutations.

Teissier, en collaboration avec Ph. l'Héritier et Mlle Neefs, a publié, à l'Académie des Sciences, une note très curieuse, intitulée **Aptérisme des Insectes et Sélection naturelle.** Il s'agirait d'une expérience « cruciale », démontrant le bien-fondé des idées de Darwin. Ces auteurs ont opéré sur les Drosophiles, petites Mouches d'une fécondité prodigieuse et qui vivent sur les fruits en voie de fermentation. Les généticiens ont décrit le polymorphisme de ces Insectes en relation avec leur constitution génétique; par mutation expérimentale, on peut obtenir en particulier des races aptères stables, mais d'une vitalité moindre. Or, Darwin avait expliqué par la sélection naturelle le fait qu'au bord de la mer, il y a une proportion d'Insectes aptères plus considérable qu'ailleurs : les Insectes qui ont des ailes et qui volent ont plus de chance d'être entraînés par le vent et de périr. Teissier et ses collaborateurs ont donc transporté pendant les mois d'été sur la terrasse du laboratoire maritime de Roscoff deux populations équivalentes de Drosophiles, l'une ailée, l'autre sans ailes. Les Mouches ailées emportées plus facilement par le vent que les aptères disparaissaient plus vite, et la courbe de l'excédent des aptères sur les ailées montait sans cesse, sauf pendant quelques jours où le vent ne s'est pas fait sentir. Après 50 jours, les Drosophiles ont été transportées dans un laboratoire aux fenêtres ouvertes, et on n'a pas tardé à observer la descente de la courbe, les ailées ayant une longévité plus grande et étant plus fécondes.

Cette expérience ne me paraît pas avoir la signification que ses auteurs lui attribuent. En réalité, il ne s'est pas créé, par sélection, une forme *nouvelle* au bord de la mer; la forme aptère a été apportée toute faite des laboratoires parisiens. D'autre part, si on avait prolongé l'expérience pendant l'hiver, il est très probable que les Drosophiles aptères, moins

résistantes aux intempéries, auraient disparu avant les Drosophiles ailées.

§

Marcel Prenant, auteur de *Biologie et Marxisme,* dont j'ai rendu compte ici (1er janvier 1936), consacre un volume à **Darwin** dans la collection « Socialisme et Culture ». Il place le grand naturaliste dans son cadre social, et montre que ce « révolutionnaire en science » fut en réalité un bourgeois à l'esprit borné.

Darwin avoue que diverses circonstances le convainquirent de bonne heure que son père lui laisserait assez de fortune pour lui permettre de vivre avec confort.

> Il était remarquablement soigneux et exact, en ce qui concernait les affaires d'argent. Il tenait ses comptes avec grand soin, les classant, et faisant la balance à la fin de l'année comme un négociant...
>
> Il respectait beaucoup les gens de capacité financière, et parlait souvent avec admiration d'un parent qui avait doublé sa fortune. En parlant de lui-même, il prétendait souvent que la chose dont il était vraiment fier, c'était l'argent qu'il avait économisé. Les gains que ses livres lui avaient procurés lui donnaient aussi de la satisfaction.

Il poussait l'économie à un tel point qu'il utilisait toutes les feuilles blanches des lettres qu'il recevait pour écrire des notes; il écrivait également sur l'envers de ses vieux manuscrits. Il n'en était pas moins « étonnamment libéral et généreux » en matière d'argent. On le voit souvent offrir 10, 20 ou même 100 livres sterling pour faciliter des expériences ou une publication scientifique, pour défendre la population de la Jamaïque contre son gouverneur, pour aider un ami dans le besoin... Il cherche à constituer une petite terre à ses ouvriers agricoles; il aimerait voir « égaliser les différences dans les fortunes territoriales ».

Se sentant fortuné, le jeune Darwin ne fit aucun effort pour acquérir une situation. Il commença les études médicales, mais les abandonna rapidement; les rares cours qu'il suivit lui parurent « incroyablement ennuyeux ». De même, sa culture artistique resta rudimentaire.

Je ne puis supporter la lecture d'une ligne de poésie, avoue-t-il; j'ai essayé de lire Shakespeare et je l'ai trouvé si ennuyeux qu'il me dégoûtait. J'ai aussi presque perdu mon goût pour la peinture et la musique...

Il me semble que mon esprit est devenu une espèce de machine propre à extraire des lois générales d'une grande foule de faits.

Et il ajoute qu'il ne peut concevoir pourquoi cette faculté a causé chez lui l'atrophie de la partie du cerveau d'où dépendent les jouissances artistiques.

Darwin menait une vie très retirée et monotone, il lui était pénible de changer ses habitudes; il y avait des heures fixes pour le travail, la lecture, le trictrac, le courrier, la promenade. Ce seraient ces vertus, ou si l'on préfère ces tares bourgeoises, qui ont amené Darwin à expliquer l'évolution des espèces par des variations lentes et progressives.

Il semble, dit Prenant, que par son tempérament, par ses habitudes régulières et tout particulièrement bourgeoise, Darwin ait été incapable de concevoir la valeur d'un changement brusque. Il semble qu'il ait entassé les petites variations comme il entassait les fiches de ses travaux et l'argent de ses hypothèques. Il semble donc qu'à cet égard il ait été mentalement le prisonnier de sa classe.

Prenant insiste sur ce fait que Darwin a vécu et pensé bourgeois. Il a conservé tous les préjugés bourgeois : il méprisait les « sauvages » au point de leur préférer parfois des animaux; il déclarait que « l'homme, dans tout ce qu'il entreprend, atteint un niveau supérieur à celui auquel la femme peut arriver ».

Il a répété platement des phrases de la morale officielle bourgeoise.

Malgré son génie, il ne peut franchir certaines bornes de pensée.

Le grand reproche que lui fait Prenant est de ne pas s'être intéressé suffisamment aux questions sociales, de n'avoir pas accueilli les avances que lui fit Marx, de n'avoir pas lu avec attention le *Capital*. Quelque chose de très beau et de définitif serait sorti, d'après Prenant, de la collaboration de Darwin et de Marx et Engels.

On attend maintenant que de jeunes savants, à la fois darwinistes et marxistes, donnent leur mesure.

GEORGES BOHN.

## QUESTIONS JURIDIQUES

*Mariage. — Droits et devoirs respectifs des époux. — Résidence du ménage. — Célébration du mariage. — Capacité civile de la femme. — Qualité de chef de famille du mari. — Domicile au cours de l'instance en divorce. — Loi sur la Presse. — Droit de réponse. — Phobie de l'erreur judiciaire. — L'affaire Lafarge et le Cinéma. — Psychologie de l'empoisonneuse. — Mémento.*

Aux yeux du féminisme militant, la femme mariée se trouvait assimilée par le Code au mineur et à l'interdit quant à sa capacité civile, et, quant à sa personne, à une servante, sinon à un serf. La loi du 18 février 1938 « portant modification des textes du Code civil relatifs à la **Capacité de la femme mariée** » l'a tirée de cette humiliante situation en modifiant les art. 213, 214 et quelques autres.

*Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari.* Cette formule lapidaire, qui constituait le premier des dits articles, a disparu.

Quant à l'art. 214, ses dispositions sont partagées entre l'art. 213 actuel :

Le mari, chef de la famille, a le choix de la résidence du ménage : la femme est obligée d'habiter avec son mari, celui-ci est tenu de la recevoir.

et l'actuel art. 214 :

Le mari est obligé de fournir à la femme tout ce qui est nécessaire pour les besoins de sa vie selon ses facultés et son état.

Le nouvel art. 213, cependant, décide qu'un droit de recours au tribunal, statuant en chambre du Conseil, « est ouvert à la femme contre une fixation abusive de la résidence du ménage par le mari ».

Il déclare en outre que la qualité de chef de la famille du mari cesse d'exister :

1° Dans les cas d'absence, d'interdiction, d'impossibilité par le mari de manifester sa volonté et de séparation de corps; 2° lorsqu'il est condamné, même par contumace, à une peine criminelle, pendant la durée de sa peine.

D'après l'art. 75 du Code Civil, relatif à la célébration du mariage, l'officier de l'état-civil doit faire lecture aux parties des art. 212, 213 et 214. La loi du 18 février ne modifie pas ces articles. Il faudra donc que le futur mari s'entende pré-

venir de ce qui lui arrivera en tant que chef de la famille si, des bancs de la mairie devant lesquels il se tient, il s'assied sur ceux de la cour d'assises, — ce qui lui arrivera, du moins, « pendant la durée de sa peine ». Il pourra se rattraper après.

Libérée tacitement de l'obéissance conjugale, la femme mariée est libérée expressément de l'incapacité civile.

*La femme mariée a le plein exercice de sa capacité civile, dès l'art.* 215, *qui ajoute :*

Les restrictions à cet exercice ne peuvent résulter que de limitations légales ou du régime matrimonial qu'elle a adopté.

Lorsque les époux se trouvent placés sous le régime de la communauté légale, le mari conserve le pouvoir d'administrer seul les biens communs.

En dehors de ce régime, la femme a l'administration de ses biens, de la même façon que si elle était célibataire, mais elle doit alors « contribuer proportionnellement à ses facultés et à celles de son mari tant aux frais du ménage qu'à ceux d'éducation des enfants communs (art. 214).

Tant qu'il conserve la qualité de chef de famille, le mari peut s'opposer à ce que sa femme exerce une profession séparée. Mais si son opposition n'est pas « justifiée par l'intérêt du ménage ou de la famille, le tribunal peut, sur la demande de la femme, autoriser celle-ci à passer outre à cette opposition » (art. 216).

Pour cette action et celle qu'elle désire intenter en cas de fiixation abusive de la résidence du ménage (art. 213), la femme a droit à l'assistance judiciaire.

L'art. 236 permettait au juge d'autoriser l'époux demandeur en divorce à résider séparément, mais le juge devait, quant à la femme, indiquer le lieu de la résidence. Le nouvel article supprime cette indication. Pendant l'instance en divorce la femme est donc libre de résider où bon lui semble.

§

Parmi les sujets de tristesse qui s'ajoutent (pour rappeler à peu de chose près un mot fameux) aux 40 millions de sujets que la France a, faudra-t-il compter le caractère faiblard de l'indépendance politique de notre Thémis? — On le crain-

drait, à lire le filet que je découpe dans *Le Temps* du 2 avril : *A propos du droit de réponse.*

Pris à partie dans le journal *L'Abeille des Vosges,* M. Marcel Boucher, député de ce département, usant du droit que lui conférait l'art. 13 de la loi du 29 juillet 1881 sur la Presse, avait vainement demandé à la direction de ce journal l'insertion d'une réponse. Il y eut procès et M. Marcel Boucher le perdit devant la cour de Nancy, qui prononça le relaxe du gérant poursuivi. L'arrêt de la cour disait notamment que, si la réponse de M. Boucher n'était contraire ni aux lois ni aux bonnes mœurs, elle renfermait cependant des attaques, contre le gouvernement et les partis qui le soutiennent; qu'ainsi elle mettait en cause les membres du conseil des ministres, considérés comme des tiers, et atteignait l'honneur du journaliste [auteur de l'article] dont les amis politiques étaient qualifiés de profiteurs des discordes publiques et d'agitateurs professionnels.

Comment une de nos cours d'appel a-t-elle été capable d'édifier sur l'art. 13 de la loi du 29 juillet 1881 un monument de jurisprudence d'une façade front-populaire aussi affiché et d'un sens aussi opposé à la lettre et à l'esprit de ce texte? Le *Temps* ajoute que la Cour de Cassation vient d'annuler cet arrêt peu reluisant.

§

Autre filet : « L'affaire Lafarge va revenir en justice. — L'arrière-petite-nièce de Charles Lafarge assigne en justice les producteurs du film *L'Affaire Lafarge,* dont certaines scènes portent atteinte à la mémoire de Charles Lafarge et de sa mère » — (*Petit Marseillais* du 13 avril).

Rien d'étonnant que le Cinéma flatte notre de plus en plus spécifiquement française maboulerie de l'erreur judiciaire, et, quand on doit blanchir une négresse d'un noir pareil à celui de l'empoisonneuse du Glandier, il faut bien peindre en noir sa victime. On ne fait pas une omelette sans casser des œufs, et l'arrière-petite-nièce dont il s'agit n'est vraiment pas raisonnable, avec son assignation.

Dans son nouveau livre : *Hélène Jégado, l'empoisonneuse bretonne* (Albin Michel) M. Pierre Bouchardon, auteur d'une *L'Affaire Lafarge* (même édit.) peu faite pour les convenances de l'écran, redit un mot de cette affaire. Il rappelle que

l'origine des poisons, la façon dont le criminel s'était procuré l'outil du crime, est demeurée inconnue dans plus d'une cause célèbre d'empoisonnement.

Certes, il y eut dans l'affaire de Mme Lafarge une véritable *ostentation* d'arsenic, bien que l'héroïne du drame du Glandier crût avoir pris toutes les précautions pour égarer les recherches.

Par elle, tous les pharmaciens du pays furent sollicités. Tantôt elle enveloppa ses démarches de clandestinité et de mystère. Tantôt elle usa, à une heure d'intervalle, de deux ordonnances, dont la seconde faisait double emploi avec la première. Et presque toujours elle changea de messagers.

C'est ainsi qu'en moins de trente jours elle put rassembler, sous ses doigts fuselés de pianiste, 99 grammes d'arsenic : quatre-vingt-dix-neuf grammes.

Mais dans une autre affaire beaucoup plus rapprochée de nous, et où elle disposa de moyens d'investigation autrement perfectionnés qu'à l'époque où vivait Hélène Jégado, la Justice ne sut rien découvrir.

Se rappelle-t-on le procès de Marie Bourette, qui émut si fort la curiosité parisienne, il y a quelque vingt-huit ans?...

De juin à septembre 1833, Hélène Jégado domestique de l'abbé Le Drogo, vicaire de la paroisse de Guern, canton de Pontivy, traita à l'arsenic cinq personnes de la maison, dont les père et mère de l'abbé, et l'abbé lui-même. Ces morts subites furent mises au compte d'une épidémie de choléra qui sévissait... à Paris.

Le 2 octobre, Hélène faisait une nouvelle victime en la personne d'une femme de ménage de la maison. Le 3, elle empoisonnait sa propre sœur, Anna Jégado qui avait été au service de l'abbé — avant d'être allée servir chez l'abbé Riallan, recteur de Bubry — et qui était venue assister aux obsèques de son premier maître.

Ici encore le choléra eut bon dos (quand le réhabilitera-t-on d'une erreur judiciaire véritablement indéniable?) Mais comment soupçonner l'empoisonneuse? Son hypocrisie rendrait des points à celle de Mme Lafarge.

Elle avait vécu tout le drame. Envers les sept victimes de l'épidémie auxquelles la mort avait infligé d'intolérables souffrances, elle s'était montrée d'un dévouement sans bornes. Elle avait passé les nuits à leur chevet; elle les avait assistées jusqu'à leur dernier

soupir; elle les avait pleurées comme des êtres chers; elle avait longuement prié pour elles et demandé à Dieu de leur ouvrir les portes du ciel.

Cette conduite, dont chacun avait été édifié, méritait récompense. Aussi le nouveau recteur de Bubry, l'abbé Lorho, offrit-il la place d'Anna à la rescapée.

D'où le foudroyant passage de vie à trépas d'une tante, d'une sœur et d'une nièce de l'abbé. Cette fois, les médecins hésitèrent entre le choléra et la fièvre typhoïde. Mais lisez la suite du curriculum de l'empoisonneuse dans l'ouvrage de M. Bouchardon. Quelle héroïne de roman et de film eût pu faire Hélène Jégado! Quelle *réhabilitable,* si elle n'eût pas la veille de son exécution, en 1852, confessé sa culpabilité! Cependant, assura-t-elle « je n'ai point donné la mort ni à ma sœur Anna ni à deux autres des sept victimes du presbytère de Guern. C'est une méchante femme qui est coupable de ces trois crimes. Je l'ai fait connaître à M. l'abbé Tiercelin et je l'autorise à faire de cette révélation l'usage qu'il jugera convenable. C'est cette femme qui m'a donné le poison dont je me suis servie au début de ma carrière criminelle; c'est d'elle que j'ai reçu des encouragements au crime et des leçons pour les commettre en sécurité.»

Voilà au moins de quoi tenter une réhabilitation partielle.

Mémento. — H. Mankiewicz : *Le national-socialisme allemand; ses doctrines et leurs réalisations* (Libr. Gén. de Droit et de Jurisprudence, 20, rue Soufflot). — L'auteur, magistrat allemand, forcé de s'expatrier à l'avènement du régime hitlérien, est aujourd'hui secrétaire-général de l'Institut de Droit comparé et de l'Institut des Sciences sociales de l'Université de Lyon. Il se pique d'avoir exposé objectivement la « conception du sens de la vie et du monde » (Weltanschauung) que le national-socialisme met en pratique. Il y a parfaitement réussi et il convient de le complimenter de son sang-froid. L'étatisme, ainsi exposé, paraît lumineusement à l'antipode de l'anti-étatisme (dit libéral!) que la France connaît depuis soixante ans. Chaque ligne de l'ouvrage, et non seulement le chapitre intitulé « Critique des principes et du concept de l'Etat nés de la Révolution française », montre que la mystique allemande est en réaction mécanique de celle qui nous régit. Mais il y a les mystiques qui font vivre les nations et il y a celles, hélas! qui les font mourir. A ce point de vue l'ouvrage dont il s'agit, très clair,

très précis, est vraiment à lire et à méditer. — Mireille Maroger : *Petit guide juridique de la femme* (Ed. Denoël). Ce livre « analyse les droits de la femme dans toutes les situations sur le plan des intérêts moraux et des intérêts matériels, dans l'activité de son ménage ou dans l'activité professionnelle ou commerciale, dans la légitimité des liens conjugaux ou la précarité de l'union libre », dit la préface de Me Carpentier, bâtonnier de l'ordre des avocats parisiens, laquelle nous apprend que l'auteur, avocat à la Cour, a péri dans un accident d'aviation au moment où le livre achevait d'être imprimé. — Géo London : *Les Grands Procès de l'année 1937* (Ed. de France) « Irène Schmeder, héroïne d'un drame en avion. — Le pompier Fauveau. — Le faux docteur Hecker. — La condamnation définitive de Soclay. — Les outrances verbales du citoyen Marceau-Souverain-Pivert. — Le triomphe de Philibert Besson. — Le Don Juan sanglant de la Riviera. — L'assassinat du dentiste, etc., etc. ». On donne les mêmes et on recommence...

MARCEL COULON.

## *PRÉHISTOIRE*

Dr André Cheynier : *Jouannet, grand-père de la Préhistoire.* Brive, impr. Chastrusse, Praudel et Cie. 8°, 101 p., 1 pl. et 1 dépliant. — J. Ferrier : *La Préhistoire en Gironde;* préface de A. Cabrol; Le Mans, Monnoyer, 8°, 336 p., LXXXV pl. photo. — Raymond Furon : *La Perse.* Payot, 8°, 238 p., VII pl. et cartes.

**Vatar de Jouannet** appartient à cette pléiade de savants provinciaux très oubliés de nos jours et qui furent les auteurs, ou les principaux collaborateurs, des grandes Statistiques impériales et royales. Je rendrai justice dans mon *Manuel* à ceux qui furent, non pas les précurseurs, mais les organisateurs du folklore français. Il était bon, et même nécessaire, qu'on signalât aussi leur activité dans les divers domaines de l'archéologie et même de la préhistoire. Le livre que le Dr André Cheynier a consacré à Jouannet montre une fois de plus combien dans le premier quart du XIXe siècle vivaient en province d'esprits imbus à la fois des tendances et des méthodes de l'Encyclopédie, au sens moderne de « synthèse », capables d'observer des milliers de faits, de les classer et de les ordonner monumentalement.

De son vivant Jouannet était connu et apprécié par de nombreux groupements savants provinciaux; il avait des amis à Paris; mais de ne pas avoir habité Paris avait diminué une gloire qui lui était due et que son biographe lui restitue

en entier. Les documents publiés *in-extenso,* les renvois aux travaux contemporains, notamment au *Manuel d'Archéologie* d'Arcisse de Caumont, prouvent que Jouannet a vraiment été l'un des précurseurs importants de Boucher de Perthes : ses découvertes en 1810 sur le plateau d'Ecornebœuf, non loin de Périgueux, furent interprétées par lui correctement, quoique selon les tendances celtomanes et gallomanes de son époque (notice publiée dans le *Calendrier de la Dordogne* de 1814) ,mais en ajoutant que les outils de pierre étaient prégaulois. Il explora aussi quelques grottes et décrivit avec soin les objets en os et en pierre.

Cependant, pour être juste, il faut ajouter que ces découvertes furent peu considérables, publiées dans des périodiques locaux de faible diffusion et ne constituèrent dans l'activité totale et très variée de Jouannet qu'une sorte d'épisode. De sorte qu'il n'eut jamais l'idée de réunir ses divers mémoires de préhistoire en volume. Cent ans plus tard on lui rend justice. Que ce soit une consolation à retardement pour ceux d'entre mes lecteurs de province qui poursuivent leurs travaux sans jouir encore de la renommée qu'ils méritent.

Depuis Jouannet, dans les régions de la basse Dordogne et de la basse Garonne, on a fait d'innombrables découvertes et l'on aimerait que pour les cinq ou six autres départements de l'ancienne Guyenne soit dressé un répertoire complet comme celui que M. J. Ferrier vient de publier sur **La Préhistoire en Gironde.** C'est un recensement de tous les lieux de trouvaille et des objets typiques classés selon l'époque : Chelléen (maintenant dit Abbevillien), Acheuléen, Moustérien, Aurignacien, Soluréen et Magdalénien. Puis Azilien, Sauveterrien, Tardenoisien (microlithique), avec de bonnes réflexions générales sur l'état actuel du problème mésolithique. Enfin Campignien et autres stations néolithiques, mégalithes (relativement peu nombreux, 75 tout au plus) Bronze, Fer et Musées spéciaux.

On voit que de cette manière l'auteur nous donne un tableau complet, par ordre chronologique, des diverses civilisations de la Gironde. Il suffirait, en suivant le même plan, de continuer avec les départements limitrophes. En passant, je tiens à rappeler qu'un premier inventaire avait été dressé en 1876

par Daleau, un très grand savant bordelais, que je rencontrai plusieurs fois chez Sébillot, et qui fut aussi bon folkloriste que préhistorien. C'est le travail de Daleau qui a servi de point de départ à l'auteur; il donne ensuite pour chaque période les découvertes faites jusqu'en 1938. Chaque chapitre se termine par une conclusion qui évalue l'importance des diverses stations par rapport à nos connaissances préhistoriques du reste de la France, avec prudence et sans exagérer celle des seules stations girondines. Je suis heureux de constater aussi que l'auteur n'admet plus l'expression « âge de la pierre polie ».

La carte du néolithique girondin (pl. XXXIII) manifeste une curieuse préférence pour l'extrême pointe (au Gurp), avec descentes le long de la ligne des étangs; et un peuplement assez fort dans la région de La Réole à Branne et Saint-André. L'auteur pense (p. 284) qu'il faut admettre dans sa région restreinte la coexistence de plusieurs civilisations néolithiques, tout au moins de deux, l'une de type pastoral dans la région des landes et des dunes; l'autre agricole, de même type que celle de l'Entre-Deux-Mers et du pays de Blaye.

Mais où je cesse d'être en accord avec M. Ferrier, comme avec la plupart des autres préhistoriens français (qui, on le sent trop, n'ont jamais fait d'ethnographie sérieusement) c'est dans le recours explicatif à la théorie des migrations. « Difficile, dit-il, nous apparaît la résolution du problème des grands mouvements des tribus néolithiques... Nous constatons les déplacements des populations à peu près régulièrement aux abords des fleuves ou des rivières, comme à toutes les époques » (p. 285).

D'abord cette deuxième proposition est fausse : les « sauvages » se déplacent aussi bien à travers les cols, les forêts et par-dessus les fleuves et rivières. Rien ne s'oppose en théorie, et l'ethnographie asiatique, africaine et américaine le prouve, à ce que des tribus néolithiques aient progressé approximativement selon des lignes nord-sud perpendiculairement aux affluents de la Garonne.

Mais surtout, pourquoi exiger des migrations, et essentiellement d'Orient en Occident? (aussi p. 285). Toujours ce

« mirage oriental », alors que nous savons maintenant que la France avait des races préhistoriques, avec leur civilisation propre, à des moments où l'Europe et une partie de l'Asie étaient inhabitables. De plus, pourquoi des gens n'auraient-ils pas inventé de nouveaux types technologiques sur place? C'est une idée sortie de la Bible que la civilisation a été formée, à ses divers stades, dans un seul lieu terrestre et a été ensuite transportée ailleurs par essaims successifs. La préhistoire, précisément, a fait justice de la théorie monogénétique, simple légende de populations primitives.

Je ne dis pas que les Paléolithiques et les Néolithiques ne se sont pas déplacés; mais ils ont pu se déplacer en France seulement ou plutôt dans le grand pays qui engloberait la vallée du Rhin et une partie de l'Espagne.

Je reste, et même je deviens de plus en plus un partisan convaincu de la polygenèse, non seulement des races, mais aussi des types culturels et des types sociaux, et d'autant plus que le petit peu que nous savons de nos propres primitifs et sauvages prouve une qualité d'intelligence et une adresse manuelle, donc une faculté de création et d'amélioration, exactement de même nature et, j'y insiste, de même degré que les nôtres.

Enfin avec la théorie des migrations on renvoie toujours le problème au voisin. C'est une échappatoire indigne des savants modernes, qui savent que la terre est ronde : à force de reculer la solution d'une région à une autre, on fait le tour et on est acculé à des hypothèses invérifiables comme la genèse de l'Humanité entière sur les plateaux du centre de l'Asie ou la disparition de continents mythiques comme l'Atlantide. De toute manière, une hypothèse vraiment générale rien que pour la France seulement ne pourra être agencée que lorsque tous nos départements posséderont d'aussi bonnes monographies que celle de M. Ferrier pour la Gironde.

J'espérais précisément trouver quelque chose sur la théorie des migrations à partir du plateau iranien dans le livre de Raymond Furon sur la **Perse,** dans le chapitre préhistoire et protohistoire, de 4.000 à 800 avant J.-C. (p. 43-56). Mais il n'a donné qu'un exposé superficiel, visiblement sans com-

pétence personnelle, par renvoi aux grands travaux de Jacques de Morgan, du Dr Contenau, etc. Le reste de l'ouvrage, également de vulgarisation, avec une bibliographie sommaire à la fin, sort de ma chronique. Il est commode, en tout cas, pour le grand public. Seulement, voyez vous-mêmes: 4.000 ans pour les débuts de la civilisation lithique en Perse; 25.000 ans au bas mot, mais plus probablement trois ou quatre cent mille ans pour le début du peuplement et de la civilisation en France... Si migrations il y a eu, je préfère les faire partir de chez nous que de là-bas.

A. VAN GENNEP.

## *VOYAGES*

Hubert Carton de Wiart : *Sur la crète des Andes en automobile*, Plon. — Jean Fontenoy : *Shanghaï secret*, Grasset. — Marie-Edith de Bonneuil : *Bivouacs aux étoiles*, Plon. — Camille Mauclair : *L'Egypte millénaire et vivante*, Grasset. — Camille Mauclair : *Visions de Florence*, Alpina. — Edmond Pilon : *Senlis et Chantilly*, Arthaud. — Paul Guiton : *Savoie*, Arthaud. — Germaine Acremant : *Flandre et Artois*, De Gigord. — A. Mabille de Poncheville : *Flandre et Artois*, Arthaud. — Mémento.

On reconnaît aisément un explorateur — né en M. Hubert Carton de Wiart : depuis 1930, ce jeune diplomate belge n'a-t-il pas inscrit à son actif les trois premières traversées en automobile à roues de l'Afrique (Alger-Tchad-Congo-Le Cap), de l'Asie (Chine-Indes-Afghanistan-Suez), et de l'Amérique du Sud (Argentine-Bolivie-Pérou-Panama)? C'est cette dernière randonnée, 12.000 kilomètres de Buenos-Ayres à Caracas, qu'il nous raconte en ce récit d'aventures vraies, plus passionnant qu'aucune fiction : **Sur la crête des Andes en automobile.**

A ses côtés, nous trouvons dans sa voiture un solide compagnon, Lepage, expert mécanicien, et un fox-terrier, Jocky, mascotte de l'expédition.

C'est d'abord, en fin avril 1936, la traversée de la Pampa parmi les milliers de bêtes à cornes vouées aux frigorifiques, puis au début de mai, les premiers cols des Andes, auxquels succèdent forêts et plaines torrides. Là se dissolvent les énergies si l'on n'a la volonté d'avancer coûte que coûte. L'homme est la proie de cruels moustiques. Plus de chemin: une piste à peine tracée, tandis qu'une vapeur humide, chargée de miasmes fétides et de poussiers rouges,

se colle à la peau comme un suaire. Il faut constamment se tailler un passage à coups de *machettes.*

L'enfer du Chaco traversé, il s'agit ensuite de monter à l'assaut des Andes en faisant route la nuit pour éviter un excès de chaleur qui nuirait, non seulement aux explorateurs, mais au moteur de leur machine, objet de tous leurs soins. Quelles nouvelles difficultés à surmonter! L'un d'eux précède la voiture armé d'une lanterne, signalant les passages les plus périlleux, constamment d'ailleurs au bord des précipices, tandis que l'autre reste au volant.

Le châssis doit accomplir des redressements continuels, supputer son élan, virer quasi sur place au prix de marches obliques arrière qui nous font dresser le poil sur le corps. Malgré la température glaciale, nous sommes en sueur, et une fois de plus, sous l'effet de l'excitation nerveuse, la faim et le sommeil sont suspendus... Mais quelle grandeur dans ce chaos végétal et minéral! Gustave Doré orchestré par Wagner. Nous côtoyons quelques gorges surprenantes de beauté; elles étincellent sous la blancheur floconneuse de la lune, pleine à souhait.

On sent ici l'artiste et l'écrivain de race à côté de l'homme d'action.

Voici maintenant Carton de Wiart et son mécanicien en Bolivie, dans une ville construite par les Espagnols au XVIIe siècle et qui s'appelle Sucre, comme dans les contes de fées. N'est-elle pas, d'ailleurs, habitée par celles-ci? « Les jeunes filles de Sucre ont les plus beaux yeux du monde », déclare le jeune explorateur.

Il ne s'attarde cependant pas en leur compagnie; mais poursuit vers Potosi, la Paz, les Andes péruviennes où il retrouve les ruines des Incas, les échelles du Pacifique où, utilisant les marées basses, il roule pendant 2.000 kilomètres sur les plages que bordent de hautes falaises, puis la zone désertique de Lima à l'Equateur, et enfin la verte Colombie.

Les hardis pionniers parvinrent à Caracas le 2 juillet, après soixante-dix-sept jours de voyage. Leur itinéraire avait coïncidé avec le piquetage de la future grand'route panaméricaine rêvée par Bolivar; et ils avaient donné au nouveau monde, par leur exploit sportif, une haute idée de la vieille Europe.

§

Changeons de pays; nous serons guidés dans **Shanghaï secret** par M. Jean Fontenoy, fondateur du *Journal de Shangaï*. Une odeur de décomposition physique et morale se dégage de la ville immense, pandémonium de vices, où chacun trafique cyniquement de quelque chose, et où les mandarins, tenants d'une culture qui n'a rien à voir avec la nôtre, coudoient des généraux pour la plupart improvisés, sans plus de talent que d'honneur. Dans les pages de M. Fontenoy, une Américaine, miss Wilson, est victime de l'un d'eux.

Cette fille ressemblait aux jeunes personnes saines de corps, avenantes de traits, sottes et dévorées par le désir de biens terrestres, comme il y en a tant dans les capitales de l'Europe. Combien de Parisiennes ont « fait un chopin » en épousant un étudiant jaune au Quartier Latin et, comme elle, ensuite...

Ensuite... c'est le suicide, un corps qui surnage sur les eaux grasses d'un des canaux fétides qui sinuent comme des reptiles à travers Shanghaï .

Au rebours du livre précédent, **Bivouacs aux étoiles,** par Marie-Edith de Bonneuil, s'avère un récit exaltant. Correspondante du *Journal,* elle a suivi à cheval les Italiens progressant en Ethiopie, vu la prise d'Adoua et de Dessié, dévisagé les jeunes légionnaires marchant vers la difficile victoire, obtenue grâce à leur persévérant idéal. Ces soldats étaient soutenus par une énorme masse d'ouvriers, chargés de construire, une fois de plus, des voies romaines en pays conquis. « Seule l'Italie, écrit le maréchal Franchet d'Esperey dans sa préface, pouvait jeter en zone tropicale ces dizaines de milliers de terrassiers rustiques, sobres et ardents au travail. »

Mme de Bonneuil sait observer; et elle se montre impartiale comme le prouvent les paroles d'un Lazariste abyssin, ancien précepteur du Négus, fidèlement rapportées par elle : « Pourquoi la France s'est-elle désintéressée de nous? Pourquoi nous a-t-elle abandonnés? »

Mais n'entrons pas dans le domaine de la politique.

§

Toujours poète en prose, M. Camille Mauclair publie un ouvrage dont le contenu répond au titre : **L'Egypte millénaire et vivante.** Avec sa forte culture, il la situe à sa place quand il voit en elle « la mère de toutes les civilisations méditerranéennes » ; il sait aussi faire surgir avec couleur et relief non seulement les images du passé, mais le visage moderne de l'Egypte.

Sa description de Louqsor, l'antique Thèbes, est à la fois d'un artiste et d'un archéologue compétent. Qu'il me pardonne de me trouver en désaccord avec lui sur un seul point : voyant encore debout à l'entrée du temple de Louqsor celui des deux obélisques que la France n'emporta point pour orner la place de la Concorde, Mauclair estime qu'il fait peu d'effet là où il est resté. Moins d'effet décoratif, assurément, que la borne colossale autour de laquelle se poursuivent nos autos, mais combien cet isolement et cet abandon ajoutent à l'impression de grandeur que produit l'obélisque demeuré là où le Pharaon l'avait voulu! Je me souviens avoir vécu naguère auprès de lui une heure incomparable tandis qu'à quelques pas s'élargissait la lente coulée du Nil verdâtre.

Le même touriste — au sens stendhalien du mot — publie **Visions de Florence,** volume savant, pittoresque, illustré parfaitement, où je ne vois à relever qu'une légère inadvertance. La légende placée sous la photographie du *Mercure volant* le dit l'œuvre de *Giambologna :* or cette statue ailée, merveille de grâce et d'élan nerveux, est de Jean de Douai, appelé Jean de Bologne, c'est entendu, mais dont il ne faut pas laisser oublier l'origine française.

Nul écrivain, d'ailleurs, n'est à l'abri de toute erreur, et il en est certaines qui sont plus accréditées. Voici, par exemple, sous une couverture aquarellée par Allo, un délicieux volume de M. Edmond Pilon consacré à **Senlis et Chantilly.** L'auteur, à la suite de plusieurs autres, fait du Valois un pays d'Ile-de-France, alors qu'il appartient à la Picardie (1).

(1) P. Lami, auteur du *Résumé de l'Histoire de Picardie,* publié en 1825 d'après des ouvrages antérieurs (chez Lecointe et Durey, libraires

Mais Senlis même est Ile-de-France, ceci est véritable; et à qui ne l'aurait jamais visitée, Pilon suffirait pour faire aimer la douce ville au charme de Cendrillon, reine et servante dont la devise ingénue affirme que les fleurs de lys des rois de France sont tombées du ciel. Quant à Chantilly, n'est-ce point une nymphe de la Renaissance sortie toute ruisselante de l'une des fontaines qui ne se taisent ni jour, ni nuit?

Les héliogravures de l'ouvrage n'évoquent pas seulement les « sites et monuments », comme le veut le titre de la collection fameuse à laquelle il appartient, mais aussi les chefs-d'œuvre artistiques du musée Condé, — jusqu'à cette aquarelle sans prétention, *Mozart au clavecin*, où Carmontelle nous laisse voir par une échappée la vie de société dans l'ancienne France.

§

**Savoie,** on s'y attend, est surtout un livre de nature. Son auteur, M. Paul Guiton, notoire par ses études sur la littérature italienne, ne l'est pas moins par ses ascensions, par son exploration attentive et complète — à pied, en voiture, en avion, — de la province avec laquelle on peut bien dire qu'il fait corps. Nullement jaloux de ses beautés, d'ailleurs, il l'a vue avec joie conquérir les foules même en saison rigoureuse, grâce aux sports d'hiver; et nous trouvons en lui un témoin ravi de cette soudaine transformation. Naguère, nous dit-il,

C'était l'hivernage, la vie dans le chalet où les humains se réfugiaient de même que les animaux au plus profond des terriers. Villages perdus, marche dangereuse, en tout cas très pénible, car il fallait à chaque pas faire effort dans l'inconsistance de ce sol qui se dérobait à la foulée.

Et personne n'osait admirer la transfiguration de la terre.

...Le ciel se diluait en une couleur gris d'acier, douce à l'œil, et il aurait fallu avoir l'agilité des corps immatériels pour se mouvoir à travers cette splendeur.

Une telle légèreté que nos anciens n'eussent attendue que de la

à Paris, quai des Augustins), range le Valois au même titre que le Ponthieu, le Vimeux, le Vermandois, etc., parmi les divers pays picards. C'est la tradition de l'ancien régime.

**magie, le ski nous l'a donnée. Dans les vallons ouverts en avenues indéfinies, du côté du col des Aravis, par les bois, sur les pentes qui tombent de la Colombière, de l'Aiguille, de Beauregard, du Colomban, partout c'est l'envol des skieurs et des skieuses, dans un air coupant et pur comme du cristal, et qui rénove les corps et les esprits.**

Dira-t-on encore, après avoir lu ces lignes, — et les dernières pages du livre sont même plus imprégnées de «la paix étincelante des cimes», — dira-t-on encore que les textes des « Beaux Pays » valent surtout par leur documentation?

Mme Germaine Acremant n'a point la ressource de ces poétiques envolées dans les hauteurs. Son sujet, **Flandre et Artois,** n'y prête guère du point de vue géographique; il faut se contenter, quand on le traite, des « coteaux modérés » chers à Sainte-Beuve. Mais elle a mis ses dons d'observation au service de nos deux provinces septentrionales, n'hésitant pas, pour mieux connaître tous leurs habitants, à assister dans un estaminet à un combat de coqs, à visiter attentivement un tissage ou une fabrique de sucre, voire à descendre au fond d'une mine après avoir coiffé le rigide chapeau de cuir bouilli. Les mœurs populaires, le folklore local, n'ont pas de secrets pour elle. On reconnaît, par ailleurs, l'auteur des *Dames au chapeau vert* dès les premières phrases, aux images que les noms des villes évoquent en elle : « Des noms sages comme des magistrats : Saint-Omer, Douai. Des noms évocateurs de Vauban : Montreuil, Bergue, Le Quesnoy. Des noms placides comme des vieilles demoiselles : Aire, Hazebrouck, Bapaume, Bourbourg. » C'est cette tournure d'esprit qui a fait son succès comme romancière.

Le même titre, **Flandre et Artois,** se lit encore sur la couverture d'un second livre où l'auteur manifeste une autre conception du sujet. Il a décrit, lui, « le pays des beffrois ».

La guerre a renversé ceux d'Arras, Bailleul, Comines et Armentières; mais ils ont été reconstruits semblables à ce qu'ils étaient. Les autres sont intacts : Béthune, Boulogne, Bergues, Calais, Dunkerque, Lille, Cambrai et Douai, — ce

dernier dont H. Gros a fait la délicate aquarelle qui sert de couverture au volume.

Au reste, il n'y a pas que des beffrois *dans les Nords noirs et dans les verts Pas-de-Calais,* comme disait Verlaine.

Encore faut-il observer que le pays minier lui-même est compensé par des « pays verts » tels que le Hainaut (pour partie), ou que ce Boulonnais qui faisait l'admiration de Victor Hugo.

Les vieilles cités historiques, Arras, Valenciennes, Cambrai, alternent de même avec les métropoles industrielles, Roubaix, Lille et Tourcoing. Enfin Dunkerque et Calais, sur la mer du Nord, et Boulogne sur la Manche, premier port de pêche de France, ouvrent largement au monde l'accès d'une région animée par un dynamisme qui en fait l'un des piliers de la patrie.

Mémento. — Mme Lucie-Paul Margueritte, ayant obtenu la bourse de voyage du protectorat de Tunisie, a rapporté de ce pays un ouvrage, *Tunisiennes,* qui peut se résumer en un dilemne cité par elle : « Instruire la jeune musulmane et la voiler ensuite est une erreur. Il faut lui laisser la claustration et l'ignorance, ou bien l'émanciper. » (Denoël.)

*En route vers les Idoles,* par le R. P. A. Flachère, des Missions étrangères de Paris. Les aventures d'un pionnier, les confidences d'une âme, dit Georges Goyau, « imprégnée et nourrie de l'amour de Dieu ». (Plon.)

Missionnaire aussi fut *Odoric de Pordenone,* dont MM. Pierre Deffontaines et Yves Simon publient, dans la collection « Beaux voyages d'autrefois », un récit qui nous conduit de Venise à Pékin au moyen âge. Autant que les noms des éditeurs, celui du préfacier, M. René Grousset, conservateur du musée Cernuschi, nous est garant de la valeur de ces pages. (Téqui.)

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

## *HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE*

**Les vies des saints.** — La bienveillance avec laquelle les lecteurs du *Mercure de France* ont accueilli ma modeste étude sur les journées carmélitaines (*Illuminations et sécheresses*) m'incite à traiter quelques questions d'hagiographie et de mystique qui préoccupent en ce moment beaucoup d'esprits éminents. Nombreux sont ceux qu'inquiète, dans le monde mo-

derne, ce déchaînement des appétits matériels, qui risque d'emporter tout l'ordre intellectuel et moral consacré par douze siècles de pensée et de civilisation. Nombreux sont dans l'élite — et ce sont les élites qui sauvent les civilisations — ceux qui ont recherché et retrouvé la foi, et nombreux aussi sont ceux qui, sans adhérer aux dogmes religieux ou à la discipline, ne traitent plus les problèmes spirituels avec le mépris un peu sommaire qui était de mode il y a trente ans encore et les considéraient comme périmés. Je me propose donc d'aborder objectivement quelques problèmes de cet ordre.

Ce renouveau spirituel dans l'élite intellectuelle et morale s'est manifesté, se manifeste dans tous les domaines, et, chose remarquable, qui en précise la valeur, moins peut-être dans le domaine des œuvres que dans celui de la contemplation et de la foi.

C'est un fait qu'un effort étonnant de spiritualité a remonté, ces dernières années, le courant intellectuel du monde. La règle des ordres monastiques, la vie des saints, les miracles, la valeur rédemptrice des pèlerinages et des prières, tout ce qui était tenu jusqu'à ces derniers temps pour puérilité, affaire de vieille femme et d'enfants, preuve de débilité intellectuelle, ou même de pitoyable folie, connaît aujourd'hui la faveur de l'élite. Ces choses ne sont donc plus tenues pour incompatibles avec la culture, avec cette science divinisée qui fut reine pendant un demi-siècle, reine et déesse, exclusive, méprisante, et qui a payé par une faillite douloureuse la rançon de son orgueil. Que des esprits éminents aient réfléchi sur cette inexplicable impuissance des hommes à progresser dans la voie du bonheur, et que les recherches de la science n'aboutissent, en dépit de tant d'applications précieuses, qu'à des résultats si décevants, les catholiques et les mystiques nous diront que cette réflexion est le résultat de la grâce : contentons-nous ici de constater le fait, de le signaler, et, pour en finir avec tous ces préliminaires, introduction indispensable, venons-en aux vies des saints.

Il y a deux manières d'écrire la vie des saints, ou plutôt il y a deux littératures (si j'ose m'exprimer ainsi) de l'hagiographie. Il y a des petits volumes sans critique, destinés à la

foule des croyants pour les entretenir dans la piété, dans des habitudes de dévotion qui, d'ailleurs, ne sont pas sans péril et sans risque d'erreur, et cette surabondante littérature, produite en série, continue de se répandre dans la foule pieuse. Je ne dis pas qu'elle soit inutile. Elle est génératrice de ferveur, et maintient avec la piété d'une certaine partie de la masse cette préoccupation morale, supérieure ou relativement supérieure, qui est l'honneur de l'humanité et qui rachète, même d'essence très humble et très sommaire, l'homme marqué du signe de la bête, livré à ses appétits et à ses instincts. C'est par ces procédés très simples, qui provoquent le sourire des esprits supérieurs, que l'apostolat des ordres mendiants a sauvé, au moment de la Réforme, le meilleur de la tradition française, et il conviendra de ne pas oublier ce que l'élite intellectuelle doit aujourd'hui à cette résistance massive de toute une humble population.

Mais le procédé n'est pas sans péril, je l'ai dit. Par l'abus des dévotions particulières, il s'est créé une idolâtrie des saints qui n'a plus rien de commun avec le catholicisme, ni même avec l'unité de la foi. Non seulement on a travesti ainsi le caractère des saints, dont le mérite est fait de détachement suprême et d'un effort infini d'amour, mais on a donné à ces saints une valeur propre, alors qu'ils ne sont que des intercesseurs, et que toutes les grâces émanent de Dieu seul, en considération des mérites des saints. Celui qui porte sur lui une médaille, ou qui brûle un cierge, et qui, indifférent à la toute-puissance divine, seule dispensatrice des grâces, prie saint Antoine, saint Expedit, sainte Thérèse ou saint Christophe, pour retrouver son porte-monnaie, ou réussir à ses examens, ou obtenir une guérison, est un simple païen, dont le matérialisme grossier se complique de superstition. Il n'est plus un catholique, ni même un chrétien.

L'idolâtrie des saints est donc purement païenne. Mais c'est aussi se retrancher de la communion catholique, que de refuser de croire à la communion des saints, article de foi, inclus dans le *Credo*. Les saints sont des intercesseurs qui ont, par leurs mérites, acquis des grâces que nous devons invoquer, et qui suppléent à celles que ne demandent pas les pécheurs. Cette communion des saints, cette réversibilité des mérites,

c'est un même enseignement essentiel que Jésus a donné aux hommes en leur disant : « Je ne vous demande pas vos œuvres, mais votre amour » ,et c'est la démonstration par lui de cette valeur éminente qu'est la contemplation, l'amour pur portant en lui la vertu de tous les sacrifices, et que les saints lui ont donné, pour ceux qui ne lui donnent pas. Si l'on veut bien pénétrer le sens profond de cette mystique réparatrice, on verra du même coup, par une intuition soudaine, ce que doit être, ce qu'est le culte des saints, et combien il est essentiel, pour ceux qui ont soif de vérité et d'idéal, de l'évoquer pour eux aussi loin de l'idolâtrie puérile que de l'indifférence.

Autre chose est cette vie des saints, si passionnante aujourd'hui, écrite par des intellectuels éminents ou des chrétiens convaincus, cette recherche de tout ce qui a pu faire naître, dans une élite morale, cet effort de détachement, cet essor de l'âme vers la vérité, la paix, la lumière, vers cette beauté « que le monde moderne, comme dit Gaëtan Bernoville, n'a pas encore renié dans le fond de son cœur ».

Vie des saints? Elles connaissent, épurées des légendes controuvées, des niaiseries pieuses, ennoblies par une belle tenue littéraire et une inspiration très haute, de réels succès de librairie, témoignage indiscutable de leur intérêt. Sans doute, je ne veux pas méconnaître qu'elles ont bénéficié de cette passion nouvelle et si louable pour les études historiques et les biographies même romancées. Mais, consacrés à des hommes qui ont été « les modèles des hommes », et le mot est de Voltaire, appliquées à saint Louis, elles se détachent en pleine lumière d'œuvres de plus en plus faciles, et qui tendent, hélas! à devenir une littérature de série.

Je ne veux pas faire allusion aux vies de saints qui sont des œuvres scientifiques, destinées à des théologiens, à des historiens de profession, ou des savants, aux ouvrages de Mgr Duchesne, de l'abbé Vacandard, ou même à ce *Saint Dominique* du P. Mandonnet, en deux volumes, et dont j'aurai l'occasion de reparler : l'appareil scientifique de ces œuvres, leurs notes, leurs appendices, leurs pièces justificatives, les situent à part des ouvrages littéraires proprement dits, qui font l'objet de ces brèves considérations.

Dans le domaine que j'explore aujourd'hui, Sabatier est le premier qui, par ses études sur saint François, ait remis à l'ordre du jour, dans l'élite intellectuelle, par l'histoire de l'apostolat franciscain, tout ce qui touche à la vie des saints. Si le saint est celui qui, par ses vertus, ses efforts de détachement, ses élans d'amour, tend à se rapprocher — humblement — de Jésus, son Maître, on peut peut dire que saint François d'Assise fut le plus grand des saints et que tous les saints sont ses disciples : aussi bien ne sera-t-il pas sans intérêt d'établir, dans une prochaine étude, cette filiation mystique. A sa suite, quelle floraison, dont il faut admirer l'immense variété, de passionnantes analyses et de vigoureuses synthèses. C'est le *Saint François d'Assise* de Jöergensen, chef-d'œuvre définitif et modèle du genre après lequel il n'y a, en somme, plus rien à dire. C'est la *Sainte Lydwine de Schiedam,* où Huysmans a extrait, à l'occasion d'une simple biographie, tout le suc de la mystique réparatrice. C'est Bernoville et sa *Sainte Thérèse de Lisieux,* où il exprime, si loin de puériles légendes, tout ce que l'âme de la sainte a renfermé d'héroïsme contenu et d'indomptable énergie. C'est Coste qui a écrit un *Saint Vincent de Paul,* le P. Auffray un *Saint Jean Bosco,* apologie un peu systématique, mais que sa qualité littéraire ne permet pas de classer dans les œuvres de propagande. C'est enfin le *Saint Pierre* d'Henriette Charasson.

Et quelles préfaces aux grandes monographies d'ordre monastique que l'introduction sur *Saint Benoît* de Schneider, sur *Saint Bernard* de Chastel et Grolleau, sur *Saint Bruno* de Baumann, sur *Elie* de Van der Bosch, si Elie fut le premier des saints et sans parler même de ces extraits de *Sainte Angèle de Foligno* dont Leclaive a fait une biographie mystique.

P. DE PRESSAC.

## *QUESTIONS RELIGIEUSES*

Mme Ancelet-Hustache : *Lueurs sous la porte sombre,* Bloud et Gay. — Maurice Brillant : *Le plus bel amour,* Bloud et Gay. — Le R. P. Flachère : *En route vers les idoles,* Plon. — Colette Yver : *Marie Pauline de Jésus : Pauline Jaricot,* Spes. — Mémento.

Entre tant de livres émouvants ou érudits dont elle est l'auteur, les amis des lectures spirituelles ont choisi deux volumes admirables de Mme Jeanne Ancelet-Hustache : celui

qu'elle a consacré à l'ordre des *Clarisses* (1) et l'inoubliable *Livre de Jacqueline* (2) que je voudrais mettre entre les mains de tous ceux, de toutes celles qui ont perdu un enfant; car, après les parties consacrées à la vie, puis à la mort de sa sainte petite fille (âgée de dix ans quand elle est partie) une troisième partie essayait de dégager le sens de cette souffrance et formait comme une sorte de petit livre de la consolation surnaturelle.

Le *Livre de Jacqueline*, ce livre d'une mère endeuillée, eut un immense succès. Cette enfant de dix ans qui d'avance voulait se faire franciscaine, qui ne pouvait supporter le chagrin d'une domestique, cette saine, noble, pure et mystérieuse petite fille, elle a été aimée de tous ceux qui ont lu l'histoire de sa courte vie et qui se sont penchés sur le problème de ce précoce envol. Mais ces pages allaient plus loin, et c'est aussi la Mère qu'elles ont fait aimer, la mère sanglante, révoltée, frémissante, désespérée, et peu à peu surélevée par la grâce au-dessus d'elle-même... Bien des parents ont saisi alors le sens de leurs propres larmes, bien des parents se sont soumis, ont compris, ont accepté. Mme Ancelet-Hustache peut se dire qu'elle a grandement servi sa foi et son Dieu, et non point seulement la mémoire de sa petite Jacqueline, depuis le jour où elle se décida à faire, non pas « de la littérature » comme disent les gens, vilainement, mais avec sa peine, de la vie surnaturalisée et communiquée à la « littérature ». Oui, il y a des gens qui ne savent pas qu'écrire, pour certains, ce n'est pas un jeu, mais c'est vivre, vivre une seconde fois, et plus intensément et c'est aimer, aimer ce public inconnu, jusqu'à lui donner de sa chair et de son sang : humble communion, mais communion tout de même! Ecrire et *croire*, pour eux ce n'est pas un jeu, ou bien c'est un jeu où ils mirent tout d'eux-mêmes. En écrivant le *Livre de Jacqueline*, la mère en deuil savait qu'elle allait au-devant du blâme, de l'incompréhension, elle nous le confie aujourd'hui, au début de ses **Lueurs sous la Porte Sombre** :

Il y a ceux qui disent : « Comment peut-on livrer ainsi à tout

(1) Chez Grasset.
(2) Chez Plon, « Le Roseau d'or ».

le monde ses pensées les plus intimes? » S'imaginent-ils que celui qui écrit ne se soit pas posé le premier cette question?

Mais quoi! ceux pour qui seule compte la chair auraient le droit de nous communiquer leurs impressions, et le chrétien devrait garder le silence, sans porter témoignage devant ses frères des combats qui se livrent entre son âme et la grâce?

(...) On ne reproche pas au chrétien d'avoir, en tout ce qu'il fait, conscience du drame où il est engagé! Quand il écrit, n'a-t-il pas le droit de s'en souvenir, et n'est-ce pas pour lui, déjà, un aspect de ce drame? Il veut son témoignage absolument sincère — il doit pourtant rester discret. Il lui faut tout donner, ne rien garder de lui-même, aller jusqu'au bout de son âme — et cependant le moi est haïssable. Comment concilier ces exigences contradictoires?

Peut-être simplement par l'offrande de sa bonne volonté, en abandonnant tout le reste à la grâce de Dieu?

C'est parce que Mme Ancelet a joint, à un vrai don littéraire (ce don sans lequel nul porte-plume ne parvient, selon le mot de Mallarmé, à « douer d'authenticité la nature » !) c'est parce qu'elle a joint cette parfaite et si rare simplicité, cette bonne volonté qui s'abandonne à la grâce, qu'elle a réussi à toucher tant de cœurs : les intellectuels et les lecteurs les plus simples, les moins cultivés, tous sont venus à la mère de Jacqueline, — et c'est ce qui nous vaut aujourd'hui *Lueurs sous la Porte Sombre*.

Dix ans après le drame qui, à jamais, a enténébré et illuminé sa vie, Mme Ancelet-Hustache, pour les vingt ans que Jacqueline n'aura jamais eus sur terre, s'est mise à relire toutes les lettres que son livre lui avait values : celles des petites filles qui se réjouissaient de trouver Jacqueline semblable à elles, celles des jeunes filles qui, en l'aimant, se préparaient à de futures maternités, celles des vieilles filles que la vie a frustrées des joies espérées, celles des dames âgées et tristes, celles des prêtres, des religieuses dont la pureté reconnaissait cette pureté, celles des parents heureux qui, par Jacqueline, ont mieux compris la joie qui leur était réservée, celles enfin et surtout des pères et des mères qui ont pleuré, eux aussi, un jour, devant un petit lit vide et qui avaient eu besoin de parler à cette mère de leur propre enfant et de leur douleur.

Ce sont des extraits, des résumés de ces lettres que nous

apporte aujourd'hui Mme Ancelet-Hustache (bien entendu, en brouillant les pistes qui pourraient aider certains à identifier ses correspondants). Rien de plus émouvant que ces pages, car, comme elle l'écrit : « A moins qu'ils ne soient parvenus à la sainteté — mais les saints sont rares — tous ceux qui ont été frappés dans leur chair vive connaissent l'horreur de ne plus sentir au-dessus d'eux, à l'heure de la tentation, qu'un ciel vide. Si d'autres se sont reconnus dans ma propre douleur, quelle émotion aussi, pour moi, de me retrouver dans toutes ces âmes (...) Cette notion [d'un Dieu bon] est tellement ancrée en nous que si elle s'évanouit, c'est l'idée que nous nous faisons de Dieu qui s'évanouit aussi, *c'est Dieu lui-même :* si Dieu existait il serait bon, mais puisqu'il m'a pris mon enfant, il ne saurait être bon, *donc il n'existe pas...* Il ne se formule pas en paroles aussi nettes, le terrible doute, mais il est là qui anéantit l'âme, aussi affreux que la souffrance du cœur qui baigne, confondu avec elle. »

Il y a, dans ce nouveau livre de Mme Ancelet, sur le problème de la souffrance, et de la souffrance enfantine, des pages extraordinaires. Je souhaite qu'elles tombent (notamment pages 125 et suivantes jusqu'à la fin) sous les yeux des incroyants qui pleurent en vain et qui, comme disait si bien saint Augustin, « perdent l'utilité de leurs misères ».

Il ne la perdait pas, ce tout petit Jacquet de 3 ans et demi, dont une tumeur dévorait une partie du visage (il avait fallu lui extraire un œil) et qui avait la force de lutter contre ses souffrances et de s'empêcher de crier pour ne pas réveiller son entourage de malades; quand il apercevait un crucifix, il envoyait un baiser : « Zézu », et quand la mort fut proche, on lui expliqua la confession, la communion, pour qu'il pût recevoir Notre-Seigneur avant de partir. Il comprit si bien qu'il avoua gravement son péché :

— A dit zut...

Quand il eut communié, il montra son cœur et dit, dans la joie de tout son pauvre petit visage déformé :

— A Zézu...

Qu'on ne crie pas à l'invraisemblance : mon fils aîné a fait son premier « sacrifice » à l'âge de 28 mois (un joujou qu'il

venait de recevoir, auquel il tenait beaucoup et qu'il se décida à céder à son petit frère), et un sacrifice très conscient puisqu'il me dit alors, le visage illuminé : « Bon Zézu content, anze gradien content, grand-maman dira : bien mignon! » On ne sait pas tout ce que le cœur d'un très petit enfant peut contenir de ferveur, de dévouement et de possibilité d'héroïcité...

Ce livre admirable, *Lueurs sous la Porte Sombre,* est vraiment un livre de maman qui, frustrée, a adopté tous ces autres enfants partis comme le sien, trop tôt. Ce livre si plein d'une sensibilité déchirée témoigne pourtant d'un splendide équilibre, la mère écrivain reste humaine là même où elle s'élève au-dessus de son humanité.

§

Comme on aimera aussi ces pages de Maurice Brillant sur **Le plus Bel Amour!** Poète, critique, philosophe, érudit, il a dédié audacieusement ce petit livre mystique, nourri de Saint Jean de la Croix et de l'Imitation, à « ses Amis de l'Union Catholique du Théâtre » et « aux chers Jocistes ». C'est dire tout de suite qu'on n'y trouvera nul jansénisme. Pour Brillant, aimer Dieu, ce n'est pas se préparer de loin en loin à faire une communion, comme une visite de politesse bien empesée, après quoi on ne se soucie plus d'en encombrer sa vie, c'est « L'emmener partout », comme il dit, Le porter en son cœur et se retourner vers Lui à tout instant, comme avec un Père, un Frère, sans avoir peur de faire l'école buissonnière avec Lui, sans croire qu'il peut y avoir des endroits où (du moment qu'on ne pèche pas) on ne serait pas avec Dieu : que ce soit à l'Opéra, à cette danse classique dont il raffole, ou dans ces coulisses où il aime rencontrer ses amis de l'Union Catholique du Théâtre, Brillant trouve que « c'est si facile » d'aimer! Pour lui, la perspective du ciel, de la récompense, ce sera « être vivifié par l'amour, n'être qu'amour »; pour lui, les mystiques ne sont pas « hors de la vie quotidienne », ou « au-dessus de la vie chrétienne : ils n'en sont que des témoins éminents ». Ce délicieux petit livre (pas même 200 pages) si fort et si plein, si souriant et si simple, qui baguenaude, s'attarde, a l'air de flâner, reste un

très profond traité d'amour de Dieu à l'usage du simple chrétien dans le monde. J'imagine que, lu par des incroyants, il leur apprendrait beaucoup de choses sur la voie d'enfance et la vie chrétienne vraiment informée par Jésus-Christ.

§

Mais quiconque voudra se faire une idée de ce que c'est que la vie d'un missionnaire lira les Mémoires vraiment passionnants du R. P. Flachère, **En Route vers les Idoles.** L'arrachement d'un jeune homme à sa famille et à sa patrie (quand on part pour la Chine, c'est généralement sans esprit de retour!) ne m'était ajmais apparu si dur que dans cet ouvrage, ni la transplantation si rude. Quelle merveille que cette religion qui peut détruire à ce point l'égoïsme humain dans une jeune âme, et lui faire accepter jusqu'aux perspectives les plus héroïques. Le P. Flachère a un don de conteur et d'observateur qui rend ce premier tome passionnant.

Mme Colette Yver a écrit aussi une admirable biographie avec sa **Marie-Pauline de Jésus-Christ : Pauline Jaricot.** Voici une riche héritière lyonnaise, elle est jolie, spirituelle, instruite, elle a devant elle les plus riantes perspectives; elle y renoncera par amour pour Jésus, acceptant de souffrir tout ce qu'Il voudra, afin de pouvoir lui gagner des âmes. C'est elle qui eut l'idée de génie de la Propagation de la Foi où chaque nouvel adepte, en versant une somme infinitésimale, s'engageait à trouver dix nouveaux adhérents. De même elle créa le Rosaire Vivant, pour la récitation du chapelet. Grande Mystique, elle était cependant si vivement liée au monde qui l'entourait que bien avant notre temps (elle était née en 1799) elle se préoccupait des injustices sociales et tentait d'y remédier, comme si elle avait compris que l'égoïsme bourgeois des bien-pensants au XIX^e^ siècle allait faire perdre pour un temps à l'Eglise le monde ouvrier.

Cette riche héritière, si odieusement dupée et exploitée, finit dans la pauvreté, au point, l'hiver, de n'avoir plus de feu dans sa chambre, et d'être enterrée sous le drap des pauvres. Elle n'eut alors qu'une messe basse, mais « une foule de petites gens accompagna son corps à son dernier repos ».

Ce qui rend si proche de nous cette héroïque Servante de

Dieu, c'est que, malgré sa sainteté, elle demeurait profondément humaine : elle eut souvent à lutter contre la vivacité de sa nature, et quand, à 62 ans, elle apprit qu'elle allait mourir, cette créature pourtant si surnaturelle et toute donnée à Dieu se sentit bouleversée; elle eut encore à lutter pour arriver au détachement.

C'était surtout l'espérance tenace qu'elle avait nourri jusqu'ici de rembourser, avant de quitter cette terre, ses petits créanciers. On la voit lutter affreusement contre son désir de vivre encore. Elle répétait sans cesse : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. » Enfin la Grâce fut victorieuse. Elle dit :

— Marie, vous savez ce que j'ai accepté de souffrances et d'humiliations pour m'acquitter! Maintenant je ne raisonne plus sur tout ce qui s'est passé. *J'accepte sans réserve le sacrifice que mon cher Maître exige de moi.*

En 1935, a eu lieu au cimetière de Loyam, à Lyon, un des derniers actes de son Procès de Béatification. Bientôt nous aurons une nouvelle sainte française.

MÉMENTO. — Je signale en passant une étonnante petite *Vie de saint Jean-Marie Vianney, curé d'Ars* par le P. Doncœur (Desclée) où l'essentiel de l'existence et de la doctrine du curé d'Ars se trouve ramassé en une soixantaine de minuscules pages — et aussi les belles méditations de l'abbé Fernessol, *A Jésus-Hostie* (Edit. Alsatia) en une élégante brochure.

HENRIETTE CHARASSON.

## *LES REVUES*

*La Nouvelle Revue française :* « prestige de la Poésie », par M. Julien Lanoë. — *La Grande Revue :* 31 mars 1838, naissance de Léon Dierx; son œuvre, d'après M. Pierre Mayeur. — *L'Amitié guérinienne :* de méchants vers de Maurice de Guérin qui méritaient bien l'oubli où les avaient laissés l'auteur et Eugénie. — *Crapouillot* et *La Vie réelle :* fascicules consacrés au « crime »; leur nocivité; un poème inoffensif. — Mémento.

M. Julien Lanoë donne à **la Nouvelle Revue française** (1er mai) sous ce beau titre : « Prestige de la Poésie » un excellent et généreux essai dont lui doivent gré les poètes et leurs lecteurs. On reconnaît là l'homme qui aime ce dont il écrit :

Depuis la guerre, le prestige de la Poésie n'a cessé de grandir même aux yeux d'un public qui n'en consomme pas. Les petites revues, les cahiers de vers, les collections poétiques ne cessent de

fleurir à Paris, en province, en Belgique wallonne et en Suisse romande. De la revue de luxe protégée par un cartonnage américain jusqu'au journal plié dans sa bande, la poésie circule avec intensité, crée des liens, élèctrise les cœurs. Une grande famille se rassemble, animée d'un commun amour, oublieuse des distances. Les poètes ne sont pas seuls à vivre de ces échanges, mais plus encore ceux qui, n'ayant jamais écrit de vers, s'attachent d'autant mieux à ce qui fait la gravité, le poids humain de la Poésie.

Plus de jeunes gens que jamais sont tentés par l'aventure poétique, sont prêts à tout oublier, à tout ignorer pour écouter leur propre cœur, cependant qu'une pléiade tenace de vieilles dames agitées, de châtelaines nostalgiques, de fonctionnaires sentimentaux assaillent de manuscrits et d'offres plaintives les éditeurs perplexes.

Il est faux de dire que la culture occidentale soit menacée par les guerres ou les révolutions. La culture ne peut être menacée que par ses vices internes, par les excès de la presse, les débauches de la librairie, la complaisance en soi de l'homme civilisé (qu'il s'agisse de tel clerc retiré dans son cabinet, ou du speaker des Dimanches à la T. S. F.). Rien ne mettrait en péril la culture, si ce n'est cette confusion, ce débordement, cet exhibitionnisme qui éclipsent le sens de la grandeur humaine.

Elle [la poésie] est le porte-voix d'une jeunesse grisée d'ambition et tout à fait désespérée. Je veux dire que cette génération de poètes vise au maximum de la difficulté, avec une parfaite insouciance de la gloire mondaine. Elle me fait songer à ces stoïciens de la basse époque qui n'accomplissaient d'obscurs tours de force que pour briller à leurs propres yeux et s'enivraient d'ascèse pour leur secrète satisfaction. Bref la jeune poésie est vaillante au milieu des périls du jour. Elle néglige les formidables craquements qui se font entendre dans la carcasse de ce vieux navire sur lequel notre communauté occidentale flotte à la dérive, et elle creuse avec une attention toujours plus violente ces problèmes de rhétorique, si futiles en apparence, mais d'où dépend peut-être le sort de tant de bouteilles à la mer.

Cette belle foi est rassurante. Elle agit comme un *tonus*. Si l'on ne suit pas très bien M. Julien Lanoë quand il déclare :

Aux antipodes de la Poésie, on trouve la perfection,

on lui garde une entière confiance et l'on aime sa fidélité à un art qu'il servait, avec M. Roger Lannes, au temps de leur toute jeunesse déjà.

§

J'ai été très ému de lire au sommaire de **La Grande Revue** (avril) : « Le centenaire de Léon Dierx », par M. Pierre Mayeur. Comment n'a-t-on pas pris garde plus généralement à cette commémoration? Notre jeunesse plaçait Dierx tout auprès de Verlaine et de Mallarmé. Nous l'aimions pour son œuvre et pour la dignité de sa vie. Nous savions par cœur *Les compagnons.* Nous écoutions avec respect et avec fruit sa parole qui était d'un sage et d'un maître du vers. L'avenir s'étonnera sans doute de l'injuste oubli où le public d'aujourd'hui a laissé tomber les *Lèvres closes* et les *Poèmes Posthumes.* De la poésie de Léon Dierx, M. Mayeur écrit :

Elle plaît, parfois enchante; elle émeut rarement, parce que rarement elle porte loin et haut.

Nous ne sommes point de cet avis. Pour nous, l'écart n'est pas si grand entre Dierx et Leconte de Lisle, celui-ci : dieu; l'autre, demi-dieu, pour employer la commune mesure choisie par M. Mayeur. Il montre bien, par contre, les nouveaux apports du poète à la prosodie :

Poèmes qui sont le triomphe de la technique parnassienne. Et presque toute l'œuvre de Dierx est composée selon cette technique. Mais, si l'on sait lire certaines pages, on découvre une originalité très imprévue. Elles nous font écouter des accents non encore entendus alors et qui, une génération après, seront devenus des voix illustres. Elles anticipent sur des écoles à venir, dont Dierx aura été l'initiateur discret et généralement inaperçu. Il ne semble pas qu'il y ait eu, de sa part, effort, recherche, volonté, mais plutôt intuition, désir, émersion spontanée de tendances qui, en tentant de s'exprimer, font émerger avec elles les moyens d'un art nouveau. Aspiration de l'âme qui, en se pensant, en se disant, émet une langue à son image.

Dierx avance ainsi dans trois directions : Verlaine, le symbolisme, le vers-librisme. Telles poésies sont comme l'application avant la lettre de la formule de Verlaine : « De la musique avant toute chose ». Timbre verlainien, ceci :

Un air où revit un long souvenir
Comme un long espoir qu'on ne peut bannir.

Telles autres poésies ont le miroitement cristallin ou la fluidité vaporeuse des songes mallarméens, notamment *la Nuit, le Réveil.*

Enfin, et c'est le plus frappant, tels vers, par leur souplesse, leur flexibilité, la multiplicité des enjambements, l'ondulation de la phrase mélodique qui, tout en observant le mètre numérique, dépassent sa cadence, la débordent, jouent avec elle, la plient à une sorte de mouvement fantaisiste, incertain et sûr à la fois, réalisent, dans le cadre de la prosodie régulière, tous les effets du vers libre.

Je sors des bois. Je rentre en ma vie. O prisons
De nos songes! Combats ou pleurs que nous taisons!
Le jour s'en va. Le bleu du ciel pâlit. C'est l'heure
Tranquille... — Un souffle; un seul. — Souffle étrange. Il m'effleure.
Il s'éteint. — Je soupire et pense à lui. C'était
Un toucher! — Le soleil s'engouffre. Tout se tait.
L'ombre augmente. La route est longue, la nuit proche.
Elle arrive. Elle monte en nous comme un reproche.

Alors que l'art parnassien est plastique, cette poésie est musicale. Elle développe la musique des mots. Elle s'attache à leur accent plus qu'à leur signification. Elle les charge d'un sens qu'ils n'ont pas toujours eux-mêmes. Elle élargit et prolonge leur résonance. Elle cherche une musique dans les choses. Elle va, au delà du réel apparent, dans leur intime essence. Elle sollicite le clair obscur, les demi-teintes, les ombres, les couleurs diaphanes, les formes mouvantes, les phosphorescences et les murmures, ce qui est impalpable, impondérable, secret, pour tout dire : le mystère. Nous nous trouvons à l'origine d'une lignée de poètes, d'une chaîne d'écoles qui, se succédant, vont du symbolisme au surréalisme.

Dierx a donc discerné que des maîtres mots pouvaient ouvrir de nouveaux royaumes.

L'invisible lien, dans les ténèbres denses,
Dans le scintillement lumineux des couleurs,
Eveille les rapports et les correspondances...

Mais il s'est arrêté presque sur le seuil.

Une sélection sur l'œuvre de Dierx, l'allégeant, l'épurant des inégalités, des longueurs, de tout l'inutile et le secondaire, n'en donnerait pas moins un très bel ensemble. Telle qu'elle se présente, cette œuvre a assuré au poète une gloire discrète et constante qui l'a accompagné du cercueil de Victor Hugo, qu'il veilla sous l'Arc de Triomphe en 1885, à la mort de Mallarmé, dont le titre de Prince des Poètes lui fut transmis par un vote de ses pairs, en 1898, et jusqu'à sa propre mort en 1912, où la presse et la critique, unanimement, largement, le saluèrent, attestant qu'il n'était point un oublié.

§

**L'Amitié Guérinienne** (janv.-mars) publie un poème inédit de Maurice de Guérin : « Le moine et le condottiere » qui

n'accroîtra en rien les raisons que les plus enthousiastes « amis des Guérin » ont d'admirer l'auteur du *Centaure*. Il existe aujourd'hui une sorte de fétichisme littéraire. Sous son influence, le plus respectable zèle d'amitié dessert les mémoires qu'il a pris mission de grandir. L'œuvre ici mise en lumière méritait bien de demeurer dans l'ombre où l'ensevelit lui-même son auteur. Est-il nécessaire de remarquer, dans le cas actuel, que si Maurice de Guérin n'a pas cru devoir publier cette « Histoire du xv^e siècle » versifiée, il en a conservé le manuscrit? Celui-ci a-t-il échappé à l'attention d'Eugénie, si jalouse de concourir à la gloire posthume de son frère? Ou bien, la vestale gardienne de la flamme de cette gloire, ayant jugé ce poème trop inférieur aux écrits dont elle entendait assurer l'immortalité, a-t-elle résolu de le retenir dans le secret où elle le découvrit?

C'est là du pire romantisme. Les défauts du « lakisme » y sont exagérés. On pense à du Wordsworth exacerbé. L'éditeur de ce texte le donne pour l'œuvre de Guérin dans sa vingt et unième année et le qualifie généreusement de « fragment épique ». Je ne veux, pour permettre une prise équitable de mes réserves quant à l'opportunité de cette publication, que reproduire ici cette espèce de chanson bachique — Dieu! qu'elle est bien de 1831! — d'Eccelin, « héros et barbare à vingt ans », qui la déclame devant « un cercle de brigands » :

Amis, la nuit est longue et le plaisir l'abrège;
　　Versons-nous l'ivresse à pleins bords.
Quand le brave est oisif et que l'ennui l'assiège,
　　Il lui faut ivresse et transports.
Nous avons déposé nos lances inutiles,
　　La cuirasse au pesant airain,
Et nos glaives sanglants reposent immobiles
　　Suspendus autour du festin.
Oh! qu'il est beau de voir, à l'ombre de l'épée,
　　S'asseoir un banquet de guerriers,
Enivrant de plaisir une vie échappée
　　Au fer des combats meurtriers!
Sur ces tissus ravis à la fière Venise
　　On repose plus mollement,
De ces vases pieux que notre lèvre épuise

**Le vin coule plus enivrant;**
**Mais ce n'est pas assez pour une âme intrépide,**
**En jouissant elle s'endort :**
**Ah! rendez-lui plutôt la volupté rapide**
**Qu'on goûte en face de la mort,**
**Quand, du sein maternel, une vierge ravie,**
**Luttant contre un sein détesté,**
**Entre nos bras sanglants se meurt anéantie**
**D'épouvante et de volupté.**
**Amis, la nuit est longue et le plaisir l'abrège.**
**Versons-nous l'ivresse à pleins bords.**
**Quand le brave est oisif et que l'ennui l'assiège,**
**Il lui faut ivresse et transports.**

§

La femme Lombard, de Genève, du 1er au 2 mai 1885, tua ses quatre enfants. Elle expliqua qu'elle avait voulu faire comme une femme dont le journal avait parlé. (*Archives d'anthropologie criminelle,* 1886, p. 436.)

Ce qui précède figure page 57, première colonne, du numéro spécial de **Crapouillot** (mai) rédigé par M. le docteur René Allendy et consacré à ce sujet : « Le crime et les perversions instinctives ».

Il est incroyable qu'un homme de science (celui à qui l'on a emprunté la citation ci-dessus reproduite) qui, par métier, ne saurait ignorer le risque terrible de la vulgarisation par le texte et par l'image des actes criminels, ait pu se prêter à la publication d'un tel ramassis d'horreurs et que ce déplorable travail puisse être offert au public par une revue soucieuse du bien public!

Les pires monstres et leurs méfaits, de Troppmann à Landru, en passant par Al Capone, les sœurs Papin ou la tragique femme Lefebvre, le vampire de Dusseldorf et son compatriote Haarmann, — tous deux aryens cent pour cent selon la démographie d'Adolf Hitler — avec « les mangeurs de chair humaine », les empoisonneurs, les « bourreaux et tortionnaires », etc., etc., constituent un ensemble répugnant et un danger de contagion très sérieux.

En attendant les réformes que préconise M. Allendy dans une vibrante conclusion en faveur de « la prophylaxie cri-

minelle » et qui émanent d'un esprit philanthropique au fait des nécessités sociales — et j'en appelle à tous les criminalistes, aux psychiatres, aux philosophes, aux éducateurs et enfin aux hommes de bon sens! — il convient de ne plus répandre de tels recueils. Ils peuvent décider à l'action des criminels larvés.

Est-ce le simple hasard? Ce mois voit **La Vie réelle** célébrer l'accomplissement de sa première année d'existence par l'élaboration d'un fascicule sur : « Le Crime ». Mais, ici, nous demeurons sur le plan littéraire. Toutefois, l'admirable récit de Mme Henriette Psichari qui a pour titre : « Diagnostic » risquerait d'apprendre à quelque marâtre ou à quelque obsédée de destruction, un moyen d'infanticide presque assuré d'impunité. Si « L'origine du roman policier » de M. Jacques Latapy relève d'une fantaisie qui n'est pas sans agrément, on ne saurait lire en parfaite liberté d'esprit l' « Essai mystique pour une réhabilitation de Landru » — encore lui! — où M. René-Jean Clot fait preuve d'un réel talent.

M. J.-E. Geslin collabore à ce fascicule par le poème ci-après, dont le mieux qu'on en puisse penser est qu'il n'induira personne en tentation de meurtre violent ni sournois :

FAIM RITUELLE

Autour d'un point
hier
pénétrant avec horreur
dans cette salle du Temple
où le sang, en innombrables lamelles superposées
une lamelle par victime
matelassait les murs
peu à peu attiré et voulant l'être
par les yeux fascinants
du serpent miroitant sous le vent
j'étais Acosta visitant en touriste
passionné, révolté, halluciné
je saute dans le corps du prince des prêtres
cherchant autour de moi parmi ces visages
la plus belle des victimes.

MÉMENTO. — *Cahiers du Sud* (avril) : M. Edmond **Jaloux** publie

une « Introduction aux écrits de Stéfan George ». — Suivent des « Pages choisies » de ce dernier. — « Poèmes mystiques » d'Omar Ihn Faridh qui vivait au XIIIe siècle au Caire. — « Conscience de la Poésie » par M. Jacques Maritain.

*Corymbe* (mars-avril) : De M. Ed. Haraucourt : « Le cahier des enfants ». — « La leçon d'Elie Faure », par M. G. Buraud. — Une très curieuse « Ballade des Rimeurs », de M. Yves Bescou, précède un choix excellent de poèmes.

*Le courrier graphique* (avril) : « Six siècles d'histoire du papier » par M. Henri Gachet. — « La loterie à travers les âges », de M. Ch. Florange.

*Les Documents politiques, Diplomatiques et Financiers* (mars-avril) : « Les dessous des crises ministérielles françaises » ; « Vers la Dictature militaire » ; la « Politique du Canon et la Guerre », par M. M.-R. Mennevée.

*.Etudes* (20 avril) : M. G. Le Bras : « Pratiques religieuses des paysans français ». — « La guerre sino-nippone. L'inconnue russe », par M. H. Brenier.

*Les Feuillets de l'ilôt* (n° 6) : « La pêche à la ligne », un poème de belle tenue et de bonne humeur de M. Marcel Clémeur qui se présente ainsi :

j'enseigne au tableau noir et je pêche à la ligne.

*Le Génie français* (avril) : Poèmes de MM. Emile Vitta, Marcello-Fabri, X. Tartacover, Marc Chesneau et de Mmes Alice Héliodore et Janik de Rochefort. — De M. Jacques Faneuse : un bon article sur la regrettée Hélène Picard.

*L'Homme réel* (avril-mai) : Etude et jugements critiques sur « le statut du Travail », par MM. R. Guerdan, R. Belin, Roy, Lefebvre, Savoie, Boville, Delmas, Bertrand, Cottet, Jaccoud. — « L'Europe et le Germanisme », par M. Georges Duveau. — « La nationalisation des banques », par M. C. Cornelissen.

*Le Lunain* (avril) : « R. de la Vaissière, critique », par M. Louis de Gonzague Frick. — Un excellent choix de poèmes en vers et en prose.

*Messages* (mars-avril) : M. A. Béguin : « Le Poète et son mythe ». — De M. Jules Supervielle : « L'enfant et les escaliers; l'enfant et la rivière », poésies. — De M. René Lacôte : « Situation de Léon-Paul Fargue ».

*Mesures* (15 avril) : « L'apocalypse qui est la révélation », traduit du chaldéo-syriaque par M. J. C. Mardrus. — « La demoiselle aux miroirs» par M. Jean Paulhan. — Poèmes de M. P. A. Fieschi.

*Notre Prestige* (17 avril): « Vingt ans de faillite en politique ex-

térieure », par divers hommes publics qui, pour la plupart, soutinrent de leurs écrits ou de leur action au Parlement les principaux fauteurs de cette faillite.

*Revue des Deux-Mondes* (1er mai) : « Voyage en Chine », par M. Claude Farrère. — « Poésies », de M. Jean Lebrau. — « La propagande nazie », par M. Albert Rivaud.

*Revue de Paris* (1er mai) : « Le Corsaire », premier acte de la jolie comédie de M. Marcel Achard. — « Au Collège de France », croquis sur le vif pris par M. André Thérive.

*La Revue hebdomadaire* (30 avril) : M. A. Doubrovsky « ancien procureur soviétique » écrit sur les récents procès de Moscou avec quelque compétence d'ex-praticien des méthodes qu'il condamne.

*La Revue universelle* (1er mai) : Début de « La vie orageuse de Clemenceau », par M. Léon Daudet. — « Jacques Bainville et le théâtre », par M. Robert Kemp. — D'Eugène Marsan : « Le bonheur de l'Amour. »

*Yggdrasill* (mai) : fragment d'une traduction inédite de la « Bhagavad-Gîtâ », par le regretté Sylvain Lévi. — Suite des notes prises par M. G. Le Breton au « Cours de Poétique » de M. Paul Valéry. — « La poésie lithuanienne », exposé de M. Antanas Vaiciulaitis et choix de poèmes. — Un poème inédit de M. Ladislas Mecs, poète hongrois. — Un essai de M. B. Monteano sur Lucien Blaga, métaphysicien et poète ». — Puis : « Hymnes religieux des Aztèques » traduits et commentés par M. Jacques Soustelle. — Enfin, le « Cahier de vers » français où se rencontrent : Mmes S. Peuteuil et C. Delmas, avec MM. P. Delisle, P. Leclère, Mio van Loobreghe, Paul Mahéval et René Rougerie.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Destinataire inconnu (*la Tribune de Madagascar*, 17 mars). — Avez-vous vu le diable? (*la Dépêche du Berry*, 8 mai). — Lucifer dans la garde-robe; les mystères de l'inspiration (*le Figaro*, 7 mai). — Gibier d'Enfer (*le Journal*, 9 et 2 mai). — Au *Mercure de France* (*Toute l'Edition*, 30 avril). — La diaconesse passée au blanc (*Excelsior*, 30 avril). — La jeunesse vouée au carnage (*le Figaro*, 9 mai).

On a reçu au Grand Bureau de la rue du Louvre une lettre qui ne porte aucune adresse : une simple photographie, comme celles qu'on emploie pour les cartes d'identité, représentant un homme dans les 40 ans.

Cela commence comme un roman de M. Pierre Véry. Mais c'est une histoire vraie; le collaborateur de **la Tribune de Madagascar** qui signe « Un bourgeois de Paris » l'affirme, en écho à l'information d'un grand quotidien.

L'expéditeur a ajouté dans un coin de l'enveloppe une note signalant qu'il ignore non seulement l'adresse mais le nom de ce correspondant dont il ne possède que ce petit portrait.

Qui cela peut-il bien être? Et que fait l'Administration des Postes pour joindre le destinataire? Le portrait de ce dernier est-il à la disposition des hommes, de tous les hommes de quarante ans, rue du Louvre? C'est le diable, qui sait...

§

Un enquêteur demandait il y a quelque douze ans, pour *l'Intransigeant* : « Avez-vous vu le diable? »

Nous l'avons tous vu : qui ne connaît Rachilde? Il paraît que j'aurais écrit, parlant de l'auteur de *la Fille inconnue* : « Satan a trouvé chez elle son maître », et au point de préciser : « Le diable flamboie, illumine, irradie dans l'œuvre de Rachilde. » M. Raoul Toscan qui, pour s'intéresser aux *Mariniers de la Loire,* n'en a pas moins un pied dans le feu de l'Enfer, le rappelle indirectement dans **la Dépêche du Berry,** à propos d'un livre de M. Maximilien Rudwin. Le Berry, au moins par ses mares, relève des Etats et Empires du diable, et M. Maximilien Rudwin n'a eu garde de ne pas faire halte au pays de George Sand, de Maurice Rollinat et de M. Hugues Lapaire, dans les nombreux ouvrages que cet éminent docteur en philosophie (Ohio et Columbia), docteur en littérature (Montpellier) a consacrés au diable considéré comme un des Beaux-Arts et plus spécialement aux *Ecrivains diaboliques de France.* A chacun son métier, c'est à M. Gabriel Brunet de s'y rôtir. Cette réflexion d'Eugène Delacroix sous les yeux : « J'ai entendu dire à tous les gens de lettres que leur métier était diabolique. » Sans doute à cause qu'ils avaient le diable au fond de leur bourse.

§

M. Julien Green, lui, a vu le diable dans la garde-robe.

Vers 1905 — note l'auteur d'*Adrienne Mesurat* dans son « journal », que publie **le Figaro** — nous habitions, rue de Passy, une maison hantée. Haussez les épaules! Je me souviens que la chambre de ma mère comportait une sorte de réduit où l'on accrochait des vêtements. Là, selon moi, mais je ne parlais à personne de ce

troublant secret, le diable avait élu domicile. Quand j'étais seul dans la chambre, je me tenais devant le réduit, à une certaine distance, et mourant de peur, j'appelais le diable. Pendant plusieurs minutes, il ne se produisait rien, et tout à coup, je voyais quelque chose remuer parmi les vêtements. Que de fois je me suis amusé à ce jeu épouvantable. Mais je n'ai jamais eu le courage de rester jusqu'au bout, je me sauvais en hurlant dès que vestons et pardessus commençaient à bouger.

Où le diable a sa place, ce pourrait bien être dans l'inspiration. Quelle raison d'écrire ceci ou cela, il faut que le diable s'en mêle. « L'action diabolique réside dans la tentation intellectuelle », remarque M. André Gide — n'est-ce pas reprendre le thème du « péché contre l'esprit », qui serait le plus capable de vouer l'homme — de lettres — à l'Enfer? — et la tentation intellectuelle trouve toujours à rejoindre la tentation d'écrire. C'est encore M. Julien Green qui note (23 juin 1932) :

Travaillé hier à une page que j'ai supprimée ce matin. Mon livre s'appellera *Serge*. En rangeant mon manuscrit, tout à l'heure, une question m'est venue à l'esprit que je me pose bien souvent. Si au lieu d'écrire ce matin, j'avais écrit après le déjeuner, aurais-je écrit la même chose, les mêmes mots, la même histoire? Si je laissais ce début de roman pour ne le reprendre que dans un mois, aurait-il la suite que je vais sans doute lui donner demain? Une page amène-t-elle fatalement une autre page écrite de telle façon, ou chaque page jouit-elle d'une liberté relative qui lui permet d'être ce qu'elle est, indépendamment de la page qui la précède?

La question est difficile. A défaut d'une solution, M. Julien Green poursuit :

Je ne lirais pas sans ennui un livre dont toutes les pages seraient déterminées par la première, et cependant, j'aime qu'une espèce de fatalité préside à l'œuvre d'art. Il faut, je crois, que le lecteur ait l'impression qu'il n'aurait pu en être autrement et qu'autour des personnages flotte malgré tout quelque chose d'indéfinissable, la possibilité d'autre chose, les mille possibilités dont le destin n'a pas voulu.

§

Le destin qui voue l'homme à Dieu ou au diable, quand il ne le partage pas entre haut et bas : fragile. Voyez le garçon

de ferme, meurtrier d'une vieille, son ancienne patronne, qui sitôt après les aveux, dûment enregistrés par le juge d'instruction :

J'aimais la Marie, une jolie veuve... Elle se refusait, me voyant sans argent... Alors j'ai tué pour elle, pour en avoir,

s'avance vers l'envoyé du **Journal** (M. Albert-Ch. Morice) en quête de la route de Dreux, et complaisamment lui explique:

— Vous suivez la route goudronnée et vous tournez à droite. Il y en a pour 17 kilomètres. La route est très bonne.

Il s'était décidé, lui, pour la plus mauvaise : le diable était sur son chemin. Le diable qui en avait après une bonne dame de Toulouse :

Neurasthénique, une femme avait attaché à leur lit ses deux fillettes et leur avait tranché la gorge. Après avoir ensuite tenté de se pendre, elle avait mis le feu à la maison puis s'était égorgée avec l'arme du crime.

Le diable qui en avait après un plaisantin de goût assez macabre :

Ayant placé dans un seau le cadavre décapité de sa fillette, un dément se présente à la morgue de Strasbourg :

— Vous êtes preneur?

Le diable qui en avait après l'affreux Moyse,

assassin de son fils de six ans, dont il alla jeter le frêle cadavre, enfermé dans une boîte à jouets, au hasard d'un fossé de route, à la Belle-Epine.

Et celui-là, le diable l'a assisté jusqu'au bout. La fin du nommé Moyse, telle que M. Géo London l'a relatée dans *le Journal,* rien qui prépare mieux le condamné à mort à descendre aux Enfers, — *viâ* la messe, il est vrai, mais Moyse entendit la messe sans beaucoup d'attention : tandis que la prière s'élevait, il s'écriait :

— C'est honteux, honteux... Me faire cela à moi... Mais, enfin, vous le lui avez bien dit, à Lebrun, que j'étais un père de famille... Et il ne m'a pas gracié?

Il faut être un père de famille, effectivement, pour pouvoir tuer... son enfant. Rappelons que ce fut *en s'asseyant dessus*

que Moyse étouffa le petit. Et pareil meurtrier engueulait le bourreau :

— Ah! c'est vous le fameux Deibler. C'est ignoble ce que vous faites. Vous m'entendez : ignoble.

On noua sur ses yeux un bandeau. Jamais condamné n'était mort aussi lâchement, boulevard Arago. Pour le diable, bonne journée.

§

Quand même le diable y serait, la presse, Satan merci, à côté du si bon accueil qu'elle fait aux œuvres et aux pompes d'icelui, réserve une part et souvent abondante, à l'écrivain. Ainsi dans l'enquête que M. Guy Laborde a menée pour *le Temps,* sur le statut de l'écrivain, auprès d'auteurs comme Mme Camille Marbo, M. Jean Vignaud; d'éditeurs comme MM. Bourdel, Grasset, Albin Michel, J. Bernard, Denoël, Rousseau, Vaubourdolle. Cependant que dans **Toute l'Edition** MM. Roger Giron, Francis Ambrière, annoncent la résurrection — chez Sant'-Andréa — du *Diable à Paris* — le premier *Diable à Paris* (publication collective) vit le jour en 1845, à la Librairie Hetzel — et que Mlle Janine Bouissounouse, poursuivant son reportage sur les maisons d'édition, relate sa visite au *Mercure de France,* publie l'interview qu'elle a prise de M. Jacques Bernard :

— Nous continuons la maison d'Alfred Vallette; c'est notre seule raison d'être; je n'ai rien d'autre à ajouter,

lui dit Bernard. Mais quelle envoyée ne presse l'interviewé de questions : les méthodes qui, discrètes, mesurées, ont assuré au *Mercure* sa solidité, l'éclat du catalogue, la richesse des réserves, autant d'éléments dont Mlle Bouissounouse fit sa pâture, de pair avec portraits, anecdotes, tout ce qui constitue, illustre l'histoire sans histoires du *Mercure,* d'Alfred Vallette à M. Georges Duhamel.

§

Si le *Mercure de France* n'est pas tellement loin de son millième numéro, **Excelsior,** à qui sa qualité de quotidien permet d'aller vite, a sorti son dix-millième. Parlant du premier numéro :

L'histoire de la première page vaut d'être contée, écrit M. Henri de Weindel, rédacteur en chef. Sur le document original, la nièce du tsar, supérieure du couvent des diaconesses de Moscou, se trouvait revêtue de la robe noire de l'ordre. Le tsar était en noir. Le laquais en noir. Les chevaux, noirs. Tout ce noir risquait de provoquer un désastre. On en était au temps des oppositions de valeurs dans les clichés.

Le « patron » prit une décision. Il déclara sur le mode définitif :

— Passez la diaconesse au blanc!

Et la vérité vestimentaire s'en trouva méconnue.

Ce n'est pas la vérité vestimentaire seulement, qu'il arrive que la presse méconnaisse. Il eût cependant été difficile de nier quel danger menace, à travers les parades dont Rome fut le théâtre. Les programmes, les comptes rendus détaillés du spectacle sentent la poudre. Comment! *ils* n'ont pas saisi l'occasion d'imposer la paix au monde! La parade n'est pas la mobilisation, sans doute; mais dans les airs ces escadrilles, et, qui ébranle la terre, ce pas de l'oie... Quelle saignée se prépare et faudra-t-il que la jeunesse expie pour les faux dieux? M. Paul Morand écrit dans **le Figaro**, du roi Carol :

Nul chef d'Etat ne s'est autant que lui préoccupé du sort de ces précieuses générations pour lesquelles on n'imagine trop souvent d'autre utilité que d'être de la substance mobilisable pour la guerre.

Mais à Néron, que faisait la mort de ses esclaves? Mais chez le diable, quel souci, sinon d'attiser le feu?

GASTON PICARD.

## *MUSIQUE*

Opéra-Comique : *Le Bon Roi Dagobert* (reprise), comédie musicale en quatre actes, poème d'André Rivoire, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau. — *Société Philharmonique :* œuvres nouvelles de MM. Alexandre Tansman, Marcel Mihalovici, Henry Barraud et Bela Bartok. — Julie Reisserova.

Il y a trente ans — si j'ai mémoire — que la Comédie-Française donna **Le Bon Roi Dagobert** d'André Rivoire, curieux et plaisant mélange de vaudeville et de poésie, œuvre légère et point dénuée de charme, et qui semblait appeler la collaboration d'un musicien. Le sujet est, à volonté, celui d'un conte de Boccace ou bien celui d'un mythe pareil à l'histoire

de Psyché. On en peut rire ou s'émouvoir. Le poète a choisi de faire rire. Il suit son propos et réussit parfaitement à nous divertir : Hidelswinthe, princesse des Goths, est fiancée au roi Dagobert. Mais elle aime un sien cousin, et n'accepte pas de partager la couche de son époux. Eloi, fertile en ruses comme Ulysse, met l'esclave Nantilde dans le lit du roi, auquel il fait croire qu'un oracle lui interdit de jamais allumer les flambeaux dans sa chambre. Nantilde remplit son office avec tant de plaisir que le roi, déjà fort épris de sa fiancée, deviendrait passionnément amoureux de sa femme s'il n'était par celle-ci rebuté tout au long des jours, alors qu'il en est si bien caressé tout au long des nuits. Mais tout a une fin, et quand Dagobert aperçoit qu'il est joué, il condamne Nantilde à mort, cependant que la reine offensée se retire chez les Goths et les arme contre les Francs. Hideslwinthe triomphe de Dagobert. Mais le dépit et peut-être la jalousie la rendent amoureuse à son tour : elle veut maintenant consommer le mariage et replace la couronne sur une tête que l'on s'attendait à la voir orner de toute autre façon. Hélas, c'est Dagobert qui ne peut plus se passer de Nantilde. Précisément le bon Eloi a sauvé la jeune esclave. Elle reparaît à point nommé; Hidelswinthe, moins barbare que son nom, pardonne et se retire. Dagobert gardera Nantilde et l'on veut croire que, les flambeaux étant allumés, il sera plus heureux encore. C'est une opérette si l'on veut; une opérette moins extravagante que *Chilpéric*. Mais dans l'histoire de France comme dans l'histoire du théâtre cinquante ans séparent Chilpéric de Dagobert. Cependant il y a plus de distance encore d'Hervé à M. Samuel-Rousseau. Sa partition est habile; elle est même charmante et on y prendrait un plaisir sans mélange si toutes les qualités qu'elle révèle étaient assaisonnées de plus d'originalité. Ce n'est pas que les idées plaisantes manquent; mais c'est le parti qu'on en tire qui déçoit, tantôt par trop de facilité, tantôt parce que le « métier » se laisse trop apercevoir. Il y a dans ces pages un souci de plaire qui trouve sa récompense. Il serait fort injuste d'ailleurs de ne pas reconnaître que les voix sont traitées avec égards, que l'orchestre sonne clair, et que le spectacle est agréable. Il l'est d'autant plus que la présentation fait le plus grand honneur à l'Opéra-Comique. Les

décors et les costumes de M. Guy Arnoux sont d'un goût et d'une ingénieuse variété qu'on ne saurait trop louer. Quand on sait l'exiguïté de ce plateau sans « rues », on est étonné des prodiges qu'a réalisés le metteur en scène M. Max de Rieux. M. Eugène Bigot conduit l'orchestre avec sa coutumière maîtrise, appliquée à nuancer des teintes les plus justes les détails de la partition. Quant à l'interprétation vocale, elle est de premier ordre, avec Mlles Vina Bovy et Elen Dosia dans les rôles de la Reine et de Nantilde, avec M. Roger Bourdin, étonnant Eloi, caricatural et réel, cordial et fantaisiste; avec M. Arnoult, roi Dagobert étourdi à souhait et si bien chantant; avec M. Guénot, Odoric truculent; avec de petits rôles et des chœurs bien au point.

§

Sous la direction de M. Charles Munch, l'orchestre de la **Société Philharmonique** a donné plusieurs ouvrages pour quintette à cordes. La *Partita* de M. Alexandre Tansman, écrite en 1933, se compose des trois mouvements classiques, et, rapide et incisive, révèle l'habileté d'un musicien qui va droit au but et exprime sans détours ce qu'il veut dire.

Plus véhément et plus tendu, le *Prélude et Invention* de M. Marcel Mihalovici est d'une originalité d'idées et d'expression tout à fait remarquables. Ces qualités rares caractérisent le talent du jeune musicien roumain. On les connaissait; on est heureux d'en trouver confirmation à chaque œuvre nouvelle.

La deuxième *Symphonie* (en *ut majeur,* pour orchestre à cordes), de M. Jean Rivier, est elle aussi très caractéristique, et son auteur s'y reflète comme en un miroir. On y aperçoit un esprit délié, alerte, plein d'inventions, un esprit dont la subtilité ne va pas sans vigueur et dont le sérieux sait se détendre jusqu'à la gaieté. Mais sans doute est-ce l'adagio qui — comme toujours — nous livre le mieux l'intimité de cet artiste dont la tendresse se voile pudiquement sous les apparences alternées de la violence et de l'ironie dès qu'elle va se laisser surprendre.

Nous connaissions sous leur forme première pianistique les *Préludes* de M. Henri Barraud, révélés alors par Mme Hélène

Pignari, et qui, passés à l'orchestre n'ont pas perdu leur originalité puissante, leur émotion souvent cachée sous les dissonances, et demeurent des témoignages d'un art très personnel, servi par un métier remarquable.

*Musique*, de Bela Bartok, est une vaste et intéressante composition qui mérite son titre — car elle est pleine de musique en effet, pleine aussi d'audacieuses recherches techniques, mais qui ne cachent pas complètement la fraîcheur des idées. On aimerait réentendre ces pages qui sont bien de celles dont il est difficile de rendre compte dès un premier contact, si fugitif...

§

**Julie Reisserova** qui fut l'élève d'Albert Roussel, et qui est morte à Prague, sa ville natale, le 25 février dernier, a laissé d'unanimes regrets. Ses amis ont eu la pieuse pensée de donner un concert de ses œuvres, précédées du *Trio* de son compatriote Joseph Suk, et du *Trio opus 2* d'Albert Roussel. Dans une allocution émue, M. Victor Tapié, professeur à l'Université de Lille, a retracé la trop courte carrière de Julie Reisserova. Ses œuvres — qu'il s'agisse des *Esquisses*, admirablement traduites au piano par Mme Aline Van Barentzen, des mélodies, *Giboulées de mars* et *Sous la Neige*, fort bien chantées par Mme Arvez-Vernet, — expriment une noblesse d'esprit et une distinction remarquables en même temps qu'une sincérité profonde. Et ce sont ces qualités, en effet, qu'apprécièrent en elle tous ceux qui l'ont connue et qui déplorent aujourd'hui sa fin prématurée.

RENÉ DUMESNIL.

## *ART*

Vuillard. — Exposition des Peintres graveurs français. — Le Salon. — Mémento.

Lors des Expositions fragmentaires consacrées à **Vuillard,** nous avions regretté qu'une importante manifestation ne fût pas organisée en faveur de ce maître. Nous voilà comblés. L'Exposition du Musée des Arts Décoratifs a été réalisée avec le souci de donner une impression absolument complète de l'œuvre considérable de l'artiste, production qui s'étend sur un demi-siècle.

On connaît la légendaire modestie de Vuillard. A notre époque de tapage publicitaire, on peut la considérer comme un témoignage exemplaire. Alors que tant de fausses gloires étaient hissées sur de fragiles échafaudages, Vuillard poursuivait loin des vains tumultes son œuvre consciencieuse et calme. Cette modestie n'est pas seulement dans la vie de l'homme et dans son caractère, elle est dans sa peinture. Il n'a pas établi de théories. Ses toiles ne sont ni des appareils dogmatiques, ni des manifestes. Il n'a pas cherché à recréer une vision du monde selon des formules ou des lois nouvelles. Il s'est contenté d'appliquer son talent et son goût à la suite des maîtres de sa jeunesse — qui furent les grands maîtres de la peinture française de la fin du XIX$^{e}$ siècle. Il a pris leur succession. Sa place s'est inscrite dans leur cycle glorieux, sans en être fatalement l'aboutissement — comme on a été trop tenté de le dire.

En donnant une image juste et extrêmement fidèle d'un certain milieu de son temps, Vuillard a joué le rôle d'un Chardin ou d'un Degas. Il n'a conçu la figure humaine que dans son cadre familier. Il restera le grand mémorialiste des intérieurs bourgeois, cossus, encombrés de bibelots et surchargés de décors. Il est le peintre de la vie douce du foyer, des sièges confortables autour des cheminées, des fenêtres au jour tamisé, des tentures lourdes, des tapisseries à ramages. Nul mieux que lui n'a su rendre l'atmosphère étouffée d'un intérieur, le côté humanisé, usé et comme marqué par l'empreinte de son possesseur, de l'objet le plus simple. Son œuvre est d'une poésie intime qui lui appartient en propre. La qualité de sa peinture, sa matité, sa richesse, évoquent les feutres, les velours, les peluches qui ont perdu l'éclat du neuf.

Le miracle, c'est qu'en partant de ces thèmes qui ont l'aspect du désordre, en les traitant par petites touches d'apparence désordonnées, avec des mises en page qui semblent illogiques, Vuillard aboutisse à l'ordonnance magistrale de la composition. Un instinct le porte infailliblement vers la juste décoration. Par le jeu des arabesques, la disposition des taches de couleur, un tableau de Vuillard atteint toujours avec une véritable aisance naturelle au décoratif. C'est pourquoi, bien que nous attachions beaucoup de prix aux petites œuvres in-

timistes de l'époque de la *Revue Blanche,* ce sont à ses grands panneaux que va notre plus vive admiration. Nous voulons parler de ces décorations exécutées à la détrempe, dont la matière, frustre comme de la terre cuite et toute de fraîcheur, se revêt de sonorités à la fois sourdes et puissantes, comme la fameuse série des jardins publics, celle de la villa de Villers, ou ce paravent si ornemental qui s'intitule « La Place Vintimille vue des fenêtres de l'artiste »... Vuillard voit en décorateur. Et sans doute restera-t-il le meilleur de son temps.

Ce don le suit encore lorsqu'il traite la figure humaine. Et c'est pourquoi, par contre, il ne nous apparaît pas comme un très grand portraitiste. S'il sait faire de ses personnages des êtres bien vivants, il ne donne pas au visage sa primauté. Celui-ci n'est qu'un des éléments du tableau. Il est loin de posséder l'énergie que nous trouvons chez Degas, par exemple. Il est composé comme un des fragments de ces intérieurs où la somptuosité du détail ne nuit jamais à la calme discrétion de l'ensemble.

§

La Société des **Peintres-graveurs français** fait son exposition annuelle à la Bibliothèque Nationale. Elle est, comme toujours, d'une haute tenue. Les grands noms de la gravure, comme ceux de Jacques Beltrand, Beurdeley, Frélaut, Laboureur, voisinent avec ceux de peintres comme Matisse, Bonnard, Vuillard ou Picasso, qui ne sont graveurs qu'incidemment. A cette Exposition de graveurs contemporains les organisateurs ont eu l'excellente idée d'adjoindre la présentation de l'œuvre gravée de Jean Duvet, le premier en date de nos graveurs en taille-douce. Orfèvre, comme la plupart des graveurs de son temps, la technique de Duvet est très belle. Il reste inspiré des maîtres qui l'ont précédé, de Mantégna en particulier, mais sa prodigieuse faculté d'invention l'amène à des représentations apocalyptiques d'une singulière audace — au point que certains ont voulu voir en lui un précurseur du surréalisme. Il est plein d'éloquence, de boursoufflures, et ne sait pas toujours trouver ses limites, mais certaines de ses planches, comme *l'Ange appelant les oiseaux de proie* ou la

*Chute de la grande Prostituée*, sont d'une extraordinaire puissance pathétique.

§

Nous ne pouvons accorder que peu de place au **Salon** de Printemps, celui de la Société des Artistes français et de la Société Nationale des Beaux-Arts. Nous avons déjà raconté à nos lecteurs comment ce Salon, après une récente scission, avait été amputé de ses éléments les plus sérieux. Il est devenu le Salon qui trouve à son sommet l'art habile mais suspect de M. J. G. Domergue et de M. Guirand de Scévola, le nouveau président de la Société Nationale. Il accueille donc tout ce qui est factice, d'apparence brillante et trompeuse, tout ce que nous détestons. Il a été obligé de se restreindre cette année, la Science ayant refoulé les Arts, le Palais de la Découverte occupant encore une partie du Grand Palais. Il n'en abrite pas moins 4.046 œuvres diverses.

On ne peut regarder sans amusement l'étonnant portrait que Guirand de Scévola a fait de M. Raoul Brandon, député. L'auteur, qui est un aimable décorateur, a voulu, sans doute à cause de ses nouvelles fonctions, travailler dans le portrait officiel : le résltat est d'un comique incomparable... Le teint fleuri, lys et roses, comme une cuisse de femme, cette boutonnière fleurie, cette totale insignifiance en disent long. Nous préférons le pétillant portrait de M. Henri Verne par Edgar Maxence qui, au moins, a su voir son modèle et connaît toutes les finesses de son métier. Il est vrai que les Anglais, en nous donnant de leur souverain une image de si mauvais goût malgré son apparat, ne rehaussent pas le niveau général... On ne songe pas sans mélancolie au temps où les portraitistes des grands de ce monde se nommaient Clouet, Holbein, Vélasquez ou Rubens.

Il y a du savoir-faire et de l'adresse dans les toiles d'Auguste Leroux et d'André Leroux. Il y a plus dans les grandes décorations pour la nouvelle Ecole Navale de Charles Fouqueray. Bien que le goût du jour porte davantage vers le naturalisme, on trouve encore de grandes scènes compliquées d'histoire romantique, en général d'une insuffisance lamentable. Mais la scène de genre, le sujet antique et l'allégorie

sont en sérieuse régression. L'influence des maîtres qui peignaient il y a un demi-siècle commence donc à se manifester de cette façon au Salon. On imite moins leur manière de peindre que leurs sujets favoris. Signalons aussi un penchant particulier vers une forme d'érotisme qui n'a même pas le courage de s'avouer franchement. Les œuvres de Paul Sieffert, membre du Comité, hors concours, qui nous détaille avec complaisance la face postérieure de jeunes femmes étendues, trouvent çà et là maintes répliques. Est-ce de bonne vente?... Ça n'aurait pas, hélas! d'autres excuses.

On rencontre pourtant dans la médiocre uniformité de l'ensemble quelques bonnes choses qu'on est heureux de signaler. Citons la grande toile lumineuse et fraîche de Montézin, un bon nu de Montassier, des paysages d'Etève, un bel envoi de Valentine Durrey, les riches natures mortes de Charlemagne, un paysage d'Adler, une très juste aquarelle d'Edmonds, un poisson de Hiraga excellemment traité. Le portrait de Van Dongen est incontestablement le meilleur du Salon. Signalons aussi l'Exposition de Louis Jou; ses ornements, ses mises en page sont d'un noble style.

Du côté de la sculpture, la faiblesse générale apparaît encore avec plus d'évidence. Le solide métier de Landowski, de Bouchard, de Niclausse se distinguent cependant. Une belle figure en pierre de Constant-Brulé, émerge, claire et bien rythmée, d'un amas de statues sans grâce dont plusieurs touchent au ridicule. Peut-on citer parmi les sculptures une charmante figurine en cire de Zénaïde Eliasberg, placée à la Section des Arts Décoratifs?

Mémento. — Suzanne Roché expose à la galerie Marseille des paysages d'un accent juste et des bouquets d'un charme captivant.

— Chez Lucy Krogh nous voyons des images de Marianne Clouzot ravissantes de jeunesse, d'ardeur et de fraîcheur naïve.

— A la galerie Carmine, nous trouvons à côté des sombres peintures de M. Sicart, de ses paysages non dénués d'accent, un fort bon choix d'œuvres de Corbellini, Gruber, Carle, Despierre, Holy, Pacouil.

— Le trentième groupe des artistes de ce temps (Petit Palais) est heureusement représenté dans son ensemble. Il y a chez Bazaine une sorte d'expressionnisme douloureux, André Foy témoigne

toujours de sa hantise d'un fantastique hallucinant; sa peinture est bonne, mais s'adapte à des effets un peu sommaires. Nous avons eu récemment l'occasion d'écrire ici tout le bien que nous pensions de Walch. Les gravures d'Alexeiff sont de celles qui retiennent l'attention par leur caractère dramatique, souvent teinté d'humour, et par l'élégance de la forme. La sculpture est excellemment représentée. Osouf est un de nos meilleurs portraitistes. Ses bustes sont pleins de sensibilité et de pénétration. Germaine Richier affirme d'incontestables qualités, ses sculptures sont rayonnantes de vitalité, élégantes et spirituelles. Malfray ordonne ses figures avec une belle fécondité d'imagination : la lourdeur voulue est rachetée par la saveur artisanale, la verve et la puissance. Trois beaux sculpteurs dont nous devons beaucoup attendre.

— Six ou sept peintres d'images exposent chez Charles Benoît : amusantes fantaisies signées de Henri Gazan, Charles Genty, Joseph Hémard, Gaston Hoffmann, Henri Iselin et Paul-François Morvan.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

## *ARCHÉOLOGIE*

Les fouilles françaises en Asie Occidentale; Syrie: *Ras-Shamra, Mâri; Iran : Suse, Tépé-Sialk.* — R. Furon : *La Perse,* Payot, 1938. — Sir Leonard Woolley : *Ur en Chaldée,* Payot, 1938.

A quelque distance de Lataquié se trouve le site de **Ras-Shamra** l'ancienne Ougarit, que MM. Schaeffer et Chenet explorent depuis plusieurs campagnes. La particularité de ce site, port au Nord de l'ancienne Phénicie, est de nous faire saisir le caractère bigarré des civilisations et des populations qui l'habitaient, notamment au IIe millénaire avant notre ère. Un fonds sémitique évidemment; on lui doit des tablettes écrites en sémitique et avec des caractères alphabétiques dérivés des cunéiformes, qui nous ont préservé les vieux mythes cananéens; mais aussi un fonds asianique, c'est-à-dire du type des Hurri, peuple qui a établi son contrôle ou son influence du Zagros à la Méditerranée, vers la moitié du deuxième millénaire. Sur ces deux éléments se superposent les influences venues de l'Egée par l'intermédiaire de l'île de Chypre toute voisine.

Des œuvres d'art d'une rare qualité ont été recueillies dans ces fouilles; elles témoignent du commerce étendu du vieux port phénicien; objets d'Egypte, idoles vraiment cana-

néennes, ivoires où se perçoit l'influence mycénienne, céramiques de l'Egée et leurs imitations locales, patères d'or enfin sur lesquelles on remarque tous les motifs un peu hétéroclites que les artistes savaient harmoniser en un tout décoratif, ou bien une chasse qui fait pressentir celles que reproduiront à l'infini les artistes d'Assyrie.

Près d'Abou-Kémal, sur l'Euphrate, presque aux limites du Mandat, perdu dans les collines voisines, un tertre de taille moyenne, Tell-Hariri, couvre l'ancienne **Mâri,** capitale d'un Etat puissant au IIIe millénaire avant notre ère. La ville fut détruite vers 2000 avant J.-C., et le site ne fut réoccupé que peu de temps à l'époque assyrienne; aussi, plus de ces enchevêtrements comme en donne le site de Ras-Shamra, aux multiples niveaux superposés. Les ruines de la dernière période sont presque à fleur de terre et lors des pluies, sur le sol inégalement détrempé, les linéaments du palais se détachent, par la coloration de la mince couche de sable qui les recouvre. Le déblaiement des constructions, dû à M. Parrot, a porté sur un temple de la déesse de fertilité et de fécondité Ishtar, et a donné nombre d'ex-voto d'art sumérien (statuettes, nacres gravées), datant des premiers siècles du IIIe millénaire avant notre ère. Il est intéressant de constater que Mâri, une des villes du pays d'Akkad, sémitique, participa à l'origine à la civilisation des villes sumériennes du Sud. Dans le palais dont plus de 120 salles sont déjà dégagées, la mission a découvert au cours de ses campagnes successives, plus de 20.000 tablettes ou fragments en écriture cunéiforme, qui sont les archives des derniers rois dont la dynastie devait être renversée par le roi de Babylone Hammourabi, vers 2000 avant notre ère. Ces archives comprennent des pièces de comptabilité et des lettres envoyées ou reçues par les souverains de Mâri. Un jour nouveau sur la géographie et l'histoire de l'époque sera projeté par la lecture de ces textes, auxquels se consacre déjà une équipe d'assyriologues.

Au Sud-Est de la plaine mésopotamienne, nous entrons en Iran et nous retrouvons là le site de **Suse,** une des capitales des souverains achéménides, explorée dès 1884 par les Dieulafoy, puis à partir de 1900 par J .de Morgan et

depuis 1919 par M. R. de Mecquenem. Butte gigantesque surgissant de la plaine, les ruines de Suse atteignent jusqu'à 25 mètres de hauteur; ce sont les civilisations successives qui, par leurs débris accumulés, ont peu à peu exhaussé le site primitif, ondulation qui ne dépassait pas 6 ou 7 mètres. Malgré plus de trente campagnes de fouilles, les travaux sont loin de toucher à leur fin; l'exploration méthodique des ruines, après avoir fait connaître l'époque achéménide, a fait revivre les âges antérieurs complètements oubliés et, par une fortune singulière, on a retrouvé nombre de monuments transportés de Babylonie à Suse à la suite de razzias et de victoires durables. Chaque année, la fouille apporte sa contribution à la reconstitution d'une civilisation dont le caractère mixte est de refléter à la fois les tendances de la plaine et celles du plateau sur lequel nous allons prendre pied.

Depuis la description fameuse due à Loti de l'escalade des gigantesques gradins qui y donnent accès, les conditions ont bien changé; l'automobile a tôt fait, malgré les difficultés de la route, de conduire le voyageur à Chiraz à qui les tombeaux de ses grands poètes font une oasis de calme et de recueillement, à quelques pas des bazars parsemés de mosquées faïencées de toutes teintes. Puis c'est Persépolis où les Achéménides, défiant la nature, ont osé adosser aux montagnes un palais qui fût à leur taille et dont les vestiges se profilent encore sur le ciel et le roc brûlé. Puis Ispahan aux mosquées bleues, aux pavillons que décorent des fresques rendues irréelles par l'usure du temps. Et par la vieille route qui mène à Qoum, la ville sainte, on atteint Kashan, célèbre jadis par ses carreaux de revêtement. Aux portes de la ville, dont les bazars pleins d'ombre offrent encore des visions de très ancien Orient, s'élèvent deux collines de ruines : le **Tépé-Sialk.** M. R. Ghirshman vient d'y accomplir une troisième mission et ses travaux ont fait connaître les diverses civilisations qui se sont succédé sur le plateau. A l'origine, une population pauvre, utilisant des outils de pierre ou d'os travaillé, fabrique une céramique lourde et grossière qu'elle s'essaie à décorer; puis son habileté s'acroît, elle connaît le métal et produit une

céramique fine, peinte d'un décor géométrique puis animal, qui choisit ses modèles de prédilection, les oiseaux, le bouquetin, la panthère, dans la faune locale. Enfin, les habitants de la colline s'essaient à l'écriture, et la vie s'éteint en ce lieu pendant plusieurs siècles. Lorsqu'une migration nouvelle ramène la vie sur le site, nous sommes en présence d'un peuple de cavaliers qui se fait enterrer avec ses armes et même avec le harnais de ses chevaux. La céramique devient d'une grande recherche; malgré la fragilité de la terre, elle prétend imiter les récipients de métal avec leurs longs becs et leurs anses développées; un décor de vive couleur orne ces récipients. Avec l'apparition des armes de fer, c'est-à-dire vers l'an 1000 avant notre ère, la vie cesse sur le Tépé-Sialk. Plusieurs civilisations avaient eu le temps de naître et de mourir sur le plateau de l'Iran, alors qu'en Occident tant de régions n'avaient pas encore dépassé le stade de la vie sauvage!

Tel est l'effort varié que la Réunion des Musées Nationaux et le Ministère de l'Education nationale ont mené depuis plusieurs années en Asie Occidentale. Par la dissémination judicieuse et la diversité des champs de fouille choisis, ces recherches conduisent à une vue d'ensemble du développement de la civilisation.

C'est justement à la **Perse** que M. R. Furon vient de consacrer un livre, à la Perse d'aujourd'hui (ou presque, car chaque jour marque un pas de plus dans son développement rapide). Cette transformation, due à l'initiative du souverain actuel Riza Shah Pahlevi, est un bel exemple de ce que peut une volonté bien secondée et montre l'inanité du dicton de l'Orient immuable. Le voyageur qu'une escorte ne pouvait autrefois préserver des brigandages, parcourt aujourd'hui les routes de l'empire en toute sécurité; le pays jadis si fermé lui est ouvert; les mosquées, autrefois interdites, sont maintenant visitées et le souverain, ayant fort bien compris que dans la création d'une ambiance nouvelle aucun détail n'était sans intérêt, a imposé la coiffure européenne aux Persans et interdit le port du voile aux Persanes. Téhéran se modernise; le projet d'hôtels confortables jalonnant les routes doit être sous peu réalisé; dans quelque ville

qu'atteigne le voyageur, il se trouve en présence d'un programme de travaux qui la transforme. Tous ces progrès, M. Furon les expose ainsi que les créations scientifiques : université, collèges, musée, bibliothèque dont les postes seront occupés par les jeunes Iraniens venus recevoir l'enseignement de l'Europe. Des fabriques s'élèvent aux environs des villes; l'Iran s'ouvre également à l'industrie. Quelques vues suggestives de la Perse ancienne et moderne, des tableaux et des cartes bien lisibles accompagnent le volume dont une partie, consacrée à l'histoire de la Perse depuis les temps les plus reculés, montre par contraste, de façon saisissante, la voie nouvelle dans laquelle s'est engagé l'Iran d'aujourd'hui.

Sir Léonard Woolley a acquis une renommée mondiale par ses fouilles d'Our dans le Sud de la Mésopotamie, il les met à la portée d'un public étendu dans un livre de lecture facile, **Ur en Chaldée,** qui n'exclut pas l'érudition. Les divers problèmes qu'ont suscités les fouilles d'Our sont abordés tour à tour de façon à conserver aux résultats acquis toute leur signification. Il décrit le sol où s'élevait la ville et s'explique sur ce qu'on a appelé les traces du « Déluge ». Les inondations périodiques du Tigre et de l'Euphrate, bien plus violentes il y a cinq mille ans qu'aujourd'hui, alors que le cours des fleuves n'était pas régularisé par des canaux, ont laissé leur souvenir dans les populations du Golfe Persique, et c'est ainsi que la littérature a célébré le déluge babylonien. Sous un angle du quartier des temples, les premiers rois avaient fait creuser leur sépulture; Sir Léonard décrit la forme de ces tombes en puits où le chef est entouré de ses familiers et de ses serviteurs entraînés avec lui dans la mort, et d'une profusion d'offrandes funéraires où l'or et l'argent sont matières courantes.

A côté d'Our, la petite colline d'El-Obeid renfermait les restes d'un temple de la première dynastie d'Our (vers 3000 avant notre ère), la première dynastie qui ait eu une réalité vraiment historique. Ce temple, dédié à une divinité de la fertilité, était orné de bas-reliefs reproduisant des scènes de la vie pastorale. Puis la ville d'Our tomba tour à tour sous la suprématie des Sumériens de la ville voisine, Lagash,

sous celle des souverains sémites de la dynastie d'Agadé (vers 2700). Lorsque le pouvoir lui revint (IIIe dynastie d'Our, 2300-2200 environ), la ville recouvra sa splendeur d'autrefois.

Le quartier des temples, édifié en partie au-dessus du « Cimetière royal », offrait aux regards sa ziqqurat, tour à étages dont les assises inférieures ont été retrouvées. Une fois de plus, le pays de Sumer fut envahi; cette fois les conquérants venaient du plateau de l'Iran. Leur règne éphémère fit place à la Première dynastie de Babylone (vers 2000 avant notre ère), époque qu'on assigne à la migration du clan d'Abraham parti d'Our vers Harran au Nord, où il séjourna, et de là, par un retour vers le Sud, dans le pays de Canaan. Peu après, une nouvelle invasion détruisit Our; le site ne reprit quelque importance qu'à la fin du IIe millénaire; lors de l'empire Néo-Babylonien, un peu avant 600 avant J.-C., Nabuchodonosor II, grand bâtisseur, y entassa ses constructions. L'entrée en scène des conquérants achéménides mit fin à la vie de la cité.

L'auteur assigne aux plus anciennes tombes du Cimetière une date voisine de 3.500. Cette date, dans la chronologie habituelle, correspond à la période protohistorique de Jemdet-Nasr. Certains archéologues estiment aujourd'hui que le style du mobilier funéraire des tombes les date de la première dynastie d'Our (vers 3000 avant notre ère), le cimetière ayant cessé d'être en activité au temps des Agadéens. Cette divergence d'interprétation, quant à la date de départ, n'entraîne aucun changement pour l'appréciation de la succession des événements.

Cette histoire de la ville d'Our, très vivante, où la description minutieuse des monuments découverts par la mission tient la place légitime qui lui est due, dépasse le cadre d'une monographie. C'est à grands traits l'histoire de la civilisation de la Mésopotamie, vue de la ville d'Our qui reste le lien continuel entre les périodes.

Dr G. CONTENAU.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Le souvenir de Léon Deubel.** — Les amis, les admirateurs du poète se proposent de commémorer dans quelques jours le vingt-cinquième anniversaire de sa mort. C'est en effet le 11 juin 1913 que les mariniers retirèrent son corps de la Marne. L'endroit se nomme les Sept-Arbres, à Maisons-Alfort, et il est charmant. Il nous rappelle ce vers de Verlaine « où se dorlote un paysage lent », — lent de la lenteur de l'eau et du calme reposant de la nature. C'est là que, par un beau jour de printemps déjà plein d'été, Deubel est venu s'endormir pour toujours. Maintenant, tout près, dressé devant la rivière, on a fait un jardin public où s'élève son buste, inauguré voici trois ans.

J'ai vu Deubel pour la première fois à Paris, en 1905. Il n'avait alors que vingt-six ans. Il ne me semble pas que, dans les huit années qui suivirent jusqu'à sa mort, son aspect physique ait beaucoup changé. Mon souvenir ne le voit pas autrement que robuste, un peu trapu, comme un peu lourd, avec une voix mâle, un visage mâle aussi qui aurait paru sévère et même rude, sans une sorte de placidité sympathique, qui en adoucissait l'expression. L'ensemble donnait un gage de force, mais dans laquelle on devinait quelque nonchalance et où se cachait une faiblesse, celle de l'homme qu'a pris le rêve et dont un autre poète a dit :

Et qui se donne au rêve est perdu pour la vie

Quand il faut la gagner, cette vie, et qu'on est poète et pauvre, il faudrait au moins être bien habile. Mais Deubel était trop orgueilleux pour l'être, et sa force, cette force un peu barbare d'homme du Nord, était celle du chêne qui ne sait pas plier. Si, à la fin, elle s'est brisée, c'est qu'elle était minée depuis longtemps.

Deubel, dis-je, était orgueilleux. C'était le bel orgueil de l'homme qui, pour toute fortune, possède la noblesse de se sentir habité par un dieu et d'être un étranger sous le pouvoir des hommes étrangers au divin. Drame cruel, qui a tourmenté bien des artistes et qui, lentement, a tué Deubel!

Il avait quelques amis dévoués. Craignant d'offenser la mo-

destie de ceux qui restent, je me bornerai à citer deux morts : Louis Pergaud qui, avec sa charmante femme, l'a souvent hébergé, recueilli; Charles Callet, un bien excellent homme, écrivain plein d'âme, qui mérite un souvenir... Plus d'une fois, on trouva pour Deubel un gagne-pain. Mais il ne pouvait s'asservir à la tâche mécanique, à la discipline mercenaire, à la médiocrité des camarades de bureau. Et c'est ainsi que cet esprit altier fut réduit à mener trop fréquemment une vie de bohème pour laquelle sa fierté n'était pas faite et qui dut le faire profondément souffrir.

Ici, je répéterai ce que j'ai dit déjà plusieurs fois : que ce n'est pas le dénuement, la misère matérielle, qui a jeté Deubel au suicide. J'ai appris récemment que cette conviction était aussi celle de M. Georges Duhamel. Non, la pauvreté, les humiliations, le « guignon » féroce qu'entrevit Mallarmé, c'est leur faire trop d'honneur que de les croire capables d'avoir pu, à eux seuls, abattre le poète qui se sent une mission et à qui ses voix ont promis la gloire. Mais c'est là que nous touchons le point le plus douloureux de la tragédie : Deubel a douté de la gloire, il a douté des hommes, et (je le crains) il a fini par douter de lui-même.

De lui-même? J'ose à peine le croire, car il ne m'en a pas fait confidence, — ni à moi ni sans doute à personne. Mais je ne puis m'empêcher de comparer son assurance, sa certitude, dans les débuts de nos relations, — et, par exemple, le soir où, dans un pauvre hôtel de la rue de l'Ave Maria, il me lut, à la lueur d'une bougie, ce poème, *Poésie*, si fier, si ferme, dans lequel sa voix sombre, forte et tranquille, mettait comme des reflets de bronze, — je ne puis m'empêcher de comparer cette certitude si assurée avec le pessimisme, le désespoir refoulé dont par moments, dans les derniers temps de sa vie, je perçus l'écho avec une vague surprise, un étonnement navré.

Les écrivains des jeunes générations (tels les si dévoués Yves-Gérard Le Dantec et Jean Réande) qui nous voient honorer Deubel et nous donnent le grand réconfort de l'honorer avec nous, doivent avoir quelque mal à réaliser (au sens anglais du mot) ce fait que la vie littéraire de ce poète s'est passée tout entière dans une demi-obscurité. Les grands

journaux parlèrent de lui pour la première fois après la découverte de son cadavre, et ceux qui voulurent bien remarquer que le suicidé était un poète, et lui consacrer à ce titre quelques lignes, le qualifièrent de poète de cénacle. Un cénacle, pour le public, c'est un petit groupe de débutants, voire une petite coterie. Or, Deubel avait le dégoût des coteries, des combines, de toutes les mesquineries qui amoindrissent, mais il est vrai que sa réputation, de son vivant, ne déborda pas hors du cercle des jeunes revues et, au lendemain de sa mort, Charles Callet constatait, dans l'*Ile sonnante,* que même celles-ci ne lui avaient pas toujours été très accueillantes. Enfin, il faut le reconnaître, parmi toutes les concurrences, les ambitions et, hélas! les jalousies qui travaillent le monde des aspirants à la gloire, Deubel ne paraissait qu'un appelé dans une foule où il ne peut y avoir, en fin de compte, que peu d'élus.

C'est là, selon moi, qu'est le mal secret qui le rongea, le grignota. Confiné dans la médiocrité de l'implacable « vie quotidienne », trop orgueilleux (et osons dire : trop noblement maladroit) pour chercher le succès dans les jeux de l'intrigue et de la réclame, épris d'une perfection qui ne lui permettait d'œuvrer qu'au compte-gouttes, il vit l'horizon se fermer devant ses espoirs, il perdit la foi en l'avenir et (j'y reviens) il douta de tout et de lui-même.

Certes, ce n'était pas le doute de l'impuissance, mais celui d'une nature trop riche et trop haute. Doute d'un artiste que ne peut contenter une ascension modeste, mais qui veut le ciel, — ou rien! Je pense au doute de Virgile, suppliant, sur son lit de mort, qu'on brûle son *Enéide.* Mais Virgile était comblé d'honneurs, et il était reconnu pour le prince des poètes! Comment, alors, ne comprendrions-nous pas le doute de celui qui, depuis près de quinze ans, luttait dans une solitude de ténèbres, étoilée en vain de quelques lumières amies!

Il est parti dans son désespoir tranquille, dédaignant de laisser derrière lui la moindre explication. Et, pourtant, il avait pris le temps et la peine de détruire de nombreux papiers; et il avait emporté son livret militaire, qu'on a trouvé sur son cadavre et qu'on a pu déchiffrer, malgré l'eau qui

détrempe et efface. Il n'a donc pas voulu cacher sa mort, mais (je pense à Vigny et à la *Bouteille à la mer*) il a confié son corps au hasard, qui pouvait le ballotter longtemps sous les flots, détruire l'écriture et rendre méconnaissables les restes ramenés au jour. J'ai souvent médité sur le silence de ce départ, et il m'a toujours paru suprêmement tragique.

Sur la tombe de Deubel, la Grande-Guerre passa, comme un océan engloutisseur. Des amis étaient morts, les autres dispersés. L'oubli allait s'étendre. C'est alors qu'un des anciens familiers du disparu, Eugène Chatot, s'est révélé, et que, sur son inspiration, il s'est fondé une société des *Amis de Léon Deubel,* et que des écrivains ont consacré au poète de *Régner,* l'un tout un livre, l'autre une thèse, et que son nom a été donné à une rue de Paris et s'est répandu jusque chez les intellectuels étrangers. Le mouvement a été bien lancé, il est durable, et nous, les vieux compagnons de Deubel, nous éprouvons comme la joie d'une revanche, mais il s'y mêle un regret amer : c'est que cette victoire ne puisse plus couronner qu'une tombe.

J'ai toujours aimé et admiré la poésie de Deubel. Je l'ai dit de son vivant, chaque fois que je l'ai pu. Je ne me permettrai pas de la juger. Deubel avait évolué beaucoup depuis ses débuts. Et tout me confirme qu'il aurait évolué encore. Quand il disparut, il était sur la voie royale qui l'aurait mené à sa plénitude. Un hommage, un encouragement tombant de haut, l'eût peut-être sauvé.

On a cité souvent des vers de sa jeunesse où, avec des accents qui rappellent Verlaine, il exhale la détresse du poète sans pain. Ces vers sont fort touchants, mais ce ne sont pas eux toutefois qui portent la marque originale de Deubel et qui gardent pour nous sa figure fière, sa flamme sombre et éclatante aux éclairs farouches. Cette marque, cette figure, sont dans les stances martelées de cette *Poésie* à qui il dit :

Accorde-moi de vivre enfin
Dans l'espoir de mourir ta proie
Et d'aimer ma souffrance afin
Qu'elle devienne un jour ma joie!

Elles sont dans des poèmes comme ce sonnet publié dans

un petit recueil en 1909 et où déjà, étrangement, apparaît l'évocation du *fleuve nu* qui *prépare un départ sans adieu*, mais où éclatent, refoulant cette vision sinistre, la volonté de travail et la promesse d'immortalité :

En vain, le jour adverse évoque ceux qui tombent,
Dont la chute, dans l'âme et la chair, nous répond;
En vain, le fleuve nu prépare sous ses ponts
Un départ sans adieu d'irrésistibles tombes;

En vain, pour dévoyer mon effort qui succombe,
La noire faim suspend de périlleux balcons
Sur des galets battus de rêves inféconds;
En vain, l'amer chagrin réprimé vire en trombe.

Demain paraît, Demain! Jour où sur plus d'un front,
Tonnants et lumineux, mes pas s'affermiront,
Où d'un geste, arrachant des trompettes à l'Ombre

Pour déployer mes cris jusqu'au suprême azur,
Comme une horde dense au milieu de décombres,
Je pousserai mes vers sur le monde futur.

Un si bel et si vibrant enthousiasme, quelle pitié qu'il se soit ainsi brisé! Quelle pitié, trois ans et demi après!...

LOUIS MANDIN.

## *LETTRES ROMANES*

M.-A. Amouroux : *Goudouli, poète toulousain*, Impr. P. Birou fils, Poligny. — Joseph Loubet : *L'Album de Naïs de Roumieux*, Ed. Calendau, Montpellier. — J.-B. Chèze : *Tracassou et autras pessotas*, J. Chèze, 29, rue Pierre-Nicole, Paris, Ve. — Georges Reboul : *Terraire Nôu*, Ed. Marsyas, Mûrevigne, Aigues-Vives. — Philadelphe de Gerde : *Cantos de dol*, Ed. dôu Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Eugène Lèbre : *Cansoun sènso musico*, Ed. dôu Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Revues : *Calendal*, *La Campano*, *L'Effort*.

L'activité félibréenne ne se manifeste pas seulement dans le Midi, mais à Paris même: « Les Amis de la Langue d'Oc », société fondée en 1920, tiennent leurs assises au vieux café Voltaire où, sous l'habile impulsion du majoral Joseph Loubet, se déroule un cycle de conférences. Une de ces conférences, faite par M. Marius-Albin Amouroux, a été publiée sous le titre **Goudouli, poète toulousain.** Pierre Goudelin, né à Toulouse dans les premiers jours de juillet 1580, et baptisé le 14 en l'église de la Daurade (type de l'église visigothe, démolie en 1764), était le fils aîné de maistre Ramon Goudelin ou Goudouly, chirurgien, et de dame Anne des Landes.

Il étudia les « lettres humaines et s'y rendit fort sçavant » au collège des pères jésuites, puis, sans en faire jamais profession, se fit recevoir avocat au Parlement. Marqué pour la poésie, Goudouli, selon l'expression de M. Amouroux, « fut un des plus beaux fleurons littéraires de cette Renaissance toulousaine ou plutôt méridionale, faite de lumière et de vie ». C'était l'époque où Toulouse était vraiment une capitale de l'intelligence, avec son Université, fondée en 1229, ses jeux floraux renaissant sous l'impulsion poétique de Clémence Isaure; ses monuments et ses hôtels, miracle de la brique; ses artistes : architectes, sculpteurs, enlumineurs, peintres, sertisseurs de vitraux : Jean Castagné dit Nicot, Antoine Lescalle, Raymond Bossac, Jehan Molière, Guy du Faur de Pibrac, François Maynard, Bachelier... Goudouli, arrivé à la fin de cette époque, « en fut un des derniers mais brillants reflets ». M. Amouroux conte agréablement sa vie et fait des citations judicieuses. L'œuvre du poète comprend quatre livres : *Prumièro Floureto, Segoundo Floureto, Tresièmo Floureto* et *Floureto Noubèlo.* La langue est pure et aurait peut-être dû ouvrir à Goudouli les portes de l'Académie des jeux floraux qui ne lui décerna que l'œillet en 1608 et le souci en 1609 pour un chant royal écrit en français. L'œuvre du poète toulousain n'est heureusement pas oubliée: la première édition porte la date du 14 janvier 1615, elle est intitulée : *Le Ramelet Moundi, à Toulouso de l'imprimario de R. Colomiès, dau priuiletge del Rey;* puis ce sont les éditions de 1621, 1637, 1638 et celle de 1647 qui comprend la *Floureto Noubèlo.* Après la mort du poète, *la sobras de Pierre Goudelin, augmentados de forço pessos* furent éditées en 1678, 1694, 1700 (celle-ci à Amsterdam « per Daniel Pain, marchan librayre »), 1713, 1716, 1774, 1811, 1831, 1843, 1862 et enfin 1887 (Dr J.-B. Noulet, chez Edouard Privat, à Toulouse). Il faut ajouter à cela de nombreux mémoires et études. La fin de la vie de Goudouli fut pénible. Acculé à la misère, mais en riant, il dut vendre les quelques biens hérités de son père et n'eut bientôt pour subsister qu'une pension annuelle de 300 livres accordée par l'hôtel de ville de Toulouse le 16 octobre 1645. Aussi les membres du chapitre de Saint-Etienne, le 16 avril 1646, accordèrent « une aumône de 60 livres à

M. Goudelin, homme de mérite, de condition et fort vieux (1) ». Goudouli mourut le 16 septembre 1649. Bonne étude et belle œuvre de propagande aimablement présentée par M. Joseph Loubet.

Les albums d'autographes ont depuis longtemps et conservent toujours la faveur des dames et demoiselles; il en est de fort beaux et des pittoresques, faits de vélin et habillés de maroquin, mais peu assurément de plus touchants que celui qu'Anaïs Roumieux, fille aînée du poète, présenta, tout neuf, à son père, le 27 juillet 1867, veille de la Sainte-Anne à Beaucaire, en lui demandant de l'étrenner, ce qu'il fit, on le pense, de bonne grâce :

Voici les vers que j'ai déposés sur ton berceau le jour de ton baptême. A défaut d'autre mérite, ils auront celui d'être les premiers faits à ton intention :

*Dors, mon enfant, clos ta paupière;*
*L'ange gardien veille sur toi.*
*Et moi, ma fille, au divin Roi*
*Je vais adresser ma prière*
*Pour qu'il te donne un doux sommeil;*
*Et que demain, à ton réveil,*
*Un tendre baiser de ta mère,*
*Une caresse de ton père,*
*T'annoncent ton nouveau soleil.*

(Et ici Roumieux rappelait la date du baptême, effacée depuis, mais que M. Joseph Loubet situe environ 1852, au mois d'octobre, à Nîmes.)

C'est à M. Joseph Loubet que nous devons **L'Album de Naïs de Roumieux,** agréable tirage à part de *Calendau.* Charmante indiscrétion, et pieuse, qui nous ouvre cet album où Victor Balaguer, Mistral, Roumanille, Félix Gras, Aubanel, Delphine Roumieux, Roumieux, Jean Brunet, [sans compter M. A. Mathieu qui se contente de reproduire des vers inspirés de l'Arioste (*Roland furieux*) et Emmanuel des Essarts qui, moins modeste, profite d'une page oubliée pour écrire en français un « mauvais quatrain » (qui comporte au reste six vers)] ont écrit des poésies tout aimables dont la suite est interrompue par des vers douloureux écrits le 21 janvier 1868 par

(1) Goudouli n'avait pourtant alors que soixante-six ans.

Delphine Roumieux qui se souvint qu'à l'âge d'Anaïs, en 1841, elle perdit sa mère. Il y a aussi un dessin, signé L. Crillon, qui prend toute une page, et sans date. En mai 1868, Roumieux emporta l'album dans son voyage en Catalogne, au cours duquel José Zorrilla, E. C. Girbal, T. Llorente, Joaquim Sitjar, D. Calvet, Albert de Quintana... l'enrichirent.

On apprend aussi, grâce à M. Joseph Loubet, l'amour qu'Anaïs Roumieux inspira à Paul Arène qui, de Sisteron, le 6 décembre 1891, écrivait à Mistral :

Quant à Mlle Anaïs, j'avais d'abord envie de lui en vouloir; mais, m'étant regardé dans une glace, je lui pardonne.

Je ne la renierai point, n'ayant jamais rien renié; elle continuera à être ma Muse, dût-elle avoir sept enfants d'un autre que moi, comme la Laure de Pétrarque. Au huitième par exemple, je ne réponds plus de rien, et je me sens capable, — s'il me reste encore quelques cheveux, — de demander en mariage sa sœur Mireille...

Anaïs se maria le 12 février 1872 avec un secrétaire de la Banque d'Algérie, Alfred Sauné, qui mourut le 2 mars 1878 en lui laissant deux enfants. La jeune veuve rentra en France, puis se remaria à Barcelone, où elle mourut le 28 janvier 1889, à l'âge de trente-sept ans : deux pages d'un modeste papier écolier, dues à J. Verdaguer, sont collées par un coin à l'intérieur de la couverture et ferment ainsi sur beaucoup de mélancolie le bel album d'Anaïs.

Jean-Baptiste Chèze, né à Corrèze en 1870 et mort à Brach, commune de Gimel (Corrèze), au cours de l'été de 1936, était un bon écrivain et un délicat poète limousin. Son œuvre, qu'on sent remise souvent sur le métier, est assez courte, mais de qualité. Une partie a été dispersée dans la revue *Lemouzi* fondée par Joseph Roux. On lui doit les savoureuses *Niorlas de Jan-de-la-Luna*, un *Vocabulaire usuel de la langue limousine*, *Una princessa dins la tour*. **Tracassou et autras pessotas** groupe : *Tracassou*, comédie en un acte tirée de *Blaise le hargneux*, de Dorvigny (1782) et représentée pour la première fois au Théâtre de Verdure, à Brive, le 6 août 1911, jour de la XVII$^{e}$ fête de l'églantine; *Las Prunas*, comédie en un acte, représentée pour la première fois à Paris à la matinée donnée par « Les Monédières » le 13 mars 1921; *La nueg de*

*Tous-Sentz de 1915*, évocation dramatique dédiée à la mémoire d'Eusèbe Bombal, et *Istoria de Napoleon*, contée à la veillée par un vieux soldat, et tirée du *Médecin de campagne* d'Honoré de Balzac. Tout cela est écrit dans une langue drue et colorée, et il faut savoir gré à M. Jean Chèze, fils de l'auteur, à qui l'on doit l'édition posthume de *Tracassou et autras pessotas*, ainsi sauvés de l'oubli.

Après l'apparition de *Sènso Relàmbi*, j'écrivais : « On peut faire confiance à M. Georges Reboul »; je ne me suis pas trompé, mais je n'en tire nulle vanité, car il était facile, dès ce premier recueil, de déceler ce qu'on est convenu d'appeler « un tempérament » chez ce poète .Voici **Terraire Nôu** (Terroir nouveau). La bande grise qui ceint le livre place M. G. Reboul « entre Mistral et Valéry » : je ne sais et ne puis m'ériger en censeur, mais c'est bien possible; ce qui est certain, c'est que malgré les influences dont a bénéficié l'auteur de *Terraire Nôu*, celle de Rimbaud notamment, et, plus près, celles de MM. Sully-André Peyre, Jean Giono, Joseph d'Arbaud, Albert Pestour, etc., il a une conception de la poésie et une forme de pensée toutes personnelles. Le recueil se divise en cinq parties, outre *Art pouëtique : Amistanço, Jouventu, Calanco, Partènci* et *Relarg*. Voici quelques extraits qui permettront de juger de la qualité du livre :

*E lou pastre es iéu, emé la troupo*
*que paisse à l'endavans de moun desi*
*e s'espandisse o bèn s'agroupo*
*à moun coumand jamai gausi.*

(Et le pâtre c'est moi, avec le troupeau — qui broute au devant de mon désir — et se dépense ou se recueille — suivant ma volonté toujours intacte.) [*Art pouëtique*].

*Sènso èstre ana tant lun qu'Artur Rimbaud,*
*un jour, pamens, espaçarai moun glàvi*
*eis uei ravi d'aquélei sàvi*
*que m'auran davala dóu baus*
*mounte, emé tu, soulet dansàvi.*

(Sans être allé aussi loin qu'Arthur Rimbaud, — un jour, pourtant, je briserai mon glaive — aux yeux ravis des sages — qui m'auront précipité dans l'escarpement — où, avec toi, seul je dansais.) [*Partènci.*]

*Ai, sus lou flùvi passant*
*seis aigo e sei coulèro,*
*à la pouncho dei terro,*
*pèr èstre soul e puissant,*
*rebasti l'enciano bóri*
*que marcara la simplo istóri.*

(J'ai, sur le fleuve qui porte — ses eaux et ses colères, — à la pointe des terres, — pour être seul et fort, — rebâti l'ancienne cabane — qui marquera la simple histoire.) [*Relarg*].

M. Marius Jouveau, capoulié du félibrige, a entrepris aux « Editions dôu Porto-Aigo » d'Aix-en-Provence, une grande œuvre, une sorte de croisade de vulgarisation qui, certainement, a déjà porté ses fruits, en une région où chacun a au cœur l'amour de la langue maternelle et le respect des écrivains provençaux d'hier et de ce temps. Les « Editions dôu Porto-Aigo » ont publié, à un prix extrêmement modique, et, il faut le souligner, sans que cela nuise à la présentation et à la typographie, vraiment parfaites et d'une simplicité de bon goût, des œuvres du Barralié, de Louis Béchet, Gabriel Bernard, Joseph Bernard, Marie-Antoinette Boyer, Antonin Chaude, Henri Colombon, Paul Eyssavel, Farfantello, Joseph de Font- Vierano, André Gourdin, François Jouve, Marius Jouveau, René Jouveau, Frédéric Mistral neveu, Marcel Mitan, D. Poullinet, Roumaneto, Mme Taladoire, du R. P. Pierre Vial. M. Marius Jouveau a publié une version provençale, pure et claire, des **Cantos de Dol** de Philadelphe de Gerde. Heureuse collaboration que celle de la poétesse qui est aussi profondément des Pyrénées que M. Marius Jouveau est de Provence. (Mme Philadelphe de Gerde, qui naquit en 1871, est « vêtue à la mode de son pays, coiffée du capulet bigourdan, portant toujours le deuil symbolique de la patrie méridionale » [Armand Praviel].) Les 24 pages du recueil se terminent par un extrait de *Bernadeta,* que M. Jouveau a intitulé : *Lou Miracle de la Plueio.* Et, comme pour tempérer un peu la tristesse qui se dégage de ces *Cantos de dol,* voici, paru presque en même temps : **Cansoun sènso musico,** d'Eugène Lèbre (1857-1935) : une dizaine de chansons, gaies comme le soleil d'Arles.

Naissance de **Calendal,** « premier cahier d'art méridional, de culture méditerranéenne et d'informations régionales, pu-

blié à Nîmes, annonçant les expositions du Languedoc et de la Provence, présentant les artistes et leurs œuvres, rendant compte de l'activité intellectuelle des dix départements entre Toulouse et Nice ». Rédaction : 3, rue de la Monnaie, Nîmes.

**La Campano** continue vaillamment son chemin, et avec succès, semble-t-il. Vers de Mmes Calelhon, Louise Paulin, MM. F. Prat, Ch. Mouly, H. Mouly, R. Boudou, P. Sicard; proses de MM. A.-J. Boussac, Jean Ladoux, P. Gayraud, l'abbé Henri Fournier, H. Mouly; de courtes chroniques des arts, du théâtre, des sports, même; une pièce en un acte, *Lo cop de la lebre,* due à M. Henri Mouly, créateur d'une troupe théâtrale : *L'Estèlo de Bessou.* Ce mérite n'est pas quelconque si l'on en croit M. Pierre Loubière, bon critique, qui, dans **Le Courrier de l'Aveyron** écrit :

Dans un récent article, Mme Claire Géniaux notait très pertinemment l'indifférence qui accueille, en général, les livres du terroir. Cette indifférence, il n'est pas un écrivain rouergat qui n'en ait mesuré la portée. Je pense que Henri Mouly a dû être du nombre, mais lui ne s'en est pas tenu à des constatations; il a rusé avec la difficulté. Il s'est dit : le public ne veut pas aller vers nous, eh bien! nous allons aller vers lui. Un seul moyen, c'est de lui parler par le théâtre. Ainsi Mouly a été amené à créer une troupe qu'il a placée sous le signe de Bessou et que je vous garantis rouergate cent pour cent.

Chronique occitane très substantielle dans la revue toulousaine **L'Effort** de juillet-août-septembre. De M. Jules Palmade: « Mounségur » et un sonnet : *Amour de pastre;* de M. Marcel Carrières, deux poèmes : *Intermedis,* inspiré de Henri Heine, et *Las doas joventas,* inspiré de Paul Verlaine; de M. Léon Cordes, deux autres poèmes : *Los Faucils* et *Alenada;* de M. Charles Camproux : *Deleri,* et enfin un petit poème, *L'Ola* de M. Charles Mouly, qui en a donné une version différente dans *La Campano* (je préfère la version de *L'Effort,* d'une langue plus pure).

MÉMENTO. — Jean Théodore-Aubanel : *Théodore Aubanel. Ses deux voyages en Italie* (Maison Aubanel père, Avignon); J. Bouzet et Th. Lalanne : *Du gascon au latin* (Lib. Bénesse, Saint-Vincent-de-Paul, Landes).

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

## LETTRES RUSSES

Nicolas Berdiaeff : *Constantin Léontieff*, traduction d'Hélène Iswolsky. Desclée De Brouwer.

On vient enfin de traduire en français l'ouvrage que Nicolas Berdiaeff avait consacré jadis à **Constantin Leontieff** qui fut incontestablement la figure la plus curieuse et la plus attachante de tout le XIX^e siècle russe. Sa vie mouvementée et romanesque, sa personnalité puissante, ses talents d'écrivain, auraient suffit à attirer sur lui l'attention. Mais Leontieff était encore et surtout un penseur, le précurseur de Nietzsche et de Spengler.

Constantin Leontieff commença par être un esthète (le premier esthète russe). Cet état lui convenait parfaitement, car c'était un bel homme, aux goûts raffinés et aux manières choisies. Toujours d'une grande recherche dans sa mise, il avait en plus la parole facile et prenante. Aussi fut-il très en faveur auprès des femmes, dont il raffolait et qu'il savait traiter d'une façon chevaleresque.

Il était né dans une gentilhommière du gouvernement de Kalouga, le 13 juin 1831. Ses études médicales achevées, il exerça quelque temps, mais, la carrière de médecin ne lui convenant pas, il prit du service dans le corps consulaire et fut envoyé à l'étranger.

L'île de Crète, Adrianople, Toultcha, Janina, Salonique, Constantinople, telles furent les étapes des dix années de vie consulaire de Leontieff dans le proche Orient. L'existence monotone, passablement inconfortable et solitaire d'un agent diplomatique dans des postes aussi misérables qu'Adrianople, Toultcha ou Janina, avait pourtant ceci de bon qu'elle laissait de grands loisirs, que Leontieff sut employer pour étudier à fond le passé de la Grèce et de l'Empire byzantin, dont il foulait journellement le sol. De même, c'est durant son séjour dans le proche Orient qu'il écrivit ses meilleures œuvres littéraires et son célèbre ouvrage *Byzantinisme et Slavisme* (*Vizantizme i Slavianstvo*), qui attend encore une critique impartiale et fouillée.

Un grand nombre d'idées qui se trouvent exposées dans cet ouvrage avaient été déjà esquissées par Leontieff dans ses écrits antérieurs. Il ne fit donc que les développer, mais en y

ajoutant une somme considérable de pensées et de suggestions nouvelles, qui surprennent par ce qu'elles ont de dynamique et de direct. Il y a quelque chose de latin dans la clarté de la pensée de Leontieff qui l'apparente à celle d'un Joseph de Maistre et de Gobineau. On est séduit par ses analyses fulgurantes, par l'accent prophétique de certaines pages de son *Byzantinisme et Slavisme*. Car Leontieff sut prévoir à la fois le communisme et le fascisme. Il pensait que le monde occidental, étant entré en décomposition à la suite d'un nivellement de la culture, de ce qu'il appelait le *processus de confusion simplificatrice*, dû à la démocratisation et à l'humanitarisme, était à la veille de sombrer dans une dictature sanglante. Bien avant Oswald Spengler et son *Déclin de l'Occident*, Leontieff avait déjà tracé les étapes de l'évolution de toute civilisation et de tout peuple : simplicité primitive, épanouissement complexe, confusion simplificatrice. Et de cette théorie il faisait ressortir la légitimité de la réaction. Quand, dit-il, survient la période de décadence, tous les partisans du progrès, qui avaient leur raison d'être à l'époque de la simplicité primitive et de l'épanouissement, deviennent les fossoyeurs de l'Etat ou de la civilisation, quoiqu'en pratique et à première vue ils paraissent en triompher. Mais la vérité historique est du côté des conservateurs qui essayaient de guérir et de consolider l'organisme quand celui-ci se trouve déjà à l'état de décomposition. Cependant il ne sied point d'être uniquement conservateur; ce serait tout à fait inutile. On peut aimer le passé, mais on ne peut croire à sa renaissance, même approximative. La vraie croyance dans le progrès sera d'essence pessimiste; ce ne sera pas une attente d'on ne sait quel printemps.

Pendant fort longtemps Leontieff avait cru en une mission de la Russie dans l'ordre culturel et social. Il prévoyait la lutte de classes et le mouvement révolutionnaire ouvrier, qui dresserait le travail contre le capital. Cependant il espérait qu'en Russie, tout au moins, la lutte sociale pourrait être arbitrée par le tsar. Mais vint un moment où la foi de Leontieff dans la mission de la Russie fit place à une négation totale. Et il fut alors d'avis que la Russie serait vouée, comme les pays de l'Europe occidentale, au triomphe du libéralisme égalitaire.

La société russe, écrivait-il un an avant sa mort, déjà passablement égalitaire dans ses habitudes, se précipitera plus vite encore que toutes les autres, sur le chemin mortel de la simplification, et qui sait? Semblable aux Juifs qui ne s'attendaient pas que de leur sein dût sortir le créateur d'une nouvelle religion, nous ferons aussi sortir de nos institutions gouvernementales, d'abord égalisées, plus tard déchristianisées, — l'Antéchrist.

Mais le conservatisme de Leontieff n'était pas le nationalisme des slavophiles. Leontieff considérait le nationalisme comme une forme de démocratisme petit bourgeois qu'il combattait âprement. De plus, loin d'estimer, comme le faisaient les nationalistes russes, que l'Occident « avait failli à sa mission », il avait le culte du moyen-âge catholique, qui avait porté à leur apogée l'esprit de chevalerie et les grandes vertus aristocratiques. Mais il pensait que le monde occidental avait sombré dans la médiocrité après avoir renoncé à ces vertus. Et, d'autre part, il affirmait que ce n'était pas le génie slave, mais bien le génie byzantin, qui avait façonné l'Eglise et la culture russe.

Le Slavisme, soutenait-il, n'est qu'un terme sans aucune contenance culturelle. Les peuples slaves ont vécu et vivent sur des données étrangères à leur race.

Leontieff désirait ardemment que la Russie s'emparât de Constantinople, non pour en faire le centre d'une confédération slave démocratico-libérale, mais pour y restaurer un grand royaume oriental sur d'anciennes bases byzantines. Quoique orthodoxe convaincu, Leontieff s'était tenu en dehors de l'Eglise jusqu'à la profonde crise religieuse qu'il subit vers la quarantaine et qui le jeta littéralement aux pieds de l'autel. Les causes de cette crise étaient multiples; la mort de sa femme aliénée, sa propre longue maladie qui faillit l'emporter, son isolement, les attaques haineuses que suscitaient ses écrits parmi ses compatriotes, aussi bien conservateurs que libéraux, enfin le sentiment d'être seul et incompris. Donc, tout cela fit que Leontieff jeta au feu son manuscrit *Le fleuve des Temps* (*Réka Vrémen*) et fit le vœu de se vouer à Dieu. En 1873, il donna sa démission et alla se réfugier dans un monastère du mont Athos où il resta quelque douze mois. Il avait bien l'intention d'y finir ses jours, mais

les moines le jugèrent peu préparé à revêtir la bure monacale et lui conseillèrent de retourner en Russie.

Revenu dans sa patrie, Leontieff erra encore plusieurs années, avant de trouver un havre propice dans le célèbre monastère d'Optina Poustyn, dont Dostoïevsky nous a laissé un portrait dans les *Frères Karamazov*. Les *startzy* d'Optina Poustyn s'avérèrent moins exigeants que les moines d'Athos. Aussi, après être resté chez eux en qualité d'hôte payant durant quatre longues années (1887-1891), Leontieff revêtit, enfin, l'habit monastique et fut admis dans la communauté. Mais il n'y resta que quelques mois. Au début de l'été 1891 il passa à la *Laure* (Abbaye) de Sèrgiévo, près de Moscou, et y mourut le 12 novembre 1891.

Au cours des dernières années de son existence, Leontieff se lia avec Vladimir Soloviev, dont il partageait, jusqu'à un certain point le goût pour le catholicisme, tout en restant un partisan convaincu de l'Eglise byzantine. Plus tard, un conflit idéologique d'une extrême violence devait les séparer. Du reste, la religiosité, pourrait-on dire agressive, de Leontieff, religiosité que Nicolas Berdiaeff qualifie d'ascétique, non dépourvue de certains traits païens et en tout cas nullement russe, lui fit prendre en grippe aussi bien Khomiakov que Dostoïevsky lui-même. Cependant, dans ses discussions avec ce dernier, Leontieff fut toujours soutenu par les *startzy* de l'Optina Poustyn et par le père Ambroise en personne.

Ce fait parle incontestablement en faveur de Leontieff et de la justesse de ses vues. Il prouve aussi qu'en devenant un moine, il avait bel et bien abandonné le dilettantisme religieux de certains pieux laïques.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

## *LETTRES ISLANDAISES*

Halldór Kiljan Laxness, *Sjalfstaett folk (Hommes libres)*, I Reykjavik 1934, II Reykjavik, 1935, E. P. Briem.

En Islande, le jeune romancier H. K. Laxness affirme de plus en plus sa maîtrise. Depuis les deux romans (*O pur cep en la vigne!* et *L'oiseau sur la grève*), dont il a été question ici dans une précédente chronique et dont la traduction (intitulée *Salka Valka*) a connu un grand succès dans les

autres pays scandinaves et en Angleterre, M. Laxness a publié plusieurs recueils de nouvelles, une pièce de théâtre, un bref roman (*Ljos heimsins = Lumière du monde*), des essais et surtout un vaste roman en deux parties, intitulé **Salfstaett folk** (*Hommes libres*). Ce roman met sous nos yeux l'immense effort du paysan islandais pour s'affranchir des servitudes économiques et vivre sur sa terre dans la liberté et l'indépendance. Cet effort courageux et obscur n'a, d'après l'auteur, abouti jusqu'à ce jour qu'à un cuisant échec. Le roman embrasse une vingtaine d'années; il se termine au moment où la dépression économique, succédant aux années de guerre, couronne la défaite de son héros.

A vrai dire, il ne s'agit pas seulement des vingt premières années de notre siècle. C'est une vue d'ensemble sur l'existence du paysan islandais depuis toujours. La misère qu'il décrit est comme gonflée de la misère de plusieurs siècles, et c'est ce qui donne à son roman, en plus d'un endroit, une résonance d'épopée. Le tableau qu'il trace est effroyable, et plus d'un Islandais le trouve exagéré. D'autant plus qu'il s'agit d'une œuvre de combat : ce n'est pas seulement d'après M. Laxness la rigueur du climat, la pauvreté du sol, qui accablent le paysan d'Islande; il est la victime d'égoïsmes politiques et sociaux, conjurés pour le maintenir esclave et l'exploiter à fond. Cette tendance polémique apparaît surtout dans la seconde partie du roman. Mais pour être plus cachée, l'ironie, dans le premier volume, n'en est pas moins mordante.

Le héros du roman, Bjartur, a peiné pendant dix-huit ans comme domestique de ferme chez le maire du canton, et amassé sou par sou la somme nécessaire pour acheter une pauvre masure, dont personne ne veut parce qu'elle passe pour être hantée. Il épouse en même temps une fille de ferme sans savoir qu'elle a eu des relations avec le propre fils du maire et qu'elle est enceinte.

M. Laxness a tracé de Bjartur un portrait inoubliable : il symbolise la vigueur, le courage, la ténacité du paysan islandais luttant pour affirmer sa liberté. Il se condamne et condamne les siens à une vie de travail et de privations terribles pour s'acquitter de ses dernières dettes, se suffire à lui-même,

ne rien demander à personne. Méfiance et fierté mêlées lui interdisent d'accepter aucune aide. Sa première femme meurt, sa deuxième femme est sans cesse malade, presque tous ses enfants meurent, sa deuxième femme meurt à son tour, il reste indomptable, et, dans cette première partie du roman, vraiment plus fort que le destin.

Ce qui fait le mérite de l'œuvre, c'est d'abord la vigueur de certains épisodes, par exemple l'équipée de Bjartur, parti dans la montagne à la recherche d'une brebis perdue, surpris par une tempête de neige et échappant par miracle à la mort; lorsqu'il revient, il trouve sa femme morte toute seule, en couches; l'enfant respire encore, réchauffé par le chien de la maison. C'est ensuite la précision achevée du détail, la reconstitution minutieuse du milieu paysan, les conversations, les discussions, la défense habile et ironique de Bjartur contre ceux qui veulent se mêler de ses affaires. C'est enfin l'ampleur évocatrice des descriptions, par exemple ce passage sur la pluie :

Peu après la pluie se mit à tomber, d'abord inoffensive, mais le ciel était pris d'un bout à l'autre. Bientôt la pluie devint plus forte et plus dense, pluie d'automne qui remplit le monde de son bruissement lourd et triste, si triste qu'il évoque, aux limites de la terre, des cataractes éternelles; pluie d'automne qui enveloppe le ciel entier de sa grisaille, étouffe êtres et choses dans sa cruauté implacable et froide, monotone et sans rythme, égale, toujours égale, sur tout le pays, sur l'herbe fanée, sur l'étang limoneux, sur les sables gris de fer, sur la montagne toute noire qui domine la maison, pèse sur les oreilles comme une pierre, absorbe ce qui est proche et ce qui est lointain, comme un roman sans épisodes, comme la vie dans sa platitude, toujours à la même cadence, irrésistible en son immensité. Et il y a là une petite maison ,avec une femme malade, tout au fond de cette mer de pluie insondable et bruissante.

La seconde partie du roman décrit surtout la prospérité que les années de guerre propagèrent jusqu'en Islande. Les conversations relatives à la guerre sont d'une ironie glacée : à travers les propos naïfs des paysans qui se félicitent de la plus-value de leurs produits, l'auteur s'attache à faire paraître l'absurdité foncière du carnage. Mais la prospérité factice a

encouragé les petits paysans, et parmi eux Bjartur, à se lancer dans des entreprises qu'ils ne peuvent soutenir jusqu'au bout. Une caisse agricole lui a fourni des fonds pour bâtir une maison toute moderne qui se révèle inhabitable. Dès les premiers symptômes de crise, il ne peut plus faire face aux engagements qu'il a souscrits. La banque qui lui a consenti un prêt fait vendre sa maison aux enchères. C'est le maire du canton qui l'achète. Bjartur, avec une fille poitrinaire, trouve refuge dans une masure qui lui vient de sa femme. Un cycle de misère héroïque est ainsi terminé. L'auteur nous mène au seuil d'un autre.

*Hommes libres* est, si l'on veut, un livre de combat, de polémique actuelle, et il n'y a pas lieu de discuter ici si l'auteur a tracé un tableau exact de la crise islandaise. Mais c'est en même temps une grande œuvre d'art, ample de conception, achevée dans le détail : elle a, comme toute œuvre d'art, un intérêt universel.

A. JOLIVET.

## *LETTRES HINDOUES*

G. P. Rajaratnam : *Hanigalu*. Karnatic Sangha, Bangalore (en canarais). — Sajjad Zahir : *Bemar*, Lucknow (en ourdou). — Mulk Raj Anand : *Untouchable* et *Coolie*, Lawrence and Wishart, Londres. — Iqbal Singh : *Gautama Bouddha*, Boriswood, Londres (en anglais). — Mémento.

Nous avons parlé ici même du désaccord qui existe dans la littérature contemporaine de l'Inde entre les œuvres d'inspiration purement indienne, suivant la tradition de l'ancienne littérature, et les œuvres écrites sous l'influence des écrivains européens, Maupassant, ou Tchékov, ou Balzac, ou Aldous Huxley, et imitées avec une puérile application. La synthèse se fait lentement, et, depuis quelque temps, se révèlent des écrivains à la fois indiens et modernes. Ainsi G. P. Rajaratnam, qui écrit en canarais, Sajjad Zahir, en ourdou, Mulk Raj Anand, en anglais.

G. P. Rajaratnam fait penser à Tchékov. Il a quelque chose de son scepticisme bienveillant, de son sens du moment tragique, de sa tristesse insurmontable et sans espoir. Et cela est rare en vérité parmi les Hindous, qui sont, dans l'ensemble, d'esprit paisible, point vraiment tourmenté. La tra-

gédie n'existe pas parmi eux, car leur foi dans la puissance spirituelle qu'est la volonté humaine, et l'acceptation de la douleur comme la conséquence nécessaire de leurs actions dans quelque vie antérieure (le *karma*), leur donne généralement l'espoir qu'un jour les misères seront révolues, que par la grâce des dieux bienveillants, ou par l'usure de leur *karma*, ils émergeront dans l'éternelle sérénité. L'Inde n'a point de mythe prométhéen, mais le mythe d'Harischandra, — le roi, l'homme si vertueux que les dieux mêmes deviennent de lui jaloux, s'acharnent contre lui et le font renoncer à son royaume, vendre sa femme comme esclave et mettre le feu au bûcher qui consumera son enfant mort; mais quand sa vertueuse épouse doit rompre le sacré collier du mariage, sa sainteté est telle que le monde des dieux lui-même s'émeut, et Çiva descend pour sauver le couple douloureux, remettre Harischandra sur son trône et bénir pendant des siècles son règne fortuné. Ou encore le mythe de Rama, exilé de son royaume, aidé dans sa peine par les bienveillantes créatures animales, les singes et les écureuils, jusqu'à ce qu'il puisse reconquérir sa femme et rentrer en triomphe dans sa capitale. Ou celui d'Arjuna qui, dans le « Mahabaratha » a tué en guerre des cousins ennemis; mais quand leurs cendres sont répandues sur la terre et que se lamentent leurs femmes, le Gange lui-même est envoyé sur la terre, coulant de la chevelure de Çiva, pour ressusciter les morts... Bouddha est le seul des philosophes hindous qui ait eu l'esprit sceptique. De la sublime sérénité même où il parvient, ayant dominé le monde des sensations, il continue de railler doucement, dans certaines paraboles, mais avec un grand amour à l'égard des hommes, ces enfants.

On comprend aisément que M. Rajaratnam, qui a publié une traduction des fables bouddhistes, ait écrit lui-même des fables, les **Hanigalu** (*Gouttes*), — et avec un art tout moderne. On ne peut que louer la vivacité familière de ces petits contes, leurs métaphores souvent réalistes, et leur extrême concision, la plupart d'entre eux ne dépassant pas une page. En voici un intitulé : « Pensez donc! » Pappar et Srinath sont des amis de collège. L'un vit maintenant en Malaya, avec le salaire opulent de 400 roupies; l'autre mène en Mysore la vie modeste

d'un employé à 40 roupies. Pappar vient en Mysore. Srinath emprunte et mendie afin de s'habiller comme il convient pour faire dignement visite à son riche ami. Pappar, de peur de montrer un luxe offensant, s'habille de coton, et ce dimanche matin s'en vient à pied là où son ami descend de voiture :

Ils se serrèrent la main et se regardèrent des pieds à la tête : — « Avec quarante roupies, tous les falbalas de filigrane! Pas étonnant qu'il soit pauvre! Pensez donc! songea Pappar. — Homme à pêcher poisson dans purin! dit Srinath. Ce que je gagne en dix mois, il le gagne en un seul! Et voyez-moi ce costume! C'est avec des économies de ce genre qu'il a amassé tout son argent! » Les deux amis se comprirent parfaitement.

Une autre : l'histoire du bon bourgeois qui, montant dans le train avec sa famille, renvoie et injurie le mendiant qui le sollicite par la portière de son wagon. Le train part; on va traverser le fleuve Cauvéry; selon la coutume, il faut jeter au fleuve un fruit, une fleur, une petite pièce. Les enfants n'ont rien. Le train va vite. Quelles calamités surviendront si le train franchit le fleuve sans offrande! Le père fouille sa bourse; pas de pièce de cuivre; et comme on arrive au pont, il prend précipitamment une pièce d'argent de 8 *annas* pour la jeter au fleuve. Et, une fois sur l'autre rive,

Comme il remettait son argent dans sa bourse, un *pie* de cuivre montra son nez parmi les roupies et dit : Hello! Un bon tour, hein? et cligna de l'œil. L'honorable monsieur le vit. Se tint coi. Et abondamment pleura.

Ces croquis de vie indienne sont tout pleins de vérité humaine. Au reste, M. Rajaratnam ne se moque pas toujours. Il lui arrive de douter, de pleurer, de se révolter. Ainsi le conte : « l'Invisible ». La femme de Seshagiri a vu maints signes de mauvais augure ce matin-là, chiens gémissants, lézards tombant sur l'épaule et heurtant de la tête la porte de la maison. Aussi elle supplie son mari de ne pas partir en tournée. Mais un homme moderne, et fonctionnaire, ne peut s'arrêter à ces choses. Il prend le train de midi et s'en va. Il y a un accident et Seshagiri est écrasé sous un wagon. Il converse alors avec l'Invisible :

Je suis Dieu, je suis le Destin, dit l'Invisible. — Assez de bali-

vernes, dit Seshagiri. Tu n'es pas Dieu. Tu es un démon qui torture l'homme et y prend plaisir. Il se peut que tes avertissements aient été salutaires. Mais s'il est vrai que tu sois connaisseur du temps triple, pourquoi, pourquoi, sachant que je ne tiendrais pas compte de tes avertissements et irais vers ma mort, pourquoi ne m'as-tu pas prévenu? pourquoi? » A la question de Seshagiri franchissant le seuil de la mort, le rire chevalin de l'Invisible fut la seule réponse.

Sajjad Zahir fut l'un des animateurs du groupe *Angaré* dont il a été parlé ici. Ses nouvelles parurent si impies que les prêtres musulmans firent une campagne pour qu'on brûlât le livre, tenant des meetings par toute l'Inde, demandant le pilori pour ces jeunes cyniques blasphémateurs de l'unique Allah, — ce qui eut pour résultat de stimuler le mouvement; et Sajjad Zahir est maintenant le fondateur et le secrétaire de l'*Indian Progressive Writers Association*, qui groupe des écrivains de tendances très diverses, depuis des conservateurs comme feu Munshi Premchand, le doyen des écrivains de langue hindi, jusqu'aux écrivains les plus révolutionnaires comme les futuristes bengalais. De fait, la fondation de ce groupe a été un événement très important dans l'histoire de la littérature contemporaine de l'Inde. Le travail accompli dans les différentes provinces linguistiques de l'Inde est maintenant mieux coordonné, et une « Conférence littéraire de toute l'Inde » s'est tenue avec succès il y a un an. Désormais les écrivains des diverses langues de l'Inde ont un moyen de se connaître, de coopérer quand il y a lieu : c'est ainsi qu'à l'occasion d'un événement comme la mort de Gorki, qui fût passé presque inaperçu il y a quelques années, des réunions furent organisées dans toute l'Inde, avec des lectures publiques de fragments de l'œuvre de Gorki. Zahir n'est pas seulement un organisateur et un militant, mais aussi un auteur dramatique. Sa dernière pièce, **Bemar** (le Convalescent), racontée, paraît quelque peu mélodramatique. Une famille bourgeoise musulmane, un mari moderne qui a permis à sa femme de ne plus porter le voile, un ami des deux époux qui tombe malade chez eux et que la femme soigne avec humanité. Mais cet ami est plein de vertus, sensible et généreux. Non, il n'est point amoureux de la femme de son ami, mais ce mari, oisif

et égoïste, devient jaloux sans raison. La scène où il querelle le domestique, — un homme du peuple de Lucknow, au dialecte pittoresque, — parce qu'il porte des médicaments dans la chambre du malade, est excellente, pleine de vie et de vérité. Le mari ne peut plus supporter son ami, qu'il veut envoyer dans un hôpital. Sa femme lui dit alors que c'est lui qui meurt, qui meurt de la mort de son âme. Et quand on porte l'ami vers la voiture d'ambulance, le mari tombe mort en effet. Et ce dénouement même ne paraît point tant artificiel; on l'admet, comme certains dénouements tragiques des drames d'Ibsen — à qui probablement M. Zahir doit l'inspiration de sa pièce, — tant l'étude du lent travail de divorce entre les deux époux est émouvante.

M. Mulk Raj Anand, président de l'*Indian Progressive Writers Association,* est en collaboration étroite avec Zahir, encore que les deux écrivains soient de tempérament bien différent. M. Mulk Raj Anand peint les masses misérables, les opprimés de l'Inde. Son premier roman, **Intouchable,** est le récit d'une journée d'un vidangeur paria. M. E. M. Forster, dans sa préface, dit que Bakka, l'intouchable, « est un homme vivant, changeant, étouffé, quelquefois grand, souvent faible, indien toujours... » Puis est venu **Coolie** l'histoire d'un paysan, domestique dans une petite ville provinciale, ouvrier d'usine à Bombay, enfin traîneur de *rickshaw* (voiture à bras d'homme), usant ses poumons à traîner les riches Sahibs de Simla. Comme il arrive souvent dans les livres à tendances idéologiques, les livres de M. Mulk Raj Anand souffrent de la psychologie parfois sommaire des personnages, et d'effusions sentimentales. Parfois aussi d'une certaine monotonie photographique de ses tableaux, et de quelque bavardage. Quelquefois, par contre, une compréhension généreuse de l'opprimé est émouvante, et certaines scènes, d'observation directe et d'art spontané, sont d'un vrai romancier.

C'est un livre remarquable qu'Igbal Singh, un des écrivains les mieux doués de la jeune génération, nous donne sur **Gautama Bouddha**. Son interprétation n'est pas érudite à en être fausse, ni révérente à en être sentimentale. En vérité, l'originalité de ce livre réside dans l'attitude de sympathique

objectivité que l'auteur assume envers la figure magnifique du Bouddha. M. Singh le traite comme un être humain, tout humain. L'expérience essentielle du Bouddha, l'expérience de la cuisante douleur du monde, est interprétée comme une expérience humaine, à la lumière de l'expérience de quelques poètes anciens et modernes. (De fait, M. Singh a une connaissance remarquable de la littérature française moderne, fait rare chez un Hindou, et ce n'est pas une des moindres originalités de ce livre que ce rapprochement inattendu, mais pleinement justifié par des citations bien choisies, entre Bouddha et ses disciples, — et Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam et les Surréalistes...) Le prophète fait place à l'homme, car c'est seulement en tant qu'homme que le prophète peut être grand et proche. Plus qu'aucun autre prophète, Bouddha avait conscience de n'être point unique, porteur d'un message divin. « Vous êtes le plus grand de tous les Bouddhas du Passé, du Présent, de l'Avenir », lui disait Saripoutta son disciple. — Est-ce que tu connais, Saripoutta, tous les grands hommes de la terre dans le Passé? — Non, Maître. — Dans le Présent? — Non, Maître. — Dans l'Avenir? — Non, Maître. — Est-ce que tu me connais? — Non, Maître. — Alors, comment sais-tu que je suis le plus grand de Tous? » Lui aussi qui disait à Ananda, son disciple bien-aimé, parmi ses dernières paroles : « O Ananda, soyez à vous-même votre propre lampe... »

Mémento. — Nous avons appris la mort du grand romancier bengalais Saratchandra Chatterji, qui fera l'objet d'une prochaine chronique.

RAJA RAO.

## *ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES*

**Pour une technique des grandes réalisations scéniques de plein air.** — La préparation et l'organisation méthodiques des spectacles de grande importance, en plein air, exigent beaucoup de temps, une longue et minutieuse attention. Aussi n'est-il pas prématuré d'en parler aujourd'hui pour en dénoncer l'intérêt, comme les exigences.

Le théâtre de plein air, en France, a une plus grande importance que celle qu'on veut bien lui attribuer générale-

ment. Sans doute la publicité en est-elle assez souvent mal faite, et les réalisations ne sont pas toujours parfaitement heureuses. Ce n'est pas ici le lieu de déterminer toutes les causes d'erreurs. Le seul fait que ce théâtre ait bel et bien son existence, sa vie propre, mérite qu'on s'y attache et qu'on le défende.

L'aventure de la participation française à l'Exposition Internationale des Théâtres de Plein Air, en 1937 à Francfort, est à cet égard instructive. Il semblait que notre section dût se présenter assez mal, les crédits étant insuffisants. Mais chacun fit de son mieux, et à ses frais naturellement. Chaque ville où s'anime encore un théâtre antique, chaque grande organisation tint à cœur d'envoyer planches, maquettes, projets de reconstitution d'amphithéâtres romains, etc... Le tout, complété de documents empruntés aux riches collections de l'Arsenal, présenté par M. René Bruyez, commissaire général, se révéla de toute première valeur et plaça, au dire même des organisateurs, la participation française au premier rang de l'exposition.

Quel est l'intérêt de ce théâtre? Mérite-t-il qu'on lui attribue une grande importance artistique? — Remarquons tout d'abord qu'il a pour lui la grande tradition des théâtres antiques et des *mistères*, et que les fêtes de Delphes ou d'Orange, comme les récentes manifestations place du Parvis Notre-Dame à Paris, ne sont pas de vagues essais de reconstitution mais des survivances tenaces qui relient l'expression dramatique à ses sources les plus pures, où le théâtre est manifestation collective et cérémonie. Qu'on ne prétende donc pas être en présence d'une forme inférieure de l'art dramatique. C'est au contraire essentiellement du théâtre. En ces jours où l'on cherche à atteindre de grands auditoires, par leur technique même et par les moyens mis en jeu, les spectacles de plein air ont précisément toute leur opportunité. De grands maîtres de la scène s'y sont intéressés, qui ne paraissaient pas à leurs débuts devoir se tourner vers cette esthétique. M. Max Reinhardt, dont toute l'activité s'orientait d'abord vers les petits théâtres de recherches, devint par la suite l'animateur des grandes masses devant la cathédrale de Salzbourg, et donna dès spectacles shakespea-

riens sur une place de Venise. M. Jacques Copeau, le chercheur, l'inventeur pourrait-on dire, du Vieux-Colombier, monta un *Savonarole* au Mai Florentin 34, sur la place de la Seigneurie.

Si le succès des représentations de plein air s'affirmait, s'il s'affirmait dans un certain sens pour un certain choix d'œuvres adaptées aux nécessités techniques, et plus particulièrement aptes à émouvoir les grandes foules, le théâtre de plein air pourrait bien ne pas être étranger à la formation d'une esthétique — non pas nouvelle, ce serait trop dire — mais plus appropriée à notre époque, à ce mode d'expression dramatique cherché, réclamé, par les metteurs en scène et les esthéticiens du théâtre et que M. Jacques Copeau voyait précisément comme « une forme assez proche parente de celle des Mystères du moyen âge, où la société en travail essaiera de reprendre figure aux yeux du poète et dans le cœur des foules (1) ».

Les spectacles de plein air se déroulent dans les théâtres antiques, ou sur des tréteaux improvisés en des lieux qui justifient la manifestation. Des premiers nous ne dirons rien. Ce sont les autres auxquels la technique moderne peut et doit s'intéresser plus spécialement. Dans une précédente étude nous analysions les raisons d'être des représentations à Paris du Vray Mystère, qui peuvent servir d'exemple type (2). Le choix de l'emplacement se justifie alors par la présence et l'utilisation de la cathédrale, facteur puissant pour la création de l'ambiance, l'adaptation parfaite du décor naturel à la pièce, le vaste auditoire, tout concourant à créer l'exaltation collective cherchée. Or, dans la plupart des cas, une réalisation de cette ampleur n'est possible qu'avec le secours du microphone. Cette vérité élémentaire ne mériterait pas qu'on s'y arrête, si ce miraculeux instrument n'était à l'origine de tant d'erreurs. Les conditions acoustiques sont-elles mauvaises, le théâtre est-il trop vaste? C'est très simple, on installe un microphone et un haut-parleur. La machine a fait des miracles : on lui demande d'en faire

(1) *Le Journal*, juin 1936.

(2) *Problèmes de mise en scène pour un mystère*, « *Mercure de France* », 1-VIII-1937.

d'autres, souvent au delà de ses forces. Le microphone a ses possibilités à lui, il peut être générateur d'intérêts nouveaux : qu'importe, on ne lui demande que de servir de porte-voix.

C'est qu'en cette matière, comme toujours, la routine l'emporte. La résolution aussitôt prise de donner un grand spectacle, on décide de construire une estrade et des gradins. Les architectes se soucient des mesures de police et des ordonnances de la commission d'incendie, mais se préoccupent peu d'établir une architecture théâtrale convenable. Ils oublient de rechercher les conditions physiques et psychologiques favorables à l'éclosion et à la contagion de l'émotion. Le haut-parleur fera entendre la voix de l'acteur partout, c'est l'essentiel!

Quelques exemples nous donneront un aperçu de cette routine. Nous les empruntons à deux manifestations importantes: Le *Vray Mystère,* et la *Naissance d'une Cité* au Vélodrome d'Hiver en novembre 37. Cette dernière n'était pas une manifestation de plein air il est vrai, mais par l'utilisation des moyens techniques son cas se rapporte à ceux que nous étudions ici.

Dans l'un comme dans l'autre des théâtres improvisés pour ces représentations, les places les plus chères, considérées comme les meilleures, sont les plus mauvaises. C'est qu'on a pris modèle sur les salles habituelles, et les places en question répondent bien en effet aux fauteuils d'orchestre et aux loges. Le spectacle à contempler a cinquante ou soixante mètres de large, mais on place le spectateur, le nez sur la scène, à quelques mètres des acteurs. Dans la pièce de M. Jean-Richard Bloch, *Naissance d'une Cité,* intervenaient de grands ensembles; simultanément avaient lieu, sur une piste d'à peu près soixante mètres de long sur vingt de profondeur, des actions multiples, des danses, des mouvements rythmiques, le tout constituant un ensemble ordonné qu'il était rigoureusement impossible de discerner aux places dites les meilleures. Bien mieux, ces places, en bordure de cette immense piste, étaient situées dans une zone acoustiquement sacrifiée. Pour une raison simple à comprendre, les sons émis par les haut-parleurs ne doivent pas être repris par les microphones, qui les reproduiraient à nouveau et avec du

retard. Le problème est généralement facile à résoudre. Mais avec la disposition particulière du Vélodrome d'hiver, où la piste tenant lieu de scène était au centre — comme une piste de cirque — il était difficile d'éviter le retour des voix sur les microphones. On y était arrivé cependant par l'orientation convenable des émetteurs. Sur la piste ne parvenait plus qu'une véritable purée sonore, si confuse que les comédiens avaient le plus grand mal à se comprendre entre eux. Cette zone de confusion ne s'arrêtait pas rigoureusement, on le conçoit, à la bordure de la piste, aux places sacrifiées par conséquent. Ce fut pourtant celles-ci que l'on attribua, malgré le conseil des techniciens, aux critiques appelés à juger du spectacle et de la musique!

Toutes les fois que l'on voudra utiliser le microphone, il faudra se soumettre à ses exigences. Il apportera, en retour, ses richesses. La machine fait d'elle-même une transposition qu'il faut utiliser. Il faut traiter les timbres de voix, d'abord pour les différencier afin que le spectateur ne puisse confondre les personnages, et aussi dans certains cas, accentuer leurs caractères psychologiques. On créera peut-être une convention, mais pas une invraisemblance : « Il n'y a pas d'invraisemblance, quand la ressemblance n'est point recherchée. (1) » On peut, à l'aide du microphone, donner des impressions d'éloignement, et créer ainsi des plans sonores. Il est possible de réaliser des effets d'ambiance : résonance de cathédrale, ou au contraire sonorité feutrée d'un espace clos. On peut, utilisant les phénomènes de réverbération, souligner, détacher, altérer telle ou telle autre voix, et lui donner comme un contexte sonore, un véritable accompagnement. Ce ne sont pas là des considérations utopiques. Les appareils existent qui permettent cela. C'est affaire d'installation, et de tact dans l'utilisation.

Si une technique, libérée des entraves de la routine, allait se révéler satisfaisante, elle pourrait, au lieu de s'adapter aux œuvres existantes, en susciter de nouvelles et contribuer à l'enrichissement, ou tout au moins au renouvellement, d'une certaine forme d'expression dramatique.

ANDRÉ VILLIERS.

(1) Alain : *Système des Beaux-Arts.*

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914*

Georges Gay : *La Bataille de Charleroi,* Payot. — Général G. Rouquerol : *La Guerre en Argonne,* Payot. — Colonel Argueyrolles : *Le Coup de dés de Tannenberg,* Edit. de la N. R. Critiq. — Lieutenant-colonel Bugnet : *Rue Saint-Dominique en G. Q. G.,* Plon. — Mémento.

Il est remarquable que la meilleure version que nous possédions aujourd'hui de **La Bataille de Charleroi** soit due à un membre de l'Université belge, M. Georges Gay, professeur au lycée de Charleroi. Ce n'est pas un sujet d'étonnement pour nous. L'intelligence critique peut souvent en effet suppléer au savoir professionnel, celui-ci se doublant presque toujours d'une mystique qui voile ou déforme les réalités. Sans doute l'auteur a-t-il eu des facilités pour explorer le terrain avec l'appui des témoignages locaux. Il ne s'est pas borné cependant à ces seuls matériaux, et il a fait appel aux rapports de nombreux combattants, choisis à tous les échelons de la hiérarchie. Ainsi a-t-il pu, mieux que tout autre, reconstituer ce qu'on pourrait appeler la bataille tactique des journées des 21 et 22 août, c'est-à-dire cet enchevêtrement d'engagements confus, poursuivis par les 3e et 10e Corps, jetant au devant de l'adversaire, par petits paquets, leurs troupes et s'opiniâtrant à remporter des succès sur le terrain même, fonds de la Sambre et pentes du plateau d'Arsimont, où le chef de la 5e Armée avait interdit de les chercher.

Mais M. G. Gay ne s'est pas borné à une reconstitution minutieuse de ces deux journées. Il fait état des révélations que le regretté général de Lardenelle, avec la haute autorité qui s'attachait à sa qualité de témoin, a apportées dans un ouvrage paru au lendemain de sa mort et qui doit être tenu comme le testament d'une conscience élevée. L'auteur a pu ainsi achever de projeter la lumière sur la crise d'autorité qui éclata, le 20 août, entre le général Lanrezac et ses subordonnés. Mais, se gardant de tout esprit polémique, il expose simplement, avec toute l'objectivité nécessaire, un ensemble de faits, dont il est impossible aujourd'hui de contester l'exactitude. Il n'y a plus d'énigme de Charleroi, écrit-il en manière de conclusion. A la vérité, il n'y a jamais eu d'énigme à ce sujet que pour des esprits prévenus, désireux de déplacer les responsabilités. Le dégagement énergique de la 5e Armée,

le 23 au soir, lui permit d'échapper à l'étreinte des trois armées allemandes, qui la menaçaient. On ne trouve rien de comparable dans les autres armées, au cours des journées de la Bataille des Frontières. M. Gay, pour rendre pleine justice au général Lanrezac, ajoute en faisant allusion à sa démarche au G. Q. G., le 15 août, pour demander à être autorisé à faire remonter son armée derrière la ligne de la Sambre :

Si la 5e armée était restée dans la zone de concentration primitive, la gauche française eût été tournée inévitablement et la barrière fortifiée de l'Est se fût écroulée tôt ou tard comme un château de cartes... Les Anglais et les Belges isolés auraient été battus en détail. La course à la mer aurait été gagnée à la fin du mois d'août 1914.

Une lutte confuse, prenant rapidement une allure paradoxale en raison de la nature du terrain et de l'épaisseur du fourré, s'est continuée pendant près d'une année (sept. 1914-sept. 1915) dans la forêt de l'Argonne, sans d'autres résultats que le massacre de notre infanterie, plus nombreuse cependant que celle de l'adversaire, mais complètement démunie du matériel nécessaire dont celle-ci était abondamment pourvue. L'Enfer de l'Argonne a fait pendant à l'enfer de Vauquois, sans parler des autres. Sauf quelques souvenirs de combattants, on ne possédait jusqu'ici aucune étude d'ensemble sur cette suite d'actions à peu près ininterrompue. Le général J. Rouquerol dans son nouvel ouvrage **La Guerre en Argonne** vient de combler cette lacune. Il s'en est acquitté avec sobriété, et une parfaite clarté, mettant en lumière le véritable caractère de cette bataille en forêt, sans en atténuer le côté dramatique. Au cours de la retraite qui suivit la Marne, les IVe et Ve Armées allemandes avaient suivi, l'une la lisière occidentale de la forêt, l'autre la lisière orientale, sans y pénétrer. Nos 3e et 4e Armées, qui les poursuivaient, avaient également évité de s'y engager. Lorsque se produisit la stabilisation, un ordre malencontreux fit établir la liaison entre les deux Armées à travers la forêt. Ce fut le point de départ de la lutte dont nous venons de parler. Il faut être reconnaissant au général Rouquerol de nous découvrir sa pensée sur les modalités de cette lutte. Celle-ci finit par la disgrâce du

Chef de la 3e Armée. On était alors en pleine crise. Mais cette disgrâce ramena le calme en Argonne. Le généralissime, qui s'était montré jusque-là si exigeant, disait au chef d'Etat-major du nouveau Commandant de la 3e Armée : « Je ne veux plus entendre parler de l'Argonne.» Effectivement tout s'apaisa bientôt.

**Le Coup de dés de Tannenberg,** du colonel Argueyrolles, est une nouvelle version de cette bataille, vue du côté russe. En confrontant celle-ci avec la version que nous a donnée un témoin du côté allemand, le général Max von Hoffmann, dans son ouvrage *La Guerre des Occasions Manquées,* on peut avoir aujourd'hui une vision claire et complète des événements. Signalons un premier point à retenir; il est tout à l'honneur du Haut Commandement Russe. Le général Joffre, au cours d'une conférence en 1913 avec le général Schilinsky, chef d'E. M. de l'Armée russe, avait déclaré que la concentration française exigerait dix jours et qu'il comptait attaquer dès le lendemain. Or, il y avait intérêt à attaquer ensemble. Objection lui fut faite que la concentration des Armées russes ne pourrait se faire dans le même laps de temps en raison de la faible densité du réseau ferroviaire. Cependant, le général Schilinsky, comprenant l'intérêt qu'il y avait à donner satisfaction, dans la plus large mesure possible, au Généralissime français, prit l'engagement d'ouvrir les hostilités le 15e jour de la mobilisation. Nos alliés tinrent parole; mais les difficultés d'amener des armées, avec leur matériel moderne, sur la frontière allemande, les obligèrent à limiter à 8 Corps d'Armée le nombre des unités destinées à entrer en campagne contre les Allemands, alors qu'ils avaient réuni plus aisément 16 Corps d'Armée sur la frontière autrichienne. Nous n'exprimons pas ici une opinion personnelle. Ce sont les explications fournies par l'Etat-major russe (p. 52 et suiv.). Tel est le point de départ du drame douloureux dont le colonel Argueyrolles a évoqué, non sans émotion, les épisodes les plus tragiques, en particulier la destruction des restes de l'armée Samsonov dans la forêt de Kaltenborn.

Les rapports entre les différents Ministres de la Guerre et le G. Q. G., dont la dictature devenait de jour en jour plus absorbante et plus ombrageuse, étaient de nature à tenter un

historien, malgré le manque de recul des événements. M. le lieutenant-colonel Beugnet a voulu tenter cette tâche, qui demandait une grande indépendance de pensée, dans une étude intitulée **Rue Saint-Dominique et G. Q. G.** Bien que les incidents qu'il raconte soient en eux-mêmes pleins d'intérêt et qu'il ait réussi, le plus souvent, à les traiter d'une façon assez vivante, on doit regretter qu'il n'y ait pas apporté plus d'objectivité. M. Messimy, l'impulsif, comme l'appelle l'auteur, est assez malmené. Loin de nous la pensée de contester son impulsivité. Mais ces pages, que nous avons souvenir d'avoir lues en 1935 dans la *Revue Universelle*, demandaient à être revisées. Depuis, M. Messimy s'est défendu, comme d'une mauvaise action, d'avoir promis 5 Corps d'armée, le 4 août 1914, au roi Albert, qui demandait l'assistance de la France. Cette dénégation est si extraordinaire qu'elle appelait au moins un commentaire. Le général Roques, l'Insignifiant, n'est guère mieux traité. L'Insignifiant? En apparence, sans doute, car en réalité il fut de tous ses collègues celui qui opposa le plus de fermeté à la coterie de Chantilly. Gallieni, l'énigmatique, pendant ses derniers jours au Pouvoir, offre le spectacle attristant d'une intelligence à éclipses, que soutient à peine une volonté vacillante. Lyautey, le météore, est peut-être le plus heureusement traité, psychologiquement; certains traits de son caractère étonneront ses admirateurs.

MÉMENTO. — G. Townshend, *Ma Campagne en Mésopotamie* (Ed. de la N. R. critique) rapport militaire d'une conscience scrupuleuse, riche en détails de toute sorte. — Marcel Rondeleux. *L'apogée de la guerre sous-marine* (Ed. de France) témoignage précieux de la stérilité des méthodes de répression de la guerre sous-marine, adoptées en France. — Ed. Delage. *Chroniques de mer* (Grasset) recueil d'articles de presse. — H. Maunoury. *Police de guerre* (Ed. de la N. R. critique). Déposition d'un haut fonctionnaire sur les dessous de certains procès qui passionnèrent l'opinion vers la fin de la guerre. — Jacques Péricard. *Le soldat de Verdun* (Baudinière) abrégé de son beau et grand livre sur Verdun. — M. H. Bordeau, sous le titre général *La Terre de Franc reconquise* (Plon) réédite des œuvres déjà connues.

JEAN NOREL.

## *CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE*

**Le bloc franco-britannique et le bloc italo-allemand.** — Après les entretiens franco-britanniques, qui eurent lieu à Londres les 28 et 29 avril, et la visite officielle, dans la première semaine de mai, faite par le chancelier Hitler à Rome, en réponse à celle que M. Mussolini lui fit l'année dernière à Berlin, on peut se faire une idée approximative des positions prises par les deux groupes de puissances desquels dépend en premier lieu la paix de l'Europe. Le voyage de M. Daladier et de M. Bonnet à Londres a consacré définitivement l'accord entre l'Angleterre et la France dans des conditions dont on ne peut que se féliciter pour la sécurité de l'Occident. La visite du Führer allemand en Italie a fourni l'occasion, par ailleurs, de définir le caractère et la portée de l'axe Rome-Berlin. C'est sur ces deux faits que va se développer désormais toute l'évolution de la politique internationale.

Le communiqué qui fut publié à l'issue des échanges de vues qu'eurent à Londres M. Daladier et M. Bonnet avec M. Neville Chamberlain et lord Halifax a été très net sur tous les points qui furent abordés. D'une part, les ministres français ont approuvé entièrement l'accord italo-britannique conclu le 16 avril, tandis que les ministres anglais ont formulé l'espoir que les négociations en cours entre Paris et Rome aboutiront à des résultats également satisfaisants. Ils se sont trouvés d'accord pour reconnaître que l'apaisement dans la Méditerranée devant logiquement résulter de ces arrangements avec l'Italie favorisera la mise en œuvre de la résolution du mois de novembre 1937 relative au retrait des «volontaires» étrangers combattant en Espagne et aussi des dispositions à prendre en vue du retrait du matériel de guerre envoyé de l'autre côté des Pyrénées. En ce qui concerne le problème tchécoslovaque, qui préoccupe à juste titre tous les esprits, il était dit que les ministres français et britanniques ont consacré toute leur attention à la situation en Europe centrale et s'étaient mis d'accord sur l'action pouvant être utilement entreprise en vue d'assurer la solution pacifique et juste des questions qui se posent dans cette région. On sait, en effet,

que depuis lors les ministres de France et de Grande-Bretagne firent à Prague des démarches amicales pour conseiller au gouvernement tchécoslovaque de résoudre le problème de la minorité allemande de ce pays dans un large esprit de conciliation. D'autre part, l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, Sir Neville Henderson, fit à deux reprises des démarches auprès du gouvernement du Reich pour exposer clairement à celui-ci la position de la Grande-Bretagne, qui non seulement ne se désintéresse pas du sort de la Tchécoslovaquie, mais qui s'inspire de la thèse soutenue par le premier ministre du Royaume-Uni dans le discours qu'il prononça récemment à la Chambre des Communes et où il était dit franchement que si l'Angleterre n'a pas accordé de garanties particulières à la République tchécoslovaque, il est pourtant évident que « lorsqu'il s'agit de la paix ou de la guerre, les obligations légales ne sont pas seules en jeu ». On a pu se rendre compte par là que si, au point de départ, les positions de la France et de la Grande-Bretagne ne sont pas identiques ,la République française ayant pris envers la Tchécoslovaquie, en vertu de l'accord de 1925, des engagements qui la lient d'une manière formelle, tandis que le gouvernement de Londres n'a pas d'autres obligations que celles, de caractère général, résultant du pacte de la Société des nations, les deux puissances occidentales sont pourtant résolues à agir parallèlement et en pleine solidarité diplomatique aux mêmes fins.

Mais le résultat capital des entretiens franco-britanniques de la fin du mois d'avril est celui qui, aux termes du communiqué, se rapporte à la décision des deux gouvernements de continuer, autant qu'il peut être nécessaire, les contacts entre leurs Etats-majors généraux, contacts établis en vertu de l'arrangement de Londres du 19 mars 1936. Le communiqué officiel s'est exprimé à ce sujet en ces termes : « A la suite des discussions très franches et très complètes qui ont eu lieu, il a été reconnu, une fois de plus, que la Grande-Bretagne et la France sont unies l'une à l'autre par une étroite communauté d'intérêts. Les ministres français et britanniques sont tombés d'accord qu'il était donc de la plus haute importance, dans les circonstances présentes, que les deux gou-

vernements continuent et développent leur politique de conciliation et de collaboration pour la défense non seulement de leurs intérêts communs, mais aussi de ces idéals de vie nationale et internationale qui unissent les deux pays. » On peut mesurer exactement par là le chemin parcouru par l'opinion britannique et par le gouvernement du Royaume-Uni, qui, traditionnellement hostiles à tout accord ferme, à toute alliance militaire proprement dite, en sont maintenant venus à admettre l'existence entre la Grande-Bretagne et la France de liens si étroits, d'une collaboration si intime et si confiante, que la coopération militaire des deux grandes puissances occidentales est assurée en fait dans toutes les circonstances. C'est, on peut le croire, un prodigieux renouveau de l'Entente cordiale telle que celle-ci fut établie à l'origine, mais avec, en plus, la coordination dès le temps de paix des forces militaires, navales et aériennes des deux pays. Ces forces, on le sait, ne menacent personne; elles sont entièrement au service de la paix; mais il importe de les coordonner et de les développer de manière que la paix puisse être efficacement défendue si elle vient à être menacée. En face du bloc italo-allemand, il y a désormais un bloc franco-britannique solidement établi. C'êest le facteur noûveau qui commande toute la situation présente en Europe.

Il est assez naturel que ce soit surtout à la lumière de l'Entente cordiale franco-britannique, qui n'est pas un accord militaire ferme, mais qui a pourtant toute la valeur pratique d'une alliance défensive, que l'on ait voulu interpréter la visite du chancelier Hitler à Rome, bien qu'elle eût été décidée plusieurs mois auparavant. Quelle allait être la réplique du bloc italo-allemand au bloc franco-britannique ainsi hautement affirmé? La politique concertée des deux puissances autoritaires telle qu'elle a été pratiquée jusqu'ici sur la base de l'axe Rome-Berlin allait-elle être transformée en véritable alliance militaire à des fins déterminées? L'Allemagne nationale-socialiste et l'Italie fasciste allaient-elles signer des accords complémentaires les associant définitivement dans toutes les circonstances venant à se produire en Europe? Dès le premier jour il apparut que, officiellement du moins, les choses devaient rester en état, la formule de la politique con-

certée, sans engagements précis de part ni d'autre, étant assez souple, au surplus, pour permettre une minutieuse adaptation de la coopération des deux puissances à tous les cas pouvant se présenter. Il n'est pas dans la tradition de la politique italienne de s'engager définitivement, de ne se réserver aucune liberté de mouvement. On était d'autant plus enclin à Rome à faire preuve de prudence à l'égard d'un associé dont la puissance militaire est redoutable qu'il y a maintenant entre les deux pays une frontière commune. Certes, on veut maintenir l'axe Rome-Berlin comme base d'un système politique qui a sauvé l'Italie de l'isolement à une heure singulièrement critique pour elle, mais on veut aussi s'assurer la possibilité d'autres amitiés, notamment dans ce domaine méditerranéen qui est capital pour la sécurité et le développement de la puissance fasciste.

C'est ce qui explique la différence de ton des discours que le Führer et le Duce prononcèrent au dîner de gala donné au Palais de Venise. Le mot « alliance » ne fut prononcé ni par l'un ni par l'autre, mais ils célébrèrent chaleureusement l'amitié des deux peuples et les intérêts communs des deux régimes, de manière à justifier par là la coopération permanente des deux puissances. On a pu dégager de ces discours que le seul lien réellement solide unissant l'Allemagne et l'Italie consiste dans le parallélisme de la révolution nationale-socialiste allemande et de la révolution fasciste italienne. Hors de là, il n'y a guère que des formules masquant plus ou moins habilement des oppositions d'intérêts — surtout en Europe centrale et orientale — et définissant une politique que des circonstances nouvelles peuvent déterminer les deux gouvernements à réviser en s'inspirant de leurs seuls intérêts particuliers. M. Mussolini a dit que l'Allemagne et l'Italie se sont libérées de certaines « utopies » pour rechercher entre elles deux, « et avec les autres », un régime de vie internationale capable d'instituer des garanties de justice, de sécurité et de paix d'une manière plus égale pour tous. Le chancelier Hitler a voulu donner à l'amitié italo-allemande un tout autre sens : il a insisté sur l'existence en Europe d'un bloc de 120 millions d'hommes « résolus à défendre leurs droits vitaux et à s'affirmer contre toutes les forces qui s'avi-

seraient de s'opposer à l'évolution naturelle de l'Allemagne et de l'Italie ». Parlant de leur frontière commune du Brenner — dont il a proclamé à nouveau l'inviolabilité, — le Führer fait valoir qu'elle assurera aux deux puissances « non seulement le bonheur d'une collaboration durable et paisible, mais qu'elle servira aussi de pont pour l'assistance et l'appui mutuel des deux nations ». On voit l'importance des nuances par lesquelles se distinguent les deux discours : le chancelier allemand a parlé comme s'il y avait entre l'Allemagne et l'Italie une alliance de fait à des fins particulières, M. Mussolini a parlé comme s'il n'y avait entre elles qu'une étroite collaboration, basée sur une solide amitié, au service de la paix pour tous.

Le Führer croit-il avoir entraîné définitivement l'Italie fasciste dans le sillage du Reich? Le Duce est-il persuadé qu'il a réussi à soustraire son pays à toute pression allemande, à réserver son entière liberté de décision et d'action? Pour savoir lequel des deux dictateurs se fait illusion et lequel est le plus près de la réalité, il faudrait connaître ce qui fut convenu entre eux en conclusion des entretiens particuliers qu'ils eurent au Palais de Venise. Ont-ils procédé, comme on le prétend, à une sorte de partage des sphères d'influence des deux puissances en Europe centrale et orientale, l'Allemagne se réservant entièrement la voie du Danube pour atteindre les pétroles roumains, l'Italie faisant porter ses efforts sur la Yougoslavie et la Grèce, de manière à s'assurer les points d'appui les plus utiles à son influence dans la Méditerranée orientale? Bien d'autres suppositions ont été faites, mais ce n'est qu'à la lumière des événements que l'on redoute en Europe centrale, lorsque s'y décidera le sort de la Tchécoslovaquie, que l'on pourra se rendre compte exactement dans quelle mesure et quelles conditions l'Allemagne et l'Italie ont désormais partie liée. Ce qui est certain, c'est que M. Mussolini s'était assuré un avantage en plaçant le Führer allemand, avant son arrivée à Rome, devant le fait accompli de la conclusion de l'accord italo-britannique, et en l'obligeant par là-même à admettre les négociations, dans le même esprit, entre l'Italie et la France. Mais depuis lors il y eut le fameux discours que le Duce prononça le 14 mai à Gênes, dans

lequel il annonça que les deux puissances autoritaires feraient « bloc » au cas où les grandes démocraties provoqueraient une « guerre de doctrine » et tint à l'égard de la France un langage peu encourageant pour les négociations en cours entre Paris et Rome. Le discours de Gênes fut, de toute évidence, une satisfaction capitale donnée au Führer allemand, et il a fait comprendre à quel point Rome est prisonnière désormais de cette amitié allemande que l'Italie a déjà payée d'un prix si élevé en faisant le sacrifice de son influence prépondérante à Vienne et de ses positions avancées dans la région danubienne.

ROLAND DE MARÈS.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie, Voyages

Jean Alloucherie : *Grand-Nord, hommes et bêtes des terres glacées;* Je Sers. 20 »

Valery Larbaud : *Aux couleurs de Rome;* Nouv. Revue franç. 21 »

Guy Mazeline : *Scènes de la vie hitlérienne;* Nouv. Revue franç. 10 »

Adrien de Meeüs : *Amusante Amérique;* Flammarion. 16,50

### Art

Gerstle Mack : *La vie de Paul Cézanne,* traduit de l'anglais par Nancy Bouwens. Avec 14 illust.; Nouv. Revue franç. 33 »

O. Soglow : *Le Petit Roi,* suite de dessins humoristiques; Nouv. Revue franç. » »

### Géographie

Léon et Maurice Pardé : *Arbres et forêts;* Colin. 15 »

### Littérature

B. Bastoul : *Clemenceau vu par un passant inconnu;* Aubanel père, Avignon. 25 »

Georges Bernanos : *Les grands cimetières sous la lune;* Plon. 30 »

Georges Berguer : *Un mystique protestant, Auguste Quartier-la-Tente, 1848-1936,* fragments de son journal intime; Naville, Genève. » »

M. L. Bidal : *Les écrivains de l'Abbaye : Georges Duhamel, Jules Romains, Charles Vildrac, René Arcos, Luc Durtain, Georges Chennevière;* Boivin. 25 »

Mary Scott Burnet : *Marc-Antoine Legrand, acteur et auteur comique, 1673-1728;* Droz. » »

Joseph Calmette : *Le grand règne de Louis XI;* Hachette. 18 »

A. Feugère : *Le mouvement religieux dans la littérature du dix-septième siècle;* Boivin. 18 »

Renée Girard : *Marraine de légionnaires.* Préface du général Rollet; Sorlot. 18 »

Robert Goffin : *Le roman de l'araignée;* Nouv. Revue franç. 18 »

Jean Grenier : *Essai sur l'esprit d'orthodoxie.* (*Les Essais* V); Nouv. Revue franç. 24 »

Jeanne Aurélie Grivolin : *Les Oraisons amoureuses de Jeanne Aurélie Grivolin, Lyonnaise*, transcrites par Roger Pillet; Denoël. 21 »

Paul Hazoumé: *Doguicimi;* Larose. » »

Abel Hermant : *La Castiglione, la dame de cœur des Tuileries, 1835-1899;* Hachette. 18 »

Marcel Hervier : *« L'Art poétique » de Boileau; étude et analyse;* Mellottée. » »

Joseph Joubert : *Les Carnets de Joseph Joubert*, textes recueillis sur les manuscrits autographes par André Beaunier. Préfaces de Mme André Beaunier et André Bellessort; Nouv. Revue franç. 2 vol. 180 »

Chanoine C. Looten : *J. Milton, quelques aspects de son génie;* Desclée De Brouwer. » »

Nicolas Machiavel : *Le Prince*, traduction de Jacques Gahory (XVI[e] siècle) corrigée et remaniée d'après le texte italien et précédée d'une introduction par Yves Lévy; Edit. de Cluny. 15 »

Louvigny de Montigny : *La revanche de Maria Chapdelaine*, essai d'initiation à un chef-d'œuvre inspiré du pays de Québec. Préface de M. Raymond Brugère; Edit. de l'A. C. F., Montréal. » »

Bernard Nabonne : *La vie privée de Robespierre.* (Coll. *Les vies privées*); Hachette. 18 »

A.-M. Petitjean : *Le moderne et son prochain.* (*Les Essais* IV); Nouv. Revue franç. 24 »

Michel de Saint-Pierre : *Vagabondage.* Préface de Jean de la Varende; Aubanel père, Avignon. 3 »

G. Seyssalis : *Les ficelles du métier d'écrivain ;* L'intercontinentale d'éditions, Monte-Carlo. » »

Stani : *Raid sur la vie, invitation à l'aventure;* Nouv. Editions latines. 10 »

Georges Wagniere : *La Suisse et la Grande Guerre*, notes et souvenirs; Payot, Lausanne. 4,50 suisses

## Musique

W. L. Landowski : *L'année musicale 1937;* Presses universitaires. 20 »

W. L. Landowski : *La musique à travers les âges;* Calmann-Lévy. 20 »

## Ouvrages sur la guerre de 1914

Fernand Heusghem : *Jeunesse 1914-1918*, souvenirs de l'occupation. Préface du général Weygand ; Plon. 9 »

## Philosophie

Martin Heidegger : *Qu'est-ce que la métaphysique*, suivi d'extraits sur l'être et le temps et d'une conférence sur Holderlin, traduit de l'allemand avec un avant-propos et des notes par Henry Corbin (*Les Essais* VII); Nouv. Revue franç. 27 »

Lucien Lévy-Bruhl : *L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs;* Alcan. 45 »

Georges Matisse : *La philosophie de la nature.* III : *L'arrangement de l'univers par l'esprit;* Alcan. 35 »

René Poirier : *Le nombre;* Alcan. 15 »

## Poésie

Alice de Bary : *Rochers;* Edit. de la Baconnière, Neuchâtel (Suisse). » »

René-Pierre Bille : *Impulsions;* Les livres nouveaux, Avignon. 9 »

Alphonse Carré : *Rêve étoilé;* Stock. 10 »

Clovis Duval : *Les aspects*, sonnets. Préface de Jean-Louis Vaneille; Edit. de Scripta, Saint-Lô. » »

Jacques Dyssord : *Les dés sont jetés;* Grasset. 20 »

Gracieux Faure : *Lise de Méristal;* Grandes éditions de Paris. 15 »

André Fersy : *Eux*, sonnets de guerre. Préface de Martin Saint-René; Aubanel père, Avignon. 11 »

Albert Lentin : *Rythmes à travers mes âges;* Debresse. 15 »

Ladislas Mées : *Poèmes choisis*, traduits du hongrois; Emile Paul. » »

## Politique

Grégory Bienstock : *La lutte pour le Pacifique*, traduit par André Guieu. Avec 9 cartes; Payot. 30 »

Ernest Pezet : *Fin de l'Autriche, fin d'une Europe*. Préface de M. Edouard Herriot; Sorlot. 10 »

Victor Serge, A. Rosmer et Maurice Wullens : *L'assassinat d'Ignace Reiss;* Pierre Tisné. 7 »

Docteur Freda Utley : *Le Japon aux pieds d'argile*, traduit de l'anglais par M. Vaneix; Payot. 45 »

Philippe de Zara : *Mussolini contre Hitler*, textes authentiques de Mussolini recueillis et présentés; Sorlot. 10 »

## Questions militaires et maritimes

Raoul Toscan : *L'épopée des mariniers de la Loire;* Delayance, La Charité-sur-Loire. 25 »

## Questions religieuses.

Calvin : *Œuvres complètes. Institution de la religion chrétienne*, tome III. Texte établi et présenté par Jacques Pannier; Belles Lettres. » »

Renée Zeller : *Florilège de Notre-Dame;* Flammarion. 2,25

## Roman

Erskine Caldwell : *Nous les vivants*, traduit de l'anglais par Ed. Michel-Tyl. Préface de Maurice Coindreau. (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 22 »

J.-L. Campbell : *L'enfant des femmes*, traduit de l'anglais par Sabine Berritz; Nouv. Revue franç. 18 »

Victor Catala : *Solitude*, traduit du catalan par Marcel Robin; Denoël. 21 »

V. Chiahkoff : *La Horde (Vataga)*, traduit du russe par André Beucler; Nouv. Revue franç. 20 »

Doussia Ergaz : *Bonheur mérité;* Corréa. » »

Stanley Gardner : *Perry Mason et la nièce du somnambule*, traduit de l'anglais; Nouv. Revue franç. » »

René Geoffroy : *L'Escale de l'Iguna;* Aubanel père, Avignon. 10 »

Georges Grimaux : *Suivant la nature*; Rieder. 15 »

Maurice Guierre : *Seul maître à bord;* Tallandier. 15 »

Louis Lignier : *André Bastian;* Debresse. 20 »

Arthur Machen : *Le grand dieu Pan*, traduction de P. J. Toulet. Préface de Henri Martineau; Emile Paul. 15 »

Guy Mazeline : *Le panier flottant;* Nouv. Revue franç. 18 »

George Meredith : *Richard Feverel*, traduit de l'anglais par Weill-Raphaël; Nouv. Revue franç. 2 vol. 50 »

Jean Milo : *L'étang de Malbourg;* Labor. 18 »

Ernest Pennel : *Invitation à la vie cruelle*, roman d'un fou; Edit. de France. 18 »

Jean-Paul Sartre : *La nausée;* Nouv. Revue franç. 18 »

Edwin Seaver : *Entre marteau et enclume*, traduit de l'anglais par Ida Treat; Edit. sociales internationales. 24 »

Jacques Spitz : *La guerre des mouches;* Nouv. Revue franç. 18 »

Tolstoï : *Les Cosaques*, traduit du russe par Pierre Pascal; Nouv. Revue franç. 18 »

T. Trilby : *Des fleurs et un cœur;* Flammarion. 16 »

Hugh Walpole : *Le capitaine Nicolas;* Pierre Tisné. 16,50

H. G. Wells : *Le joueur de croquet*, traduit de l'anglais par Z. Lvovsky; Nouv. Revue franç. 12 »

## Sciences

Lucien Berland : *Les araignées.* (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 15 »

J. Duclaux : *Mouvement brownien.* I: *Partie expérimentale. Traité de chimie physique.* Tome II. Chapitre V; Hermann. 25 »

M. J. A. Gautier : *Recherches dans la série de la pyridine. Etude de quelques a-pyridones;* Hermann. 18 »

M. Guichard : *De la sensation à la méthode de mesure;* Hermann. 10 »

M. Guichard : *Essai historique sur les mesures en chimie.* a) *avant Lavoisier;* b) *avec Lavoisier;* c) *après Lavoisier;* Hermann. 2 fascicules. Chacun. 10 »

Elie Reclus : *Physionomies végétales,* portraits d'arbres, d'herbes et de fleurs. Avec un portrait et un autographe et 49 bois gravés de Louis Moreau; Costes. 18 »

## Sociologie

André Bihel : *Le pétrole et l'Etat;* Les Presses modernes. » »

Roger Caillois : *Le mythe et l'homme* (*Les Essais* VI); Nouv. Revue franç. 24 »

L.-O. Frossard : *Le désert au village;* Nouv. Revue franç. 6 »

## Théâtre.

Boussac de Saint-Marc : *Notre-Dame de Bon-Secours,* esquisse dramatique précédée de *A la poursuite de Dieu* et accompagnée d'œuvres diverses; Librairie du théâtre. 10 »

Guy Dorrez : *Fakir salmigondhi,* comédie en un acte; Le Papillon, Vincennes. 3 »

Claude Le Mys : *Jeunes aigles,* pièce en 4 actes; Aubanel père. Avignon, 11 »

Jacques Pohl : *Camga Toutais, le jeu de la mort et de la vie;* Aubanel père, Avignon. 4 »

## Varia

Edouard de Pomiane : *365 menus, 365 recettes, précédés d'une étude sur le régime alimentaire de chacun;* Albin Michel. 18 »

MERCVRE.

## ÉCHOS

Prix littéraires. — Documents Baudelairiens. Baudelaire, Zola et les « Vieilles Plaies ». — Pour le bi-centenaire de Jacques Delille. — Fondation d'un foyer réservé aux intellectuels et aux artistes. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

**Prix littéraires.** — La Maison de Poésie, fondation Emile Blémont (président, M. Jean Valmy-Baysse; membres, MM. Alcanter de Brahm, André Foulon de Vaulx, Henri Malo, Vincent Muselli, Léon Riotor; secrétaire général, M. Daniel de Venancourt), a décerné le 17 mai ses prix annuels.

Le prix Petitdidier (15.000 francs) a été attribué à M. André Mary pour ses œuvres poétiques : *Symphonies pastorales, les Sentiers du Paradis, le Cantique de la Seine, le Doctrinal des Preux, le Livre nocturne.*

Les trois prix de 5.000 francs avaient donné lieu à des concours. Voici les noms des lauréats avec les titres des volumes couronnés : prix Emile Blémont, M .René Girardeau : *Fumets de*

*l'âtre;* prix Paul Verlaine, M. Philippe Chabaneix : *le Désir et les Ombres;* prix Edgar Poe, Mme Nelly Zananiri-Vaucher : *A midi, sous le ciel torride.* Les concurrents de ce prix, réservé aux poètes étangers de langue française, représentaient dix nationalités. La lauréate est une Egyptienne et demeure au Caire.

Le jury du prix de 1.000 dollars institué par M. Ralph Beaver Strassburger, pour récompenser la meilleure publication de presse ou de librairie servant la cause de l'amitié franco-américaine, a été décerné à M. Pierre Lamure, rédacteur au *Jour,* à *l'Illustration,* à *Plaisirs de France,* et auteur d'une *Vie de Rockefeller* et d'une *Vie d'Eddison.*

§

**Documents baudelairiens. Baudelaire, Zola et Les « Vieilles plaies. »** — Dans *le Charles Baudelaire, Œuvres Posthumes,* publié au Mercure de France en 1908, on trouve p. 68-69, parmi les pièces apocryphes, un poème intitulé *A l'amphithéâtre,* que donna Francis Magnard dans le *Figaro* du 8 janvier 1869, comme détaché « d'un ensemble qui porte ce titre général : *les Vieilles plaies.* »

En feuilletant la collection du *Gaulois,* j'ai rencontré une autre pièce tirée du même manuscrit, et qui fut citée par Emile Zola au cours d'un article : *Livres d'aujourd'hui et de demain,* 10 janvier 1869.

Le voici :

LES LITS

*Il en est de charmants dans leurs alcôves roses,*
*Qu'on prendrait pour des nids entourés de rideaux,*
*Qui pourraient raconter de gracieuses choses.*
*Il en est de petits qui semblent des berceaux,*
*Il en est d'effrayants qui semblent des tombeaux.*

*Que de lits repoussants de malades! de claies,*
*Où les suppliciés, tordus par la douleur,*
*Sentent sur eux les mains d'un rude exécuteur!*
*Ah! que de matelas tachés du pus des plaies!*
*De traversins mouillés par les larmes du cœur!*

*Lits, vous contenez bien en entier notre vie :*
*Misérables toujours, ou malades ou fous,*
*Nous naissons, nous aimons et nous mourons sur vous.*
*Vous connaissez à fond nos fanges, notre lie.*
*O vous qui savez tout, ayez pitié de nous!*

*Procurez-nous souvent de belles nuits heureuses;*
*Tâchez de réunir l'amante avec l'amant;*
*Faites-vous bien moëlleux pour le divin moment,*
*Et, lorsque chanteront les caresses joyeuses,*
*Que nos rideaux légers ondulent mollement!*

*Quand nous venons sur vous reposer nos vertèbres,*
*De nos rêves chassez les visions funèbres,*
*Soyez la froide bière où nous dormirons seuls,*
*Et rendez-nous aussi calmantes les ténèbres*
*Qu'à l'heure où vos draps blancs deviendront nos linceuls.*

Emile Zola, en présentant ce poème, déclarait y trouver « à chaque hémistiche la griffe du maître », ajoutait même que deux strophes en « sont belles en tout point ». Malheureusement il a négligé de nous dire lesquelles.

Les jugements qu'en cette même occasion il a portés sur Baudelaire ne sont pas moins déconcertants.

Il écrivait du poète :

Dans cent ans, les histoires de la littérature française parleront de lui à titre de curiosité; elles le donneront sans doute comme un exemple frappant de l'époque d'individualisme que nous traversons, et en éplucheront les étrangetés exquises, ainsi qu'un antiquaire qui regarde les vieux bijoux à la loupe.

Et du critique :

L'imagination, chez lui, juge l'art beaucoup plus que la raison. Il voit la peinture en littérateur... Ses critiques d'art ne resteront pas comme des jugements solides et justes.

Evidemment ce n'est pas par son flair poétique ou artistique que brillait Zola. Mais, pour en revenir aux *Vieilles plaies,* qu'est devenu ce manuscrit qui, en 1869, était aux mains de Marius Roux et dont un billet de celui-ci, pareillement reproduit dans l'article de Zola, mentionne qu'il renfermait six pièces? En voici deux de retrouvées : *A l'amphithéâtre* et *Les Lits.* Quelles étaient les quatre autres? Est-ce dans l'une d'elles qu'on lit cette strophe :

*Adieu, tel est le mot qui sur ma bouche expire.*
*Je pars et sans retour.*
*Gaîté, jours de bonheur, ivresses et sourires,*
*Vous n'aurez eu qu'un jour.*

Strophe qui faisait écrire à Armand Fraisse (*Le Salut public,* 24 mai 1869) :

Il faut n'avoir jamais lu un vers des *Fleurs du Mal* pour avoir un instant de doute. En dehors même du style, de la griffe de Baudelaire, comment peut-on attribuer à un poète très châtié, très épris de la correction,

des vers où on lit que *les jours n'ont qu'un jour?* Le pauvre poète a dû en frémir dans sa tombe.

Toute communication relative à ce manuscrit serait reçue avec gratitude. — JACQUES CREPET.

§

**Pour le bi-centenaire de Jacques Delille.** — Le *Mercure* a publié un appel du Comité qui présidera, au mois de juin prochain, à la date anniversaire du 22 juin 1738, — celle de la naissance de Jacques Montanier, mieux connu sous le nom de Jacques Delille. Héritier des papiers posthumes de ce premier doyen de l'Université de France fondée en 1809, j'en extrais les pièces inédites suivantes.

Le 12 mai 1809, « au nom de Napoléon, empereur des Français, Roi d'Italie et Protecteur de la Confédération du Rhin », le baron Louis de Fontanes, Grand-Maître de l'Université impériale, publiait en 27 articles le règlement de cette Institution portant, en tête des doyens de la Faculté, le nom de Jacques Delille pour l'enseignement de « l'histoire littéraire et de la poésie française ». Le même message impérial, à l'adresse du n° 69 rue Neuve-Sainte-Catherine, contenait la lettre suivante que Fontanes écrivait à Delille :

Monsieur et cher confrère,

L'Université naissante a besoin de s'environner de noms illustres. L'éclat de son berceau assurera son existence et sa prospérité. Les membres de l'ancienne Université ne doivent pas refuser à la nouvelle le tribut de leurs talents et de leur gloire, il vous appartient d'en être l'honneur et le soutien : *Tu decus et praesidium.* Je réclame avec confiance votre concours. La Faculté des Lettres de Paris, qui doit être le modèle de toutes les autres, s'enorgueillira de voir, à la tête de ses professeurs, le premier poète du siècle, et l'Université impériale en sera plus digne du prince qui l'a fondée.

Je joins ici, Monsieur et cher confrère, un extrait de l'arrêté qui contient votre nomination et celle des autres membres de la Faculté.

Agréez l'assurance de mon attachement et de ma haute considération.

Le Grand Maître de l'Université impériale, comte de l'Empire :

FONTANES.

D'autre part, à la date du 27 novembre de la même année 1809, le chef de la comptabilité de l'Université impériale adresse à M. Delille la lettre suivante :

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que Son Excellence le Grand Maître a arrêté l'état des traitements des professeurs de la Faculté des Lettres de Paris, pour le mois d'octobre dernier.

Je vous invite à vous présenter à la Caisse générale de l'Université, pour y recevoir fr. 200, montant de votre traitement pour le dit mois, — déduction faite de la retenue du 25e destiné à former le fonds de retraite.

Veuillez, Monsieur, agréer les sentiments de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et obéissant serviteur.

E. DE RIGNY.

P.-S. — Vous pouvez vous présenter à la Caisse le 5 déc. pour y recevoir votre traitement du mois de nov.

J'arrête là cet extrait de documents inédits qui intéresseront peut-être les amateurs contemporains des hautes situations de l'Etat en 1938, et de leur rendement financier, supérieur à celui du prince des poètes de 1809 que Paris tout entier, dit la chronique, vint saluer au Collège de France quand il y mourut et qu'il fut transporté au Père-Lachaise, avec un concours de populaire que ne dépassèrent pas, dit-on, les funérailles de Victor Hugo. — BOYER D'AGEN.

§

**Fondation d'un Foyer réservé aux intellectuels et aux artistes.** — Le *Foyer de l'Abbaye de Royaumont*, créé dans une propriété privée des environs de Paris, offre le calme et la poésie d'un vieux monastère cistercien, fondé par saint Louis, à ceux qui désirent rompre pendant un temps avec la vie agitée du siècle afin de se recueillir, de se livrer à l'étude, ou de travailler dans un cadre favorable à l'œuvre dont la création s'accommode mal des exigences de la vie quotidienne.

Une trentaine de cellules monastiques sont aménagées en chambres pourvues de tout le confort souhaitable. Elles sont à la disposition de toute personne qui en fait la demande à la Direction, en justifiant de ses aptitudes à bénéficier des avantages du Foyer, Le prix de la pension complète est de Fr. 50 par jour (en week-end Fr. 60).

Les ressources du Foyer permettent d'accorder l'hospitalité gratuite dans certains cas qui sont soumis au Comité de Direction.

Le Comité se propose de grouper ces hôtes pour le plus grand agrément de chacun, d'établir des échanges intellectuels entre Français et étrangers. Le but essentiel est de favoriser le culte des valeurs spirituelles, intellectuelles et artistiques.

Une bibliothèque particulièrement riche en ouvrages concernant les arts, est en formation. Le foyer fait appel à la générosité de tous pour en accroître l'importance.

Le Foyer est constitué sous la forme d'une Association, selon la loi de 1901. Il n'a pas de but lucratif.

Pour renseignements, s'adresser à M. Bernard Champigneulle, 28, quai d'Orléans, Paris IV[e] — *Communiqué*.)

§

**Le Sottisier universel.**

3757. LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE. — POLOGNE. — VACCIN. Louis, dauphin de France, fils aîné de Louis XV, père de Louis XVI. *Versailles*, 1729-1765. Lettre autographe non signée au Marquis de Boufflers, à Lunéville, 29 oct. 1/2 page in-4, 5 lignes. « Je serois le premier à vous pousser de retourner auprès du Roi de Pologne. Je suis ravi que vous soyez quitte de votre *inoculation*. » (Probablement un des premiers documents connus sur la

vaccination, découverte par Jenner en 1775 et rendue publique par lui en 1796). — Catalogue de la librairie « A la Licorne », Paris.

Pour rassurer les bonnes gens, M. de Kérillis prétend répudier le fascisme... A la vérité, le directeur de l'*Echo de Paris* cherche à rattraper le directeur du *Jour*, qui est franchement fasciste. — *La Lumière*, 1er avril.

Si la fâcheuse expérience des 40 heures de sous-production nous oblige pratiquement à généraliser progressivement la journée de 45 heures, déjà admise dans les industries de la défense nationale, pourquoi ne ferait-on pas appel à la solidarité des masses ouvrières pour obtenir que le paiement de cette heure supplémentaire de travail quotidien soit obligatoirement versé par les patrons à une caisse spéciale? — *Le Matin*, 4 mai.

Le gouvernement de la France comprend quatre pouvoirs : l'exécutif, qui se compose du chef de l'Etat et des lieutenants (ministres si l'on veut); le législatif, qui vote les lois et contrôle l'exécutif; le judiciaire. — *Le Sémaphore* (*Marseille*), 3 avril.

Mme C..., qui était allée à Brive voir sa mère très gravement malade, regagnait Paris où elle a un appartement avenue Foch... On sait comment ce voyage d'agrément fut tragiquement interrompu. — *Le Petit Niçois*, 3 avril.

Cyclisme : Débenne gagne l'étape Oran-Marseille. [Titre d'article.] — *Oran républicain*, 27 mars.

Le ministre de la Marine sera chargé de la réfection des officiers et marins de la flotte britannique. — *L'Express de l'Est*, 5 avril.

La liaison dans le désert peut donc s'établir rapidement quand on connaît le terrain d'une manière aussi approfondie que les officiers britanniques. Bien que ce fût dans une plaine uniforme, où il était difficile de se perdre, ils ont avancé avec une remarquable certitude. — *Le Journal d'Egypte*, 18 mars.

Guitard Aimé, demeurant à Béziers, a été admis à l'hôpital; il avait la clavicule de la jambe droite fracturée. — *L'Information méridionale*, 12 avril.

COQUILLES

Si, au dehors, on a spéculé sur de prétendues défaillances nationales, vous montrerez, par l'union du gouvernement et des élus de la Nation, que s'affirme une fois de plus la farce de la patrie. (Applaudissements unanimes.) — *Paris-Soir*, 14 avril.

Tous les artistes le connaissent et l'élite de la Côte d'Azur se prépare à l'aller visiter. Il a planté sa tante sur la plage de la Garoupe. — *Le Progrès d'Antibes*, 9 avril.

MASTIC

Pharmacie Ph. Gauthier, 49, Grande-Rue. Nettoyage tous les jours. Deuils en huit heures. — *Le Petit Dauphinois*, 10 avril.

CARNET ROSE. — Nous apprenons avec plaisir la naissance de Jean Bonnefoy, agent d'assurances à Saint-Jean-de-Maurienne. — *Le Petit Dauphinois*, 10 avril.

§






*Le Gérant :* JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.